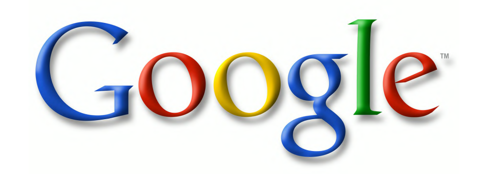
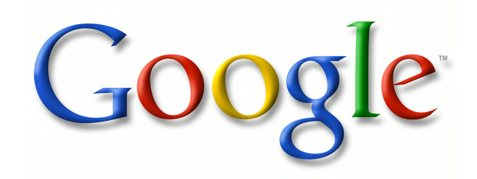
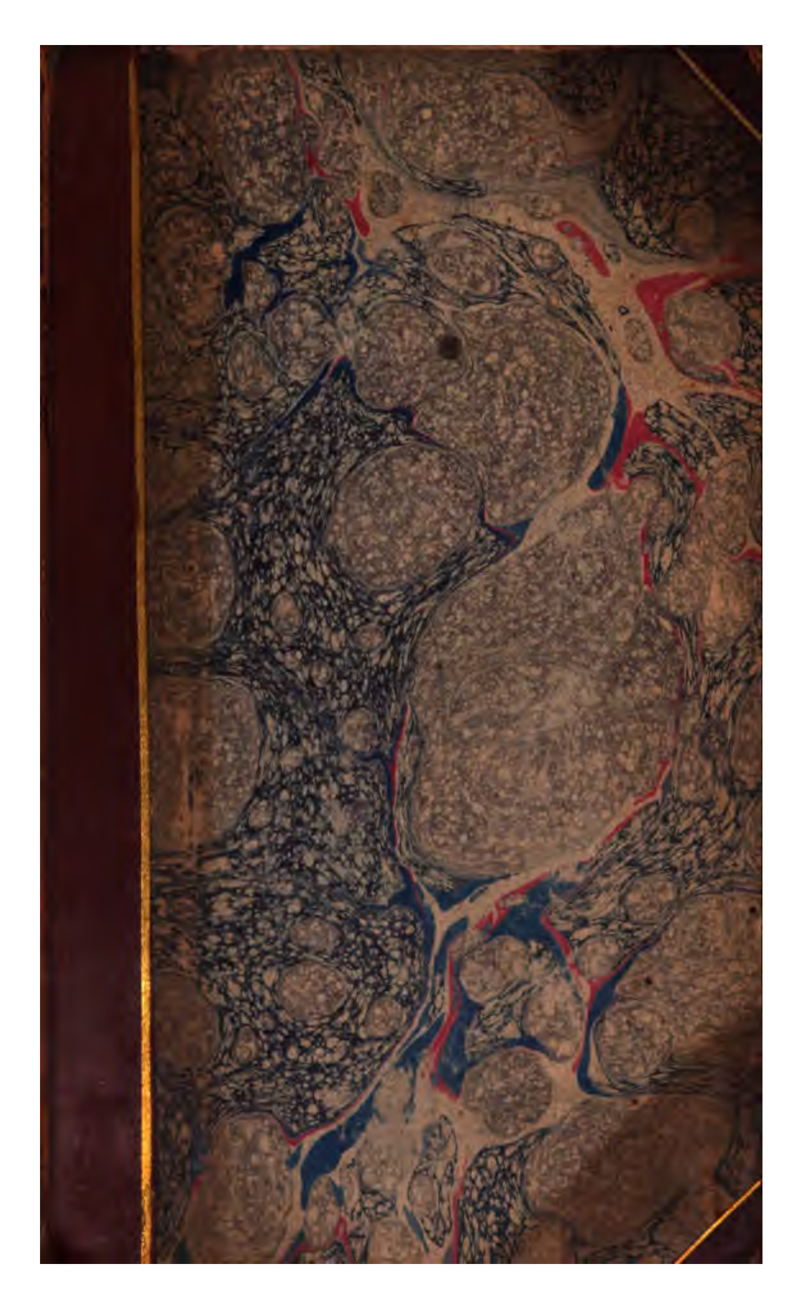








OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-DIXIEME.

AUX DEUX-PONTS,
Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

GL
Estate of Prof. K. T. Rowe
fren
2-15-89

MELANGES

LITTERAIRES.

EXTRAIT

D'UN ECRIT PERIODIQUE (*)

INTITULÉ:

NOUVELLE BIBLIOTHEQUE.

Novembre 1740.

Machiavel publia son *Prince* environ l'an 1515, et le dédia à *Laurent de Médicis*, neveu du pape *Léon X*. Ce pape, loin de savoir mauvais gré à *Machiavel* d'avoir réduit en art la méchanceté des hommes, l'engagea à composer d'autres ouvrages.

Adrien VI et *Clément VII* firent cas du livre. *Clément VII* accorda à l'auteur un privilége daté du 23 août 1531. Dix papes consécutivement permirent le débit du *Prince* de *Machiavel*, tandis que d'excellens livres de morale étaient à l'index. Enfin *Clément VIII* condamna cet ouvrage dangereux lorsqu'il n'était plus temps, et qu'il y avait prescription.

Il paraît enfin, après plus de deux cents années, une réfutation en forme de cet ouvrage.

M. de *Voltaire*, éditeur de cette réfutation, nous insinue dans sa préface que l'auteur est un homme d'un très-haut rang, et dans une très-grande place. Notre emploi de journaliste, consiste à rendre seulement compte au public des

(*) On a cru que cet article a été envoyé aux journalistes par M. de *Voltaire*.

ouvrages qui peuvent l'inftruire et lui plaire. Nous ne prétendons pas jeter des regards indifcrets fur ce qu'on croit devoir dérober à nos yeux : mais s'il eft vrai, ce que l'on commence à dire, que c'eft un prince qui a fait cet ouvrage, qu'il nous foit permis de remercier le ciel d'avoir infpiré de tels fentimens à un homme chargé du bonheur des autres hommes.

Nous ne connaiffons aucun livre moral comparable à celui que nous annonçons. La plupart des autres livres peuvent former d'honnêtes citoyens ; mais où font les livres qui forment les rois ? Depuis le fage *Antonin*, il n'a paru rien de pareil fur la terre. On apprend ailleurs à régler fes mœurs, à vivre en homme fociable ; ici on apprend à régner.

Nous fouhaitons que tous les fouverains et tous les miniftres lifent ce livre, parce que nous fouhaitons le bonheur du genre-humain, fi pourtant la lecture d'un bon livre peut fervir à rendre meilleur, et fi le poifon des cours n'eft pas plus fort que cette nourriture falutaire que nous confeillons.

L'avant-propos de l'auteur eft écrit avec cette éloquence vraie que le cœur feul peut donner : en voici un exemple :

" Combien n'eft point déplorable la fituation
„ des peuples, lorfqu'ils ont tout à craindre de
„ l'abus du pouvoir fouverain, lorfque leurs
„ biens font en proie à l'avarice du prince, leur
„ liberté à fes caprices, leur repos à fon am-
„ bition, leur fureté à fa perfidie, et leur vie à

„ ses cruautés ? C'est-là le tableau tragique d'un
„ Etat où règnerait un prince comme *Machiavel*
„ prétend le former."

Ne sent-on pas son cœur ému d'une tendresse respectueuse quand on lit ces paroles ; et ne prodiguerait-on pas son sang pour un prince qui penserait ainsi, qui parlerait des souverains comme un particulier, qui serait pénétré de nos mêmes sentimens, qui élèverait ainsi sa voix avec nous pour détester la tyrannie ?

Ce qui nous a étonnés, c'est ce langage si pur, cet usage si singulier d'une langue qui n'est pas, dit-on, celle de l'auteur. Plusieurs morceaux nous ont semblé écrits dans des termes si énergiques ; le mot propre nous a paru si souvent employé, et si souvent mis à sa place, que nous avons douté quelque temps que l'ouvrage fût d'un étranger. Pour nous en instruire, nous avons consulté l'éditeur lui-même, et nous avons vu entre ses mains la preuve évidente que ces traits dont nous parlons sont en effet de la main respectable dont nous doutions.

L'Essai de critique sur *Machiavel* a autant de chapitres que l'ouvrage de cet italien, intitulé *le Prince* : mais ce n'est pas une réfutation continuelle : ce sont souvent des réflexions à l'occasion de celles de l'italien ; ce sont mille exemples tirés de l'histoire ancienne et moderne ; c'est un raisonnement fort et suivi ; c'est par-tout la vertu la plus pure, par-tout la preuve que la meilleure politique est d'être vertueux.

Une de ces choses qui nous a le plus frappés,

c'eſt ce que nous avons trouvé au chapitre III.

“ Si aujourd'hui parmi les chrétiens il y a
„ moins de révolutions, c'eſt que les principes
„ de la ſaine morale commencent à être plus
„ répandus ; les hommes ont plus cultivé leur
„ eſprit, ils en ſont moins féroces ; et peut-être
„ eſt-ce une obligation qu'on a aux gens de lettres
„ qui ont poli l'Europe. ”

Il ſemblerait à la première lecture, que c'eſt un homme de lettres qui a écrit ce paſſage, ſoit par un intérêt particulier, ſoit pour le goût que l'on ſent toujours pour ſa profeſſion, et par ce déſir naturel de la rendre plus recommandable. Il eſt pourtant très-certain, et nous en ſommes convaincus par le témoignage de nos yeux et par la confrontation la plus ſcrupuleuſe, que ce n'eſt point un homme de lettres, un ſimple philoſophe qui parle ainſi ; c'eſt un homme né dans un rang où il eſt ordinaire de mépriſer les gens de lettres, de les compter pour rien dans l'Etat, d'ignorer même s'ils exiſtent.

Quelle bonté et quelle magnanimité dans tout le reſte de l'ouvrage ! comme la vertu qui y règne eſt indulgente ! qu'elle eſt éloignée de cette ſuperſtition pédanteſque qui s'effarouche de tout ! qu'on ſent bien que c'eſt un homme qui écrit, et non pas un pédagogue qui veut ſe mettre au-deſſus de l'homme !

Plus d'un prince à la vérité a honoré les ſciences par des écrits qui ont paſſé à la poſtérité. Les Céſars de *Julien*, ce philoſophe couronné, vivront tant qu'il y aura du goût ſur la terre ;

mais ce n'eſt qu'une ſatire ingénieuſe. Ses autres écrits ſeront eſtimés des ſavans ; mais la vertu et l'éloquence qui y règnent ſont employées à ſoutenir une cauſe, que nous réprouvons. *Henri VIII* d'Angleterre écrivit contre *Luther* ; mais on ne lit ni l'un ni l'autre. *Jacques I* compoſa des ouvrages ; mais ni ſon règne ni ſes écrits n'ont eu l'approbation univerſelle. Si nous remontons jusqu'à *Jules Céſar*, nous avons perdu ſa tragédie d'Œdipe, et nous avons ſes commentaires ; ils ſont le bréviaire, dit-on, des gens de guerre, moins lus peut-être qu'eſtimés. Après tout, c'eſt l'ouvrage d'un uſurpateur, et l'hiſtoire des malheurs qu'il a cauſés, non moins que des belles actions qu'il a faites ; mais il n'y a pas une page dans le livre que nous annonçons, qui ne ſoit deſtinée à rendre les hommes meilleurs et plus heureux.

L'auteur d'un roman intitulé *Setbos*, a dit que ſi le bonheur du monde pouvait naître d'un livre, il naîtrait de Télémaque : qu'il nous ſoit permis de dire qu'à cet égard l'Anti-Machiavel l'emporte peut-être beaucoup ſur le Télémaque même ; l'un eſt principalement fait pour les jeunes gens, l'autre pour des hommes. Le roman aimable et moral de Télémaque eſt un tiſſu d'aventures incroyables, et l'Anti-Machiavel eſt plein d'exemples réels, tirés de l'hiſtoire. Le roman inſpire une vertu preſque idéale, des principes de gouvernement faits pour les temps fabuleux, qu'on nomme héroïques. Il veut par exemple qu'on diviſe les citoyens en ſept claſſes : il donne à chaque claſſe un vêtement diſtinctif. Il bannit entièrement le

luxe, qui eſt pourtant l'ame d'un grand Etat et le principe du commerce. L'Anti-Machiavel inſpire une vertu d'uſage; ſes principes ſont applicables à tous les gouvernemens de l'Europe. Enfin, le Télémaque eſt écrit dans cette proſe poëtique que perſonne ne doit imiter, et qui n'eſt convenable que dans cette ſuite de l'Odyſſée, laquelle a l'air d'un poëme grec traduit en proſe françaiſe.

Ici on voit un ſtyle uni, mais vigoureux et plein, un langage mâle fait pour les choſes ſérieuſes que l'on traite. On y rencontre à tout moment de ces tours naïfs qui partent d'un cœur pénétré; la vérité y eſt ſans art et ſans détour.

Voici un de ces morceaux naturels qui nous ont frappés:

“ Les princes qui ont été hommes avant de
» devenir rois, peuvent ſe reſſouvenir de ce
» qu'ils ont été, et ne s'accoutument pas ſi facile-
» ment aux alimens de la flatterie. Ceux qui
» ont régné toute leur vie, ont toujours été
» nourris d'encens comme les dieux, et ils
» mourraient d'inanition s'ils manquaient de
» louanges.”

Nous avons été ſurpris de trouver au commencément du chapitre XXV des penſées ſur la liberté et la néceſſité, qui ſuppoſent une connaiſſance auſſi profonde de la métaphyſique que de la morale. Nous craignons de nous laiſſer emporter ici au plaiſir que nous a fait cette lecture; et qu'on ne penſe pas que le nom de l'auteur auquel on attribue l'ouvrage nous en ait impoſé; 'eſt ſur quoi nous nous ſommes examinés nous-

mêmes avec ſcrupule. Nous ſommes dans un pays libre, où on n'a rien à eſpérer ni à craindre de ceux du rang de l'illuſtre auteur qu'on ſoupçonne. Nous ſommes inconnus, et nous nous flattons de l'être toujours; la ſeule vérité conduit notre plume.

Il a paru deux autres éditions ſubreptices de cet ouvrage, intitulées, *Examen de Machiavel*, ou *Anti-Machiavel*; l'une à Londres, chez *Meyer*, dans le Strand, et l'autre à la Haye, chez *J. Vanduren*; mais M. de *Voltaire* les déſavoue. Elles ſont conformes, pleines de fautes groſſières et d'interpolations. Il y a des endroits où on trouve des dix lignes entièrement oubliées, et d'autres où le ſens eſt entièrement défiguré. Il en va paraître une quatrième; on traduit l'ouvrage en anglais et en italien; on ne ſaurait trop multiplier une inſtruction faite pour tous les temps et pour tous les hommes.

OBSERVATIONS

Sur le livre intitulé : De l'homme ou des principes et des lois, de l'influence de l'ame sur le corps, et du corps sur l'ame ; en 3 volumes, par J. P. Marat, docteur en médecine. A Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, 1775.

L'AUTEUR est pénétré de la noble envie d'instruire tous les hommes de ce qu'ils sont, et de leur apprendre tous les secrets que l'on cherche en vain depuis si long-temps.

Qu'il nous permette d'abord de lui dire qu'en entrant dans cette vaste et difficile carrière, un génie aussi éclairé que le sien devrait avoir quelques ménagemens pour ceux qui l'ont parcourue. Il eût été sage et utile de nous montrer des vérités neuves sans dépriser celles qui nous ont été annoncées par MM. de *Buffon*, *Haller*, *le Cat* et tant d'autres ; il fallait commencer par rendre justice à tous ceux qui ont essayé de nous faire connaître l'homme, pour se concilier du moins la bienveillance de l'être dont on parle ; et quand on n'a rien de nouveau à dire, sinon que le siége de l'ame est dans les méninges, on ne doit pas prodiguer le mépris pour les autres et l'estime pour soi-même à un point qui révolte tous les lecteurs, à qui cependant l'on veut plaire.

Si M. *J. P. Marat* traite mal ses contemporains, il faut avouer qu'il ne traite pas mieux les anciens philosophes. *Les auteurs les plus distingués*, dit-il dans son discours préliminaire, *Aristote*, *Socrate*,

Platon, Diogène, Epicure, disent bien chacun que l'ame est un esprit; mais ils croient tous cet esprit une matière subtile et déliée. Ainsi, faute de bonnes observations, les philosophes furent arrêtés dès les premiers pas, et tout leur savoir se borna à distinguer l'homme du reste des animaux par sa configuration corporelle.

Nous représenterons d'abord qu'il ne doit rien reprocher à *Socrate*, puisque *Socrate* n'a jamais rien écrit; nous le ferons souvenir que *Platon* fut le premier chez les Grecs qui enseigna non-seulement la spiritualité de l'ame, mais encore son immortalité.

Nous lui dirons qu'*Aristote*, le précepteur d'*Alexandre*, savait fort bien distinguer son pupile de bucéphale; et n'a jamais dit dans aucun de ses ouvrages, qu'il n'y eût d'autre différence entre *Alexandre* et son cheval, sinon qu'*Alexandre* avait deux bras et deux pieds et son cheval quatre jambes.

Nous ferons encore souvenir M. *Marat*, qu'*Epicure* ne disait point que l'ame fût un esprit; il disait, comme tous ses disciples, que l'homme pense avec sa tête comme il marche avec ses pieds.

A l'égard de *Diogène*, il faut avouer que ce n'est guère un homme à citer, non plus que ceux qui ont voulu faire parler d'eux en l'imitant.

M. *Marat* croit avoir découvert que le suc des nerfs est le lien de communication entre les deux substances, le corps et l'ame.

C'est avoir fait en effet une grande découverte que d'avoir vu de ses yeux cette substance qui lie

la matière et l'esprit. Ce suc est apparemment quelque chose qui tient des deux autres, puisqu'il leur sert de passage, comme les zoophytes, à ce qu'on prétend, sont le passage du règne végétal au règne animal.

Mais comme personne n'a jamais vu, du moins jusqu'à présent, ce suc nerveux qui sert de médiateur à l'esprit et à la matière, nous prierons l'auteur de nous le faire voir afin que nous n'en doutions pas.

Voici comme l'auteur s'exprime ensuite : *J'entends ici les métaphysiciens s'écrier : Quoi donc ! l'ame est-elle si matérielle que la matière agisse sur elle ? Laissons ces hommes orgueilleusement ignorans, qui ne veulent admettre que ce que leur esprit borné peut comprendre, et fermer leurs yeux à l'évidence pour ne rien voir au-dessus de leur capacité.*

Personne ne trouvera bon qu'on traite les *Lockes*, les *Mallebranches*, les *Condillacs*, d'hommes orgueilleusement ignorans. On pouvait établir le suc nerveux sans leur dire des injures ; elles ne sont des raisons ni en physique ni en métaphysique.

Que sont, dit-il, *les argumens spécieux de le Cat, contre des preuves directes ? L'ame n'est pas matérielle et n'occupe aucun lieu à la manière des corps. Soit : mais s'ensuit-il de-là qu'elle n'ait aucun siége déterminé ?*

Non, Monsieur, il ne s'ensuit pas que l'ame n'ait point de place ; mais il ne s'ensuit pas aussi qu'elle demeure dans les méninges qui sont tapissées de quelques nerfs.

Il vaut mieux avouer qu'on n'a pas vu encore ſon logis, que d'aſſurer qu'elle eſt logée ſous cette tapiſſerie : car enfin, comme les nerfs n'aboutiſſent pas à ces méninges, ſi elle réſidait dans chacun de ces nerfs, elle y ſerait étendue et vous n'y trouveriez pas votre compte. Laiſſez faire à DIEU, croyez-moi ; lui ſeul a préparé ſon hôtellerie, et il ne vous a pas fait ſon maréchal des logis.

Vous avez beau dire que *la penſée fait vivre l'homme dans le paſſé, le préſent et l'avenir ; l'élève au-deſſus des objets ſenſibles, le tranſporte dans les champs immenſes de l'imagination ; étend pour ainſi dire à ſes yeux les bornes de l'univers ; lui découvre de nouveaux mondes, et le fait jouir du néant même.*

Nous vous félicitons de jouir du néant ; c'eſt un grand empire, régnez-y ; mais inſultez un peu moins les gens qui ſont quelque choſe.

Vous avez un grand chapitre, intitulé : *Réfutation d'un ſophiſme d'Helvétius.* Vous auriez pu parler plus poliment d'un homme généreux qui payait bien ſes médecins. Vous dites : *Laiſſons au ſophiſte Helvétius à vouloir déduire par des raiſonnemens alambiqués, toutes les paſſions de la ſenſibilité phyſique ; il n'en déduira jamais l'amour de la gloire..... qu'importe à Céſar l'eſtime publique ? Eſt-il quelques délices attachées à la vertu et au ſavoir, refuſées à la puiſſance ? Pourquoi Alexandre, Auguſte, Trajan, Charles-Quint, Chriſtine, Frédéric III, non contens de la gloire des monarques et des héros, aſpirent-ils encore à celle d'auteurs ? pourquoi veulent-ils auſſi ombrager leur front des lauriers du génie ?*

C'eſt qu'ils ſont avides d'honneur et délicats en eſtime.

On vous dira, Monſieur, que de tous ces gens ſi délicats en eſtime dont vous parlez, pas un n'a été auteur, excepté le dernier.

Nous n'avons, ce me ſemble, aucun livre ni des *Alexandre*, ni des *Trajan*; et quant à *Frédéric le grand*, ce que vous dites de lui ne paraît pas avoir été dicté par la voix publique. Son fluide *nerveux*, ſelon vous, lui a perſuadé *qu'en remportant des victoires, il a dédaigné une eſtime qu'il n'avait pas méritée; il a voulu une gloire fondée ſur le mérite perſonnel, et il l'a cherchée dans la ſcience; les ames paſſionnées de la gloire aiment l'eſtime pour l'eſtime.*

L'Europe vous dira, Monſieur, qu'il a mérité cette eſtime en haſardant ſon ſang et ſes méninges dans vingt batailles, et que s'il a mérité un autre degré d'eſtime en cultivant les belles-lettres et en les protégeant, vous ne devez pas pour cela outrager M. *Helvétius* qui a été aimé par ce grand prince. Les batailles du roi de Pruſſe n'ont rien de commun, ni avec un ſyſtème de médecin, ni avec M. *Helvétius*, qui a ſoutenu l'axiome ſi ancien, rien n'eſt dans l'entendement qui n'ait été dans les ſens.

Rien ne décrédite plus un ſyſtème de phyſique que de s'écarter ainſi de ſon ſujet. Il ne faut pas ſortir à tout moment de ſa maiſon pour s'aller faire des querelles dans la rue.

M. *Marat* ayant prouvé que l'homme a une ame et une volonté, intitule un chapitre: *Obſer-*

vations curieuſes ſur nos ſenſations et ſur nos ſentimens.

Ces obſervations curieuſes ſont: « Le ſpec-
» tacle d'une tempète de la mer en fureur, du
» ciel en feu, du mugiſſement des eaux, de
» celui des vents déchaînés et du roulement
» du tonnerre. » Il oppoſe à cette deſcription
neuve et bien placée, « la vue (non moins
» neuve) d'une belle campagne que le ſoleil
» éclaire de ſes derniers rayons à la fin d'une
» journée ſereine, le doux chant des oiſeaux
» amoureux, le murmure des ruiſſeaux coulans
» ſur la pelouſe, leur onde argentée, le parfum
» de fleurs, et les careſſes légères des zéphyrs,
» le tout portant l'ivreſſe dans l'ame. »

Après avoir approfondi ces idées philoſophiques d'une tempête et d'un beau ſoir d'été, il donne au public l'idée de la vraie force de l'ame. *Quelle eſt donc l'ame forte? dit-il, ce n'eſt point ce bouillant Achille qui affronte tout danger; ce n'eſt point ce furieux Alexandre qui fait mollir ſous ſon bras ſes nombreux ennemis; ce n'eſt point cet auſtère Caton qui ſe perce le flanc et qui ſe déchire les entrailles.*

Vous remarquerez que quelques pages auparavant, l'auteur a dit ces propres mots: *Achille le fer à la main s'ouvrant un paſſage juſqu'à Hector, au travers des bataillons ennemis, et renverſant comme un torrent impétueux tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage; voilà l'homme intrépide.*

Si monſieur le docteur en médecine ſe contredit ainſi dans ſes conſultations, il ne ſera pas

appelé ſouvent par ſes confrères. Mais en parlant d'*Achille*, il devait ſe ſouvenir qu'il était invulnérable, et que par conſéquent il n'avait pas un grand mérite à être ſi intrépide.

Et c'eſt par ces déclamations qu'il prouve que le fluide des nerfs agit ſur l'ame et l'ame ſur eux ! C'eſt après avoir bien connu le tempérament d'*Achille* et d'*Alexandre*, qu'il décide *que jamais un corps délicat et vigoureux ne logea une ame forte.*

Il eſt bien difficile en effet qu'un corps ſoit délicat et vigoureux. Mais ſans inſiſter ſur cette inadvertance, l'on doit remarquer qu'on a vu cent fois dans nos armées des officers du tempérament le plus faible et du courage le plus grand ; des malades ſortir de leur lit pour ſe faire porter à l'ennemi ſur les bras de leurs grenadiers. M *Marat* ſemble avoir calomnié la nature humaine plus qu'il ne l'a connue.

Enfin, quand on a lu cette longue déclamation en trois volumes, qui nous annonce la connaiſſance parfaite de l'homme, on eſt fâché de ne trouver que ce qui a été répété depuis trois mille ans en tant de langues différentes. Il eut été plus ſenſé de s'en tenir à la deſcription de l'homme, qu'on voit dans le ſecond et le troiſième tomes de l'Hiſtoire naturelle. C'eſt là qu'en effet on apprend à ſe connaître ; c'eſt là, comme nous l'avons déjà dit, qu'on apprend à vivre et à mourir ; tout y eſt expoſé avec verité et avec ſageſſe, depuis la naiſſance juſqu'à la mort.

M. *Marat* a ſuivi des routes différentes. Il finit par dire *qu'il a découvert les cauſes, et qu'on peut*

les

les déterminer avec précision, en applicant le calcul aux effets. Il nous assure que l'humeur morale, l'activité, l'indolence, l'ardeur, la froideur, l'impétuosité, la langueur, le courage, la timidité, la pusillanimité, l'audace, la franchise, la dissimulation, l'étourderie, la réserve, la tendresse, le penchant à la volupté, à l'ivrognerie, à la gourmandise, à l'avarice, à la gloire, à l'ambition; la docilité, l'opiniâtreté, la folie, la sagesse, la raison, l'imagination, le souvenir, la réminiscence, la pénétration, la stupidité, la sagacité, la pesanteur, la délicatesse, la grossièreté, la légéreté, la profondeur etc. ne sont pas des qualités inhérentes à l'esprit ou au cœur, mais des manières d'exister de l'ame qui tiennent à l'état des organes corporels; comme les couleurs, le chaud, le froid, ne sont pas des attributs essentiels à la matière, mais des qualités dépendantes de la texture et du mouvement de ses particules.

L'auteur finit par se féliciter d'avoir développé la sensibilité corporelle, la régularité, le désordre du cours des liqueurs, le ressort primitif et organique, l'atonie, la tension moyenne, la rigidité des fibres, la force et le volume des organes; *toutes causes secrètes*, dit-il, *de cette singulière harmonie que les philosophes ont observée entre les substances qui composent notre être, et dont aucun encore n'a pu rendre raison.*

Après s'être ainsi remercié de nous avoir découvert *les principes cachés de cette influence prodigieuse de l'ame sur le corps et du corps sur l'ame*, il assure qu'elle a été jusqu'à lui un secret impénétrable.

Cette péroraifon eft fuivie enfin d'une invocation. C'eft une marche contraire à celle de tous les ouvrages de génie, et fur-tout à celle des romans, foit en vers, foit en profe. Il invoque l'auteur de la Nouvelle Héloïfe et d'Emile. *Prête-moi ta plume*, dit-il, *pour célébrer toutes ces merveilles! Prête-moi ce talent enchanteur de montrer la nature dans toute fa beauté. Prête-moi ces accens fublimes* avec lefquels tu as enfeigné à tous les princes qu'ils doivent époufer la fille du bourreau fi elle leur convient; que tout brave gentilhomme doit commencer par être garçon menuifier; et que l'honneur joint à la prudence, eft d'affaffiner fon ennemi au lieu de fe battre avec lui comme un fot.

Il eft plaifant qu'un médecin cite deux romans; l'un nommé Héloïfe et l'autre Emile au lieu de citer *Boërhaave* et *Hippocrate*. Mais c'eft ainfi qu'on écrit trop fouvent de nos jours; on confond tous les genres et tous les ftyles; on affecte d'être empoulé dans une differtation phyfique, et de parler de médecine en épigrammes. Chacun fait fes efforts pour furprendre fes lecteurs. On voit par-tout *Arlequin* qui fait la cabriole pour égayer le parterre.

Sur le livre de la Félicité publique ; nouvelle édition. A Bouillon, de l'imprimerie de la société typographique.

APRÈS tant de futilités par souscription ou sans souscription, tant de pièces de théâtre dont il faut rendre compte lorsqu'elles ne subsistent plus, tant de petites querelles littéraires qui n'intéressent que les disputans ; dans cette foule d'ouvrages et d'affiches d'un moment, qui annoncent la connaissance de la nature, la science du gouvernement, les moyens faciles de payer sans argent les dettes de l'Etat, et les drames qu'on doit jouer aux marionnettes, à la fin nous avons un bon livre de plus.

On crut d'abord que le titre était une plaisanterie. Quelques lecteurs voyant que l'auteur parlait sérieusement, s'imaginèrent que c'était un de ces politiques qui font le destin du monde du haut de leurs galetas, et qui, n'ayant pu gouverner une servante, se mettent à enseigner les rois à deux sous la feuille. Il s'est trouvé que l'ouvrage était d'un guerrier et d'un philosophe qui réunit la grandeur d'ame des anciens chevaliers ses ancètres, et les vertus patriotiques du chef de la magistrature dont il descend. Nous ne le nommerons pas, puisqu'il ne s'est pas voulu faire connaître.

Lorsque cette nouveauté était encore en très-peu de mains, on demanda à un homme de lettres, *que pensez-vous de ce livre de la Félicité publique ?* Il répondit, *il fait la mienne.* Nous pouvons en dire autant.

Cette péroraifon eft fuivie enfin d'une invocation. C'eft une marche contraire à celle de tous les ouvrages de génie, et fur-tout à celle des romans, foit en vers, foit en profe. Il invoque l'auteur de la Nouvelle Héloïfe et d'Emile. *Prête-moi ta plume*, dit-il, *pour célébrer toutes ces merveilles! Prête-moi ce talent enchanteur de montrer la nature dans toute fa beauté. Prête-moi ces accens fublimes* avec lefquels tu as enfeigné à tous les princes qu'ils doivent époufer la fille du bourreau fi elle leur convient; que tout brave gentilhomme doit commencer par être garçon menuifier; et que l'honneur joint à la prudence, eft d'affaffiner fon ennemi au lieu de fe battre avec lui comme un fot.

Il eft plaifant qu'un médecin cite deux romans; l'un nommé Héloïfe et l'autre Emile au lieu de citer *Boërhaave* et *Hippocrate*. Mais c'eft ainfi qu'on écrit trop fouvent de nos jours; on confond tous les genres et tous les ftyles; on affecte d'être empoulé dans une differtation phyfique, et de parler de médecine en épigrammes. Chacun fait fes efforts pour furprendre fes lecteurs. On voit par-tout *Arlequin* qui fait la cabriole pour égayer le parterre.

Sur le livre de la Félicité publique ; nouvelle édition. A Bouillon, de l'imprimerie de la société typographique.

APRÈS tant de futilités par souscription ou sans souscription, tant de pièces de théâtre dont il faut rendre compte lorsqu'elles ne subsistent plus, tant de petites querelles littéraires qui n'intéressent que les disputans ; dans cette foule d'ouvrages et d'affiches d'un moment, qui annoncent la connaissance de la nature, la science du gouvernement, les moyens faciles de payer sans argent les dettes de l'Etat, et les drames qu'on doit jouer aux marionnettes, à la fin nous avons un bon livre de plus.

On crut d'abord que le titre était une plaisanterie. Quelques lecteurs voyant que l'auteur parlait sérieusement, s'imaginèrent que c'était un de ces politiques qui font le destin du monde du haut de leurs galetas, et qui, n'ayant pu gouverner une servante, se mettent à enseigner les rois à deux sous la feuille. Il s'est trouvé que l'ouvrage était d'un guerrier et d'un philosophe qui réunit la grandeur d'ame des anciens chevaliers ses ancètres, et les vertus patriotiques du chef de la magistrature dont il descend. Nous ne le nommerons pas, puisqu'il ne s'est pas voulu faire connaître.

Lorsque cette nouveauté était encore en très-peu de mains, on demanda à un homme de lettres, *que pensez-vous de ce livre de la Félicité publique?* Il répondit, *il fait la mienne.* Nous pouvons en dire autant.

Cependant nous ne diſſimulons pas que *l'Eſprit des Lois* a plus de vogue dans l'Europe que la *Félicité publique*, parce que *Monteſquieu* eſt venu le premier ; parce qu'il eſt plus plaiſant ; parce que ſes chapitres de ſix lignes, qui contiennent une épigramme, ne fatiguent point le lecteur ; parce qu'il effleure plus qu'il n'approfondit ; parce qu'il eſt encore plus ſatirique qu'il n'eſt législateur ; et qu'ayant été peu favorable à certaines profeſſions lucratives, il a flatté la multitude.

Le livre de la *Félicité publique* eſt un tableau du genre-humain. On examine dans quel ſiècle, dans quel pays, ſous quel gouvernement il aurait été plus avantageux pour l'eſpèce humaine d'exiſter. On parle à la raiſon, à l'imagination, au cœur de chaque homme. Aimeriez-vous mieux être né ſous un *Conſtantin*, qui aſſaſſine toute ſa famille, et ſon propre fils, et ſa femme, et qui prétend que DIEU lui a envoyé un *labarum* dans les nuées, avec une inſcription grecque, ſur le chemin de Rome ? Aimeriez-vous mieux vivre ſous un *Julien*, qui écrira une déclamation de rhétorique contre vous ? Serez-vous mieux ſous *Théodoſe*, qui vous invitera à la comédie, vous et tous les citoyens de votre ville, et qui vous fera tous égorger dès que vous aurez pris vos places ? Les Français ont-ils été plus malheureux après la bataille de Montlhery, ſous *Louis XI*, qu'après la bataille d'Hochſtet, ſous *Louis XIV ?* L'Eſpagne, qui n'eſt peuplée aujourd'hui que d'environ ſept millions d'hommes, en a-t-elle eu autrefois cinquante millions ? La France en a-t-elle eu trente-ſix millions ? En

quelque grand ou petit nombre qu'aient été les habitans de ces contrées, avaient-ils plus de commodités de la vie, plus d'arts, plus de connaiſſances? Leur raiſon était-elle plus cultivée ſous la maiſon de *Bourbon*, que ſous la maiſon de *Clotaire*? Quelles ont été les principales cauſes des malheurs épouvantables ſous leſquels le genre-humain a preſque toujours été écraſé? C'eſt-là le problème que l'auteur eſſaie de réſoudre. Ce n'eſt point un feſeur de ſyſtèmes qui veut éblouir; ce n'eſt point un charlatan qui veut débiter ſa drogue; c'eſt un gentilhomme inſtruit, qui s'exprime avec candeur; c'eſt *Montagne* avec de la methode.

Sur l'ouvrage intitulé : La vie et les opinions de Triſtram-Shandy; traduites de l'anglais de Stern, par M. Frénais; chez Ruault, à Paris. 1776.

On a montré depuis quelques années tant de paſſion pour les romans anglais, qu'à la fin un homme de lettres nous a donné une traduction libre de Triſtram-Shandy. Il eſt vrai que nous n'avons encore que les quatre premiers volumes, qui annoncent la vie et les opinions de Triſtram-Shandy: le héros qui vient de naître n'eſt pas encore baptiſé. Tout l'ouvrage eſt en préliminaires et en digreſſions. C'eſt une bouffonnerie continuelle dans le goût de *Scarron*. Le bas comique, qui fait le fond de cet ouvrage, n'empêche pas qu'il n'y ait des choſes très-ſérieuſes.

L'auteur anglais était un vicaire de village, nommé *Stern*. Il pouſſa la plaiſanterie juſqu'à imprimer dans ſon roman un *ſermon* qu'il avait prononcé *ſur la conſcience*; et ce qui eſt très-ſingulier, c'eſt que ce ſermon eſt un des meilleurs dont l'éloquence anglaiſe puiſſe ſe faire honneur. On le trouve tout entier dans la traduction.

On a été ſurpris que cette traduction ſoit dédiée à un des plus graves et des plus laborieux miniſtres (*) qu'ait jamais eus la France, comme un des plus vertueux. Mais le vertueux et le ſage peuvent rire un moment; et d'ailleurs cette dédicace a un mérite noble et rare. Elle eſt adreſſée à un miniſtre qui n'eſt plus en place.

On donna un petit extrait des derniers volumes anglais, dans le tome cinquième de la gazette littéraire de l'Europe en 1765; et il paraît qu'alors on rendit une exacte juſtice à ce livre. Auſſi l'auteur de la gazette littéraire était-il auſſi inſtruit dans les principales langues de l'Europe, que capable de bien juger tous les écrits. Il remarqua que l'auteur anglais n'avait voulu que ſe moquer du public pendant deux ans conſécutifs, promettant toujours quelque choſe, et ne tenant jamais rien.

Cette aventure, diſait le journaliſte français, reſſemble beaucoup à celle de ce charlatan anglais, qui annonça dans Londres qu'il ſe mettrait dans une bouteille de deux peintes, ſur le grand théâtre de Hay-Marquet, et qui emporta

(*) M. *Turgot*.

l'argent des ſpectateurs en laiſſant la bouteille vide. Elle n'était pas plus vide que la vie de Triſtram-Shandy.

Cet original qui attrapa ainſi toute la Grande-Bretagne avec ſa plume, comme le charlatan avec ſa bouteille, avait pourtant de la philoſophie dans la tête, et tout autant que de bouffonnerie.

Il y a chez *Stern* des éclairs d'une raiſon ſupérieure, comme on en voit dans *Shakeſpeare*. Et où n'en trouve-t-on pas? il y a un ample magaſin d'anciens auteurs, où tout le monde peut puiſer à ſon aiſe.

Il eût été à déſirer que le prédicateur n'eût fait ſon comique roman, que pour apprendre aux Anglais à ne plus ſe laiſſer duper par la charlatanerie des romanciers, et qu'il eût pu corriger la nation qui tombe depuis long-temps, abandonne l'étude des *Lockes* et des *Newtons*, pour les ouvrages les plus extravagans et les plus frivoles. Mais ce n'était pas-là l'intention de l'auteur de Triſtram-Shandy. Né pauvre et gai, il voulait rire aux dépens de l'Angleterre et gagner de l'argent.

Ces ſortes d'ouvrages n'étaient pas inconnus chez les Anglais. Le fameux doyen *Swift* en avait composé pluſieurs dans ce goût. On l'avait ſurnommé le *Rabelais* de l'Angleterre; mais il faut avouer qu'il était bien ſupérieur à *Rabelais*. Auſſi gai et auſſi plaiſant que notre curé de Meudon, il écrivait dans ſa langue avec beaucoup plus de pureté et de fineſſe que l'auteur de Gargantua

dans la ſienne; et nous avons des vers de lui d'une élégance et d'une naïveté digne d'*Horace*.

Si on demande quel fut dans notre Europe le premier auteur de ce ſtyle bouffon et hardi, dans lequel ont écrit *Stern*, *Swift* et *Rabelais*, il paraît certain que les premiers qui s'étaient ſignalés dans cette dangereuſe carrière, avaient été deux allemands nés au quinzième ſiècle, *Reuchlin* et *Hutten*; ils publièrent les fameuſes Lettres des gens obſcurs, long-temps avant que *Rabelais* dédiât ſon Pantagruel et ſon Gargantua au cardinal *Odet de Châtillon*.

Ces lettres rapportées à l'article *François Rabelais*, dans les Queſtions ſur l'Encyclopédie, (*) ſont écrites dans le latin macaronique, inventé, dit-on, par *Merlin Coccaïe*, pour ſe venger des dominicains; et elles firent par contre-coup un très-grand tort à la cour de Rome, lorſque les fameuſes querelles excitées par la vente des indulgences armèrent tant de nations contre cette cour. L'Italie fut étonnée de voir l'Allemagne lui diſputer le prix de la plaiſanterie comme celui de la théologie. On y raille des mêmes choſes que *Rabelais* tourna depuis en ridicule; mais les railleries allemandes eurent un effet plus ſérieux que la gaieté françaiſe: elles diſposèrent les eſprits à ſecouer le joug de Rome, et préparèrent cette grande révolution qui a partagé l'Egliſe.

(*) Ces lettres ſe trouvent dans cette édition, volume Ier des *Mélanges littéraires*.

C'eſt

C'eſt ainſi qu'on a dit que la Satire Ménipée, compoſée principalement par un chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, rendit les états de la ligue ridicules, et applanit le chemin du trône à notre adorable *Henri IV.*

Triſtram - Shandy ne fera point de révolution; mais on doit ſavoir gré au traducteur d'avoir ſupprimé des bouffonneries un peu groſſières qu'on a quelquefois reprochées à l'Angleterre.

Il eſt peut-être plus difficile de traduire un *Gilles* qu'un orateur; le dîner de *Trimalcion*, que la nature des dieux de *Cicéron*. et *Salvator-Roſe* que le *Taſſe*.

Il y a eu même des morceaux conſidérables que le traducteur de *Stern* n'a pas oſé rendre en français; comme la Formule d'excommunication uſitée dans l'égliſe de Rocheſter; nos bienſéances ne l'ont pas permis.

On croit que l'on n'achevera pas plus la traduction entière de Triſtram - Shandy que celle de *Shakeſpeare.* Nous ſommes dans un temps où l'on tente les ouvrages les plus ſinguliers, mais non pas où ils réuſſiſſent.

Sur l'Histoire véritable des temps fabuleux ; ouvrage qui, en dévoilant le vrai que les histoires ont travesti ou altéré, sert à éclaircir les antiquités des peuples, et sur-tout à venger l'histoire sainte : par M. Guérin du Rocher, prêtre ; 3 volumes d'environ 470 pages chacun. A Paris, chez Berton, libraire etc.

On ne peut qu'applaudir au louable dessein de M. *Guérin du Rocher* ; personne ne parait plus capable que lui de profiter des tentatives qu'on a faites depuis *Jules Africain* jusqu'à *Bochart* et à *Kennicot*, pour jeter quelque lumière dans l'horrible chaos de l'antiquité.

Si nous osions faire quelques représentations au savant auteur de cet ouvrage, nous commencerions par le prier de réformer son titre, parce que les personnes moins instruites que lui pourront croire que la véritable histoire des fables est précisément la véritable histoire des mensonges. Toute fable est mensonge en effet, excepté les fables morales qui sont des leçons allégoriques, telles que celles de *Pilpay* et de *Lokman*, si connu dans notre Europe sous le nom d'*Esope*.

Quoi qu'il en soit, le savant auteur, dans son discours préliminaire, intitulé *Plan de l'ouvrage*, nous avertit qu'un ancien écrivain juif, dont on n'a point les écrits, dit qu'avant les rois de Perse, quelqu'un avait traduit autrefois une petite partie de la Genèse. Il ne nous dit pas en quel temps et en quelle langue cette traduction fut faite. Il cite aussi le prophète *Joël*, qui

reproche aux Tyriens d'avoir volé quelques uſtenſiles ſacrés à Jéruſalem, et d'avoir fait eſclaves pluſieurs enfans de Juda, qu'ils ont emmenés en pays lointain.

M. *Guérin du Rocher* ſuppoſe que ces eſclaves ainſi tranſplantés ont pu traduire la Genèſe dans la langue des peuples chez qui ils ont démeuré, et faire connaître *Moïſe* et ſes prodiges à ces étrangers; que ces étrangers ont pu apprendre par cœur les étonnantes actions de *Moïſe*; qu'ils ont pu enſuite les attribuer à leurs princes, à leurs héros, à leurs demi-dieux; qu'ils ont pu faire de *Moïſe* leur *Bacchus*; de *Loth* leur *Orphée*; d'*Edith*, femme de *Loth*, leur *Eurydice*; qu'il y avait un roi nommé *Nanaeus*, qui pourrait bien être *Noé*; qu'il y a ſur-tout grande apparence que *Séſoſtris* n'eſt autre choſe que le *Joſeph* des Hébreux. Mais M. *Guérin* ayant prouvé que *Joſeph* a pu être *Séſoſtris*, prouve enſuite que *Séſoſtris* a pu être *Jacob*; et qu'ainſi il eſt très-poſſible que les Juifs aient enſeigné la terre entière.

C'eſt ce qu'avait déjà fait le docte *Huet*, évêque d'Avranches, dans ſa démonſtration évangélique, écrite en latin, et enrichie de citations grecques, chaldaïques, hébraïques; pour ſervir à l'éducation de monſeigneur le dauphin, fils de *Louis XIV*.

Huet fait voir dans ſon chapitre IV, que *Moïſe* était un profond géomètre, un aſtronome exact, l'inſtituteur de toutes les ſciences et de tous les rites; qu'il eſt le même qu'*Orphée* et

qu'*Amphion*; que c'eſt lui qu'on a pris pour *Mercure*, pour *Sérapis*, pour *Minos*, pour *Adonis*, pour *Priape*.

Cette démonſtration du prélat *Huet*, n'a pas paru bien claire aux hommes de bon ſens. Nous eſpérons que celle de M. *Guérin du Rocher* réuſſira davantage, quoiqu'il ne ſoit que ſimple prêtre.

Il ne ſe contente pas de trois volumes qu'il nous donne, il nous en promet encore neuf; c'eſt une grande généroſité envers le public. M. *Guérin* devrait bien ſe contenter de nous avoir appris qu'*Orphée* et *Lotb* ſont la même choſe, et de nous l'avoir prouvé; en obſervant qu'*Orphée* était ſuivi par les animaux, et que *Lotb*, ayant des troupeaux, était ſuivi par les animaux auſſi; que de plus, le nom grec d'*Orphée* eſt en arabe même que celui de *Lotb*; car le mot *araf*, ſelon la bibliothèque orientale, ſignifie les limbes entre le paradis et l'enfer: donc *Lotb* et *Orphée* ſont évidemment le même perſonnage. On peut dire ce qu'on a dit en pareille occaſion; c'eſt *puiſſamment raiſonner*.

Toutes les pages du livre de M. *Guérin* ſont dans ce goût. Nous exhortons tous ceux qui veulent ſe former *l'eſprit et le cœur*, comme on dit, à lire le paragraphe dans lequel ce ſavant auteur démontre que le phénix des Egyptiens qui renaît de ſes propres cendres, n'eſt autre choſe que le patriarche *Joſeph* qui fait les obſèques de ſon père le patriarche *Jacob*. Mais nous exhortons auſſi le ſavant auteur à daigner traiter

avec plus d'indulgence et de politesse, ceux qui avant que son livre parût ont été d'un avis différent du sien, sur quelques points de la ténébreuse antiquité. M. *Guérin du Rocher*, étant prêtre, devrait les instruire plus charitablement : il les appelle *ignorans et sacrilèges*. Ces épithètes révoltent quelquefois les pécheurs, au lieu de les corriger. On cause, sans le savoir, la perte d'une brebis égarée qu'on aurait pu ramener au bercail par la douceur.

Il y a déjà dans les trois volumes de M. *Guérin*, deux à trois mille articles de la force de ceux dont nous avons rendu compte. Que sera-ce quand nous aurons les douze tomes? Nous ne pouvons deviner comment ce ramas énorme de fables expliquées fabuleusement, et ce chaos de chimères peuvent venger l'histoire sainte. M. *Guérin du Rocher* suppose toujours qu'il y a une conspiration contre l'Eglise, et que c'est à lui à venger l'Eglise. C'est ainsi que *Saint-Sorlin des Marais* se disait envoyé de DIEU, pour être à la tête d'une armée de trente mille hommes contre les jansénistes. Mais qui arme le bras vengeur de M. *Guérin du Rocher*? qui attaque de nos jours l'Eglise, et qui se plaint d'elle? Sommes-nous dans le temps que le jésuite *le Tellier* remplissait les prisons du royaume des partisans de la grâce efficace? Sommes-nous dans ce siècle déplorable, où des hommes indignes de leur saint ministère vendaient dans des cabarets la rémission des péchés, et fesaient de l'autel un bureau de banque; où l'on s'égor-

geait d'un bout de l'Europe à l'autre pour des argumens ; et où l'on assassinait en Amérique jusqu'à douze millions d'hommes innocens, pour leur enseigner la voie du salut ? *Altri tempi*, *altre cure*. Nous avons un chef souverain digne à la fois d'être souverain et pontife. Nos évêques français donnent tous les tours des exemples de bienfesance et de tolérance, tous les papiers publics en retentissent. L'univers chrétien est en paix. Le savant *Guérin du Rocher*, prêtre, veut-il troubler cette paix ? Ce brave dom *Quichotte* se bat contre des moulins à vent. Nous souhaitons à son livre le succès de dom *Quichotte*.

Nous prenons ici la liberté de lui dire, à lui et à ceux qui auraient le malheur d'être savans comme lui, que ce n'est point être savant comme il faut, de compiler jusqu'au plus mortel dégoût, des passages de *Bochart*, de *Calmet*, de *Huet*, et de cent anciens auteurs pour n'en tirer aucun fruit. Quel bien reviendra-t-il à la société d'apprendre que *Prothée* pourrait bien être le patriarche *Joseph*, tout aussi-bien que *Sésostris* et le phénix ? *O quantùm est in rebus inane.*

Sur les Mémoires d'Adrien-Maurice de Noailles, duc et pair, maréchal de France, ministre d'Etat; 6 volumes in-12: chez Moutard, imprimeur de la reine etc.

CE livre très-utile est rédigé en six volumes, sur les pièces originales confiées par un fils du ministre dont il porte le nom, à M. l'abbé *Millot*, avantageusement connu par sa manière philosophique et prudente d'écrire l'histoire. Il est vrai que les commentaires de *César* et la vie d'*Alexandre* ne contiennent qu'un volume; mais quand il s'agit de rapporter les lettres de *Louis XIV*, de *Louis XV*, du roi d'Espagne *Philippe V*, de la reine sa femme, du duc d'*Orléans* régent de France, de madame de *Maintenon*, de la princesse des *Ursins*, de plus de vingt généraux d'armée et d'autant de ministres, non-seulement on pardonne au rédacteur de publier six tomes considérables; mais tous les hommes d'Etat et les esprits sérieux qui veulent s'instruire, souhaiteraient que l'ouvrage fût plus étendu. Quelques esprits, uniquement occupés des sciences qu'on appelle exactes, ne font aucune attention à ces recueils historiques, à moins qu'ils ne soient écrits avec le style et le génie de *Tacite*. *Mallebranche* disait qu'il ne fesait pas plus de cas de l'histoire que des nouvelles de son quartier. La plupart des lecteurs ne pensent pas ainsi; ils s'intéressent aux événemens de leur siècle, et à ceux qui ont illustré, ou servi ou affligé leur patrie dans le siècle passé; et

quand c'eſt un miniſtre d'Etat, un guerrier qui raconte, l'Europe l'écoute. Si les détails peuvent devenir indifférens à la poſtérité, ils ſont chers au temps préſent.

Le premier tome de ces mémoires eſt employé preſque tout entier à raconter les ſervices que rendit *Anne-Jules de Noailles*, père d'*Adrien*, maréchal de France comme lui et comme ſes deux fils. Ces ſervices conſiſtèrent principalement dans l'obéiſſance qu'il devait à *Louis XIV*, dont les rigueurs pourſuivaient les proteſtans de ſon royaume depuis l'an 1680. Le deſſein était déjà pris d'abattre tous les temples et de révoquer le fameux édit de Nantes, déclaré irrévocable dans tous les tribunaux du royaume; édit plus célèbre encore par le nom de cet *Henri IV* qui avait triomphé de la ligue catholique par la valeur des réformés ainſi que par la ſienne. Les papes avaient appelé ce grand-homme, ayeul de *Louis*, *génération bâtarde et déteſtable de Bourbon*; et *Louis XIV*, qui venait de recevoir le nom de *Grand* à l'hôtel-de-ville de Paris, en 1680, s'apprêtait dès-lors à détruire l'ouvrage du plus cher de ſes prédéceſſeurs, dans le temps même que le pape *Innocent XI* ſe déclarait ſon ennemi.

Cette contradiction apparente était, dit-on, le fruit des ſollicitations du jéſuite *la Chaiſe*, confeſſeur du roi, de quelques évêques, et ſurtout du chancelier *le Tellier*, et de *Louvois* ſon fils, ennemi de *Colbert*. Il faut ſavoir que *Colbert* croyait les réformés auſſi néceſſaires à l'Etat,

sous *Louis XIV*, par leur industrie, qu'ils l'avaient été à *Henri IV* par leur courage. *Louvois* ne les croyait que dangereux. On persuada au roi qu'il ressemblerait à *Constantin* et à *Théodose*, en abolissant la religion prétendue réformée; on lui répéta qu'il n'avait qu'à dire un mot et que tous les cœurs se soumettraient. Il le crut, parce qu'il avait pendant quarante ans réussi dans tout ce qu'il avait voulu. Il ne considéra pas que ces protestans, qu'on appelait à la cour *huguenots* ou *religionnaires*, n'étaient plus les calvinistes de Jarnac, de Moncontour et de Saint-Denis; qu'ils étaient sujets soumis, bons soldats dans les armées, utiles dans la paix par le commerce et par les manufactures, et qu'il risquait de faire passer chez ses ennemis de l'industrie et de l'argent. Pour comble de séduction, la marquise de *Maintenon*, sa nouvelle maîtresse, dont il fit bientôt sa femme, autrefois protestante elle-même, et devenue aussi dévote qu'ambitieuse, se joignit au jésuite *la Chaise*.

Ce fut dans ces circonstances que *Jules de Noailles* fut choisi par le roi pour commander en Languedoc, et d'*Aguesseau*, père du chancelier, nommé à l'intendance de cette province. Ces deux hommes étaient nés justes et humains; mais il fallait obéir à *Louvois*. La populace de ce pays est vive, impétueuse, ardente, superstitieusement attachée à sa croyance; et cette croyance lui est inspirée par des pasteurs qui ressemblent à ce troupeau. C'est au fond parmi les catholiques et les réformés le même esprit que

celui du temps des Albigeois. La tolérance et la circonſpection ſont les ſeules brides qui puiſſent bien conduire cette nation des anciens Viſigots. *Louvois* ne ſavait que commander : il envoya des ſoldats et des bourreaux avec des miſſionnaires. On ſe crut obligé de condamner un paſteur, nommé *Audoyer*, à être pendu, et un autre nommé *Homel* à être roué, en 1683. Ces exécutions firent des proſélytes et des martyrs nouveaux dans toutes les provinces méridionales de la France. De faibles ſommes que le roi fit diſtribuer par *Péliſſon*, transfuge catholique, pour acheter des conſciences, n'achetèrent que des gueux et des hypocrites qui allèrent à la meſſe pour ſon argent, et qui bientôt retournèrent à leurs prêches. L'enthouſiaſme de la ſecte ſe communiqua dans cent lieues de pays, avec plus d'emportement que la flatterie n'avait paſſé de bouche en bouche, avec enthouſiaſme, à Paris et à Verſailles pour *Louis XIV*, pendant quarante années, ſoit dans les prologues d'opéra, ſoit dans les épilogues des ſermons ſoit dans le mercure. On ne ſait que trop qu'il réſulta de ces fureurs de religion une guerre civile entre le roi et une partie de ſon peuple, et que cette guerre civile fut plus barbare que celle des ſauvages. Il y périt près de cent mille hommes, dont dix mille moururent par la corde, par la roue ou par le feu, ſous l'adminiſtration de l'intendant *Lamoignon-Baville*, ſucceſſeur de d'*Agueſſeau*. Ce magiſtrat, d'ailleurs, était très-éclairé et plein de grands talens; mais entièrement dif-

férent d'un autre *Lamoignon*, qui vient de montrer dans nos jours une vertu aussi humaine et une philosophie aussi vraie, que le *Lamoignon-Baville* fit voir de dévouement à *Louis XIV*, et d'inflexibilité dans l'exercice de son emploi.

Le rédacteur des mémoires d'*Adrien de Noailles*, n'est entré dans aucun détail de ces temps affreux, dont il ne décrit que les commencemens avec une sage retenue. *Jules de Noailles*, après avoir commandé cinq ans en Languedoc, est envoyé sur les frontières de la Catalogne contre les Espagnols, avec qui *Louis XIV* fut presque toujours en guerre, ainsi que tous ses prédécesseurs, depuis *Louis XII* jusqu'au temps où, d'ennemi de cette nation, il en devint le protecteur par l'avénement de son fils le duc d'*Anjou* au trône d'Espagne. Le roi déclara maréchaux de France, en 1692, *Boufflers*, *Catinat*, et *Jules de Noailles*. Le rédacteur nous instruit des services de *Jules*.

Adrien son fils épouse en 1697 mademoiselle d'*Aubigné*, nièce de madame de *Maintenon* : le roi lui donne pour présent de noces 800,000 livres, et la survivance du gouvernement de Roussillon, qu'avait le maréchal son père. Ce ne sont pas jusqu'ici des événemens qui intéressent le public, et qui arrêtent les yeux de la postérité.

Mais *Charles II*, roi d'Espagne, meurt après avoir déclaré héritier de tous ses Etats le petit-fils de son ennemi; et l'Europe étonnée est bientôt en mouvement par cette grande révolution.

Le rédacteur n'en développe point les ressorts; ils ont été déjà assez exposés dans d'autres histoires; il nous fait lire une instruction curieuse du grand-père à son petit-fils; et il remarque parmi les conseils que *Louis XIV* donnait à *Philippe V*, celui-ci, qui semble avoir, dit-il, besoin d'explication: *N'ayez jamais d'attachement pour personne.* Il semble que *Louis* alors eût encore le cœur ulcéré de l'ingratitude qu'il avait éprouvée. Il disait qu'il avait voulu avoir des amis, et qu'il n'avait trouvé que des chefs de cabale. Le jeune *Philippe V* ne fut entouré que de tels courtisans dès qu'il fut à Madrid. On aurait desiré que le rédacteur eût imité le cardinal de *Retz*, qui commence ses mémoires par donner une idée des personnages qu'il va faire paraître sur la scène, qui peint leur caractère, et nous apprend quels sont leurs talens, leurs dignités et leurs places. Sans ce préalable, le lecteur est souvent dérouté; quand l'écrivain suppose qu'on connaît tous ceux dont il parle, il arrive qu'on ne connaît personne.

Il n'y avait sans doute que des cabales à la cour de Madrid lorsque *Philippe V* parut; et qui étaient les principaux intrigans? le grand-inquisiteur *Mendoza*, dévoué à la maison d'Autriche; le cardinal *Portocarrero*, auteur du testament du feu roi, mais plus ennemi des Allemands qu'ami des Français; un capucin, confesseur de la veuve du roi *Charles II*, et qui ne se servit jamais de l'autorité de sa place que pour inspirer à cette reine la haine contre *Louis XIV*, et

le mépris pour *Philippe V*; un dominicain, ancien confeſſeur de *Charles*, qui employait le reſte de ſon crédit pour rendre le nouveau roi odieux aux ſeigneurs et aux femmes dont il dirigeait la conſcience depuis la mort de *Charles*. Il fallut que *Louis XIV*, gouvernant de Verſailles ſon petit-fils à Madrid, fît exiler et le grand-inquiſiteur, et le capucin, et le dominicain. Il fallut encore qu'il interpoſât ſon autorité pour faire chaſſer je ne ſais quel jéſuite allemand, nommé *Kreſſa*, qui, à la vérité, ne confeſſait que des femmes de chambre de la reine douairière; mais qui ſavait par elles tous les ſecrets de ſa maiſon, et qui par ce manége, plus commun en Eſpagne que dans les autres pays de la communion romaine, était devenu l'eſpion et le brouillon le plus perfide qui fût dans l'Egliſe. Ainſi *Louis XIV*, ſubjugué et trahi lui-même par ſon confeſſeur jéſuite, puniſſait d'autres jéſuites et d'autres confeſſeurs en Eſpagne, tandis qu'il laiſſait le ſien mettre le trouble et la déſolation dans ſon propre royaume. Il donnait des lois à Madrid comme chez lui, par l'organe de ſes ambaſſadeurs, d'abord par le duc d'*Harcourt*, et enſuite par le comte de *Marſin*; il envoya même à ſon petit-fils un miniſtre pour gouverner ſon tréſor royal, plus mal en ordre alors, s'il ſe peut, et plus pauvre que celui de Paris: ce fut *Orri*, père de celui qui fut depuis contrôleur-général en France ſous *Louis XV*.

Victor-Amédée, le duc de Savoie, le premier de ſa maiſon qui obtint depuis le titre de roi,

avait en 1697 marié l'une de ses filles au duc de *Bourgogne*, à l'aîné des petits-fils de *Louis XIV*, frère du roi d'Espagne : il offrait son autre fille au roi *Philippe*. *Louis* conclut ce nouveau mariage, et crut s'attacher *Victor-Amédée* par un double lien : la guerre pour la succession au trône d'Espagne était déjà commencée entre l'Empire et la France. L'empereur *Léopold* fesait déjà défiler des troupes dans le Milanais; *Louis* y avait une armée jointe à celle de Savoie. On sait assez que le prétexte de cette guerre était la fausse idée répandue par la cour autrichienne, que *Louis XIV* avait forgé dans Versailles le testament de *Charles II*, et avait substitué par la fraude la maison de France à la maison d'Autriche. L'empereur était sûr d'être soutenu dans cette grande querelle par l'Angleterre, la Hollande et le Portugal; et il négociait déjà secrétement avec le père de la duchesse de *Bourgogne* et de la future reine d'Espagne. On voit par-là que *Victor-Amédée* se rendait lui-même l'ennemi de ses deux filles. On a dit déjà que l'intérêt d'Etat ôte aux rois la douceur d'avoir des parens. Le duc de *Savoie*, dans l'espérance incertaine de joindre à ses domaines quelques villages de plus, se donna secrétement à l'empereur dans le temps même qu'il était à la tête de l'armée française en Italie, et qu'il fesait partir sa seconde fille pour épouser *Philippe V*: sa défection bientôt après publique, fut la première cause des malheurs de la France pendant près de dix années : il est triste que le rédacteur n'ait pu

développer les reſſorts qui amenèrent à ce point la politique et l'inconſtance d'un ſouverain et d'un père : mais il ne fait point une hiſtoire ; il rend compte des mémoires qu'on lui a confiés à meſure qu'ils lui paſſent ſous les yeux, ſans même ſuivre l'ordre des temps ; et il ſuppoſe toujours qu'il eſt lu par des perſonnes inſtruites.

Le choix d'une dame d'honneur et d'un confeſſeur eſt ce qui occupe le plus long-temps les cours de France et d'Eſpagne. *Louis* inſiſta ſur une dame françaiſe et ſur un confeſſeur français, mais jéſuite ; ces deux points furent les plus importans, et diviſèrent bientôt tout Madrid. La princeſſe des *Urſins*, de la maiſon de la *Trémouille*, veuve d'un ſeigneur romain, fut camarera major ; c'eſt un titre qui répond à celui de dame d'honneur en France. Il laiſſa au jéſuite *Daubenton*, confeſſeur du roi ſon petit-fils, le ſoin de chercher un homme de ſa robe, pour être le confeſſeur de la reine : tout cela fut une ſource d'obſcures intrigues de cour, que les lecteurs aiment à pénétrer, moins par le déſir de s'inſtruire, que par cette malignité ſecrète qui fixe leurs regards ſur les faibleſſes des ſouverains.

Pluſieurs écrivains, hommes d'Etat, ont regardé comme une faibleſſe ſes inquiétudes ſur le janſéniſme et ſur le quiétiſme qui tourmentaient alors *Louis XIV*. Ce même monarque, qui avait réſiſté au pape *Innocent XI* avec une fierté ſi convenable, ſe croyait obligé alors de ſolliciter la condamnation de l'archevêque de Cambray, *Fénélon*, pour avoir ſoutenu que DIEU méritait

d'être aimé sans intérêt, et de l'oratorien *Quesnel*, pour avoir dit qu'une excommunication injuste ne doit empêcher personne de faire son devoir: il recommandait instamment au roi d'Espagne de persécuter les jansénistes de ses Etats de Flandre; il voulait que le jésuite *Daubenton* lui en fît un devoir. Il pensait réellement que DIEU le devait récompenser pour avoir poursuivi ceux qu'on appelait quiétistes, jansénistes, calvinistes.

C'est peut-être cette même faiblesse qui, en cherchant des occupations réputées faciles, le portait à vouloir gouverner l'intérieur domestique de la reine d'Espagne. Le rédacteur produit des lettres de famille qui piquent la curiosité. Ces lettres forment des recueils de tracasseries: on voit des rois et des reines à leur toilette, dans leur lit, à leur garde-robe, tandis que le prince *Eugène* bat le maréchal de *Villeroy* à Chiri, tandis que les batailles d'Hochstet, de Turin, de Ramillies font couler le sang et les larmes dans toutes les familles de France, et que l'Etat est dans une désolation aussi affreuse que sous *Philippe de Valois*, *Jean* et *Charles VI*. Les mémoires dont nous rendons compte, ne parlent guère de ces horribles désastres consignés dans les grandes histoires. On vous fait lire des lettres de la princesse des *Ursins* et d'un gentilhomme de la manche, nommé *Louville*; l'étiquette du palais tient plus de place que les batailles de Saragosse et d'Almanza: ces minuties royales sont chères à quiconque cherche un amusement dans la lecture. On est bien aise de

voir

voir les confidences que la princesse des *Ursins* fait à la maréchale, mère d'*Adrien de Noailles* : *Dites je vous supplie que c'est moi qui ai l'honneur de prendre la robe de chambre et le pot de chambre* etc. etc. pag. 72, 73, tom. II. Les gens qui voudront apprendre les secrets de la cour dans ces mémoires, ne sauront pas encore tout. La princesse des *Ursins* n'y appelle pas les choses par leur nom : la robe de chambre de *Philippe V* était un vieux manteau court, qui avait servi à *Charles II* ; l'épée du roi était un poignard qu'on posait derrière son chevet ; la lampe était enfermée dans une lanterne sourde ; les pantoufles étaient des souliers sans oreilles ; c'était l'ancienne étiquette religieusement observée : on remporta une victoire en la changeant. L'affaire, de donner à la reine un confesseur et un cuisinier français, fut encore plus longue et plus sérieuse. Plusieurs membres du conseil, qu'on nomme le despacho, voulaient un cuisinier et un confesseur savoyard. La faction française prétendait que tout devait venir de Versailles. Il y avait une autre dispute sur le perruquier du roi : on l'avait fait venir de Paris ; les barbiers espagnols ne savaient pas encore faire une perruque ; mais on craignait que le barbier français ne mit dans les siennes des cheveux tirés de la tête d'un roturier ; et un roi d'Espagne ne devait être coiffé que de cheveux de gentilhomme.

Quant aux cuisiniers, on craignait ceux d'Italie, parce qu'on avait appris par une lettre anonyme que le prince *Eugène* proposait

d'empoisonner le roi d'Espagne. Cette calomnie, aussi ridicule que honteuse, ne laissa pas d'être examinée sérieusement : elle fait souvenir des impostures plus extravagantes encore, qu'on répandit depuis contre le duc d'*Orléans*, régent de France, vers le temps de la mort de *Louis XIV*.

Quant aux confessions de la reine, qui n'avait que quatorze ans, elle fut assez adroite à cet âge, ou assez bien conseillée par la princesse des *Ursins*, pour assurer le jésuite *Daubenton* qu'elle aurait un plaisir extrême à dire tous ses péchés au confesseur qu'il lui donnerait. C'est ici qu'on doit remarquer combien ce jésuite était dangereux. Il se fit bientôt chasser de la cour; il y revint; il y reconfessa *Philippe V*. Si le rédacteur avait su comment ce moine termina sa carrière, il l'aurait peut-être publié: voici cette anecdote dans la plus exacte vérité.

Lorsque le roi d'Espagne, attaqué de vapeurs, voulut enfin abdiquer, il confia son dessein à *Daubenton*. Ce prêtre vit bien qu'il serait forcé d'abdiquer aussi, et de suivre son pénitent dans sa retraite. Il eut l'imprudence de révéler par une lettre la confession du roi au duc d'*Orléans*, régent de France, qui projettait alors le double mariage de mademoiselle de *Montpensier*, sa fille, avec le prince des Asturies, et celui de *Louis XV*, avec l'infante, âgée de cinq ans. *Daubenton* crut que l'intérêt du régent le forcerait à détourner *Philippe* de sa résolution, et que ce prince lui pardonnerait toutes les

intrigues qu'il avait plus d'une fois tramées à Madrid contre le miniſtère de France : le régent ne les pardonna pas ; il envoya la lettre du confeſſeur au roi, qui n'y ſut autre choſe que de la montrer au jéſuite, ſans lui dire un ſeul mot : le jéſuite tomba à la renverſe ; une apoplexie le ſaiſit au ſortir de la chambre, et il mourut peu de temps après. Ce fait eſt décrit avec toutes ſes circonſtances dans l'*Hiſtoire civile* de *Bellando*, imprimée par ordre exprès du roi d'Eſpagne. Cette anecdote ſe trouve à la page 306 de la quatrième partie.

Revenons aux mémoires d'*Adrien*, maréchal duc de *Noailles*. Voici quelle idée on y donne de *Philippe V* : c'eſt *Louville*, ſon gentilhomme, ſon favori, l'homme de confiance du miniſtre *Colbert de Torci*, qui lui parle ainſi de ſon roi. *Il eſt faible, timide, irréſolu, n'a jamais de volonté, peu de ſentiment. Le reſſort qui détermine les hommes n'eſt pas en lui ; Dieu lui a donné un eſprit ſubalterne.*

Les petites intrigues du palais occupent plus de deux volumes entiers. Le cardinal d'*Etrées*, ambaſſadeur à Madrid à la place de *Marſin*, devient l'ennemi déclaré de la princeſſe des *Urſins*, qui gouverne la jeune reine, et la reine gouverne le roi ſon mari. *Louis XIV* prend parti contre la princeſſe, et enfin la fait renvoyer. La reine pleure ; elle eſt inconſolable. Il y avait entr'elle et cette princeſſe une amitié fondée ſur ce beſoin d'une confiance réciproque, qui rend ſi ſouvent les femmes néceſſaires les unes aux

autres. Le rédacteur ne dit pas tout; et on peut douter même qu'il ait été inſtruit de tout. Il ne parle point de cette plaiſante apoſtille que mit madame des *Urſins* à une lettre interceptée, qui fit tant de bruit dans l'Europe. On lui reprochait dans la lettre, d'avoir épouſé ſecrètement un français attaché à elle, nommé d'*Aubigni*. Elle écrivit en marge: *Pour épouſé*, *non*.

Ces tracaſſeries ne finirent que par ſon exil; elles recommencèrent à ſon rappel.

Les jalouſies toujours renaiſſantes entre les courtiſans français de *Philippe*, et ſes courtiſans eſpagnols; les cabales du confeſſeur et celles des autres moines, ne finiſſent point. Ce ſont des matériaux pour un *Suétone*. Les affaires politiques et militaires en ſerviraient à *Tite-Live*. C'eſt-là malheureuſement que les mémoires du maréchal *Adrien*, duc de *Noailles*, manquent au rédacteur. Ce fil de l'hiſtoire eſt interrompu depuis l'année 1711, juſqu'à la mort de *Louis XIV*. On y perd toutes les anecdotes que la curioſité du public recherche avec tant d'avidité ſur la vie privée de ce monarque, ſur celle de ſa famille et de toute ſa cour. C'eſt le temps où il perdit ſon fils unique, regardé comme un bon prince, et le duc de *Vendôme*, l'amour de la France, le reſtaurateur de l'Eſpagne, le digne deſcendant de *Henri IV*. Ces morts ſont bientôt ſuivies de celle de ſon petit-fils, le duc de *Bourgogne*, l'eſpérance de l'Etat; et il perd dans la même ſemaine la ducheſſe de *Bourgogne*, et le duc de *Bretagne*, frère aîné de *Louis XV*,

alors au berceau. Toutes ces victimes précieuses tombent presqu'en même temps, et sont portées dans le même tombeau. Peu de jours après il voit encore expirer son autre petit-fils, frère du duc de *Bourgogne* et du roi d'Espagne. La reine d'Espagne les accompagne bientôt à l'âge de vingt-six ans. Enfin, *Louis XIV* suit toute sa famille; il meurt entre les bras de madame de *Maintenon* et du jésuite *le Tellier*. Il meurt avec une piété sincère, mais trompé. Il laisse l'Eglise gallicane en combustion, désolée par *le Tellier*; toute la nation languissant dans la misère, et consternée de dix ans de défaites et de malheurs de toute espèce. Ses dettes montaient à deux milliars six cents millions, ce qui fait quatre milliars et environ cinq cents mille livres de notre monnaie courante; c'est deux fois plus d'espèces qu'il n'en existe dans le royaume.

Remarquons que parmi les dettes de ce prince, on trouve dans le dépouillement qu'en fit M. de *Fourbonais*, cent trente-six mille livres pour le pain des prisonniers que le jésuite *le Tellier* avait fait renfermer à la Bastille, à Vincennes, à Pierre-en-Scize, à Saumur, à Loche, sous le prétexte de jansénisme.

Tous ces désastres avaient commencé à la mort de *Colbert*, qui laissa en mourant la recette égale à la dépense dans l'année 1683. Depuis cette époque l'édifice élevé par lui s'écroula insensiblement. Les malheurs de la guerre, les querelles de religion, l'incapacité

des ministres, les persécutions des confesseurs du roi, les déprédations des traitans firent enfin de la France si florissante un objet de pitié.

Les recueils d'*Adrien de Noailles* donnent peu de lumières sur les anecdotes de ces temps malheureux. Il faut espérer qu'on sera plus éclairé par les vrais mémoires d'*Hector de Villars*, qu'on pourra joindre avec ceux d'*Adrien de Noailles*.

Après la mort de *Louis XIV*, le duc *Adrien de Noailles* joua un grand rôle. Le duc d'*Orléans*, déclaré au parlement de Paris régent absolu du royaume, changea dès le lendemain toute l'administration du feu roi, selon l'usage des propriétaires, qui font ordinairement tout le contraire de ce qu'ont fait ceux auxquels ils succèdent.

Aux bureaux des ministres de *Louis XIV*, on substitua des conseils, d'abord applaudis par la nation, mais dont on se dégoûta bientôt, et que le régent fut obligé d'abolir. Ces nouveaux conseils, et toute cette forme d'administration avaient été arrangés par le marquis de *Canillac*, le président de *Maisons*, et le marquis d'*Effiat*. *Maisons* devait être garde des sceaux. *Longepierre*, auteur de quelques déclamations intitulées tragédies, aurait tenu la plume. Nous trouverons peut-être ces particularités dans les mémoires du maréchal de *Villars*, et dans ceux du duc de *Luynes*. *Adrien de Noailles* fut à la tête du conseil des finances, sous le maréchal de *Villeroi*, qui ne se mêlait de rien. *Noailles*, capitaine des gardes, élevé à la cour,

ayant été occupé dans les négociations et dans les armées, était tout neuf dans l'adminiſtration des finances ; mais ſon eſprit ſemblait facile, appliqué, ardent au travail, capable de s'inſtruire de tout, et de travailler dans tous les genres.

Nous ne retracerons point ici l'hiſtoire des afflictions qui tourmentaient alors les deux branches de la maiſon de France et d'Eſpagne ; la longue et funeſte maladie de *Philippe V*, qui affaiblit les organes de ſa tête ; ſon mariage avec une héritière du duché de Parme, qui commença ſon règne par chaſſer la princeſſe des *Urſins*, accourue au-devant d'elle pour la ſervir ; les jalouſies qui aigrirent le conſeil du roi d'Eſpagne contre le régent de France ; les diverſes factions qui partagèrent la France ; factions qui conſiſtaient plutôt en parties de plaiſir et en diſcours qu'en projets politiques, et qui formaient un étrange contraſte avec la miſère de l'Etat. Nous ne dirons point comment la ducheſſe de *Berri*, fille du régent, fut prête d'épouſer un gentilhomme d'une ancienne maiſon de Périgord, nommé le comte de *Riom*, à l'exemple de *Mademoiſelle*, couſine germaine de *Louis XIV*, qui épouſa en effet le comte de *Lauzun*, et à l'exemple de tant d'autres mariages dans les ſiècles paſſés. Nous ne répéterons point les calomnies horribles et abſurdes répandues alors par toutes les bouches et dans tous les libelles. Le rédacteur circonſpect laiſſe à peine entrevoir ces infamies. Le gouvernement du royaume était d'autant plus difficile qu'il y

ſon père avait été apothicaire et chirurgien ; et l'abbé envoya le duc de *Noailles* à Brive-la-Gaillarde.

Une viciſſitude plus grande qui ſervirait à inſtruire les hommes, ſi quelque choſe les pouvait inſtruire, fut l'élévation du cardinal de *Fleuri*, et la chute du prince de *Condé*, M. *le Duc*, premier miniſtre après la mort ſubite du duc d'*Orléans*.

Puis vient la guerre heureuſe de 1733, où *Adrien de Noailles* devenu maréchal de France ſe diſtingua ; puis la guerre injuſte qu'une cabale de cour fait entreprendre pour dépouiller la fille de l'empereur *Charles VI*, malgré la foi des traités et les promeſſes les plus ſacrées ; enfin la guerre malheureuſe de 1756 qui fait perdre au roi *Louis XV* tout ce qu'il poſſédait dans le continent des grandes Indes, et dans celui de l'Amérique, et qui replongea l'Etat dans la pauvreté affreuſe où il avait été réduit à la mort de *Louis XIV* ; pauvreté qui a été ſuivie du luxe le plus brillant comme le plus frivole, dans Paris, ville agrandie et embellie au milieu des diſgraces publiques. C'eſt une contradiction frappante, mais ordinaire : car dans les malheurs de l'Etat, il y a toujours un grand nombre d'hommes, ſoit ſeigneurs, ſoit parvenus, qui s'étant enrichis par les miſères du peuple, viennent étaler leur faſte, tandis que les opprimés ſe cachent.

Adrien, maréchal, duc et pair de France, mourut retiré à Paris loin de ce faſte turbulent, à l'âge d'environ quatre-vingt-huit ans. C'eſt par-là que tout finit, et c'eſt une réflexion dont

trop peu d'hommes profitent pour se retirer du monde, quand le monde se retire d'eux.

Sur une nouvelle épître de Boileau à M. de Voltaire : lettre anonyme adressée aux auteurs du journal encyclopédique.

MESSIEURS,

J'AI lu, depuis peu, une épître adressée à M. de *Voltaire*, sous le nom de *Boileau*. *Boileau* est mort ; et quand nous ne le saurions pas, cet ouvrage suffirait pour nous en convaincre. En général, il est rare qu'un homme qui n'a pas le courage de se servir de son propre nom, ait la force de porter celui d'autrui. Mais je ne sache point que depuis feu *Cotin*, qui en a donné l'exemple, le nom de *Despréaux* ait été aussi étrangement prostitué ; il semblerait du moins, qu'un homme qui se hasarde à faire parler le législateur de notre poésie, devrait avoir lu *l'art poëtique*. Le téméraire qui évoque aujourd'hui les manes de *Boileau*, ou n'a jamais lu ses préceptes, ou les a parfaitement oubliés.

Sur-tout qu'en vos écrits, la langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.

Voilà comme parlait le véritable *Boileau* ; voici comme écrit son pseudonyme. Je vais vous citer d'abord de sa prose, et ensuite de ses vers.

“ L'ombre de *Boileau*, dit-il, dans un aver-
„ tissement fort aigre, ayant porté ses regards
„ parmi nous, n'y a vu, d'un côté, *que la foule*
„ *de ses détracteurs*, *aussi* nombreux *que la foule*

„ *des sots ;* de l'autre, le petit nombre éclairé „ de ses admirateurs *pusillanimes et sans courage.* " Vous demanderez pourquoi l'auteur traite si mal ceux qu'il appelle *le petit nombre éclairé* des admirateurs de *Boileau.* Je n'en fais rien non plus que vous, mais je crois savoir, comme vous, que si ce sont les détracteurs qui sont *aussi nombreux que les sots*, ils ne le sont pas autant que *la foule des sots*; et que si c'est la foule des détracteurs qui égale celle des sots, elle est justement *aussi nombreuse*, mais non pas aussi *nombreux.*

Au bas de la page 7, je trouve ces vers :

Dès qu'un astre brillant s'élevait *dans notre âge*,
En éclairant mes yeux, il *obtint* mon hommage.

Dans notre âge, est certainement une cheville dont maître *Adam* n'aurait pas voulu. Cela ne veut pas dire la même chose que *dans notre temps*, et *dans notre temps* serait encore une expression impropre, lorsque *Boileau* parle à M. de *Voltaire*; car le temps de l'un n'est pas celui de l'autre. *Un astre brillant* ne se lève point *dans un âge.* Et pour ce qui est de dire, *dès qu'un astre brillant se levait*, *il obtint* au lieu de *il obtenait*, j'ai quelque idée que, lorsque je fesais mes humanités au collége du Plessis, si je fusse tombé dans ce solécisme, le bon M. *Jacquin*, qui aime qu'on parle français, m'aurait fait donner une férule.

Je ne crois pas qu'il eût toléré davantage ces étranges expressions : *Sous couleur d'illustrer Corneille* et sa mémoire : *sous couleur* est bien barbare, et je ne crois pas que personne sache de quelle couleur est la *couleur d'illustrer.* Celle-là n'est

point ſortie du priſme newtonien ; et ſi l'auteur eût eu, comme M. *Guillaume*, la ſageſſe de conſulter ſon teinturier, il n'aurait pas inventé à lui tout ſeul cette *couleur* extraordinaire qui ne *l'illuſtrera* pas, ou du moins pas plus que l'hémiſtiche ſuivant :

Tu viens, *loueur* perfide.

On dit bien, non point en vers, mais en proſe très-familière, un *loueur de carroſſes*, et c'eſt le ſeul ſens dans lequel le mot *loueur* ſoit français ; mais il n'eſt jamais tolérable de dire *loueur perfide*, à moins que la voiture ne caſſe.

On dit bien encore *ombragé d'un panache*, on dit *un cheval ombrageux* ; mais on ne dit pas, et l'on n'imprime point *un orgueil qui s'ombrage d'un homme*, comme dans ces vers :

Quiconque eſt ſans génie, eſt ſûr de ton ſuffrage ;
Mais malheur à celui dont ton orgueil s'ombrage.

J'ignore ſi c'eſt ainſi qu'écrivent les morts ; mais certainement aucune de ces expreſſions n'eſt de la langue des vivans.

Encore un exemple d'une façon de parler peu commune, à la page 22, le faux *Boileau* dit : *c'eſt de toi qu'on a pris la méthode de bannir toute règle, de ſe faire un art, d'avoir chacun ſon genre* ;

D'imaginer ſans ceſſe une ſottiſe rare,
Et pour ſe diſtinguer, tâcher d'être bizarre.

La langue aurait voulu *de tâcher d'être bizarre*, et la phraſe ne pourrait pas ſe finir régulièrement d'une autre manière ; mais le vers n'y aurait

pas été, et l'auteur a mieux aimé que le vers fût contre la langue. Il a cru qu'avec le nom de *Boileau* on pouvait se mettre au-dessus des règles; ce n'est pas ainsi que le vrai *Boileau* avait acquis le droit d'en imposer aux autres écrivains, et de poursuivre les *Clémens* de son siècle. (*a*)

Avant que d'écrire, disait ce grand-homme, *apprenez à penser.*

Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre. (*b*)

Croit-on qu'avec une si juste sévérité, pour toute expression obscure, il eût vu de bon œil les vers de son pseudonyme, dont la figure favorite est l'amphibologie; témoin cet hémistiche,

Quoique jeune, inconnu,

qui peut également signifier, *quoique jeune et inconnu*, ou *inconnu quoique jeune.* Les doctes prétendent même que ce dernier sens est réellement celui de l'auteur, qui ne conçoit pas qu'on puisse être inconnu dans sa jeunesse, parce que *quoique jeune il s'est fait connaître*, à ce qu'il pense, très-avantageusement, par des satires mordantes contre quelques poëtes qui écrivent mieux que lui, et des imputations graves contre

(*a*) Voyez *les Observations critiques* de M. *Clément*, dans lesquelles on trouve, pag. 251, ces paroles aussi absurdes qu'injustes: " Le philosophe aime avec une tendre humanité „ *le Lapon et l'Orang-Outang* qu'il ne verra jamais; afin de „ regarder comme étranger son compatriote qu'il voit „ tous les jours; " et beaucoup d'autres traits de ce même genre, que les Grecs appelaient συκοφαντια.

(*b*) Art poët.

tous les philofophes qui n'auront jamais avec lui rien de commun.

Un peu plus bas font ces vers énigmatiques :

Jamais de mes rivaux baffement envieux,
Au mérite éclatant je ne fermai les yeux.

L'auteur veut-il dire que fes rivaux *étaient baffement envieux*? veut-il dire qu'il ne fut jamais *baffement envieux de fes rivaux*? veut-il dire qu'il ne *ferma pas les yeux de fes rivaux au mérite*? veut-il dire qu'il *ne ferma pas fes yeux* au mérite de fes rivaux? veut-il dire.... car on pourrait encore trouver trois ou quatre fens à cette phrafe. Si c'eft là de la richeffe, elle eft d'une efpèce rare, et ce n'eft du moins ni du bon goût, ni de la clarté.

Voici un autre paffage où vous trouverez à la fois amphibologie et folécifme.

D'outrager le bon fens, les mœurs et la décence,
Des talens dont toi-même en fecret tu fais cas.

Sont-ce *les mœurs et la décence des talens*? le fens ferait abfurde. Eft-ce *d'outrager des talens*? mais pourquoi le verbe *outrager* gouverne-t-il l'article *les* dans le premier vers, et l'article *des* dans le fecond? Il fallait *les talens*, pour que la phrafe fût françaife; et en ôtant le folécifme, l'auteur aurait fupprimé l'amphibologie. Mais il aime trop celle-ci pour s'en priver. *Defpréaux* difait :

Les ftances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers fur le vers n'ofa plus enjamber.

Son fecrétaire actuel écrit :

Car ton efprit fans frein dans fes jeux médifans,

Ne fait point se borner aux traits fiers et plaisans
D'un bon mot qui nous pique etc.

L'Art poëtique veut

Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.

Le prétendu *Boileau* fait bonnement imprimer ces lignes :

Plein de courage, armé d'une savante audace.
. . . .
Dans ce nombre effrayant, d'auteurs, dont les écrits
Menacent, chaque jour, de noyer tout Paris.

Indépendamment de l'extraordinaire harmonie de ces vers, remarquez qu'on dit bien que *Paris est inondé d'écrits*, de mauvais écrits, de vers ridicules et de prose impertinente; mais qu'on ne saurait dire qu'il en soit *noyé, ni menacé d'être noyé.* Cet écrivain n'a pas médité, comme il le devait, le livre de l'abbé *Girard.* L'autre *Boileau* aurait montré à l'abbé *Girard* à le faire.

Il ne remplissait pas ses vers avec des chevilles. Il exige

Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime.

Mais l'usurpateur de son nom fait ces vers :

Voyons qui de nous deux, *par une sage loi*,
A fait de la satire un plus utile emploi.

L'oreille délicate du vieux *Boileau* sentait qu'

Il est un heureux choix de mots harmonieux.

Il nous prescrit

De fuir des mauvais sons le concours odieux.

Il se serait reproché ces vers de son imitateur :

> Amoureux de la *gloire* et de la vérité,
> Mon esprit ne put *voir*, sans être révolté, etc.

La sorte de consonnance de *gloire* et de *voir* lui aurait déplu ; mais quant à ceux-ci :

> Hé bien donc *raisonnons* ; car toujours *badiner*,
> Turlupiner, railler, sans jamais *raisonner* ;

il s'en serait moqué toute sa vie.

Voici encore quelques passages d'une étonnante versification.

> Ma muse se moquant,
> Parsemait ses écrits
> Du sel le plus piquant,
> Pour vaincre des esprits.
> . . . .
> Les lecteurs amusés
> Pardonnaient en riant,
> D'être désabusés
> Au naïf enjoûment.
> . . . .
> Si l'ardeur de briller
> En tout genre d'écrire,
> La licence à penser,
> L'audace de tout dire,
> L'art de tout effleurer,
> . . . .
> Le clinquant merveilleux,
> Pour éblouir les sots,
> Et le fatras pompeux,
> Monté sur les grands mots,
> . . . .
> Voltaire, c'est ainsi

Que tes beautés fragiles,
De ton siècle ébloui
Charment les yeux débiles.

. . . .

Ne se trouve en lambeaux,
Par-tout dans tes ouvrages;
Et que tous ces oiseaux
Reprenant leur plumage,
De furtives couleurs,
Le corbeau dépouillé,
Ne soit des spectateurs
Sifflé, moqué, raillé.

Qu'est-ce que tout cela? De méchans vers de six syllabes en rimes croisées, ou de méchans vers alexandrins à rimes plates? Ni l'un ni l'autre; c'est de la prose plate et monotone, et qu'on ose appeler vers et donner à *Boileau*. Et c'est en mettant plus de quarante lignes de cette force dans une pièce qui n'en a pas quatre cents, et à laquelle on a dû travailler plus de deux ans, puisqu'elle répond à un autre, qui depuis plus de deux ans est publique; c'est avec ce degré de talent, d'étude, de lumière, et de goût, qu'on s'érige en *Aristarque* de tous les poëtes et de tous les philosophes vivans; et qu'on insulte nommément MM. de *Voltaire*, d'*Alembert*, *Diderot*, *Marmontel*, *Saurin*, *Thomas*, de *St Lambert*, du *Belloi*, *Delille*, de *la Harpe*, et plus qu'eux tous encore, *Boileau*, sous le nom duquel on met tant de sottises. Ah! vanité, vanité, que tu serais laide, si tu n'étais pas ridicule!

J'ai l'honneur d'être etc.

Sur une satire en vers de M. Clément, intitulée : Mon dernier mot.

NOUS crûmes, en lisant les premiers vers de cet ouvrage, reconnaître un peintre qui voulait imiter la touche de M. de *Rullière* dans son épître *sur la dispute*, l'un des plus agréables ouvrages de notre siècle; mais l'auteur de *mon dernier mot* s'écarte bientôt de son modèle. Il dit du mal de tous ceux qui font honneur à la France, à commencer par M. de *Rullière* lui-même; et il proteste qu'il en usera toujours ainsi. Il se vante d'imiter *Boileau* dans le reste de sa satire; mais il nous semble que pour imiter *Boileau*, il faut parler purement sa langue, donner à la fois de bonnes instructions et de bonnes plaisanteries, sur-tout ne condamner les vers d'autrui que par des vers excellens.

Voici des vers de la satire de M. *Clément* :

De Boileau, diront-ils, misérable copiste,
D'un pas timide il suit son modèle à la piste ;
Si l'un n'eût *point* raillé ni Pradon ni Perrin,
L'autre n'eût *point* sifflé Marmontel ni Saurin.

Ces deux *points* sont des solécismes qu'on ne passerait pas à un écolier de basse classe.

Ce qui est pire qu'un solécisme, c'est la plate imitation de ces vers pleins de sel :

Avant lui Juvénal avait dit en latin,
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.

C'est malheureusement l'âne qui veut imiter le petit chien caressé du maître.

Mais ce qu'il y a de plus impardonnable

„ *des sots ;* de l'autre, le petit nombre éclairé „ de ses admirateurs *pusillanimes et sans courage.* " Vous demanderez pourquoi l'auteur traite si mal ceux qu'il appelle *le petit nombre éclairé* des admirateurs de *Boileau.* Je n'en sais rien non plus que vous, mais je crois savoir, comme vous, que si ce sont les détracteurs qui sont *aussi nombreux que les sots*, ils ne le sont pas autant que *la foule des sots*; et que si c'est la foule des détracteurs qui égale celle des sots, elle est justement *aussi nombreuse*, mais non pas aussi *nombreux.*

Au bas de la page 7, je trouve ces vers :

Dès qu'un astre brillant s'élevait *dans notre âge*,
En éclairant mes yeux, il *obtint* mon hommage.

Dans notre âge, est certainement une cheville dont maître *Adam* n'aurait pas voulu. Cela ne veut pas dire la même chose que *dans notre temps*, et *dans notre temps* serait encore une expression impropre, lorsque *Boileau* parle à M. de *Voltaire*; car le temps de l'un n'est pas celui de l'autre. *Un astre brillant* ne se lève point *dans un âge.* Et pour ce qui est de dire, *dès qu'un astre brillant se levait*, *il obtint* au lieu de *il obtenait*, j'ai quelque idée que, lorsque je fesais mes humanités au collége du Plessis, si je fusse tombé dans ce solécisme, le bon M. *Jacquin*, qui aime qu'on parle français, m'aurait fait donner une férule.

Je ne crois pas qu'il eût toléré davantage ces étranges expressions : *Sous couleur d'illustrer Corneille* et sa mémoire : *sous couleur* est bien barbare, et je ne crois pas que personne sache de quelle couleur est la *couleur d'illustrer.* Celle-là n'est

point ſortie du priſme newtonien ; et ſi l'auteur eût eu, comme M. *Guillaume*, la ſageſſe de conſulter ſon teinturier, il n'aurait pas inventé à lui tout ſeul cette *couleur* extraordinaire qui ne *l'illuſtrera* pas, ou du moins pas plus que l'hémiſtiche ſuivant :

Tu viens, *loueur* perfide.

On dit bien, non point en vers, mais en proſe très-familière, un *loueur de carroſſes*, et c'eſt le ſeul ſens dans lequel le mot *loueur* ſoit français ; mais il n'eſt jamais tolérable de dire *loueur perfide*, à moins que la voiture ne caſſe.

On dit bien encore *ombragé d'un panache*, on dit *un cheval ombrageux* ; mais on ne dit pas, et l'on n'imprime point *un orgueil qui s'ombrage d'un homme*, comme dans ces vers :

Quiconque eſt ſans génie, eſt ſûr de ton ſuffrage ;
Mais malheur à celui dont ton orgueil s'ombrage.

J'ignore ſi c'eſt ainſi qu'écrivent les morts ; mais certainement aucune de ces expreſſions n'eſt de la langue des vivans.

Encore un exemple d'une façon de parler peu commune, à la page 22, le faux *Boileau* dit : *c'eſt de toi qu'on a pris la méthode de bannir toute règle, de ſe faire un art, d'avoir chacun ſon genre* ;

D'imaginer ſans ceſſe une ſottiſe rare,
Et pour ſe diſtinguer, tâcher d'être bizarre.

La langue aurait voulu *de tâcher d'être bizarre*, et la phraſe ne pourrait pas ſe finir régulièrement d'une autre manière ; mais le vers n'y aurait

pas été, et l'auteur a mieux aimé que le vers fût contre la langue. Il a cru qu'avec le nom de *Boileau* on pouvait se mettre au-dessus des règles; ce n'est pas ainsi que le vrai *Boileau* avait acquis le droit d'en imposer aux autres écrivains, et de poursuivre les *Clémens* de son siècle. (*a*)

Avant que d'écrire, disait ce grand-homme, *apprenez à penser.*

Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre. (*b*)

Croit-on qu'avec une si juste sévérité, pour toute expression obscure, il eût vu de bon œil les vers de son pseudonyme, dont la figure favorite est l'amphibologie; témoin cet hémistiche,

Quoique jeune, inconnu,

qui peut également signifier, *quoique jeune et inconnu*, ou *inconnu quoique jeune*. Les doctes prétendent même que ce dernier sens est réellement celui de l'auteur, qui ne conçoit pas qu'on puisse être inconnu dans sa jeunesse, parce que *quoique jeune il s'est fait connaître*, à ce qu'il pense, très-avantageusement, par des satires mordantes contre quelques poëtes qui écrivent mieux que lui, et des imputations graves contre

(*a*) Voyez *les Observations critiques* de M. *Clément*, dans lesquelles on trouve, pag. 251, ces paroles aussi absurdes qu'injustes: " Le philosophe aime avec une tendre humanité „ *le Lapon et l'Orang-Outang* qu'il ne verra jamais; afin de „ regarder comme étranger son compatriote qu'il voit „ tous les jours; " et beaucoup d'autres traits de ce même [ge]nre, que les Grecs appelaient συκοφαντια.

(*b*) Art poët.

tous les philosophes qui n'auront jamais avec lui rien de commun.

Un peu plus bas sont ces vers énigmatiques :

Jamais de mes rivaux bassement envieux,
Au mérite éclatant je ne fermai les yeux.

L'auteur veut-il dire que ses rivaux *étaient bassement envieux*? veut-il dire qu'il ne fut jamais *bassement envieux de ses rivaux*? veut-il dire qu'il ne *ferma pas les yeux de ses rivaux au mérite*? veut-il dire qu'il *ne ferma pas ses yeux* au mérite de ses rivaux? veut-il dire.... car on pourrait encore trouver trois ou quatre sens à cette phrase. Si c'est là de la richesse, elle est d'une espèce rare, et ce n'est du moins ni du bon goût, ni de la clarté.

Voici un autre passage où vous trouverez à la fois amphibologie et solécisme.

D'outrager le bon sens, les mœurs et la décence,
Des talens dont toi-même en secret tu fais cas.

Sont-ce *les mœurs et la décence des talens*? le sens serait absurde. Est-ce *d'outrager des talens*? mais pourquoi le verbe *outrager* gouverne-t-il l'article *les* dans le premier vers, et l'article *des* dans le second? Il fallait *les talens*, pour que la phrase fût française; et en ôtant le solécisme, l'auteur aurait supprimé l'amphibologie. Mais il aime trop celle-ci pour s'en priver. *Despréaux* disait :

Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.

Son secrétaire actuel écrit :

Car ton esprit sans frein dans ses jeux médisans,

Ne sait point se borner aux traits fiers et plaisans
D'un bon mot qui nous pique etc.

L'Art poëtique veut

Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.

Le prétendu *Boileau* fait bonnement imprimer ces lignes :

Plein de courage, armé d'une savante audace.

. . . .

Dans ce nombre effrayant, d'auteurs, dont les écrits
Menacent, chaque jour, de noyer tout Paris.

Indépendamment de l'extraordinaire harmonie de ces vers, remarquez qu'on dit bien que *Paris est inondé d'écrits*, de mauvais écrits, de vers ridicules et de prose impertinente ; mais qu'on ne saurait dire qu'il en soit *noyé, ni menacé d'être noyé.* Cet écrivain n'a pas médité, comme il le devait, le livre de l'abbé *Girard.* L'autre *Boileau* aurait montré à l'abbé *Girard* à le faire.

Il ne remplissait pas ses vers avec des chevilles. Il exige

Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime.

Mais l'usurpateur de son nom fait ces vers :

Voyons qui de nous deux, *par une sage loi*,
A fait de la satire un plus utile emploi.

L'oreille délicate du vieux *Boileau* sentait qu'

Il est un heureux choix de mots harmonieux.

Il nous prescrit

De fuir des mauvais sons le concours odieux.

Il se serait reproché ces vers de son imitateur :

Amoureux de la *gloire* et de la vérité,
Mon esprit ne put *voir*, sans être révolté, etc.

La sorte de consonnance de *gloire* et de *voir* lui aurait déplu ; mais quant à ceux-ci :

Hé bien donc *raisonnons* ; car toujours *badiner*,
Turlupiner, railler, sans jamais *raisonner* ;

il s'en serait moqué toute sa vie.

Voici encore quelques passages d'une étonnante versification.

Ma muse se mequant,
Parsemait ses écrits
Du sel le plus piquant,
Pour vaincre des esprits.
. . . .
Les lecteurs amusés
Pardonnaient en riant,
D'être désabusés
Au naïf enjoûment.
. . . .
Si l'ardeur de briller
En tout genre d'écrire,
La licence à penser,
L'audace de tout dire,
L'art de tout effleurer,
. . . .
Le clinquant merveilleux,
Pour éblouir les sots,
Et le fatras pompeux,
Monté sur les grands mots,
. . . .
Voltaire, c'est ainsi

Que tes beautés fragiles,
De ton siècle ébloui
Charment les yeux débiles.

. . . .

Ne se trouve en lambeaux,
Par-tout dans tes ouvrages;
Et que tous ces oiseaux
Reprenant leur plumage,
De furtives couleurs,
Le corbeau dépouillé,
Ne soit des spectateurs
Sifflé, moqué, raillé.

Qu'est-ce que tout cela? De méchans vers de six syllabes en rimes croisées, ou de méchans vers alexandrins à rimes plates? Ni l'un ni l'autre; c'est de la prose plate et monotone, et qu'on ose appeler vers et donner à *Boileau*. Et c'est en mettant plus de quarante lignes de cette force dans une pièce qui n'en a pas quatre cents, et à laquelle on a dû travailler plus de deux ans, puisqu'elle répond à un autre, qui depuis plus de deux ans est publique; c'est avec ce degré de talent, d'étude, de lumière, et de goût, qu'on s'érige en *Aristarque* de tous les poëtes et de tous les philosophes vivans; et qu'on insulte nommément MM. de *Voltaire*, d'*Alembert*, *Diderot*, *Marmontel*, *Saurin*, *Thomas*, de S[t] *Lambert*, du *Belloi*, *Delille*, de *la Harpe*, et plus qu'eux tous encore, *Boileau*, sous le nom duquel on met tant de sottises. Ah! vanité, vanité, que tu serais laide, si tu n'étais pas ridicule!

J'ai l'honneur d'être etc.

Sur une ſatire en vers de M. Clément, intitulée : Mon dernier mot.

Nous crûmes, en liſant les premiers vers de cet ouvrage, reconnaître un peintre qui voulait imiter la touche de M. de *Rullière* dans ſon épître *ſur la diſpute*, l'un des plus agréables ouvrages de notre ſiècle ; mais l'auteur de *mon dernier mot* s'écarte bientôt de ſon modèle. Il dit du mal de tous ceux qui font honneur à la France, à commencer par M. de *Rullière* lui-même ; et il proteſte qu'il en uſera toujours ainſi. Il ſe vante d'imiter *Boileau* dans le reſte de ſa ſatire ; mais il nous ſemble que pour imiter *Boileau*, il faut parler purement ſa langue, donner à la fois de bonnes inſtructions et de bonnes plaiſanteries, ſur-tout ne condamner les vers d'autrui que par des vers excellens.

Voici des vers de la ſatire de M. *Clément* :

De Boileau, diront-ils, miſérable copiſte,
D'un pas timide il ſuit ſon modèle à la piſte ;
Si l'un n'eût *point* raillé ni Pradon ni Perrin,
L'autre n'eût *point* ſifflé Marmontel ni Saurin.

Ces deux *points* ſont des ſolécifmes qu'on ne paſſerait pas à un écolier de baſſe claſſe.

Ce qui eſt pire qu'un ſolécifme, c'eſt la plate imitation de ces vers pleins de ſel :

Avant lui Juvénal avait dit en latin,
Qu'on eſt aſſis à l'aiſe aux ſermons de Cotin.

C'eſt malheureuſement l'âne qui veut imiter le petit chien careſſé du maître.

Mais ce qu'il y a de plus impardonnable

encore, c'eſt l'inſolence d'inſulter par leur nom deux académiciens d'un mérite diſtingué. Il s'eſt imaginé que *Boileau* ayant réuſſi, quoiqu'il eût inſulté *Quinault* très-mal-à-propos, lui, *Clément*, réuſſirait de même en nommant et en dénigrant, à tort et à-travers, tous les bons écrivains du ſiècle. Il devait ſentir qu'il n'y a aucun mérite, mais beaucoup de honte et peut-être de danger, à dire des injures en mauvais vers.

> Et moi je ne pourrai démaſquer la ſottiſe!
> Je ne pourrai trouver d'Alembert précieux,
> Dorat impertinent, Condorcet ennuyeux.

Voilà certainement une groſſièreté qu'on ne peut excuſer: car il n'y a pas un homme de lettres dans Paris qui ne ſache que le caractère de M. d'*Alembert*, dans ſes mœurs et dans ſes écrits, eſt préciſément le contraire de l'affectation et du précieux.

Le peu que nous avons d'écrits de M. le marquis de *Condorcet* ne peut ennuyer qu'un ignorant, incapable de les entendre. C'eſt le comble de l'impertinence de dire, d'imprimer qu'un homme, quel qu'il ſoit, eſt un impertinent: c'eſt une injure puniſſable qu'on n'oſerait dire en face, et pour laquelle un gentilhomme ſerait condamné à quelques années de priſon. A plus forte raiſon une injure ſi groſſière, ſi vague, ſi ſotte, mais ſi inſultante, dite publiquement par le fils d'un procureur à un homme tel que M. *Dorat*, eſt un délit très-puniſſable.

> Dorat dont vous prônez le jargon en tout lieu,
> Va-t-il, à votre gré, devenir un Chaulieu?

Et par vos bons avis, pensez-vous que Delille
Puisse autre chose enfin que rimer à Virgile ?

Voilà des sottises un peu moins atroces et qui sentent moins l'homme de la lie du peuple; mais il n'y a dans ces vers ni esprit, ni finesse, ni grâce, ni imagination; et ils sont encore infectés d'un autre solécisme : *Pensez-vous que Delille puisse, par vos bons avis, autre chose que rimer à Virgile ?* on ne peut dire : *Je peux autre chose que haïr un mauvais poëte insolent.* Ce tour n'est pas français, et j'en fais juge l'académie entière. Mais je fais juge tout le public avec elle de l'excès d'impertinence, (et c'est ici que le mot d'impertinence est bien placé) de cet excès, dis-je, avec lequel un si mauvais écrivain ose insulter plus de vingt personnes respectables par leurs noms, par leurs places, par leurs talens, sans avoir jamais peut-être pu parler à aucune d'elles.

Avertissement d'une édition de l'éloge et des pensées de Pascal, donnée par M. de Voltaire en 1778.

IL est un homme de l'ancienne chevalerie et de l'ancienne vertu, constitué dans une espèce de dignité qui ne peut guère être exercée que par un ou deux hommes dans un siècle.

Cet homme égal à *Pascal* en plusieurs choses, et très-supérieur en d'autres, fit présent, en 1776, à quelques-uns de ses amis d'un recueil nouvellement imprimé de toutes les pensées de ce fameux *Pascal.*

La plupart de ces monumens de philosophie et de religion, ou avaient été négligés par les

rédacteurs, pour ne laisser paraître que certains morceaux choisis, ou avaient été supprimés par la crainte d'irriter la fureur des jésuites; car les jésuites persécutaient alors avec autant de pouvoir que d'acharnement la mémoire de *Pascal*, et *Arnauld* fugitif, et les débris de Port-royal détruit, et les cendres des morts dont on violait la sépulture.

La persécution religieuse qui souilla si malheureusement et en tant de manières la fin du beau règne de *Louis XIV*, fit place au règne des plaisirs sous *Philippe d'Orléans*, régent du royaume, et recommença sourdement après lui sous le ministère d'un prêtre long-temps abbé de cour.

Fleuri ne fut pas un cardinal tyran; mais c'était un petit génie, entêté des prétentions de la cour de Rome, et assez faible pour croire les jansénistes dangereux.

Ces fanatiques avaient autrefois obtenu une assez grande considération par les *Pascal*, les *Arnauld*, les *Nicole* même, et quelques autres chefs de parti ou éloquens, ou qui en avaient la réputation.

Mais des convulsionnaires des rues ayant succédé aux pères de cette Eglise, le jansénisme tomba avec eux dans la fange. Les jésuites insultèrent à leurs ennemis vaincus. Je me souviens que le jésuite *Buffier*, qui venait quelquefois chez le dernier président de *Maisons* mort trop jeune, y ayant rencontré un des plus rudes jansénistes, lui dit: *Et ego in interitu*

vestro, *ridebo vos*, *et subsannabo*. Le jeune *Maisons*, qui étudiait alors *Térence*, lui demanda si ce passage était des Adelphes ou de l'Eunuque? Non, dit *Buffier*; c'est la sagesse elle-même qui parle ainsi dans son premier chapitre des Proverbes.

Voilà un proverbe bien vilain, dit M. de *Maisons*, vous vous croyez donc la sagesse, parce que vous riez à la mort d'autrui! prenez garde qu'on ne rie à la vôtre.

Ce jeune homme de la plus grande espérance a été prophète. On a ri à la mort du jansénisme et du molinisme, et de la grâce concomitante, et de la médicinale, et de la suffisante et de l'efficace.

Quelle lumière s'est levée sur l'Europe depuis quelques années? Elle a d'abord éclairé presque tous les princes du Nord. Elle est descendue même jusque dans les universités. C'est la lumière du sens commun.

De tant de disputeurs éternels *Pascal* seul est resté, parce que seul il était un homme de génie. Il est encore de bout sur les ruines de son siècle.

Mais l'autre génie qui a commenté depuis peu quelques-unes de ses pensées, et qui les a données dans un meilleur ordre, est ce me semble autant au-dessus du géomètre *Pascal*, que la géométrie de nos jours est au-dessus de celle des *Roberval*, des *Fermal*, et des *Descartes*.

Je crois rendre un grand service à l'esprit humain en fesant réimprimer cet *Eloge de Pascal*, qui est un portrait fidelle bien plutôt qu'un éloge.

Il n'appartenait qu'à ce peintre de dessiner de tels traits. Peu de connaisseurs démêleront d'abord l'art et la beauté du pinceau.

Je joins les pensées du peintre à celles de *Pascal*, telles qu'il les a imprimées lui-même. Elles ne sont pas dans le même goût; mais je crois qu'elles ont plus de vérité et de force. *Pascal* est commenté par un géomètre plus profond que lui et par un philosophe, j'ose le dire, beaucoup plus sage. Ce philosophe véritable tient *Pascal* dans sa balance; et il est plus fort que celui qu'il pèse.

Le louant est plus véritablement philosophe que le loué; cet éditeur écrit comme le secrétaire de *Marc-Aurèle*, et *Pascal* comme le secrétaire de Port-royal. L'un semble aimer la rectitude et l'honnêteté pour elles-mêmes, l'autre par esprit de parti. L'un est homme et veut rendre la nature humaine honorable; l'autre est chrétien parce qu'il est janséniste. Tous deux ont de l'enthousiasme et embouchent la trompette; l'auteur des notes pour aggrandir notre espèce, et *Pascal* pour l'anéantir. *Pascal* a peur, et il se sert de toute la force de son esprit pour inspirer sa peur; l'autre s'abandonne à son courage et le communique. Que puis-je conclure? que *Pascal* se portait mal, et que l'autre se porte bien.

Bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie.

Après le second paragraphe de l'article III des pensées, on trouvera une dissertation attribuée

à M. de *Fontenelle*, fur un objet qui doit profondément intéreffer tous les hommes. Je ne crois pas que *Fontenelle* foit l'auteur d'un ouvrage fi mâle et fi plein. Ce que je fais, c'eft qu'il faut le lire comme un juge impartial, éclairé et équitable, lirait le procès du genre-humain.

Ce livre n'eft pas fait pour ceux qui n'aiment que les lectures frivoles. Et tout homme frivole, ou faible, ou ignorant, qui ofera le lire et le méditer, fera peut-être étonné d'être changé en un autre homme.

Lecteurs fages, remarquez que *Pafcal*, ce coryphée des janféniftes n'a dit dans tout ce livre fur la religion chrétienne que ce qu'ont dit les jéfuites. Il l'a dit feulement avec une éloquence plus ferrée et plus mâle.

Mais peut-on s'aveugler à ce point, et être affez fanatique pour ne faire fervir fon efprit qu'à vouloir aveugler le refte des hommes! Grand Dieu! un refte d'Arabes voleurs, fanguinaires, fuperftitieux et ufuriers ferait le dépofitaire de tes fecrets! Cette horde barbare ferait plus ancienne que les fages Chinois, que les brachmanes qui ont enfeigné la terre, que les Egyptiens qui l'ont étonnée par leurs immortels monumens! Cette chétive nation ferait digne de nos regards pour avoir confervé quelques fables ridicules et atroces, quelques contes abfurdes infiniment au-deffous des fables indiennes et perfannes! et c'eft cette horde d'ufuriers fanatiques qui vous en impofe, ô *Pafcal*! et vous

donnez la torture à votre efprit, vous falfifiez l'hiftoire, vous faites dire à ce miférable peuple tout le contraire de ce que fes livres ont dit! Vous lui imputez tout le contraire de ce qu'il a fait! et cela pour plaire à quelques janféniftes qui ont fubjugué votre imagination ardente, et perverti votre raifon fupérieure.

Port-royaliftes et ignatiens, tous ont prêché les mêmes dogmes; tous ont crié: Croyez aux livres juifs dictés par DIEU même, et déteftez le judaïfme. Chantez les prières juives que vous n'entendez point, et croyez que le peuple de DIEU a condamné votre Dieu à mourir à une potence. Croyez que votre Dieu juif, la feconde perfonne de DIEU, coéternel avec DIEU le père, eft né d'une vierge juive, a été engendré par une troifième perfonne de DIEU, et qu'il a eu cependant des frères juifs qui n'étaient que des hommes. Croyez qu'étant mort par le fupplice le plus infame, il a par ce fupplice même ôté de deffus la terre tout péché et tout mal, quoique depuis lui et en fon nom la terre ait été inondée de plus de crimes et de malheurs que jamais.

Les fanatiques de Port-royal et les fanatiques jéfuites fe font réunis pour prêcher ces dogmes étranges avec le même enthoufiafme; et en même temps ils fe font fait une guerre mortelle. Ils fe font mutuellement anathématifés avec fureur, jufqu'à ce qu'une de ces deux factions dépoffédées ait enfin détruit l'autre.

Souvenez-vous, ſages lecteurs, des temps mille fois plus horribles, de ces énergumènes nommés papiſtes et calviniſtes, qui prêchaient le fond des mêmes dogmes, et qui ſe pourſuivirent par le fer, par la flamme et par le poiſon pendant deux cents années, pour quelques mots différemment interprétés. Songez que ce fut en allant à la meſſe et pour la meſſe, qu'on égorgea tant d'innocens, tant de mères, tant d'enfans, dans la croiſade contre les Albigeois; que les aſſaſſins de tant de rois ne les ont aſſaſſinés que pour la meſſe. Ne vous y trompez pas les convulſionnaires qui reſtent encore en feraient tout autant, s'ils avaient pour apôtres les mêmes têtes brûlantes qui mirent le feu à la cervelle de *Damiens*.

O *Paſcal*! voilà ce qu'ont produit les querelles interminables ſur des dogmes, ſur des myſtères qui ne pouvaient produire que des querelles. Il n'y a pas un article de foi qui n'ait enfanté une guerre civile.

Paſcal a été géomètre et éloquent; la réunion de ces deux grands mérites était alors bien rare; mais il n'y joignait pas la vraie philoſophie. L'auteur de l'éloge indique avec adreſſe ce que j'avance hardiment. Il vient enfin un temps de dire la vérité.

CONNAISSANCE

DES BEAUTÉS ET DES DEFAUTS

DE

LA POÉSIE

ET DE L'ELOQUENCE

DANS LA LANGUE FRANÇAISE.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

Les ouvrages qui terminent ce volume ont été constamment attribués à M. de *Voltaire*; et comme nous n'avons aucune preuve qu'ils ne ſoient pas de lui, nous les plaçons dans cette édition.

Celui qui a pour titre, *Connaiſſance des beautés et des défauts de la poéſie françaiſe*, nous ſemble avoir été fait ſous les yeux de M. de *Voltaire* par un de ſes élèves. On y retrouve les mêmes principes de goût, les mêmes opinions que dans ſes ouvrages ſur la littérature. Il parut dans un temps où M. de *Voltaire* avait à combattre une cabale nombreuſe, acharnée, formée par les hommes de lettres les plus célèbres, n'ayant d'autre appui que celui de quelques jeunes gens en qui l'enthouſiaſme pour ſon génie l'emportait ſur la jalouſie, ou qu'il s'était attachés par des bienfaits. On voit, par ſes lettres, qu'il leur donnait quelquefois le plan et les principales idées des ouvrages qu'il déſirait oppoſer à ſes ennemis.

Le *Panégyrique de St Louis* a paſſé pour être de M. de *Voltaire* dans le temps où il fut prononcé. Les traits heureux répandus dans cet ouvrage, l'eſprit philoſophique qui y règne, et qui était alors inconnu dans la chaire; le ſtyle qui eſt à la fois ſimple et noble, mais

infinie qui eſt de l'un à l'autre. Un peintre flamand peut peindre un arbre auſſi-bien que *Raphaël.* Il ne ſera pas pour cela égal à *Raphaël.*

Ayant donc éprouvé que ces petites diſcuſſions contribuaient beaucoup à former et à fixer le goût de ceux qui voulaient s'inſtruire de bonne foi, et ſe procurer les vrais plaiſirs de l'eſprit, je vais ſur ce plan choiſir par ordre alphabétique les morceaux de poéſie et de proſe qui me paraiſſent les plus propres à donner de grandes idées et à élever l'ame, à lui inſpirer cet attendriſſement qui adoucit les mœurs, et qui rend le goût de la vertu et de la vérité plus ſenſible. Je mêlerai même quelquefois à ces pièces de proſe et de poéſie, de petites digreſſions ſur certains genres de littérature, afin de rendre l'ouvrage d'une utilité plus étendue; et je tirerai la plupart de mes exemples des auteurs que j'appelle claſſiques; je veux dire des auteurs qu'on peut mettre au rang des anciens qu'on lit dans les claſſes, et qui ſervent à former la jeuneſſe. Je cherche à l'inſtruire dans la langue vivante autant qu'on l'inſtruit dans les langues mortes.

CONNAISSANCE

DES BEAUTES ET DES DEFAUTS

DE

LA POESIE

ET DE L'ELOQUENCE.

AYANT accompagné en France plusieurs jeunes étrangers, j'ai toujours tâché de leur inspirer le bon goût, qui est si cultivé dans notre nation, et de leur faire lire avec fruit les meilleurs auteurs. C'est dans cet esprit que j'ai fait ce recueil, pour l'utilité de ceux qui veulent connaître les vrais beautés de la langue française et en bien sentir les charmes.

On ne peut se flatter de connaître une langue qu'à proportion du plaisir qu'on éprouve en lisant; mais cette facilité ne s'acquiert pas tout d'un coup; elle ressemble aux jeux d'adresse, dans lesquels on ne se plait que lorsqu'on y réussit.

J'ai vu plusieurs étrangers à Paris ne pas distinguer si une tragédie était écrite dans le style des *Racines* et des *Voltaires*, ou dans celui des *Danchets* et des *Pellegrins*. Je les ai vus acheter les romans nouveaux, au lieu de Zaïde. Je me suis aperçu que dans beaucoup de pays étrangers, les personnes les plus inf-

truites n'avaient pas un goût sûr, et qu'elles me citaient souvent, avec complaisance, les plus mauvais passages des auteurs célèbres, ne pouvant distinguer dans eux les diamans vrais d'avec les faux. J'ai donc cru rendre service à ceux qui voyagent et à ceux qui parlent français, dans la plupart des cours de l'Europe, en mettant sous leurs yeux des pièces de comparaison, tirées des auteurs les plus approuvés qui ont traité les mêmes sujets ; c'est de toutes les méthodes que j'ai employées auprès des jeunes gens, celle qui m'a toujours le plus réussi ; mais ces pièces de comparaison seraient inutiles pour former l'esprit de la jeunesse, si elles n'étaient accompagnées de réflexions, qui aident des yeux peu accoutumés à bien observer ce qu'ils voient.

Je lisais, par exemple, il n'y a pas long-temps, avec un jeune comte de l'Empire, qui donne les plus grandes espérances, les traductions que *Malherbe* et *Racan* ont faites de cette strophe d'*Horace*.

Pallida mors æquo pulsat pede
Pauperum tabernas regumque turres ;
O beati Sexti.

Voici la traduction de *Racan*.

Les lois de la mort sont fatales,
Aussi-bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux.
Tous nos jours sont sujets aux parques ;
Ceux des bergers et des monarques
Sont coupés des mêmes ciseaux.

Celle

Celle de *Malherbe* eſt plus connue.

Le pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes loix;
Et la garde qui veille aux barrières du louvre,
N'en défend pas nos rois.

Je fus obligé de faire voir à ce jeune homme pourquoi les vers de *Malherbe* l'emportent ſur ceux de *Racan*.

En voici les raiſons. 1°. *Malherbe* commence par une image ſenſible,

Le pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre.

et *Racan* commence par des mots communs, qui ne font point d'image, qui ne peignent rien.

Les lois de la mort ſont fatales; nos jours ſont ſujets aux parques. Termes vagues, diction impropre, vice de langage; rien n'eſt plus faible que ces vers.

2°. Les expreſſions de *Malherbe* embelliſſent les choſes les plus baſſes. *Cabane* eſt agréable et du beau ſtyle, et *taudis* eſt une expreſſion du peuple.

3°. Les vers de *Malherbe* ſont plus harmonieux; et j'oſerais même les préférer à ceux d'*Horace*, s'il eſt permis de préférer une copie à un original. Je défendrais en cela mon opinion, en feſant remarquer que *Malherbe* finit ſa ſtance par une image pompeuſe, et qu'*Horace* laiſſe peut-être tomber la ſienne avec *O beate Sexti.* Mais en accordant cette petite ſupériorité à un vers de *Malherbe*, j'étais bien éloigné de comparer l'auteur à *Horace*. Je ſais trop la diſtance

infinie qui eſt de l'un à l'autre. Un peintre flamand peut peindre un arbre auſſi-bien que *Raphaël.* Il ne ſera pas pour cela égal à *Raphaël.*

Ayant donc éprouvé que ces petites diſcuſſions contribuaient beaucoup à former et à fixer le goût de ceux qui voulaient s'inſtruire de bonne foi, et ſe procurer les vrais plaiſirs de l'eſprit, je vais ſur ce plan choiſir par ordre alphabétique les morceaux de poéſie et de proſe qui me paraiſſent les plus propres à donner de grandes idées et à élever l'ame, à lui inſpirer cet attendriſſement qui adoucit les mœurs, et qui rend le goût de la vertu et de la vérité plus ſenſible. Je mêlerai même quelquefois à ces pièces de proſe et de poéſie, de petites digreſſions ſur certains genres de littérature, afin de rendre l'ouvrage d'une utilité plus étendue; et je tirerai la plupart de mes exemples des auteurs que j'appelle claſſiques; je veux dire des auteurs qu'on peut mettre au rang des anciens qu'on lit dans les claſſes, et qui ſervent à former la jeuneſſe. Je cherche à l'inſtruire dans la langue vivante autant qu'on l'inſtruit dans les langues mortes.

AMITIÉ.

IL y a lieu d'être furpris que fi peu de poëtes et d'écrivains aient dit en faveur de l'*amitié* des chofes qui méritent d'être retenues. Je n'en trouve ni dans *Corneille*, ni dans *Racine*, ni dans *Boileau*, ni dans *Molière*. *La Fontaine* eft le feul poëte célèbre du fiècle paffé qui ait parlé de cette confolation de la vie. Il dit à la fin de la *Fable des deux amis :*

Qu'un ami véritable eft une douce chofe!
Il cherche vos befoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même;
Un fonge, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Le fecond vers eft le meilleur, fans contredit, de ce paffage. Le mot de *pudeur* n'eft pas propre : il fallait *honte*. On ne peut dire, j'ai la *pudeur* de parler devant vous, au lieu de j'ai *honte* de parler devant vous; et on fent d'ailleurs que les derniers vers font faibles; mais il règne dans ce morceau, quoique défectueux, un fentiment tendre et agréable, un air aifé et familier, propre au ftyle des fables.

Je trouve dans la Henriade un trait fur l'amitié beaucoup plus fort.

Il aimait, non en roi, non en maître févère,
Qui permet qu'on afpire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur et l'inflexible orgueil
Croit le fang d'un fujet trop payé d'un coup d'œil.

Henri de l'amitié fentit les nobles flammes;
Amitié, don du ciel, plaifir des grandes ames;
Amitié que les rois, ces illuftres ingrats,
Sont affez malheureux pour ne connaître pas.

Cela eft dans un goût plus mâle, plus élevé que le paffage de *la Fontaine*. Il eft aifé de fentir la différence des deux ftyles qui conviennent chacun à leur fujet.

Mais j'avoue que j'ai vu des vers fur l'amitié qui me paraiffent infiniment plus agréables. Ils font tirés d'une épître imprimée dans les œuvres de M. de *Voltaire*.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'eft point faite;
O tranquille amitié, félicité parfaite,
Seul mouvement de l'ame où l'excès foit permis,
Corrige les défauts qu'en moi le ciel a mis;
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Et dans tous les états, et dans toutes les heures;
Sans toi tout homme eft feul; il peut par ton appui,
Multiplier fon être et vivre dans autrui.
Amitié, don du ciel, et paffion du fage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage,
Qu'il préfide à mes vers comme il règne en mon cœur.

Il y a dans ce morceau une douceur bien plus flatteufe que dans l'autre. Le premier femble plutôt la fatire de ceux qui n'aiment pas, et le fecond eft le véritable éloge de l'amitié. Il échauffe le cœur. On en aime mieux fon ami quand on a lu ce paffage.

Que j'aime ce vers!

Multiplier fon être, et vivre dans autrui.

Qu'il me paraît nouveau de dire que l'amitié doit être la feule paffion du fage; en effet, fi l'amitié ne tient pas de la paffion, elle eft froide et languiffante, ce n'eft plus qu'un commerce de bienféance.

Il fera utile de comparer tous ces morceaux avec ce que dit, *fur l'amitié*, madame la marquife de *Lambert*, dame très-refpectable par fon efprit et par fa conduite, et qui mettait l'amitié au rang des premiers devoirs.

“ La parfaite amitié nous met dans la nécef-
„ fité d'être vertueux. Comme elle ne fe peut
„ conferver qu'entre perfonnes eftimables, elle
„ vous force à leur reffembler. Vous trouverez
„ dans l'amitié, la fureté du bon confeil, l'ému-
„ lation du bon exemple, le partage dans vos
„ douleurs, le fecours dans vos befoins ”.

Il eft vrai que ce morceau de profe ne peut faire le même plaifir, ni à l'oreille ni à l'ame, que les vers que j'ai cités. *La fentence*, dit *Montagne*, *preffée aux pieds nombreux de la poéfie, élance mon ame d'une plus vive fecouffe.* J'ajouterai encore, que les beaux vers en français font prefque toujours plus corrects que la profe. La raifon en eft que la difficulté des vers produit une grande attention dans l'efprit d'un bon poëte, et de cette attention continue, fe forme la pureté du langage; au lieu que dans la profe, la facilité entraîne l'écrivain, et fait commettre des fautes.

Il y a, par exemple, une faute de logique dans cette phrafe.

Comme l'amitié ne peut se conserver qu'entre personnes estimables, elle vous force à leur ressembler.

Si vous êtes déjà ami, vous êtes donc une de ces personnes estimables. *A leur ressembler* n'est donc pas juste. Je crois qu'il fallait dire :

L'amitié ne se pouvant conserver qu'entre des cœurs estimables, elle vous force à l'être toujours.

Le partage dans vos douleurs est encore une faute contre la langue, il fallait dire, on *partage vos douleurs*, on *prévient vos besoins*; ces observations qu'on doit faire sur tout ce qu'on lit, servent à étendre l'esprit d'un jeune homme et à le rendre juste. Car le seul moyen de s'accoutumer à bien juger dans les grandes choses, est de ne se permettre aucun faux jugement dans les petites.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore un passage sur l'amitié, que je trouve plus tendre encore que ceux que j'ai cités. Il est à la fin d'une de ces épîtres familières en vers, pour lesquelles M. de *Voltaire* me paraît avoir un génie particulier.

Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du sacré nom d'amis,
Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-mêmes,
Au monde, à l'inconstance, ardens à se livrer;
Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.

AMOUR.

Je me garderai bien, en voulant former des jeunes gens, de citer ici des descriptions de l'amour, plus capables de corrompre le cœur que de perfectionner le goût. Je donnerai deux portraits de l'amour, tirés de deux célèbres poëtes, dont l'un, qui est feu *Rousseau*, n'a pas toujours parlé avec tant de bienséance; et l'autre, qui est M. de *Voltaire*, a, ce me semble, toujours fait aimer la vertu dans ses écrits.

Portrait de l'Amour, tiré de la Volière de Rousseau, ou de l'épître à Me d'Ussé.

Jadis sans *choix*, (*a*) les humains dispersés,
Troupe féroce et nourrie au carnage,
Du seul instinct suivaient la loi sauvage,
Se renfermaient dans les antres cachés,
Et de leurs troncs par la faim arrachés, (*b*)
Allaient, errans au gré de la nature,
Avec les ours disputer la pâture;
De ce cahos l'Amour réparateur, (*c*)
Fut de leurs lois le premier fondateur:
Il sut fléchir leurs humeurs indociles,
Les réunit dans l'enceinte des villes,
Des premiers arts leur donna les leçons,
Leur enseigna l'*usage* (*d*) des moissons.
Chez eux logea l'Amitié secourable,
Avec la Paix, sa sœur inséparable;

(*a*) Terme oiseux.
(*b*) Vers dur.
(*c*) Impropre.
(*d*) Impropre.

Et devant tout, dans les terrestres lieux,
Fit respecter l'autorité des Dieux.
Tel fut ici le siècle de *Cibelle*.
Mais à ce (*e*) *Dieu*, la terre enfin rebelle,
Se rebuta d'une si douce loi,
Et de ses mains voulut se faire un roi.
Tout aussitôt évoqué par la haine,
Sort de ses flancs un monstre à forme humaine,
Reste dernier de ces cruels Typhons,
Jadis formés dans ces gouffres profonds.
D'un faible enfant il a le front timide,
Dans ses yeux brille une douceur perfide,
Nouveau Prothée, à toute heure, en tous lieux,
Sous un faux masque il abuse nos yeux.
D'abord voilé d'une crainte ingénue,
Humble captif, il rampe, il s'insinue,
Puis tout à coup impérieux vainqueur,
Porte le trouble et l'effroi dans le cœur;
Les trahisons, la noire tyrannie,
Le désespoir, la peur, l'ignominie,
Et le tumulte, au regard effaré,
Suivent son char de soupçons entouré.
Ce fut sur lui que la terre *ennemie*,
De sa révolte *appuya l'infamie*; (*f*)
Bientôt séduits par ses trompeurs appâs,
Les *flots* d'humains *marchèrent* (*g*) sur ses pas,
L'amour par lui dépouillé de puissance,
Remonte au ciel, séjour de sa naissance.

(*e*) *Dieu* est trop près de *Cibelle*.
(*f*) Mots impropres. (*g*) Les flots ne marchent pas.

Temple de l'amour, tiré de la Henriade.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie,
S'élève un vieux palais, respecté par les temps:
La nature en posa les premiers fondemens;
Et l'art ornant depuis la simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Par-tout on voit meurir, par-tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, et les présens de Flore;
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De sa main bienfesante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs et sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs;
Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtresses,
Qui célèbrent leur honte et vantent leurs faiblesses.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs;
Et dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
Dans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse Espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du temple sacré, les Grâces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues;

La molle Volupté sur un lit de gazons,
Satisfaite et tranquille écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le Mystère en silence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaisance,
Les Refus attirans et les tendres Désirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les Plaisirs.

De ce temple fameux telle est l'aimable entrée;
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
Ce n'est plus des Plaisirs la troupe aimable et tendre;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
Les Plaintes, les Dégoûts, l'Imprudence, la Peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre Jalousie, au teint pâle et livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide:
La Haine et le Courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas, un poignard à la main.
La Malice les voit, et d'un souris perfide,
Applaudit en passant à leur troupe homicide.
Le Repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.
C'est-là, c'est au milieu de cette cour affreuse,
Des plus tendres plaisirs compagne malheureuse,
Que l'Amour a choisi son séjour éternel etc.

Ces deux descriptions morales de l'amour n'en sont pas moins intéressantes pour cela. Celle qui est tirée de la Henriade est plus pittoresque que l'autre, et d'un style plus coulant et plus correct; mais elle ne me paraît pas écrite avec plus d'énergie. Il y a seulement je ne sais quoi de plus doux et de plus intéressant.

Non satis est pulchra esse poëmata, dulcia sunto.

Il faut voir à présent comment l'archevêque de Cambray, l'illustre *Fénélon*, auteur du Télémaque, a traité le même sujet. Il a aussi parlé de l'amour et de son temple.

“ On me conduisit au temple de la déesse : elle „ en a plusieurs dans cette île ; car elle est particulièrement adorée à Cythère, à Idalie, et à „ Paphos. C'est à Cythère que je fus conduit. „ Le temple est tout de marbre ; c'est un parfait „ péristile : les colonnes sont d'une grosseur et „ d'une hauteur qui rendent cet édifice très-majestueux ; au-dessus de l'architrave et de la frise, „ sont à chaque face de grands frontons, où l'on „ voit en bas-relief toutes les agréables aventures „ de la déesse ; à la porte du temple est sans cesse „ une foule de peuples qui viennent faire leurs „ offrandes. On n'égorge jamais dans l'enceinte „ du lieu sacré aucune victime. On n'y brûle point „ comme ailleurs la graisse des génisses et des taureaux. On n'y répand jamais leur sang. On présente seulement devant l'autel les bêtes qu'on „ offre, et on n'en peut offrir aucune qui ne soit „ jeune, blanche, sans défauts et sans tache. „ On les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or ; leurs cornes sont dorées et ornées „ de bouquets de fleurs odoriférantes. Après „ qu'elles ont été présentées devant l'autel, on „ les renvoie dans un lieu écarté, où elles sont „ égorgées pour les festins des prêtres de la „ déesse.

„ On offre aussi toutes sortes de liqueurs

„ parfumées, et du vin plus doux que le nectar. „ Les prêtres ſont revêtus de longues robes blan- „ ches, avec des ceintures d'or, et des franges de „ même au bas de leurs robes. On brûle nuit et „ jour ſur les autels les parfums les plus exquis „ de l'Orient, et ils forment une eſpèce de nuage „ qui monte vers le ciel. Toutes les colonnes du „ temple ſont ornées de feſtons pendans. Tous les „ vaſes qui ſervent au ſacrifice ſont d'or; un bois „ ſacré de myrtes environne le bâtiment; il n'y „ a que des jeunes garçons et des jeunes filles „ d'une rare beauté qui puiſſent préſenter les vic- „ times aux prêtres, et qui oſent allumer le feu „ des autels; mais l'impudence et la diſſolution „ déshonorent un temple ſi magnifique."

Je ne puis m'empêcher de convenir que cette deſcription eſt d'une grande froideur en comparaiſon de la poéſie que nous avons vue. Rien ne caractériſe ici le temple de l'amour. Ce n'eſt qu'une deſcription vague d'un temple en général. Il n'y a rien de moral que la dernière phraſe. Mais l'*impudence* et la *diſſolution* caractériſent la débauche et non pas l'amour. Tout le mérite de ce morceau me paraît conſiſter dans une proſe harmonieuſe; mais elle manque de vie.

Tous ces exemples confirment de plus en plus que les mêmes choſes bien dites en vers, ou bien dites en proſe, ſont auſſi différentes qu'un vêtement d'or et de ſoie l'eſt d'une robe ſimple et unie; mais auſſi la médiocre proſe eſt encore plus au-deſſus des vers médiocres, que les bons vers ne l'emportent ſur la bonne proſe.

On m'a demandé souvent s'il y avait quelque bon livre en français écrit dans la prose poëtique du Télémaque. Je n'en connais point, et je ne crois pas que ce style pût être bien reçu une seconde fois. C'est, comme on l'a dit, un espèce bâtarde, qui n'est ni poésie ni prose, et qui étant sans contrainte, est aussi sans grande beauté; car la difficulté vaincue ajoute un charme nouveau à tous les agrémens de l'art. Le Télémaque est écrit dans le goût d'une traduction en prose d'*Homère*, et avec plus de grâce que la prose de madame *Dacier*; mais enfin, c'est de la prose, qui n'est qu'une lumière très-faible devant les éclairs de la poésie, et qui atteste seulement l'impuissance de rendre les poëtes de l'antiquité en vers français.

AMBITION.

J'AURAIS dû, en suivant l'ordre alphabétique, traiter l'ambition avant l'amitié; mais j'ai mieux aimé commencer par une vertu que par un vice. J'ai préféré le sentiment à l'ordre. Je ne sais pourquoi l'ambition est le sujet de beaucoup plus de pièces de poésie et d'éloquence que l'amitié; n'est-ce point qu'on réussit mieux à caractériser les passions funestes, que les doux penchans du cœur? Il entre toujours de la satire dans ce qu'on dit de l'ambition. Quoiqu'il en soit, j'aime à voir dans la Henriade,



L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée.

Mais que *la Fontaine* a de charmes dans un des prologues de ſes fables !

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de leur patrimoine ont chaſſé la raiſon ;
Je ne vois point de cœur qui ne leur ſacrifie.
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un *Amour*, et l'autre *Ambition!*
Cette dernière étend le plus loin ſon empire,
Car même elle entre dans l'amour.

Voilà des vers parfaits dans leur genre. Heureux les eſprits capables d'être touchés comme il faut de pareilles beautés, qui réuniſſent la ſimplicité et l'extrême éloquence.

Qu'on liſe encore dans Athalie ce que *Mathan* dit de ſon ambition.

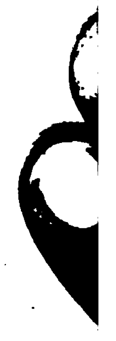
J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix :
J'étudiai leur cœur ; je flattai leurs caprices ;
Je leur ſemai de fleurs le bord des précipices ;
Près de leurs paſſions rien ne me fut ſacré,
De meſure et de poids je changeais à leur gré, etc.

Je trouve l'ambition caractériſée plus en grand, et peinte dans ſon plus haut degré, dans la tragédie de Mahomet. C'eſt *Mahomet* qui parle.

Je ſuis ambitieux ; tout homme l'eſt ſans doute ;
Mais jamais roi, pontife, ou chef ou citoyen,
Ne conçut un projet auſſi grand que le mien.
Chaque peuple à ſon tour a brillé ſur la terre,
Par les lois, par les arts, et ſur-tout par la guerre.
Le temps de l'Arabie eſt à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop long-temps inconnu,

Laissait dans ses déserts ensevelir la gloire,
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois du Nord au Midi l'univers désolé,
La Perse encor sanglante, et son trône ébranlé;
L'Inde esclave et timide, et l'Egypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée.
Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars,
Languissent dispersés sans honneur et sans vie.
Sur les débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers;
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers.
En Egypte Osiris, Zoroastre en Asie;
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples sans mœurs, et sans culte et sans rois,
Donnèrent aisément d'insuffisantes lois.
Je viens après mille ans changer ces lois grossières,
J'apporte un joug plus noble aux nations entières,
J'abolis les faux dieux; et mon culte épuré,
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie,
Je détruis sa faiblesse et son idolâtrie;
Sous un roi, sous un Dieu, je viens la réunir;
Et pour la rendre illustre, il la faut asservir.

Voilà bien l'ambition à son comble; celui qui parle ainsi veut être à la fois conquérant, législateur, roi, pontife et prophète; et il y parvient. Il faut avouer que les autres desseins des plus grands hommes sont de bien petites vanités auprès de cette ambition. On ne peut la décrire avec plus de force et de justesse. *Matban* me paraît parler en subalterne, et *Mahomet* en maître du monde. J'observerai en passant que l'un et



l'autre avouent le fond de leur erreur, ce qui n'eſt guère naturel ; (1) mais ce défaut eſt bien plus grand dans *Mathan* que dans *Mahomet*. On ne dit point de ſoi qu'on eſt ſcélérat; mais on peut dire qu'on eſt ambitieux. La grandeur de l'objet ennoblit juſqu'à la fourberie même, aux yeux des hommes.

ARMÉE.

Je ne vois guère de deſcription d'armée qui mérite notre attention dans les poëtes tragiques, que celle qu'on lit dans le Cid.

Cette obſcure clarté qui tombe des étoiles,
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles ;
L'onde s'enfle *deſſous* (*a*) et d'un commun effort,
Les Maures et la mer *montent juſques* (*b*) au port.
On les laiſſe paſſer; tout leur paraît tranquille;
Point de ſoldat au port, point aux murs de la ville;
Notre profond ſilence abuſant leurs eſprits,
Ils n'oſent plus douter de nous avoir ſurpris.
Ils abordent ſans peur, ils ancrent, ils deſcendent,
Et courent ſe livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Pouſſons juſques au ciel mille cris éclatans.

(1) L'auteur de cet article nous paraît trop ſévère. Tout homme qui prêche une religion eſt aux yeux de celui qui ne la croit pas, ou un imbécille ou un fripon. *Zopire* ne pouvait pas regarder *Mahomet* comme un ſot. En voulant paraître perſuadé, *Mahomet* ſe ferait donc bien plus avili devant *Zopire*, qu'en lui avouant ſes projets ambitieux.

(*a*) Proſaïque. (*b*) Dur.

Les

Les nôtres à ces cris de nos vaiſſeaux répondent,
Ils paraiſſent armés, les Maures ſe confondent;
L'épouvante les prend, à demi deſcendus,
Avant que de combattre ils s'eſtiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre,
Nous les preſſons ſur l'eau, nous les preſſons ſur terre,
Et nous feſons courir des ruiſſeaux de leur ſang,
Avant qu'aucun réſiſte ou reprenne ſon rang.
Mais bientôt malgré nous leurs princes les rallient,
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient.
La honte de mourir ſans avoir combattu
Arrête leur déſordre et leur rend leur vertu.
Contre (c) *nous de pied ferme ils tirent* leurs alfanges,
De notre ſang au leur font *d'horribles mélanges*; (d)
Et la terre et le fleuve, et leur flotte et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

Je crois que tout le monde tombera d'accord qu'il y a plus d'ame et de pathétique dans la deſcription d'une armée prête à attaquer, que fait l'illuſtre *Fénélon* au dixième livre des Aventures de Telémaque. Ce n'eſt point une deſcription circonſtanciée; elle eſt vague; elle ne ſpécifie rien; elle tient plus de la déclamation que de cet air de vérité qui a un ſi grand mérite: mais il a l'art de parler au cœur juſque dans l'appareil de la guerre.

" Pendant qu'ils raiſonnaient ainſi, on enten-
„ dit tout-à-coup un bruit confus de chariots et
„ de chevaux henniſſans, d'hommes qui pouſ-
„ ſaient des hurlemens épouvantables, et de
„ trompettes qui rempliſſaient l'air d'un ton

(c) Proſaïque.

(d) Ce pluriel eſt vicieux.

„ belliqueux. On s'écrie : *Voilà les ennemis qui*
„ *font un grand détour pour éviter les passages*
„ *gardés. Les voilà qui viennent assiéger Salante.*
„ Les vieillards et les femmes paraissent consternés.
„ *Hélas !* disaient-ils, *fallait-il quitter*
„ *notre chère patrie, la fertile Crète, et suivre*
„ *un roi malheureux au travers de tant de mers,*
„ *pour fonder une ville qui sera mise en cendres*
„ *comme Troye ?* On voyait de dessus les murailles
„ les nouvellement bâties, dans la vaste campagne,
„ pagne, briller au soleil les casques, les cuirasses
„ rasses et les boucliers des ennemis. Les yeux
„ en étaient éblouis. On voyait aussi les piques
„ hérissées qui couvraient la terre, comme elle
„ est couverte par une abondante moisson,
„ que *Cérès* prépare dans les campagnes d'Enna
„ en Sicile, pendant les chaleurs de l'été, pour
„ récompenser le laboureur de toutes ses peines.
„ Déjà on remarquait les chariots armés de
„ faux tranchantes ; on distinguait facilement
„ chaque peuple venu à cette guerre. "

Je suis bien plus ému ici par *Fénélon* que par *Corneille*. Ce n'est pas que les vers ne soient, à mérite égal, incomparablement au-dessus de la prose : mais ici la description a un fond plus touchant que celle de *Corneille* ; et il faut bien considérer qu'un acteur, dans une pièce de théâtre, ne doit presque jamais s'exprimer comme un auteur, qui parle à l'imagination du lecteur. Il faut sentir combien *Corneille* et *Fénélon* avaient chacun un but différent.

Pour prouver inconteſtablement la ſupériorité de la poéſie ſur la proſe, dans le même genre de beautés, conſidérons ce même objet d'une armée en bataille dans le huitième chant de la Henriade.

Près des bords de l'Iton et des rives de l'Eure,
Eſt un champ fortuné, l'amour de la nature:
La guerre avait long-temps reſpecté les tréſors
Dont Flore et les Zéphyrs embelliſſent ces bords.
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles,
Au millieu des horreurs des diſcordes civiles:
Protégés par le ciel et par leur pauvreté,
Ils ſemblaient des ſoldats braver l'avidité;
Et ſous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours et des armes.
Les deux camps ennemis arrivent dans ces lieux,
La déſolation par-tout marche avant eux;
De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmèrent.
Les bergers pleins d'effroi dans les bois ſe cachèrent,
Et leurs triſtes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans gémiſſans dans leurs bras.

Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes.
S'il cherche les combats c'eſt pour donner la paix:
Peuples, ſa main ſur vous répandra ſes bienfaits:
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui ſont chers, il court dans tous les rangs
Sur un courſier fougueux plus léger que les vents,
Qui, fier de ſon fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers et reſpire la guerre.

On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de sa gloire et ceints de ses lauriers.
D'Aumont, qui sous cinq rois avait porté les armes;
Biron, dont le seul nom répandait les alarmes;
Et son fils, jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis..... mais alors il était vertueux.
Sulli, Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la ligue déteste, et que la ligue estime.
Turenne qui depuis, de la jeune Bouillon,
Mérita dans Sédan la puissance et le nom:
Puissance malheureuse et trop mal conservée,
Et par Armand détruite aussitôt qu'élevée.
Essex avec éclat parait au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,
Etale les beautés de sa tige étrangère.

D'Ailli pour qui ce jour fut un jour si fatal,
Tous ces héros en foule attendaient le signal,
Et rangés près du roi, lisaient sur son visage,
D'un triomphe certain l'espoir et le présage.

Mayenne en ce moment, inquiet, abattu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu.
Soit que de son parti connaissant l'injustice,
Il ne crût point le ciel à ses armes propice;
Soit que l'ame en effet ait des pressentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens:
Ce héros cependant, maître de sa faiblesse,
Déguisait ses chagrins sous sa fausse alégresse,
Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,

Impatient déjà d'exercer ſa valeur,
De l'incertain Mayenne accuſait la lenteur.
Tel qu'échappé du ſein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant ſon courage,
Dans les champs de la Thrace un courſier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de ſa tête ſuperbe,
Impatient du frein, vole et bondit ſur l'herbe.
Tel paraiſſait Egmont: une noble fureur
Eclate dans ſes yeux et brûle dans ſon cœur.
Il s'entretient déjà de ſa prochaine gloire,
Il croit que ſon deſtin commande à la victoire:
Hélas, il ne ſait point que ſon fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

Vers les ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adreſſant aux ſiens, qu'enflammait ſa préſence:
„ Vous êtes nés français, et je ſuis votre roi;
„ Voilà nos ennemis, marchez et ſuivez-moi:
„ Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
„ Ce panache éclatant qui flotte ſur ma tête;
„ Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur. "
A ces mots que le roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ſes troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.

Sur les pas des deux chefs alors en même temps,
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainſi lorſque des monts ſéparés par Alcide,
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide;
Soudain les flots émus de deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élance dans les airs.
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Afriquain tremblant craint la chute du monde.



Au mousquet réuni, le sanglant coutelas,
Déjà de tout côté porte un double trépas.
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même temps, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible, et la flamme et le fer.

On se mêle, on combat, l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort. passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire;
Là le frère en fuyant meurt de la main d'un frère.
La nature en frémit, et ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.

Il y a dans cette description plus de pathétique encore et plus de portraits touchans, que dans le Télémaque. Ce morceau, *Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes*, forme un mélange délicieux de tendresse et d'horreur. Le poëte met ici son art à rendre la guerre odieuse, dans le temps même qu'il sonne la charge et qu'il inspire l'ardeur du combat dans l'ame du lecteur. La comparaison *des deux mers qui se choquent*, étonne l'imagination. La peinture *de la baïonnette au bout du fusil*, est d'un goût nouveau, vrai et noble: c'est un des plus grands mérites de la poésie de peindre les détails.

Verbis ea vincere magnum
Quàm sit et angustis hunc addere rebus honorem.

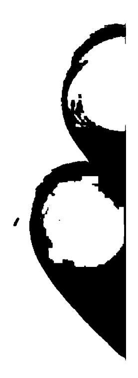
ASSAUT.

Cet art de peindre les détails et de décrire des choses que la poésie française évite communément, se trouve d'une manière bien sensible dans le récit d'un assaut donné aux faubourgs de Paris. *Henriade chant VI.*

Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, et la mort le dévance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des assiégeans, et du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours et leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages:
On voit les bataillons rompus et renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Le salpêtre enfoncé dans ces globes d'airain,
Part, s'échauffe, s'embrase et s'écarte soudain.
La mort en mille éclats en sort avec furie.

Avec plus d'art encore et plus de barbarie,
Dans les antres profonds on a su renfermer
Les foudres souterrains tout prêts à s'allumer.



Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage ;
On voit en un instant des abymes ouverts,
De noirs torrens de soufre épandus dans les airs;
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Dans les airs emportés, engloutis sous la terre.
Ce sont-là les dangers où Bourbon va s'offrir;
C'est par-là qu'à son trône il brule de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent les tempêtes.
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi ;
Ils ne regardent qu'elle, et marchent sans effroi.
Mornay parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, et non moins intrépide ;
Incapable à la fois de crainte et de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,
D'un œil ferme et stoique, il ne voit dans la guerre
Qu'un châtiment affreux des crimes de la terre.
Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître et le suit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible.
C'est-là que le danger ranime leurs efforts.
Ils comblent les fossés de fascines, de morts :
Sur ces morts entassés, ils marchent, ils s'avancent,
D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent,
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
H nri vole à leur tête, et monte le premier.
Il monte : il a déjà de ses mains triomphantes,
Arboré de ses lis les enseignes flottantes.
Les ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi,
Ils semblaient respecter leur vainqueur et leur roi,

Ils

Ils cédaient ; mais Mayenne à l'inſtant les ranime ;
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime ;
Leurs bataillons ſerrés preſſent de toutes parts
Ce roi dont ils n'oſaient ſoutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Diſcorde cruelle
Se baigne dans le ſang que l'on verſe pour elle.
Le ſoldat à ſon gré ſur ce funeſte mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus ſûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de brônze épouvantaient la terre ;
Un farouche ſilence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats ſuccède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ſes ennemis chacun s'ouvre un paſſage.
On ſaiſit, on reprend par un contraire effort,
Ce rempart teint de ſang, théâtre de la mort.
Dans ſes fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.
Les aſſiégeans ſurpris ſont par-tout renverſés,
Cent fois victorieux, et cent fois terraſſés ;
Pareils à l'Océan, pouſſé par les orages,
Qui couvre à chaque inſtant, et qui fuit ſes rivages.

Il eſt viſible que l'auteur a joûté contre le grand peintre *Homère* dans cette deſcription ; car comme *Homère* s'attache à animer tout et à peindre toutes les choſes qui étaient en uſage de ſon temps, le poëte français entre dans les détails de toutes les machines dont nous nous ſervons, chemin couvert attaqué, faſcines portées, mines, bombes, tout eſt exprimé.

Mettons en parallèle ce morceau épique, avec la traduction d'une deſcription à-peu-près



semblable dans l'Iliade, et voyons comment *la Motte* a rendu le poëte grec.

Sous des chefs différens il range cinq cohortes,
Dont l'égale valeur assiége autant de portes.
Sur les nouveaux remparts, l'Argien plus vaillant,
De tout côté s'oppose aux coups de l'assaillant;
Hector veut le premier forcer avec Enée,
La porte qu'occupaient Ulysse, Idoménée,
Digne de Jupiter qui lui donna le jour;
Sarpedon cherche Ajax jusqu'au haut d'une tour.
C'est en vain que des murs tombe une horrible grêle;
C'est en vain que la pierre avec les traits se mêle;
Rien ne peut réussir à les décourager,
La gloire à leurs regards efface le danger.
Appuyés l'un de l'autre, ils montent aux murailles;
Les fossés sont bientôt comblés de funérailles.
Plusieurs tombent mourans, qui s'estiment heureux
D'aider leurs compagnons à s'élever sur eux.

Courage, mes amis, criait le roi de Pile,
Courage, défendez notre dernier asile;
Soutenez bien l'honneur de vos premiers exploits,
Vos femmes, vos enfans, vous pressent par ma voix.
Jupiter d'Ilion nous promit la ruine;
Ne faites point mentir la promesse divine.

Le bruit ne laissait pas distinguer ses discours,
Mais le son de sa voix les animait toujours.

Des Troyens cependant l'opiniâtre audace.
Rend effort pour effort, menace pour menace;
Et sous leurs boucliers tout hérissés de dards,
Ils atteignaient déjà le sommet des remparts.

Malgré la sécheresse de ces vers, on voit aisé-

ment la richeſſe du fond du ſujet ; mais le pinceau de M. de *la Motte* n'eſt point moëlleux et n'a nulle force. Il règne dans tout ce qu'il fait un ton froid, didactique, qui devient inſupportable à la longue. Au lieu d'imiter les belles peintures d'*Homère* et l'harmonie de ſes vers, il s'amuſe à conſidérer que *Neſtor* dans la chaleur du combat pourrait n être pas entendu ; et il croit avoir de l'eſprit en diſant : *Le bruit ne laiſſait pas diſtinguer les diſcours.*

Le pis de tout cela eſt qu'il n'y a pas un mot dans *Homère* ni de *Neſtor* haranguant, ni de pluſieurs qui tombent mourans, et qui s'eſtiment heureux de ſervir d'échelle à leurs compagnons, ni d'effort pour effort, et de menace pour menace ; tout cela eſt de M. de *la Motte.*

Ses vers ſont bas et proſaïques ; ils jettent même un ridicule ſur l'action. Car c'eſt un portrait comique que celui d'un homme qui parle et qu'on n'entend point. Il faut avouer que *la Motte* a gâté tous les tableaux d'*Homère.* Il avait beaucoup d'eſprit ; mais il s'était corrompu le goût par une très-mauvaiſe philoſophie, qui lui perſuadait que l'harmonie, la peinture et le choix des mots, étaient inutiles à la poéſie, que pourvu que l'on couſût enſemble quelques traits communs de morale, on était au-deſſus des plus grands poëtes. La véritable philoſophie aurait dû lui apprendre, au contraire, que chaque art a ſa nature propre, et qu'il ne fallait point traduire *Homère* avec ſéchereſſe, comme il ſerait permis de traduire *Epictète.*

La Motte avait donné d'abord de très-grandes espérances par les premières odes qu'il composa ; mais bientôt après il tomba dans le mauvais goût, et il devint un des plus mauvais auteurs. Il crut avoir corrigé *Homère*. Cet excès d'orgueil lui ayant mal réussi, il écrivit contre la poésie. Il fut sur le point de corrompre le goût de son siècle, car il avait eu l'adresse de se faire un parti considérable, et de se faire louer dans tous les journaux ; mais sa cabale est tombée avec lui. Le temps fait justice, et met toutes les choses à leur place.

BATAILLE.

Les batailles ont tant de rapport avec ce que je viens de mettre sous les yeux, que je ne m'étendrai pas sur cet article. Je remarquerai seulement que l'on a toujours donné la préférence à *Homère* sur *Virgile* pour cette grande partie du poëme épique.

Je ne sais si le *Tasse* n'est pas encore supérieur à *Homère* dans la description des batailles. Quelles peintures vives et pénétrantes dans celle qui se donne au vingtième chant, et avec quelle force ce grand homme se soutient au bout de sa carrière !

Giace il cavallo al suo Signore appresso,
Giace il compagno appo il compagno estinto,
Giace il nemico appo il nemico, e spesso
Su'l morto il vivo, il vincitor su'l vinto.
Non v'è silenzio, e non v'è grido espresso
Ma odi un non so che roco e indistinto,

Fremiti di furor, mormori d'ira,
Gemiti di chi langue, e di chi spira.

Que tout cela est vrai, terrible, passionné! pour moi, j'avoue que les descriptions d'*Homère* ne me semblent pas renfermer tant de beautés. Ce que j'aime dans la bataille d'Ivry, c'est la foule des comparaisons et des métaphores rapides, les aventures touchantes jointes à l'horreur de l'action, la vertu stoïque de *Mornay*, opposée à la rage des combattans; l'éloge même de l'amitié au milieu du carnage, la clémence après la victoire, cela fait un tout que je ne rencontre point ailleurs. Je remarque, entr'autres choses qui m'ont frappé, cette fin de la bataille.

L'étonnement, l'esprit de trouble et de terreur,
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée,
Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée;
Les chefs sont effrayés, les soldats éperdus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
Jettent des cris affreux, se heurtent, se dispersent;
Les uns sans résistance à leur vainqueur offerts,
Fléchissent les genoux et demandent des fers;
D'autres d'un pas rapide évitent sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans ses rapides eaux vont se précipiter,
Et courent au trépas, qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

Je me suis toujours demandé pourquoi ces descriptions en vers me fesaient tant de plaisir, pendant que les récits des batailles me causaient

ant de langueur dans les hiſtoriens. La véritable raiſon, à mon ſens, c'eſt que les hiſtoriens ne peignent point comme les poëtes. Je vois, dans *Mézerai*, et dans *Daniel*, des régimens qui avancent, et des corps de réſerve qui attendent, des poſtes pris, un ravin paſſé, et tout cela preſque toujours embrouillé. Mais de la vivacité de la chaleur, de l'horreur, de l'intérêt, c'eſt ce qui ſe trouve dans l'hiſtoire, encore moins que l'exactitude.

CARACTERES ET PORTRAITS.

Le plus beau caractère que j'aie jamais lu, eſt malheureuſement tiré d'un roman, et même d'un roman qui, en voulant imiter le Télémaque, eſt demeuré fort au-deſſous de ſon modèle. Mais il n'y a rien dans le Télémaque qui puiſſe, à mon gré, approcher du portrait de la reine d'Egypte qu'on trouve dans le premier volume de *Sétbos*.

„ Elle ne s'eſt point laiſſé aller, comme bien „ des rois, aux injuſtices, dans l'eſpoir de les „ racheter par ſes offrandes: et ſa magnificence „ à l'égard des dieux, a été le fruit de ſa piété, et „ non le tribut de ſes remords. Au lieu d'autori- „ ſer l'animoſité, la vexation, la perſécution „ par les conſeils d'une piété mal entendue, elle „ n'a voulu tirer de la religion que des maximes „ de douceur, et elle n'a fait uſage de la ſévérité, „ que ſuivant l'ordre de la juſtice générale, et par rapport au bien de l'Etat. Elle a pratiqué toutes les vertus des bons rois, avec une

„ défiance modefte qui la laiffait à peine jouir
„ du bonheur qu'elle procurait à fes peuples.
„ La défenfe glorieufe des frontières, la paix
„ affermie au-dehors et au-dedans du royaume,
„ les embelliffemens et les établiffemens de
„ différentes efpèces, ne font ordinairement,
„ de la part des autres princes, que des effets
„ d'une fage politique que les dieux, juges du
„ fond des cœurs, ne récompenfent pas tou-
„ jours; mais de la part de notre reine, toutes
„ ces chofes ont été des actions de vertu, parce
„ qu'elles n'ont eu pour principe que l'amour
„ de fes devoirs, et la vue du bonheur public.
„ Bien loin de regarder la fouveraine puiffance
„ comme un moyen de fatisfaire fes paffions,
„ elle a conçu que la tranquillité du gouverne-
„ ment dépendait de la tranquillité de fon ame,
„ et qu'il n'y a que les efprits doux et patiens
„ qui fachent fe rendre véritablement maîtres
„ des hommes. Elle a éloigné de fa penfée
„ toute vengeance; et laiffant à des hommes
„ privés la honte d'exercer leur haine dès qu'ils
„ le peuvent, elle a pardonné comme les dieux,
„ avec un plein pouvoir de punir. Elle a réprimé
„ les efprits rebelles, moins parce qu'ils réfif-
„ taient à fes volontés, que parce qu'ils fefaient
„ obftacle au bien qu'elle voulait faire; elle a
„ foumis fes penfées aux confeils des fujets, et
„ tous les ordres du royaume à l'équité de fes
„ lois; elle a défarmé les ennemis étrangers
„ par fon courage et par la fidélité à fa parole,
„ et elle a furmonté les ennemis domeftiques

„ par sa fermeté et par l'heureux accomplisse-
„ ment de ses projets. Il n'est jamais sorti de sa
„ bouche ni un secret ni un mensonge, et elle
„ a cru que la dissimulation nécessaire pour
„ régner ne devait s'étendre que jusqu'au silen-
„ ce; elle n'a point cédé aux importunités des
„ ambitieux, et les assiduités des flatteurs n'ont
„ point enlevé les récompenses dues à ceux
„ qui servaient leur patrie loin de sa cour. La
„ faveur n'a point été en usage sous son règne;
„ l'amitié même qu'elle a connue et cultivée,
„ ne l'a point emporté auprès d'elle sur le mérite,
„ souvent moins affectueux et moins prévenant.
„ Elle a fait des grâces à ses amis, et elle a
„ donné des postes importans aux hommes
„ capables. Elle a répandu des honneurs sur
„ les grands, sans les dispenser de l'obéissance,
„ et elle a soulagé le peuple sans lui ôter la
„ nécessité du travail. Elle n'a point donné
„ lieu à des hommes nouveaux de partager avec
„ le prince, et inégalement pour lui les reve-
„ nus de son Etat; et les derniers du peuple
„ ont satisfait, sans regret, aux contributions
„ proportionnées qu'on exigeait d'eux, parce
„ qu'elles n'ont point servi à rendre leurs sem-
„ blables plus riches, plus orgueilleux et plus
„ méchans. Persuadée que la providence des
„ dieux n'exclut point la vigilance des hommes,
„ qui est un de ses présens, elle a prévenu les
„ misères publiques par des provisions réguliè-
„ res; et rendant ainsi toutes les années égales,
„ sa sagesse a maîtrisé en quelque sorte les

„ faiſons et les élémens. Elle a facilité les négocia-
„ tions, entretenu la paix, et porté le royaume
„ au plus haut point de la richeſſe et de la gloire,
„ par l'accueil qu'elle a fait à tous ceux que la
„ ſageſſe de ſon gouvernement attirait des pays
„ les plus éloignés, et elle a inſpiré à ſes peu-
„ ples l'hoſpitalité qui n'était point encore aſſez
„ établie chez les Egyptiens.

„ Quand il s'eſt agi de mettre en œuvre les
„ grandes maximes du gouvernement, et d'aller
„ au bien général malgré les inconvéniens par-
„ ticuliers, elle a ſubi avec une généreuſe indif-
„ férence les murmures d'une populace aveugle,
„ ſouvent animée par les calomnies ſecrètes des
„ gens plus éclairés, qui ne trouvent pas leur
„ avantage dans le bonheur public; haſardant
„ quelquefois ſa propre gloire pour l'intérêt
„ d'un peuple méconnaiſſant, elle a attendu ſa
„ juſtification du temps; et quoiqu'enlevée au
„ commencement de ſa courſe, la pureté de
„ ſes intentions, la juſteſſe de ſes vues, et la
„ diligence de l'exécution, lui ont procuré l'a-
„ vantage de laiſſer une mémoire glorieuſe et
„ un regret univerſel. Pour être plus en état de
„ veiller ſur le total du royaume, elle a confié
„ les premiers détails à des miniſtres ſûrs,
„ obligés de choiſir des ſubalternes qui en choi-
„ ſiraient encore d'autres, dont elle ne pouvait
„ plus répondre elle-même, ſoit par l'éloigne-
„ ment, ſoit par le nombre. Ainſi, j'oſerai le
„ dire devant nos juges et devant ſes ſujets qui
„ m'entendent: ſi dans un peuple innombrable,

„ tel que l'on connaît celui de Memphis et des
„ cinq mille villes de la dynaſtie, il s'eſt trouvé
„ contre ſon intention quelqu'un d'opprimé,
„ non-ſeulement la reine eſt excuſable par l'im-
„ poſſibilité de pourvoir à tout, mais elle eſt
„ digne de louange, en ce que, connaiſſant
„ les bornes de l'eſprit humain, elle ne s'eſt
„ point écartée du centre des affaires publiques,
„ et qu'elle a réſervé toute ſon attention pour
„ les premières cauſes et pour les premiers
„ mouvemens. Malheur aux princes dont quel-
„ ques particuliers ſe louent quand le public a
„ lieu de ſe plaindre; mais les particuliers
„ même qui ſouffrent n'ont pas droit de con-
„ damner le prince quand le corps de l'Etat eſt
„ ſain, et que les principes du gouvernement
„ ſont ſalutaires. Cependant, quelque irrépro-
„ chable que la reine nous ait paru à l'égard
„ des hommes, elle n'attend par rapport à
„ vous, ô juſtes dieux, ſon repos et ſon bon-
„ heur que de votre clémence."

Comparez ce morceau au portrait que fait *Boſſuet* de *Marie-Thérèſe*, reine de France, vous ſerez étonné de voir combien le grand maître d'éloquence eſt alors au-deſſous de l'abbé *Terraſſon*, qui ne paſſera pourtant jamais pour un auteur claſſique.

Portrait de Marie-Thérèſe.

" Dieu l'a élevée au faîte des grandeurs
„ humaines, afin de rendre la pureté et la
„ perpétuelle régularité de ſa vie plus éclatante
„ et plus exemplaire; ainſi, ſa vie et ſa mort,

„ également pleines de ſainteté et de grâce, „ deviennent l'inſtruction du genre-humain. „ Notre ſiècle n'en pouvait recevoir de plus „ parfaite, parce qu'il ne voyait nulle part, dans „ une ſi haute élévation, une pareille pureté. „ C'eſt ce rare et merveilleux aſſemblage que „ nous aurons à conſidérer dans les deux par- „ ties de ce diſcours. Voici en peu de mots ce „ que j'ai à dire de la plus pieuſe des reines ; et „ tel eſt le digne abrégé de ſon éloge. Il n'y a „ rien que d'auguſte dans ſa perſonne ; il n'y a „ rien que de pur dans ſa vie. Accourez, peu- „ ples ; venez contempler dans la première „ place du monde la rare et majeſtueuſe beauté „ d'une vertu toujours conſtante dans une vie „ ſi égale. Il n'importe pas à cette princeſſe „ où la mort frappe ; on n'y voit point d'en- „ droit faible par où elle pût craindre d'être ſur- „ priſe ; toujours vigilante, toujours attentive „ à DIEU ou à ſon ſalut, ſa mort ſi précipitée „ et ſi effroyable pour nous, n'avait rien de „ dangereux pour elle. Ainſi ſon élévation ne „ ſervira qu'à faire voir à tout l'univers, comme „ du lieu le plus éminent qu'on découvre dans „ ſon enceinte, cette importante vérité, qu'il „ n'y a rien de ſolide ni de vraiment grand parmi „ les hommes, que d'éviter le péché, et que la „ ſeule précaution contre les attaques de la mort „ c'eſt l'innocence de la vie. C'eſt, Meſſieurs, „ l'inſtruction que nous donne dans ce tombeau, „ ou plutôt du plus haut des cieux, la très-hau- „ te, très-excellente, très-puiſſante, et très-



„ chrétienne princeſſe, *Marie-Thérèſe d'Autri-*
„ *che* infante d'Eſpagne, reine de France et de
„ Navarre."

Il y a peu de choſes plus faibles que cet éloge, ſi ce n'eſt les oraiſons funèbres qu'on a faites depuis les *Boſſuets* et les *Fléchiers*. Il ne s'eſt guère trouvé après ces grands-hommes, que de vains déclamateurs, qui manquaient de force et de grâce dans l'eſprit et dans le ſtyle.

Les caractères ſont d'une difficulté et d'un mérite tout autre dans l'hiſtoire, que dans les romans et dans les oraiſons funèbres. On ſent aiſément qu'ils doivent être auſſi bien écrits, et avoir de plus le mérite de la vraiſemblance. Rien n'eſt ſi fade que les portraits que fait *Maimbourg* de ſes héros. Il leur donne à tous de grands yeux bleus à fleur de tête, des nez aquilains, une bouche admirablement conformée, un génie perçant, un courage ardent et infatigable, une patience inépuiſable, une conſtance inébranlable.

Quelle différence, bon Dieu! entre tous ces fades portraits et celui que fait de *Cromwell*, en deux mots, l'éloquent et intéreſſant hiſtorien de l'*Eſſai du ſiècle de Louis XIV!*

Les autres nations, dit-il, *crurent l'Angleterre enſevelie ſous ſes ruines, juſqu'au temps où elle devint tout-à-coup plus formidable que jamais, ſous la domination de Cromwell, qui l'aſſujettit en portant l'évangile dans une main, l'épée dans l'autre, le maſque de la religion ſur le viſage, et qui dans ſon gouvernement couvrit des qualités d'un grand roi tous les crimes d'un uſurpateur.*

Voilà dans ce peu de lignes toute la vie de *Cromwell*. L'auteur en eût dit trop, s'il en eût dit davantage dans une description de l'Europe, où il passe en revue toutes les nations.

Le caractère de *Charles XII* m'a frappé dans un goût absolument différent; c'est à la fin de l'histoire de ce monarque. Le vrai se fait sentir dans cette peinture. On sent que ce n'est pas là un portrait fait à plaisir, comme celui de *Valstein*, qu'on a fait valoir dans *Sarasin*, mais qui n'est peut-être en effet qu'un amas d'oppositions et d'antithèses, et qu'une imitation ampoulée de *Salluste*.

Caractère de Charles XII.

“ Ainsi périt à l'âge de trente-six ans et demi „ *Charles XII*, roi de Suède, après avoir éprouvé „ ce que la prospérité a de plus grand, et ce que „ l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amol- „ li par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. „ Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa „ vie privée et unie, ont été bien loin au-delà „ du vraisemblable. C'est peut-être le seul de „ tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous „ les rois, qui ait vécu sans faiblesse. Il a „ porté toutes les vertus des héros à un excès „ où elles sont aussi dangereuses que les vices „ opposés. Sa fermeté, devenue opiniâtreté, „ fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint „ cinq ans en Turquie. Sa libéralité, dégénérant „ en profusion, a ruiné la Suède. Son courage, „ poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort.



„ Sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté ; „ et dans les dernières années, le maintien de son „ autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes „ qualités, dont une seule eût pu immortaliser un „ autre prince, ont fait le malheur de son pays. „ Il n'attaqua jamais personne ; mais il ne fut „ pas aussi prudent qu'implacable dans ses ven- „ geances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition „ d'être conquérant, sans avoir l'envie d'agran- „ dir ses Etats. Il voulait gagner des empires pour „ les donner. Sa passion pour la gloire, la guerre, „ et pour la vengeance, l'empêcha d'être bon „ politique ; qualité sans laquelle on n'a jamais „ vu de conquérant. Après la victoire, il n'avait „ que de la modestie ; après la défaite, que de la „ fermeté. Dur pour les autres comme pour lui- „ même ; comptant pour rien la peine et la vie de „ ses sujets, aussi-bien que la sienne. Homme uni- „ que, plutôt que grand ; homme admirable „ plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux „ rois combien un gouvernement pacifique et „ heureux est au-dessus de tant de gloire."

Je vois dans ces traits un résumé de toute l'histoire de ce monarque. L'auteur ne peint, pour ainsi dire, que par les faits. Il n'a point envie de briller. Ce n'est point lui qui paraît, c'est son héros ; et quoique sans envie de briller, il répand pourtant sur cette image une élégance de diction et un sentiment de vertu et de philosophie qui charment l'ame.

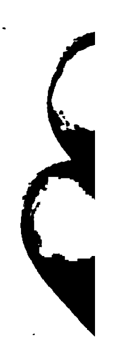
Je trouve tout le contraire dans le portrait de

Valstein, fait par *Sarasin*. *Il était*, dit-il, *envieux de la gloire d'autrui, jaloux de la sienne, implacable dans la haine, cruel dans la vengeance, prompt à la colère, ami de la magnificence, de l'ostentation et de la nouveauté.*

Il semble que l'auteur, en s'exprimant ainsi, soit plus rempli de *Salluste* que de son héros. Je vois des traits, mais qui peuvent s'appliquer à mille généraux d'armée: *envieux de la gloire d'autrui*, *jaloux de la sienne*; ce ne sont-là que des antithèses. Il est si vrai qu'on est jaloux de sa propre gloire, quand on envie celle d'autrui, que ce n'est pas assurément la peine de le dire. Ce n'est pas là représenter le caractère propre et particulier d'un personnage illustre; c'est vouloir briller par un entassement de lieux communs, qui appartiennent à cent généraux d'armée aussi-bien qu'à *Valstein*.

CHANSONS.

Nous avons en France une foule de chansons préférables à toutes celles d'*Anacréon*, sans qu'elles aient jamais fait la réputation d'un auteur. Toutes ces aimables bagatelles ont été faites plutôt pour le plaisir que pour la gloire. Je ne parle pas ici de ces vaudevilles satiriques, qui déshonorent plus l'esprit qu'ils ne manifestent de talent. Je parle de ces chansons délicates et faciles, qu'on retient sans rougir, et qui sont des modèles de goût. Telle est celle-ci; c'est un femme qui parle:



Si j'avais la vivacité
Qui fait briller Coulange;
Si je possédais la beauté
Qui fait régner Fontange;
Ou si j'étais comme Conti
Des grâces le modèle;
Tout cela ferait pour Créqui,
Dût-il m'être infidèle.

Que de personnes louées sans fadeur dans cette chanson, et que toutes ces louanges servent à relever le mérite de celui à qui elle est adressée ! Mais sur-tout que de sentiment dans ce dernier vers!

Dût-il m'être infidèle.

Qui pourrait n'être pas encore agréablement touché de ce couplet vif et galant?

En vain je bois pour calmer mes alarmes,
Et pour chasser l'amour qui m'a surpris;
Ce sont des armes
Pour mon Iris.
Le vin me fait oublier ses mépris
Et m'entretient seulement de ses charmes.

Qui croirait qu'on eût pu faire à la louange de l'herbe, qu'on appelle fougère, une chanson aussi agréable que celle-ci?

Vous n'avez point, verte fougère,
L'éclat des fleurs qui parent le printemps;
Mais leur beauté ne dure guère,
Vous êtes aimable en tout temps.
Vous prêtez des secours charmans
Aux plaisirs les plus doux qu'on goûte sur la terre;

Vous

Vous servez de lit aux amans,
Aux buveurs vous servez de verre.

Je suis toujours étonné de cette variété prodigieuse avec laquelle les sujets galans ont été maniés par notre nation. On dirait qu'ils sont épuisés, et cependant on voit encore des tours nouveaux ; quelquefois même il y a de la nouveauté jusque dans le fond des choses, comme dans cette chanson peu connue, mais qui me paraît fort digne de l'être par les lecteurs qui sont sensibles à la délicatesse.

Oiseaux, si tous les ans vous changez de climats,
Dès que le triste hiver dépouille nos bocages,
Ce n'est pas seulement pour changer de feuillages,
Ni pour éviter nos frimats ;
Mais votre destinée
Ne vous permet d'aimer qu'à la saison des fleurs ;
Et quand elle a passé, vous la cherchez ailleurs,
Afin d'aimer toute l'année.

Pour bien réussir à ces petits ouvrages, il faut dans l'esprit de la finesse et du sentiment, avoir de l'harmonie dans la tête, ne point trop s'élever, ne point trop s'abaisser, et savoir n'être point trop long.

In tenui labor.

COMPARAISONS.

Les comparaisons ne paraissent à leur place que dans le poëme épique et dans l'ode. C'est-là qu'un grand poëte peut déployer toutes les richesses de l'imagination, et donner aux objets

qu'il peint un nouveau prix par la ressemblance d'autres objets. C'est multiplier aux yeux des lecteurs les images qu'on lui présente. Mais il ne faut pas que ces figures soient trop prodiguées. C'est alors une intempérance vicieuse, qui marque trop d'envie de paraître, et qui dégoûte et lasse le lecteur. On aime à s'arrêter dans une promenade pour cueillir des fleurs; mais on ne veut pas se baisser à tout moment pour en ramasser.

Les comparaisons sont fréquentes dans *Homère*. Elles sont pour la plupart fort simples, et ne sont relevées que par la richesse de la diction. L'auteur du Télémaque, venu dans un temps plus rafiné, et écrivant pour des esprits plus exercés, devait, à ce que je crois, chercher à embellir son ouvrage par des comparaisons moins communes. On ne voit chez lui que des princes comparés à des bergers, à des taureaux, à des lions, à des loups avides de carnage. En un mot, ses comparaisons sont triviales; et comme elles ne sont pas ornées par le charme de la poésie, elles dégénèrent en langueur.

Les comparaisons dans *le Tasse* sont bien plus ingénieuses. Telle est, par exemple, celle d'*Armide*, qui se prépare à parler à son amant, et qui étudie son discours pour le toucher, avec un musicien qui prélude avant de chanter un air attendrissant. Cette comparaison, qui ne serait pas placée en peignant une autre qu'une magicienne artificieuse, est là tout-à-fait juste. Il y a dans *le Tasse* peu de ces comparaisons nouvelles.

de tous les poëmes épiques, la Henriade est celui où j'en ai vu davantage.

Il élève sa voix, on murmure, on s'empresse;
On l'entoure, on l'écoute, et le tumulte cesse;
Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
Quand les vents apaisés ne troublent plus les eaux,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la vague obéissante.
Tel paraissait Potier, dictant ses justes lois,
Et la confusion se taisait à sa voix.

Rien encore de plus neuf que cette comparaison d'un combat de d'*Aumale* et de *Turenne*.

On se plaît à les voir s'observer et se craindre,
S'avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre.
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du soleil la lumière éclatante,
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
Et se rompant encor par des chemins divers,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.

Voilà comme un véritable poëte fait servir toute la nature à embellir son ouvrage, et comme la science la plus épineuse devient entre ses mains un ornement; mais j'avoue que je suis plus transporté encore de ces comparaisons moins recherchées et plus frappantes, prises des plus grands objets de la nature, lesquels pourtant n'avaient pas été mis en œuvre.

Sur les pas des deux chefs alors en même temps
On voit des deux partis voler les combattans:
Ainsi lorsque des monts separés par Alcide,
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,

Soudain les flots émus des deux profondes mers
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs.
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.

La Henriade eſt encore le ſeul poëme où j'aie remarqué des comparaiſons tirées de l'hiſtoire et de la Bible; mais c'eſt une hardieſſe que je ne voudrais pas qu'on imitât ſouvent; et il n'y a que très-peu de points d'hiſtoire, très-connus et très-familiers, qu'on puiſſe employer avec ſuccès. J'aime mieux les objets tirés de la nature. Que je vois avec plaiſir *Mornay* vertueux à la cour, comparé à la fontaine Aréthuſe !

Belle Aréthuſe, ainſi ton onde fortunée
Roule au ſein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un criſtal toujours pur, et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Voici une comparaiſon qui me plaît encore davantage, parce qu'elle renferme à la fois deux objets comparés à deux autres objets. C'eſt dans une épître ſur l'envie. Il s'agit de gens de lettres qui ſe déchirent mutuellement par des ſatires, et de ceux qui, plus dignes de ce nom, ne ſont occupés que du progrès de l'art, qui aiment juſqu'à leurs rivaux et qui les encouragent.

C'eſt ainſi que la terre avec plaiſir raſſemble
Ces chênes, ces ſapins qui s'élèvent enſemble.
Un ſuc toujours égal eſt préparé pour eux ;
Leur pied touche aux enfers, leur cime eſt dans les cieux;
Leur tronc inébranlable, et leur pompeuſe tête,
Réſiſte en ſe touchant aux coups de la tempête.

Ils vivent l'un par l'autre ; ils triomphent du temps,
Tandis que fous leur ombre on voit de vils ferpens
Se livrer en fifflant des guerres inteftines,
Et de leur fang impur arrofer leurs racines.

Il y a très-peu de comparaifons dans ce goût ; il n'eft rien de plus rare que de rencontrer dans la nature un affemblage de phénomènes qui reffemble à d'autres, et qui produife en même temps de belles images : de telles beautés font fort au-deffus de la poéfie ordinaire et transportent un homme de goût.

J'ai été étonné de ne trouver prefque point de comparaifons dans les odes de *Rouffeau*, voici prefque les feules.

Ainfi que le cours des années
Se forme de jours et de nuits,
Le cercle de nos deftinées
Eft marqué de joie et d'ennuis.

Outre que cette idée eft fort commune, *le cercle marqué de joie* me paraît une expreffion vicieufe ; et la *joie*, au fingulier, oppofée aux *ennuis* en pluriel, me paraît un grand défaut.

Il y a dans la même ode une efpèce de comparaifon plus ingénieufe, qui roule fur le même fujet.

Jupiter fit l'homme femblable
A ces deux jumeaux que la Fable
Plaça jadis au rang des Dieux ;
Couple de déités bizarre,
Tantôt habitant du Ténare,
Et tantôt citoyen des cieux.

Il y a de l'efprit dans cette idée ; mais je ne fais fi les chagrins et les plaifirs de cette vie nous

mettent en effet dans le ciel et dans l'enfer. Cette expression semblerait plus convenable dans la bouche d'un homme passionné, qui exagererait ses tourmens et ses satisfactions. DIEU n'a point fait l'homme dans cette vie pour être tantôt dans la béatitude céleste, et tantôt dans les peines infernales ; et de plus, *Castor* et *Pollux*, en jouissant de l'immortalité, six mois chez *Jupiter*, et six mois chez *Pluton*, ne passaient pas de la joie à la douleur, mais seulement d'un hémisphere à l'autre. Il est essentiel qu'une comparaison soit juste ; toutefois, malgré ce défaut, cette idée a quelque chose de vif de neuf et de brillant, qui fait plaisir au lecteur.

Voici la seule comparaison que je trouve après celle-ci dans les odes de *Rousseau*. C'est dans l'ode qu'il fit après une maladie. Il compare son corps à un arbre renversé par terre.

Tel qu'un arbre stable et ferme,
Quand l'hiver, par sa rigueur,
De la sève qu'il renferme
A refroidi la vigueur ;
S'il perd l'utile assistance
Des appuis, dont la constance
Soutient ses bras relâchés ;
Sa tête altière et hautaine
Cachera bientôt l'arène
Sous ses rameaux desséchés.

Je souhaiterais dans ces vers plus d'harmonie et des expressions plus justes. *La constance de appuis qui soutient des bras relâchés*, est une expression barbare. Le plus grand défaut de cette

comparaison eſt de n'être pas fondee. Il n'arrive jamais qu'on étaye un arbre que l'hiver a gelé. Tant de fautes dans un poëte de réputation doivent rendre les écrivains extrêmement circonſpects, et leur faire voir combien l'art d'écrire en vers eſt difficile.

Il y a de très-belles comparaiſons dans *Milton*; mais leur principal mérite vient de la neceſſité où il eſt de comparer les objets étonnans et giganteſques qu'il repréſente, aux objets plus naturels et plus petits qui nous ſont familiers. Par exemple, en fesant marcher *Satan*, qui eſt d'une taille énorme, il le fait appuyer ſur une lance, et il compare cette lance au mât d'un grand navire; au lieu que nous comparons le canon à la foudre, il compare le tonnerre à notre artillerie. Ainſi toutes les fois qu'il parle du ciel et de l'enfer, il prend ſes ſimilitudes ſur la terre. Son ſujet l'entraînait naturellement à des comparaiſons qui ſont toutes d'une eſpèce oppoſée à l'eſpèce ordinaire; car nous tâchons, autant qu'il eſt en nous, de comparer les choſes à des objets plus relevés qu'elles; et il eſt, comme j'ai dit, forcé à une manière contraire.

Un vice impardonnable dans les comparaiſons, et toutefois trop ordinaire, eſt le manque de juſteſſe. Il n'y a pas long-temps que j'entendis à un opéra nouveau un morceau qui me parut ſurprenant.

> Comme un zéphyr qui careſſe
> Une fleur ſans s'arrêter,

Une volage maîtreſſe
S'empreſſe de nous quitter.

Aſſurément des careſſes conſtantes, et ſans s'arrêter, faites à la même fleur, ſont le ſymbole de la fidélité, et ne reſſemblent en rien à une maîtreſſe volage. L'auteur a été emporté par l'idée du zéphyr, qui d'ordinaire ſert de comparaiſon aux inconſtances : mais il le peint ici, ſans y penſer, comme le modèle des ſentimens les plus fidelles ; et à la honte du ſiècle, ces abſurdités paſſent à la faveur de la muſique. Concluons que toute comparaiſon doit être juſte, agréable, et ajouter à ſon objet, en le rendant plus ſenſible.

DIALOGUES EN VERS.

L'ART du dialogue conſiſte à faire dire à ceux qu'on fait parler, ce qu'ils doivent dire en effet. N'eſt-ce que cela, me répondra-t-on ? Non, il n'y a pas d'autre ſecret ; mais ce ſecret eſt le plus difficile de tous. Il ſuppoſe un homme qui a aſſez d'imagination pour ſe transformer en ceux qu'il fait parler, aſſez de jugement pour ne mettre dans leur bouche que ce qui convient, et aſſez d'art pour intéreſſer.

Le premier genre du dialogue, ſans contredit, eſt celui de la tragédie : car non-ſeulement il y a une extrême difficulté à faire parler des princes convenablement ; mais la poéſie noble et naturelle, qui doit animer ce dialogue, eſt encore la choſe du monde la plus rare.

Le

Le dialogue eſt plus aiſé en comédie; et cela eſt ſi vrai, que preſque tous les auteurs comiques dialoguent aſſez bien. Il n'en eſt pas ainſi dans la haute poéſie. *Corneille* lui-même ne dialogue point comme il faut dans huit ou neuf pièces. Ce ſont de longs raiſonnemens embarraſſés. Vous n'y retrouverez poin ce dialogue vif et touchant du Cid.

LE CID.

Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir de ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CLIMENE.

Va, je ne te hais point.

LE CID.

Tu le dois.

CLIMENE.

Je ne puis.

LE CID.

Crains-tu ſi peu la honte et ſi peu les faux bruits?

Le chef-d'œuvre du dialogue eſt encore une ſcène dans les Horaces.

HORACE.

Albe vous a nommé. Je ne vous connais plus.

CURIACE.

Je vous connais encore, et c'eſt ce qui me tue, etc.

Peu d'auteurs ont ſu imiter les éclairs vifs de ce dialogue preſſant et entre-coupé. La tendre molleſſe et l'élégance abondante de *Racine*, n'ont guère de ces traits de répartie et de replique en deux ou trois mots, qui reſſemblent à des coups d'eſcrime, pouſſés et parés preſqu'en même temps.



Je n'en trouve guère d'exemples que dans l'Œdipe nouveau.

OEDIPE.

J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

OEDIPE.

Je le suis par le crime.

JOCASTE.

Il eſt involontaire.

OEDIPE.

N'importe, il eſt commis.

JOCASTE.

O comble de miſère!

OEDIPE.

O trop fatal hymen! O feux jadis ſi doux!

JOCASTE.

Ils ne ſont point éteints; vous êtes mon époux.

OEDIPE.

Non, je ne le ſuis plus, etc.

Il y a cent autres beautés de dialogue dans le peu de bonnes pièces qu'a données *Corneille*; et toutes celles de *Racine*, depuis Andromaque, en ſont des exemples continuels.

Les autres auteurs n'ont point ainſi l'art de faire parler leurs acteurs. Ils ne s'entendent point, ils ne ſe répondent point pour par la plupart. Ils manquent de cette logique ſecrète qui doit être l'ame de tous les entretiens, et même des plus paſſionnés.

Nous avons deux tragédies qui ſont plus remplies de terreur, et qui, par des ſituations intéreſſantes, touchent le ſpectateur autant que celles

de *Corneille*, de *Racine* et de *Voltaire*. C'est Electre et Radamifte ; mais ces pièces étant mal dialoguées et mal écrites, à quelques beaux endroits près, ne feront jamais mifes au rang des ouvrages claffiques qui doivent former le goût de la jeuneffe ; c'eft pourquoi on ne les cite jamais quand on cite les écrivains purs et châtiés.

Le lecteur eft au fupplice, lorfque dès les premières fcènes il voit dans Electre, *Arcas* qui dit à cette princeffe :

> Loin de faire éclater le trouble de votre ame,
> Flattez plutôt d'Itis l'audacieufe flamme ;
> Faites que votre hymen fe diffère d'un jour,
> Peut-être verrons-nous Orefte de retour.

Outre que ces vers font durs et fans liaifon, quels fens prefentent-ils ? ne pourrait-on pas flatter la paffion d'*Itis* en montrant du trouble ? Ce n'eft même que par fon trouble qu'une fille peut flatter la paffion de fon amant. Il fallait dire : *Loin de faire voir vos terreurs, flattez Itis ;* mais quelle liaifon y a-t-il entre flatter la flamme d'*Itis*, et faire que fon hymen avec *Itis* fe diffère ? Il n'y a là ni raifonnement ni diction, et rien n'eft plus mauvais.

Enfuite *Electre* dit à *Itis :*

> Dans l'état où je fuis, toujours trifte, quels charmes
> Peuvent avoir des yeux prefqu'éteints dans les larmes.
> Porte ailleurs ton amour, et refpecte mes pleurs.

EGISTE.

> Ah ! ne m'enviez pas cet amour, inhumaine,
> Ma tendreffe ne fert que trop bien votre haine.

Ce n'eft pas là répondre. Que veut dire *ne*



m'enviez pas mon amour? En quoi *Electre* peut-elle envier cet amour? Cela eſt inintelligible et barbare.

Clitemneſtre vient enſuite qui demande au jeune *Itis*, ſi ſa fille *Electre* ſe rend enfin à la paſſion de ce jeune homme, et elle menace *Electre*, en cas de réſiſtance. *Itis* dit alors à *Clitemneſtre*:

Je ne puis la contraindre, et mon eſprit confus...

Clitemneſtre répond:

Par ce raiſonnement je connais vos refus.

Mais *Itis* n'a fait là aucun raiſonnement. Il dit en un vers ſeulement, *qu'il ne peut contraindre Electre.*

Il fallait faire raiſonner *Itis*, pour lui reprocher ſon raiſonnement. Enfin quand le tyran arrive, il demande encore à *Clitemneſtre* ſi *Electre* conſent au mariage?

Electre répond:

Oui, pour ce grand hymen ma main eſt toute prête;
Je n'en veux diſpoſer qu'en faveur de ton ſang,
Et je la garde à qui te percera le flanc.

Quelle froide et impertinente pointe! *Je n'en veux diſpoſer qu'en faveur de ton ſang.* Cela s'entendrait naturellement, *en faveur de ton fils.* Et ici cela veut dire, en faveur de ton *ſang que je veux faire couler.* Y a-t-il rien de plus pitoyable que cette équivoque.

Egiſte répond à cette pointe déteſtable:

Cruelle, ſi mon fils n'arrêtait ma vengeance,
J'éprouverais bientôt juſqu'où va ta conſtance.

Mais il n'a pas été ici queſtion de *conſtance.* Il veut dire apparemment, je me vengerais de

toi, en éprouvant ta constance dans les supplices : mais *je me vengerais*, suffit ; et *jusqu'où va ta constance*, n'est que pour la rime.

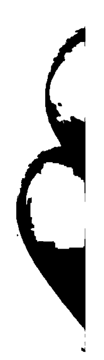
Après cela *Egiste* quitte *Clitemnestre* en lui disant :

Mais ma fille paraît, Madame, je vous laisse,
Et je vais travailler au repos de la Grèce.

Quand on dit : quelqu'un *paraît*, *je vous laisse* ; cela fait entendre que ce quelqu'un est notre ennemi, ou qu'on a des raisons pour ne pas paraître devant lui ; mais point du tout, c'est ici de sa propre fille dont il parle. Quelle raison a-t-il donc pour s'en aller ? *Il va travailler*, dit-il, *au repos de la Grèce* ; mais on n'a pas dit encore un seul mot du repos ou du trouble de la Grèce. Enfin cette fille qui vient là, aussi mal-à-propos que son père est sorti, termine l'acte, en racontant à sa confidente qu'elle est amoureuse. Elle le dit en vers inintelligibles, et finit par dire :

Allons trouver le roi ;
Fesons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

Quelle raison, je vous prie, de *faire tout pour l'amour*, *si l'amour ne fait rien pour elle*. Quel jeu de mots, indigne d'une soubrette de comédie. Si je voulais examiner ici toute la pièce, on ne verrait pas une page qui ne fût pleine de pareils défauts. Ce n'est point ainsi que dialogue *Sophocle* ; et il n'a point sur-tout défiguré ce sujet tragique par des amours postiches, par une *Iphianasse* et un *Itis*, personnages ridicules. Il faut que le sujet soit bien beau pour avoir réussi au théâtre, malgré tous les défauts de l'auteur ; mais aussi il faut



convenir qu'il a ſu très-bien conſerver cette ſombre horreur, qui doit régner dans la pièce d'Electre, et qu'il y a des ſituations touchantes, des reconnaiſſances qui attendriſſent plus que les plus belles ſcènes de *Racine*, leſquelles ſont ſouvent un peu froides, malgré leur élégance.

M. de *Voltaire* dialogue infiniment mieux que M. de *Crébillon*, de l'aveu de tout le monde ; et ſon ſtyle eſt ſi ſupérieur, que dans quelques-unes de ſes pièces comme dans Brutus et dans Jules-Céſar, je ne crains point de le mettre à côté du grand *Corneille*, et je n'avance rien là que je ne prouve. Voyons les mêmes ſujets traités par eux. Je ne parle pas d'Œdipe, car il eſt ſans difficulté que l'Œdipe de *Corneille* n'approche pas de l'autre. Mais choiſiſſons dans Cinna et dans Brutus des morceaux qui aient le même fonds de penſées.

Cinna parlant à *Auguſte*.

J'oſe dire, Seigneur, que par tous les climats,
Ne ſont pas bien reçus toutes ſortes d'Etats ;
Chaque peuple a le ſien conforme à ſa nature,
Qu'on ne ſaurait changer ſans lui faire une injure.
Telle eſt la loi du ciel, dont la ſage équité,
Sème dans l'univers cette diverſité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reſte des Grecs la liberté publique.
Les Parthes, les Perſans veulent des ſouverains ;
Et le ſeul conſulat eſt bon pour les Romains.

1°. *Toutes ſortes d'Etats reçus par tous les climats*, n'eſt pas une bonne expreſſion, attendu qu'un Etat eſt toujours Etat, quelque forme de

gouvernement qu'il ait. De plus on n'eſt point reçu par un climat.

2°. Ce n'eſt point une injure qu'on fait à un peuple en changeant ſes lois. On peut lui faire tort, on peut le troubler ; mais *injure* n'eſt pas le terme convenable et propre.

3°. *Les Macédoniens aiment le monarchique.* Il ſous-entend l'Etat monarchique. Mais ce mot *Etat* ſe trouvant trop éloigné, le *monarchique* eſt là un terme vicieux, un adjectif ſans ſubſtantif.

Que dans tous vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès, vous ſoit toujours ſacrée.

Tout ce morceau d'ailleurs eſt très-proſaïque.

Il eſt très-utile d'éplucher ainſi les fautes de ſtyle et de langage où tombent les meilleurs auteurs, afin de ne point prendre leurs manquemens pour des règles ; ce qui n'arrive que trop ſouvent aux jeunes gens et aux étrangers.

Brutus le conſul, dans la tragédie de ce nom, s'exprime ainſi dans un cas fort approchant.

Arons, il n'eſt plus temps, chaque Etat a ſes lois,
Qu'il tient de ſa nature et qu'il change à ſon choix :
Eſclaves de leurs rois, et même de leurs prêtres,
Les Toſcans ſemblent nés pour ſervir ſous des maîtres,
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'univers fût eſclave comme eux.
La Grèce entière eſt libre, et la molle Ionie,
Sous un joug odieux languit aſſujettie....
Rome eut ſes ſouverains, mais jamais abſolus.
Son premier citoyen fut le grand Romulus.
Nous partagions le poids de ſa grandeur ſuprême,

Numa qui fit nos lois y fut foumis lui-même.
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix, etc.

J'avoue hardiment que je donne ici la préférence au ftyle de *Brutus*.

Après ces quatre tragiques, je n'en connais point qui méritent la peine d'être lus ; d'ailleurs il faut fe borner dans les lectures. Il n'y a dans *Corneille* que cinq ou fix pièces qu'on doive ou plutôt qu'on puiffe lire ; il n'y a que l'Electre et le Radamifte chez M. *Crébillon*, dont un homme qui a un peu d'oreille puiffe foutenir la lecture ; mais pour les pièces de *Racine*, je confeille qu'on les life toutes très-fouvent, hors *les Frères ennemis*.

DIALOGUES

EN PROSE.

Les premiers dialogues fupportables qu'on ait écrit en profe dans notre langue, font ceux de *la Mothe le Vayer* ; mais ils ne peuvent en aucune manière être comparés à ceux de M. de *Fontenelle*. J'avouerai auffi que ceux de M. de *Fontenelle* ne peuvent être comparés à ceux de *Cicéron* ni à ceux de *Galilée*, pour le fonds et la folidité.

Il femble que cet ouvrage ne foit fait uniquement que pour montrer de l'efprit. Tout le monde veut en avoir, et on croit en faire provifion quand on lit ces dialogues. Ils font écrits avec de la légéreté et de l'art ; mais il me femble qu'il faut les lire avec beaucoup de précaution, et qu'ils font remplis de penfées fauffes.

Un esprit juste et sage ne peut souffrir que la courtisane *Phriné* se compare à *Alexandre*, et qu'elle lui dise : *Si vous êtes un aimable conquérant, je suis une aimable conquérante ; que les belles sont de tous pays, et que les rois n'en sont pas* etc.

Rien n'est plus faux que de dire que *les hommes se défendraient trop bien, si les femmes les attaquaient* ; toute cette métaphysique d'amour ne vaut rien, parce qu'elle est frivole et qu'elle n'est pas vraie.

Rien n'est beau que le vrai. Le vrai seul est aimable.

Il est encore très-faux qu'il n'y ait pas de siècles plus méchans les uns que les autres. Le dixième siècle à Rome était certainement beaucoup plus pervers que le dix-huitième. Il y a cent exemples pareils.

Il n'est pas plus vrai *qu'avoir de l'esprit soit uniquement un hasard* ; car c'est principalement la culture qui forme l'esprit, et si cela n'était pas ainsi, un paysan en aurait autant que l'homme du monde le plus cultivé.

Rien n'est encore plus faux que ce qu'on met dans la bouche d'*Elisabeth* d'Angleterre, parlant au duc d'*Alençon*. Elle veut lui persuader qu'il a été heureux, parce qu'il a manqué quatre fois la royauté. *Toujours des imaginations*, dit-elle, *des espérances, et jamais de réalité : voilà votre bonheur ; vous n'avez fait que vous préparer à la royauté pendant toute votre vie, comme je n'ai fait pendant toute la mienne que me préparer au mariage.*

Qu'elle pitié de comparer la fureur de régner du

duc d'*Alençon*, et les malheurs horribles qu'elle lui causa, avec les petits artifices de la reine *Elisabeth*, pour ne se point marier. Quelle fausseté de prétendre que le bonheur consiste dans des espérances si cruellement confondues. Enfin est-il rien de plus faux que ces paroles : *Voilà ce bonheur dont vous ne vous êtes point aperçu.* Un bonheur qu'on ne sent point peut-il être un bonheur ?

Il est honteux pour la nation, que ce livre frivole, rempli d'un faux continuel, ait séduit si long-temps.

Voici encore une pensée aussi fausse que recherchée. " Mais songez que l'honneur gâte tout en
» amour, dès qu'il y en entre. D'abord c'est l'hon-
» neur des femmes qui est contraire aux intérêts
» des amans ; et puis du débris de cet honneur-
» là, les amans s'en composent un autre, qui est
» fort contraire aux intérêts des femmes. Voilà
» ce que c'est que d'avoir mis l'honneur d'une
» partie dont il ne devait point être. "

Quel style ! un *bonneur qui est de la partie.* Mais rien ne paraît encore plus faux et plus mal placé que *Faustine*, qui se compare à *Marcus Brutus*, et prétend avoir eu autant de courage en fesant des infidélités à *Marc-Aurèle* son mari, que *Brutus* en eut en tuant l'usurpateur de Rome. *Je voulais*, dit-elle, *effrayer tellement tous les maris*, que personne *n'osât songer à l'être*, *après l'exemple de Marc-Aurèle.* Y a-t-il rien de plus éloigné de la raison qu'une telle pensée.

Y a-t-il rien de plus mauvais goût et de plus indécent, que de mettre en parallèle le Virgile travesti de *Scarron* avec l'Enéide, et de dire que

le magnifique et le ridicule sont si voisins qu'ils se touchent ? On reconnaît trop à ce trait le méprisable dessein d'avilir tous les génies de l'antiquité, et de faire valoir, je ne sais quel style compassé et bourgeois, aux dépens du noble et du sublime.

Pourquoi dire, *si par malheur la vérité se montrait telle qu'elle est, tout serait perdu.* Le contraire n'est-il pas d'une vérité reconnue ?

Cette pensée-ci n'est-elle pas aussi fausse que les autres. *Il y aurait trop d'injustice à souffrir qu'un siècle eût plus de plaisir qu'un autre.* N'est-il pas évident que le siècle de *Louis XIV*, dans lequel on a perfectionné tous les arts aimables, et toutes les commodités de la vie, a fourni plus de plaisirs que le siècle de *Charles IX* et de *Henri III* ? Est-il bien raisonnable de faire dire par *Julie de Gonzague* à *Soliman*, qui fait le sophiste avec elle : *A un certain point, la vanité est un vice ; un peu en deçà, c'est une vertu.* Voilà la première fois qu'on a donné ce nom à la vanité ; et les raisonnemens entortillés de ce dialogue ne prouveront jamais cette nouvelle morale.

Autre fausseté. *Qui veut peindre pour l'immortalité, doit peindre des sots.* Les grands poëtes et les grands historiens n'ont point peint des sots. *Molière* même, que l'on fait parler ici, n'aurait point peint pour la postérité, s'il n'avait mis que la sottise sur le théâtre.

Mais ce que je trouve de plus faux que tout cela, c'est la duchesse de *Valentinois* se comparant à *César*, parce qu'elle a été aimée étant vieille.

Des pensées si puériles et si propres à révolter

tous les esprits sensés, n'ont pu cependant empêcher le succès du livre, parce que les pensées fines et vraies y sont en grand nombre; et quoiqu'elles se trouvent pour la plupart dans *Montagne* et dans beaucoup d'autres auteurs, elles ont le mérite de la nouveauté dans les dialogues de *Fontenelle*, par la manière dont il les enchâsse dans des traits d'histoire intéressans et agréables. Si ce livre doit être lu avec précaution, comme je l'ai dit, il peut être lu aussi avec plaisir, et même avec fruit, par tous ceux qui aimeront la délicatesse de l'esprit, et qui sauront discerner l'agréable d'avec le forcé, le vrai d'avec le faux, le solide d'avec le puéril, mêlés à chaque page dans ce livre ingénieux.

Le malheur de ce livre, et de ceux qui lui ressemblent, est d'être écrit uniquement pour faire voir qu'on a de l'esprit. Le célèbre professeur *Rollin* avait grande raison de comparer les ouvrages utiles aux arbres que la nature produit avec peine, et les ouvrages de pur esprit aux fleurs des champs, qui croissent et qui meurent si vite. La perfection consiste, comme dit *Horace*, à joindre les fleurs aux fruits.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

DESCRIPTION DE L'ENFER.

On voit dans tous les poëtes épiques des descriptions de l'enfer. Il y en a une aussi dans la Henriade, au septième chant; mais comme elle est fort longue, et entremêlée de beaucoup d'autres idées, j'aime mieux y renvoyer le lecteur. J'en comparerai seulement quelques endroits avec ce que dit le Télémaque sur le même sujet.

" Dans cette peine, il entreprit de descendre „ aux enfers par un lieu célèbre qui n'était pas „ éloigné du camp; on l'appelait *Acherontia*, à „ cause qu'il y avait en ce lieu une caverne affreuse, „ *de laquelle* on descendait sur les rives de l'Achéron, „ *par lequel* les dieux mêmes craignent de „ jurer. La ville était sur un rocher, posée comme „ un nid sur le haut d'un arbre; au pied de ce „ rocher, on trouvait la caverne, *de laquelle* les „ timides mortels n'osaient approcher. Les bergers „ avaient soin d'en détourner leurs troupeaux. La „ vapeur soufrée du marais Stygien, qui s'exhalait „ sans cesse par cette ouverture, empestait l'air. „ *Tout autour* il ne croissait ni herbes ni fleurs. „ On n'y sentait jamais les doux zéphyrs, ni les „ grâces naissantes du printemps, ni les riches „ dons de l'automne. La terre aride y languissait. „ On y voyait seulement quelques arbustes „ dépouillés, et quelques cyprès funestes. „ Au loin même, *tout à l'entour*, *Cérès*

„ refusait aux laboureurs ses moissons dorées.
„ *Bacchus* semblait en vain y promettre ses doux
„ fruits. Les grappes de raisin se desséchaient au
„ lieu de mûrir. Les nayades tristes ne fesaient
„ point couler une onde pure. Leurs *flots* étaient
„ toujours *amers* et troubles. Les oiseaux ne
„ chantaient jamais *dans* cette terre hérissée de
„ ronces et d'épines, et n'y trouvaient aucun
„ bocage pour se retirer. Ils allaient chanter
„ leurs amours sous un ciel plus doux. Là, on
„ n'entendait que les croassemens des corbeaux,
„ et la voix lugubre des hiboux. L'herbe même
„ y était *amère*, et les troupeaux qui la paissaient
„ ne sentaient point la douce joie qui les fait
„ bondir. Le taureau fuyait la génisse. Le berger,
„ tout abattu, oubliait sa musette et sa flûte.

„ De cette caverne sortait de temps en temps
„ une fumée noire et épaisse, qui fesait une
„ espèce de nuit au milieu du jour. Les peuples
„ voisins redoublaient alors leurs sacrifices pour
„ apaiser les divinités infernales. Mais souvent
„ les hommes à la fleur de leur âge, et dès leur
„ plus tendre jeunesse, étaient les seules vic-
„ times que ces divinités cruelles prenaient
„ plaisir à *immoler* par une funeste *contagion*.

„ C'est-là que *Télémaque* résolut de chercher
„ le chemin de la sombre demeure de *Pluton*.
„ *Minerve* qui veillait sans cesse sur lui, et qui
„ le couvrait de son égide, lui avait rendu
„ *Pluton* favorable. *Jupiter* même, à la prière
„ de *Minerve*, avait ordonné à *Mercure*, qui
„ descend tous les jours aux enfers pour livrer

„ à *Caron* un certain nombre de morts, de
„ dire au roi des ombres qu'il laiſſât entrer le
„ fils d'*Ulyſſe* dans ſon empire.

„ *Télémaque* ſe dérobe du camp pendant la
„ nuit. Il marche à la clarté de la lune, et il
„ invoque cette puiſſante divinité, qui étant
„ dans le ciel l'aſtre brillant de la nuit, et ſur
„ terre la chaſte *Diane*, eſt aux enfers la redou-
„ table *Hécate*. Cette divinité écouta favora-
„ blement ſes vœux, parce que ſon cœur était
„ pur, et qu'il était conduit par l'amour pieux
„ qu'un fils doit à ſon père. A peine fut-il
„ auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit
„ l'empire ſouterrain mugir. La terre tremblait
„ ſous ſes pas. Le ciel s'arma d'éclairs et de
„ feux, qui ſemblaient tomber ſur la terre. Le
„ jeune fils d'*Ulyſſe* ſentit ſon cœur ému, et
„ tout ſon corps était couvert d'une ſueur glacée;
„ mais ſon courage le ſoutint. Il leva les mains
„ et les yeux au ciel. Grands Dieux! s'écria-t-il,
„ j'accepte ces préſages que je crois heureux.
„ Achevez votre ouvrage. Il dit, et redoublant
„ ſes pas, il ſe préſenta hardiment. Auſſitôt la
„ fumée épaiſſe qui rendait l'entrée de la caverne
„ funeſte à tous les animaux dès qu'ils en appro-
„ chaient, ſe diſſipe; l'*odeur empoiſonnée* ceſſa
„ pour un peu de temps. *Télémaque* entra ſeul;
„ car quel autre mortel eût oſé le ſuivre? Deux
„ Crétois qui l'avaient accompagné juſqu'à une
„ certaine diſtance de la caverne, et auxquels il
„ avait confié ſon deſſein, demeurèrent trem-
„ blans et à demi-morts, aſſez loin de-là dans



„ le temple, fefant des vœux, et n'efpérant
„ plus de revoir *Télémaque.*
„ Cependant le fils d'*Ulyffe*, l'épée à la main,
„ s'enfonce dans ces ténèbres horribles; bientôt
„ il aperçoit une faible et fombre lueur, telle
„ qu'on la voit pendant la nuit fur la terre. Il
„ remarque les ombres légères qui voltigent
„ autour de lui; il les écarte avec fon épée;
„ enfuite il voit les triftes bords du fleuve maré-
„ cageux, dont les eaux bourbeufes et dorman-
„ tes ne font que tournoyer. Il découvre fur
„ ce rivage une foule innombrable de morts
„ privés de la fépulture, qui fe préfentent en
„ vain à l'impitoyable *Caron:* ce dieu, dont la
„ vieilleffe éternelle eft toujours trifte et cha-
„ grine, mais pleine de vigueur, les menace,
„ les repouffe, et admet d'abord dans fa barque
„ le jeune Grec. "

On ne faurait approuver que ce *Télémaque* defcende aux enfers de fon plein gré, comme on fait un voyage ordinaire. Il me femble que c'eft-là une grande faute; en effet, cette defcription a l'air d'un récit de voyageur plutôt que de la peinture terrible qu'on devait attendre. Rien n'eft fi petit que de mettre à l'entrée de l'enfer des grappes de raifin qui fe deffèchent. Toute cette defcription eft dans un genre trop médiocre, et il y règne une abondance de chofes petites, comme dans la plupart des lieux communs dont le Télémaque eft plein.

Je ne fais s'il eft permis dans un poëme chrétien de faire aller les faints aux enfers; mais il

eft

eft beaucoup mieux d'y faire tranfporter *Henri IV* en fonge par *St Louis*, que fi ce héros y allait en effet fans y être entraîné par une puiffance fupérieure.

Henri, dans ce moment, d'un vol précipité,
Eft par un tourbillon dans l'efpace emporté,
Vers un féjour informe, aride, affreux, fauvage,
De l'antique chaos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces foleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très-haut, comme lui bienfefans.
Sur cette terre horrible et des anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affreufe mort, et la confufion,
Y femblent établir leur domination.
Là gît la fombre Envie, à l'œil timide et louche,
Verfant fur des lauriers les poifons de fa bouche:
Le jour bleffe fes yeux dans l'ombre étincelans.
Trifte amante des morts, elle hait les vivans.
Elle aperçoit Henri, fe détourne et foupire.
Auprès d'elle eft l'Orgueil, qui fe plaît et s'admire.
La Faibleffe, au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède aux crimes, et détruit les vertus;
L'Ambition fanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'efclaves entourée;
La tendre Hypocrifie, aux yeux pleins de douceur,
(Le ciel eft dans fes yeux, l'enfer eft dans fon cœur;)
Le faux Zèle étalant fes barbares maximes
Et l'Intérêt enfin, père de tous les crimes.

Je dirai hardiment que j'aime mieux cette peinture des vices, qui de tout temps ont ouvert aux miférables mortels l'entrée de cette horrible demeure, que la defcription de *Virgile*, dans

laquelle il met les remords vengeurs, avec la Crainte, la Faim, et la Pauvreté.

Luctus et ultrices posuêre cubilia Curæ,
Et Metus, et malesuada Fames, et turpis Egestas.

La pauvreté mène moins aux enfers que la richesse; mais je ne peux supporter la description bizarre et bigarrée que fait *Rousseau*.

L'ordre donné, la séance réglée,
Et des démons la troupe rassemblée;
Furent assis les sombres députés,
Selon leur ordre, emplois, et dignités.
Au premier rang, le ministre Asmodée,
Et Belzébuth à la face échaudée,
Et Bélial, puis les diables mineurs,
Juges, préfets, intendans, gouverneurs,
Représentans le tiers-état du gouffre.
Alors assis sur un trône de soufre,
Lucifer *tousse*, et fesant un signal,
Tint ce discours au sénat infernal.

. . . .

„ Quel noir complot, quels ressorts inconnus
„ Font aujourd'hui tarir mes revenus?
„ Depuis un mois assemblant mes ministres,
„ J'ai feuilleté mes journaux, mes regiſtres;
„ De jour en jour l'enfer perd de ses droits;
„ Le diable oisif y souffle dans ses doigts. (1)

Il règne dans cette peinture un mélange de terrible et de ridicule, et même de plusieurs

(1) S'il reste encore des gens de lettres qui croient de bonne foi *J. B. Rousseau* un poëte égal ou supérieur à M. de *Voltaire*, nous les exhortons à comparer cette description de l'enfer avec le cinquième chant de la Pucelle.

ftyles, lequel n'eft point convenable au fujet. La chute de l'homme, que l'auteur traite férieufement, ne peut admettre le bas comique. Il fallait imiter plutôt l'énergie outrée de *Milton*, et la beauté du *Taſſe*. *Une face échaudée*, *des diables mineurs*, *Lucifer qui touſſe*, *des démons ſoufflant dans leurs doigts*, ne font pas un début décent, pour arriver à l'amour de DIEU qui eft traité dans cette pièce. C'eft une grimace ; c'eft le fac de *Scapin* dans le Mifanthrope. Chaque chofe doit être traitée dans le ftyle qui lui eft propre ; et il y a de la dépravation de goût à mêler ainfi les ftyles. Cette remarque eft très-importante pour les étrangers, et pour les jeunes gens, qui ne peuvent d'abord difcerner s'il y a des termes bas dans un fujet noble, et voir que le fujet eft par-là défiguré.

EPIGRAMME.

L'EPIGRAMME ne doit pas être placée dans un plus haut rang que la chanfon.

L'épigramme plus libre, en fon tour plus borné,
N'eft fouvent qu'un bon mot de deux rimés orné.

Mais je ne confeillerais à perfonne de s'adonner à un genre qui peut apporter beaucoup de chagrin avec peu de gloire. Ce fut par-là malheureufement qu'un célèbre poëte de nos jours commença à fe diftinguer. Il n'avait réuffi ni à l'opéra ni au théâtre comique. Il fe dédommagea d'abord par l'épigramme ; et ce fut la fource de toutes fes fautes et de tous fes malheurs. La plupart des



fujets de fes petits ouvrages font même fi licencieux, et repréfentent un débordement de mœurs fi horribles, qu'on ne peut trop s'élever contre des chofes fi déteftables, et je n'en parle ici que pour détourner de ce malheureux genre les jeunes gens qui fe fentent du talent. La débauche et la facilité qu'on trouve à rimer des contes libertins, n'entraînent que trop la jeuneffe; mais on en rougit dans un âge plus mûr. Il faut tâcher de fe conduire à vingt ans comme on fouhaiterait de s'être conduit quand on en aura quarante. L'obfcénité n'eft jamais du goût des honnêtes gens. Je prendrai dans *Rouffeau* le modèle du genre qui doit plaire à tous les bons efprits, même aux plus rigides; c'eft la paraphrafe de *totus mundus fabula eft.*

Ce monde-ci n'eft qu'un œuvre comique,
Où chacun fait des rôles différens.
Là fur la fcène en habit dramatique,
Brillent prélats, miniftres, conquérans,
Pour nous vil peuple affis aux derniers rangs,
Troupe futile et des grands rebutée,
Par nous d'en bas la pièce eft écoutée;
Mais nous payons, utiles fpectateurs;
Et fi la pièce eft mal repréfentée,
Pour notre argent nous fifflons les acteurs.

Il n'y a rien à reprendre dans cette jolie épigramme, que peut-être ce vers;

Troupe futile et des grands rebutée.

Il paraît de trop; il gâte la comparaifon des fpectateurs et des comédiens; car les comédiens font fort éloignés de méprifer le parterre.

Mais on voit par ce petit morceau, d'ailleurs achevé, combien l'auteur était condamnable de donner dans des infamies, dont aucune n'eſt ſi bien écrite que cette épigramme, auſſi délicate que décente.

Il faut prendre garde qu'il y a quelques épigrammes héroïques ; mais elles ſont en très-petit nombre dans notre langue. J'appelle *épigrammes héroïques*, celles qui préſentent à la fin une penſée ou une image forte et ſublime, en conſervant pourtant dans les vers la naïveté convenable à ce genre. En voici une dans *Marot*. Elle eſt peut-être la ſeule qui caractériſe bien ce que je dis.

Lorſque Maillard, juge d'enfer, menait
A Montfaucon Samblançay l'ame rendre,
A votre avis lequel des deux tenait
Meilleur maintien ? Pour vous le faire entendre,
Maillard ſemblait homme que mort va prendre,
Et Samblançay fut ſi ferme vieillard,
Que l'on cuidait pour vrai qu'il menât pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillard.

Voilà de toutes les épigrammes, dans le goût noble, celle à qui je donnerais la préférence. On a diſtingué les madrigaux des épigrammes ; les premiers conſiſtent dans l'expreſſion délicate d'un ſentiment, les ſeconds dans une plaiſanterie. Par exemple, on appelle madrigal, ces vers charmans de M. *Ferrand*:

Etre l'amour quelquefois je déſire,
Non pour régner ſur la terre et les cieux ;
Car je ne veux régner que ſur Thémire,
Seule elle vaut les mortels et les dieux ;

Non pour avoir un bandeau ſur les yeux;
Car de tout point Thémire m'eſt fidelle;
Mais ſeulement pour épuiſer ſur elle
Du dieu d'Amour et les traits et les feux.

Les épigrammes qui n'ont que le mérite d'offenſer, n'en ont aucun; et comme d'ordinaire c'eſt la paſſion ſeule qui les fait, elles ſont groſſières. Qui peut ſouffrir dans *Malherbe* :

Cocu de long, cocu de travers,
Sot au-delà de toutes bornes;
Comment te plains-tu de mes vers,
Toi qui ſouffres ſi bien les cornes?

Peut-être cette déteſtable épigramme réuſſit-elle de ſon temps; car le temps était fort groſſier, témoin les ſatires de *Régnier*, qui n'avaient aucune fineſſe et qui cependant furent goûtées.

Je ne ſais ſi cette épigramme-ci de *Rouſſeau* n'eſt pas auſſi condamnable.

L'uſure et la poéſie
Ont fait juſques aujourd'hui,
Du feſſe-matthieu de Brie,
Les délices et l'ennui.
Ce rimailleur à la glace
N'a fait qu'un pas de ballet,
Du châtelet au parnaſſe,
Du parnaſſe au châtelet.

Où eſt la plaiſanterie, où eſt le ſel, où eſt la fineſſe de dire crument, qu'un homme eſt un uſurier? Comment eſt-ce qu'on *fait un pas de ballet du châtelet au parnaſſe?* De plus, dans un épigramme il faut rimer richement. C'eſt un des mérites de ce petit poëme. La rime de *poéſie*,

avec *de Brie*, eſt mauvaiſe ; mais ce qu'il y a de plus mauvais dans cette épigramme, c'eſt la groſſièreté de l'injure.

Cette groſſièreté condamnable eſt un vice qui ſe rencontre trop ſouvent dans les pièces ſatiriques, dans les épîtres et allégories de cet auteur. Les termes de faquin, bélître, marouſle, et autres ſemblables, qui ne doivent jamais ſortir de la bouche d'un honnête homme, doivent encore moins être ſoufferts dans un auteur qui parle au public.

FABLE.

Au lieu de commencer ici par des morceaux détachés qui peuvent ſervir d'exemples, je commencerai par obſerver que les Français ſont le ſeul peuple moderne chez lequel on écrit élégamment des fables.

Il ne faut pas croire que toutes celles de *la Fontaine* ſoient égales. Les perſonnes de bon goût ne confondront point la FABLE DES DEUX PIGEONS, *deux pigeons s'aimaient d'amour tendre*, avec celle qui eſt ſi connue : *La cigale ayant chanté tout l'été*, ou avec celle qui commence ainſi : *Maître corbeau ſur un arbre perché* ; ce qu'on fait apprendre par cœur aux enfans, eſt ce qu'il y a de plus ſimple, et non pas de meilleur : les vers même qui ont le plus paſſé en proverbe, ne ſont pas toujours les plus dignes d'être retenus. Il y a incomparablement plus de perſonnes dans l'Europe qui ſavent par cœur : *J'appelle un chat un chat, et Rollet un fripon* ;

et beaucoup de pareils vers, qu'il n'y en a qui aient retenu ceux-ci.

Pour paraître honnête homme, en un mot, il faut l'être.
Il n'eſt point ici-bas de moiſſon ſans culture.
Celui-là fait le crime à qui le crime ſert.
Tout empire eſt tombé, tout peuple eut ſes tyrans.
Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.
C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux.
Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
Le crime a ſes héros, l'erreur à ſes martyrs.
La douleur eſt un ſiècle, et la mort un moment.

Tous ces vers ſont d'un genre très-ſupérieur à *j'appelle un chat un chat*; mais un proverbe bas eſt retenu par le commun des hommes plus aiſément qu'une maxime noble; c'eſt pourquoi il faut bien prendre garde qu'il y a des choſes qui ſont dans la bouche de tout le monde ſans avoir aucun mérite, comme ces chanſons triviales qu'on chante ſans les eſtimer, et ces vers naïfs et ridicules de comédie qu'on cite ſans les approuver;

Entendez-vous, bailli, ce ſublime langage.
Si vous ne m'entendez, je vous aime autant ſourd.

et cent autres de cette eſpèce.

C'eſt particulièrement dans les fables de *la Fontaine*, qu'il faut diſcerner ſoigneuſement ces vers naïfs, qui approchent du bas, d'avec les naïvetés élégantes dont cet aimable auteur eſt rempli.

La fourmi n'eſt pas prêteuſe.
Ils ſont trop verds, dit-il, et bons pour des goujats.

Cela eſt paſſé en proverbe. Combien cependant ces proverbes ſont-ils au-deſſous de ces

maximes

maximes d'un ſens profond qu'on trouve en foule dans le même auteur?

Des enfans de Japet, toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

Plutôt ſouffrir que mourir;
C'eſt la deviſe des hommes.

Il n'eſt pour voir que l'œil du maître.

Quant à moi j'y mettrais encor l'œil de l'amant.
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous.

Je ne connais guère de livre plus rempli de ces traits qui ſont faits pour le peuple, et de ceux qui conviennent aux eſprits les plus délicats; auſſi je crois que de tous les auteurs, *la Fontaine* eſt celui dont la lecture eſt d'un uſage plus univerſel. Il n'y a que les gens un peu au fait de l'hiſtoire, et dont l'eſprit eſt très-formé, qui liſent avec fruit nos grands tragiques, ou la Henriade. Il faut avoir déjà une teinture de belles-lettres pour ſe plaire à l'art poëtique; mais *la Fontaine* eſt pour tous les eſprits et pour tous les âges.

Il eſt le premier en France qui ait mis les fables d'*Eſope* en vers. J'ignore ſi *Eſope* eut la gloire de l'invention; mais *la Fontaine* a certainement celle de l'art de conter. C'eſt la ſeconde, et ceux qui l'ont ſuivi n'en ont pas acquis une troiſième; car non-ſeulement la plupart des fables de *la Motte Houdart* ſont priſes, ou de *Pilpay*, ou du dictionnaire d'*Herbelot*, ou de quelques voyageurs, ou d'autres livres, mais encore toutes ſont écrites en général d'un ſtyle un peu forcé. Il avait beaucoup d'eſprit; mais ce n'eſt pas aſſez

pour réuſſir dans un art; auſſi tous ſes ouvrages, en tous les genres, ne s'élèvent guère communément au-deſſus du médiocre. Il y a dans la foule quelques beautés et des traits fort ingénieux; mais preſque jamais on n'y remarque cette chaleur et cette éloquence qui caractériſent l'homme d'un vrai génie; encore moins ce beau naturel qui plaît tant dans *la Fontaine*. Je ſais que tous les journaux, tous les mercures, les feuilles hebdomadaires qu'on fesait alors, ont retenti de ſes louanges; mais il y a long-temps qu'on doit ſe défier de tous ces éloges. On ſait aſſez tous les petits artifices des hommes pour acquérir un peu de gloire. On ſe fait un parti; on loue afin d'être loué. On engage dans ſes intérêts les auteurs des journaux; mais bientôt il ſe forme par la voix du public un arrêt ſouverain, qui n'eſt dicté que par le plus ou le moins de plaiſir qu'on a en liſant, et cet arrêt eſt irrévocable.

Il ne faut pas croire que le public ait eu un caprice injuſte, quand il a réprouvé dans les fables de M. de *la Motte* des naïvetés qu'il paraît avoir adoptées dans *la Fontaine*. Ces naïvetés ne ſont point les mêmes. Celles de *la Fontaine* lui échappent, et ſont dictées par la nature même. On ſent que cet auteur écrivait dans ſon propre caractère, et que celui qui l'imite en cherchait un. Que *la Fontaine* appelle *un chat*, qui eſt pris pour juge, *ſa majeſté fourrée;* on voit bien que cette expreſſion eſt venue ſe préſenter ſans effort à ſon auteur: elle fait une image ſimple, naturelle et plaiſante. Mais que *la Motte* appelle



un cadran, un *greffier solaire*, vous sentez-là une grande contrainte, avec peu de justesse. Le cadran serait plutôt le greffe que le greffier. Et combien d'ailleurs cette idée de *greffier* est-elle peu agréable? *La Fontaine* fait dire élégamment au corbeau par le renard:

Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.

La Motte appelle une rave, un *phénomène potager*. Il est bien plus naturel de nommer *phénix*, un corbeau qu'on veut flatter, que d'appeler une rave un *phénomène*. *La Motte* appelle cette rave un *colosse*. Que ces mots de *colosse* et de *phénomène* sont mal appliqués à une rave, et que tout cela est bas et froid!

Je sais bien qu'il est nécessaire d'avoir une connaissance un peu fine de notre langue pour bien distinguer ces nuances; mais j'ai vu beaucoup d'étrangers qui ne s'y méprenaient pas, tant le naturel a de beauté, et tant il se fait sentir. Je me souviens qu'un jour étant à une représentation de la tragédie d'Inès avec le jeune comte de *Zinzendorf*, il fut révolté à ces vers:

Vous me devez, Seigneur, l'estime et la tendresse.

Il me demanda si on disait, *j'ai pour vous l'estime*, et s'il ne fallait pas absolument dire, *j'ai pour vous de l'estime?* Je fus surpris de cette remarque, qui était très-juste. Cela me fit lire depuis Inès avec beaucoup d'attention, et j'y trouvai plus de deux cents fautes contre la langue; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

ſujets de ſes petits ouvrages ſont même ſi licencieux, et repréſentent un debordement de mœurs ſi horrible, qu'on ne peut trop s'élever contre des choſes ſi déteſtables, et je n'en parle ici que pour détourner de ce malheureux genre les jeunes gens qui ſe ſentent du talent. La débauche et la facilité qu'on trouve à rimer des contes libertins, n'entraînent que trop la jeuneſſe; mais on en rougit dans un âge plus mûr. Il faut tâcher de ſe conduire à vingt ans comme on ſouhaiterait de s'être conduit quand on en aura quarante. L'obſcénité n'eſt jamais du goût des honnêtes gens. Je prendrai dans *Rouſſeau* le modèle du genre qui doit plaire à tous les bons eſprits, même aux plus rigides; c'eſt la paraphraſe de *totus mundus fabula eſt.*

Ce monde-ci n'eſt qu'un œuvre comique,
Où chacun fait des rôles différens.
Là ſur la ſcène en habit dramatique,
Brillent prélats, miniſtres, conquérans,
Pour nous vil peuple aſſis aux derniers rangs,
Troupe futile et des grands rebutée,
Par nous d'en bas la pièce eſt écoutée;
Mais nous payons, utiles ſpectateurs;
Et ſi la pièce eſt mal repréſentée,
Pour notre argent nous ſifflons les acteurs.

Il n'y a rien à reprendre dans cette jolie épigramme, que peut-être ce vers;

Troupe futile et des grands rebutée.

Il paraît de trop; il gâte la comparaiſon des ſpectateurs et des comédiens; car les comédiens ſont fort éloignés de mépriſer le parterre.

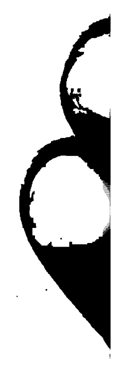
Mais on voit par ce petit morceau, d'ailleurs achevé, combien l'auteur était condamnable de donner dans des infamies, dont aucune n'est si bien écrite que cette épigramme, aussi délicate que décente.

Il faut prendre garde qu'il y a quelques épigrammes héroïques; mais elles sont en très-petit nombre dans notre langue. J'appelle *épigrammes héroïques*, celles qui présentent à la fin une pensée ou une image forte et sublime, en conservant pourtant dans les vers la naïveté convenable à ce genre. En voici une dans *Marot*. Elle est peut-être la seule qui caractérise bien ce que je dis.

Lorsque Maillard, juge d'enfer, menait
A Montfaucon Samblançay l'ame rendre,
A votre avis lequel des deux tenait
Meilleur maintien ? Pour vous le faire entendre,
Maillard semblait homme que mort va prendre,
Et Samblançay fut si ferme vieillard,
Que l'on cuidait pour vrai qu'il menât pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillard.

Voilà de toutes les épigrammes, dans le goût noble, celle à qui je donnerais la préférence. On a distingué les madrigaux des épigrammes; les premiers consistent dans l'expression délicate d'un sentiment, les seconds dans une plaisanterie. Par exemple, on appelle madrigal, ces vers charmans de M. *Ferrand*:

Etre l'amour quelquefois je désire,
Non pour régner sur la terre et les cieux;
Car je ne veux régner que sur Thémire,
Seule elle vaut les mortels et les dieux;



Non pour avoir un bandeau fur les yeux ;
Car de tout point Thémire m'eft fidelle ;
Mais feulement pour épuifer fur elle
Du dieu d'Amour et les traits et les feux.

Les épigrammes qui n'ont que le mérite d'offenfer, n'en ont aucun ; et comme d'ordinaire c'eft la paffion feule qui les fait, elles font groffières. Qui peut fouffrir dans *Malherbe* :

Cocu de long, cocu de travers,
Sot au-delà de toutes bornes ;
Comment te plains-tu de mes vers,
Toi qui fouffres fi bien les cornes ?

Peut-être cette déteftable épigramme réuffit-elle de fon temps ; car le temps était fort groffier, témoin les fatires de *Régnier*, qui n'avaient aucune fineffe et qui cependant furent goûtées.

Je ne fais fi cette épigramme-ci de *Rouffeau* n'eft pas auffi condamnable.

L'ufure et la poéfie
Ont fait jufques aujourd'hui,
Du feffe-matthieu de Brie,
Les délices et l'ennui.
Ce rimailleur à la glace
N'a fait qu'un pas de ballet,
Du châtelet au parnaffe,
Du parnaffe au châtelet.

Où eft la plaifanterie, où eft le fel, où eft la fineffe de dire crument, qu'un homme eft un ufurier ? Comment eft-ce qu'on *fait un pas de ballet du châtelet au parnaffe ?* De plus, dans un épigramme il faut rimer richement. C'eft un des mérites de ce petit poëme. La rime de *poéfie*,

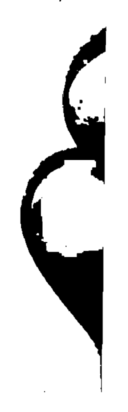
avec *de Brie*, eſt mauvaiſe ; mais ce qu'il y a de plus mauvais dans cette épigramme, c'eſt la groſſièreté de l'injure.

Cette groſſièreté condamnable eſt un vice qui ſe rencontre trop ſouvent dans les pièces ſatiriques, dans les épitres et allégories de cet auteur. Les termes de faquin, bélitre, maroufle, et autres ſemblables, qui ne doivent jamais ſortir de la bouche d'un honnête homme, doivent encore moins être ſoufferts dans un auteur qui parle au public.

FABLE.

Au lieu de commencer ici par des morceaux détachés qui peuvent ſervir d'exemples, je commencerai par obſerver que les Français ſont le ſeul peuple moderne chez lequel on écrit élégamment des fables.

Il ne faut pas croire que toutes celles de *la Fontaine* ſoient égales. Les perſonnes de bon goût ne confondront point la FABLE DES DEUX PIGEONS, *deux pigeons s'aimaient d'amour tendre*, avec celle qui eſt ſi connue : *La cigale ayant chanté tout l'été*, ou avec celle qui commence ainſi : *Maître corbeau ſur un arbre perché* ; ce qu'on fait apprendre par cœur aux enfans, eſt ce qu'il y a de plus ſimple, et non pas de meilleur : les vers même qui ont le plus paſſé en proverbe, ne ſont pas toujours les plus dignes d'être retenus. Il y a incomparablement plus de perſonnes dans l'Europe qui ſavent par cœur : *J'appelle un chat un chat, et Rollet un fripon* ;



et beaucoup de pareils vers, qu'il n'y en a qui aient retenu ceux-ci.

Pour paraître honnête homme, en un mot, il faut l'être.
Il n'eſt point ici-bas de moiſſon ſans culture.
Celui-là fait le crime à qui le crime ſert.
Tout empire eſt tombé, tout peuple eut ſes tyrans.
Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.
C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux.
Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
Le crime a ſes héros, l'erreur à ſes martyrs.
La douleur eſt un ſiècle, et la mort un moment.

Tous ces vers ſont d'un genre très-ſupérieur à *j'appelle un chat un chat*; mais un proverbe bas eſt retenu par le commun des hommes plus aiſément qu'une maxime noble; c'eſt pourquoi il faut bien prendre garde qu'il y a des choſes qui ſont dans la bouche de tout le monde ſans avoir aucun mérite, comme ces chanſons triviales qu'on chante ſans les eſtimer, et ces vers naïfs et ridicules de comédie qu'on cite ſans les approuver;

Entendez-vous, bailli, ce ſublime langage.
Si vous ne m'entendez, je vous aime autant ſourd.

et cent autres de cette eſpèce.

C'eſt particulièrement dans les fables de *la Fontaine*, qu'il faut diſcerner ſoigneuſement ces vers naïfs, qui approchent du bas, d'avec les naïvetés élégantes dont cet aimable auteur eſt rempli.

La fourmi n'eſt pas prêteuſe.
Ils ſont trop verds, dit-il, et bons pour des goujats.

Cela eſt paſſé en proverbe. Combien cependant ces proverbes ſont-ils au-deſſous de ces

maximes

maximes d'un ſens profond qu'
foule dans le même auteur?

Des enfans de Japet, toujours une
Fournira des armes à l'autre.

Plutôt ſouffrir que mourir;
C'eſt la deviſe des hommes.

Il n'eſt pour voir que l'œil d
Quant à moi j'y mettrais encor l'œ
Lynx envers nos pareils, et taupes

Je ne connais guère de livre plu
traits qui ſont faits pour le peuple,
conviennent aux eſprits les plus dé
crois que de tous les auteurs, *l*
celui dont la lecture eſt d'un uſage
Il n'y a que les gens un peu au fai
et dont l'eſprit eſt très-formé,
fruit nos grands tragiques, ou la
faut avoir déjà une teinture de
pour ſe plaire à l'art poëtique; ma
eſt pour tous les eſprits et pour

Il eſt le premier en France qui ai
d'*Eſope* en vers. J'ignore ſi *Eſope* e
l'invention; mais *la Fontaine* a
celle de l'art de conter. C'eſt la
ceux qui l'ont ſuivi n'en ont pas a
ſième; car non-ſeulement la plupa
la Motte Houdart ſont priſes, ou
du dictionnaire d'*Herbelot*, ou de
geurs, ou d'autres livres, mais
ſont écrites en général d'un ſtyle
Il avait beaucoup d'eſprit; mais ce

pour réussir dans un art; aussi tous ses ouvrages, en tous les genres, ne s'élèvent guère communément au-dessus du médiocre. Il y a dans la foule quelques beautés et des traits fort ingénieux; mais presque jamais on n'y remarque cette chaleur et cette éloquence qui caractérisent l'homme d'un vrai génie; encore moins ce beau naturel qui plaît tant dans *la Fontaine*. Je sais que tous les journaux, tous les mercures, les feuilles hebdomadaires qu'on fesait alors, ont retenti de ses louanges; mais il y a long-temps qu'on doit se défier de tous ces éloges. On sait assez tous les petits artifices des hommes pour acquérir un peu de gloire. On se fait un parti; on loue afin d'être loué. On engage dans ses intérêts les auteurs des journaux; mais bientôt il se forme par la voix du public un arrêt souverain, qui n'est dicté que par le plus ou le moins de plaisir qu'on a en lisant, et cet arrêt est irrévocable.

Il ne faut pas croire que le public ait eu un caprice injuste, quand il a réprouvé dans les fables de M. de *la Motte* des naïvetés qu'il parait avoir adoptées dans *la Fontaine*. Ces naïvetés ne sont point les mêmes. Celles de *la Fontaine* lui échappent, et sont dictées par la nature même. On sent que cet auteur écrivait dans son propre caractère, et que celui qui l'imite en cherchait un. Que *la Fontaine* appelle *un chat*, qui est pris pour juge, *sa majesté fourrée*; on voit bien que cette expression est venue se présenter sans effort à son auteur: elle fait une image simple, naturelle et plaisante. Mais que *la Motte* appelle

un cadran, un *greffier ſolaire*, vous ſentez-là une grande contrainte, avec peu de juſteſſe. Le cadran ſerait plutôt le greffe que le greffier. Et combien d'ailleurs cette idée de *greffier* eſt-elle peu agréable ? *La Fontaine* fait dire élégamment au corbeau par le renard :

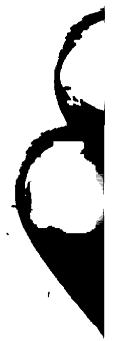
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.

La Motte appelle une rave, un *phénomène potager*. Il eſt bien plus naturel de nommer *phénix*, un corbeau qu'on veut flatter, que d'appeler une rave un *phénomène*. *La Motte* appelle cette rave un *coloſſe*. Que ces mots de *coloſſe* et de *phénomène* ſont mal appliqués à une rave, et que tout cela eſt bas et froid !

Je ſais bien qu'il eſt néceſſaire d'avoir une connaiſſance un peu fine de notre langue pour bien diſtinguer ces nuances ; mais j'ai vu beaucoup d'étrangers qui ne s'y méprenaient pas, tant le naturel a de beauté, et tant il ſe fait ſentir. Je me ſouviens qu'un jour étant à une repréſentation de la tragédie d'Inès avec le jeune comte de *Zinzendorf*, il fut révolté à ces vers :

Vous me devez, Seigneur, l'eſtime et la tendreſſe.

Il me demanda ſi on diſait, *j'ai pour vous l'eſtime*, et s'il ne fallait pas abſolument dire, *j'ai pour vous de l'eſtime ?* Je fus ſurpris de cette remarque, qui était très-juſte. Cela me fit lire depuis Inès avec beaucoup d'attention, et j'y trouvai plus de deux cents fautes contre la langue ; mais ce n'eſt pas ici le lieu d'en parler.



DE LA GRANDEUR
DE DIEU.

Ce fera dans les vers que je chercherai les belles images de la grandeur de DIEU. Je n'ai rien trouvé dans la profe qui m'ait élevé l'ame en parlant de ce fublime fujet; et j'avoue que je ne fuis point furpris qu'on ait autrefois appelé la poéfie le langage des dieux. Il y a en effet dans les beaux vers un enthoufiafme qui paraît au-deffus des forces humaines. Nul auteur en profe n'a parlé de DIEU comme *Racine* dans Efther.

L'Eternel eft fon nom, le monde eft fon ouvrage;
Il entend les foupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de fon trône interroge les rois.

Ces quatre vers font fublimes. Ils font, je crois, infiniment plus parfaits en leur genre, que ce commencement de la première ode facrée de *Rouffeau*, qui pourtant eft fort belle.

Les cieux inftruifent la terre
A révérer leur auteur.
Tout ce que leur globe enferre
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus fublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les céleftes corps!
Quelle grandeur infinie,
Quelle divine harmonie
Réfulte de leurs accords!

Le mot *enserre* n'eſt ni noble ni agréable ; et quel cantique que ce concert ! quelle grandeur ! quelle harmonie ! voilà bien des *quels* ! Ces trois choſes d'ailleurs, *cantique*, *concert*, *harmonie*, ſe reſſemblent trop. *Réſulte* eſt un mot trop proſaïque. Enfin, il y a trop d'épithètes, et vous n'en trouvez pas une dans ces quatre vers d'Eſther.

Voici un morceau de la Henriade, qui me paraît un pendant pour les vers de *Racine*.

C'eſt après une deſcription philoſophique des cieux, qui n'eſt pas de mon ſujet.

Au-delà de leur cours, et loin dans cet eſpace,
Où la matière nage, et que Dieu ſeul embraſſe,
Sont des ſoleils ſans nombre, et des mondes ſans fin ;
Dans cet abyme immenſe il leur ouvre un chemin.
Par-delà tous ces cieux, le Dieu des cieux réſide.

Cette deſcription étonne plus l'imagination et parle moins au cœur. J'en trouve encore une dans le dixième chant de la Henriade.

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
Dieu mit avant les temps ſon trône inébranlable.
Le ciel eſt ſous ſes pieds, de mille aſtres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis et diviſés, compoſent ſon eſſence.
Ses ſaints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaiſirs enivrés à jamais,
Pénétrés de ſa gloire, et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi ſa majeſté ſuprême.
Devant lui ſont ces dieux, ces brûlans ſéraphins,
A qui de l'univers il commet les deſtins.
Il parle, et de la terre ils vont changer la face ;



Des puissances du siècle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.

Je n'aime pas cet hémistiche, *de mille astres divers*. Ce mot de *mille* est un terme oiseux, aussi-bien que celui de *divers*, qui n'est guère à la fin du vers que pour rimer; mais les deux vers de la Trinité sont une chose admirable et unique.

Un fils du grand *Racine*, qui a hérité d'une partie des talens de son père, a donné encore dans son poëme sur la grâce, une très-belle idée de la grandeur de DIEU.

Ce Dieu d'un seul regard confond toute grandeur.
Des astres devant lui s'éclipse la splendeur.
Prosterné près du trône où sa gloire étincelle,
Le chérubin tremblant se couvre de son aile.
Rentrez dans le néant, mortels audacieux;
Il vole sur les vents, il s'assied sur les cieux.
Il a dit à la mer: Brise-toi sur ta rive;
Et dans son lit étroit la mer reste captive.
Les foudres vont porter ses ordres confiés,
Et les nuages sont la poudre de ses pieds.
C'est ce Dieu qui d'un mot éleva nos montagnes,
Suspendit le soleil, étendit nos campagnes,
Qui pèse l'univers dans le creux de sa main.
Notre globe à ses yeux est semblable à ce grain,
Dont le poids fait à peine incliner la balance.
Il souffle, et de la mer tarit le gouffre immense.
Nos vœux et nos encens sont dus à son pouvoir.

Il faut avouer que les plus beaux vers de ce passage, sont ceux où M. *Racine* a suivi son

génie, et les plus mauvais sont ceux qu'il a voulu copier de l'hébreu, tant le tour et l'esprit des deux langues est différent. *Peser l'univers dans le creux de sa main*, ne paraît en français qu'une image gigantesque et peu noble, parce qu'elle présente à l'esprit l'effort qu'on fait pour soutenir quelque chose, en formant un creux dans sa main. Quand quelque chose nous choque dans une phrase, il faut en chercher la source, et on la trouve surement; car *je ne sais quoi*, n'est jamais une raison. Il n'est pas permis à un homme de lettres de dire que cela ne plaît pas, à moins que la raison n'en soit palpable, qu'elle n'ait pas besoin d'être indiquée. Par exemple, ce n'est pas la peine de disserter pour faire voir que ce vers est très-mauvais :

Et les nuages sont la poudre de ses pieds.

car outre que l'image est très-dégoûtante, elle est très-fausse. On sait assez aujourd'hui que l'eau n'est point de la poudre. Mais le reste du morceau est beau. Il ne faudrait pas à la vérité trop répéter ces idées ; elles deviennent alors des lieux communs. Le premier qui les emploie avec succès, est un maître, et un grand maître ; mais quand elles sont usées, celui qui les emploie encore, court risque de passer pour un écolier déclamateur.



LANGAGE.

Le moyen le plus sûr et presque le seul d'acquérir une connaissance parfaite des finesses de notre langue, et sur-tout de ces exceptions qui paraissent si contraires aux règles, c'est de converser souvent avec un homme instruit. Vous apprendrez plus dans quelques entretiens avec lui, que dans une lecture qui laisse presque toujours des doutes. Nous avons beau lire aujourd'hui les auteurs latins, l'étude la plus assidue ne nous apprendra jamais quelles fautes les copistes ont glissées dans les manuscrits, quel mot impropre *Salluste*, *Tite-Live* ont employé. Nous ne pouvons presque jamais discerner ce qui est hardiesse heureuse, d'avec ce qui est licence condamnable.

Les étrangers sont, à l'égard de nos auteurs, ce que nous sommes tous à l'égard des anciens. La meilleure méthode est d'examiner scrupuleusement les excellens ouvrages. C'est ainsi qu'en a usé M. de *Voltaire* dans son *Temple du goût*. Je veux entrer ici dans un examen plus approfondi de la pureté de la langue, et j'ai choisi exprès la belle comédie du Misanthrope, de même que M. l'abbé d'*Olivet* a recherché les fautes contre la langue, échappées au grand *Racine*. Un homme qui saura remarquer du premier coup d'œil les petits défauts de langage dans une pièce telle que le Misanthrope, pourra être sûr d'avoir une connaissance parfaite de la langue. Rien n'est plus

propre à guider un étranger, et un tel travail ne sera pas inutile à nos compatriotes.

Et la plus glorieuse a des régals peu chers.

Une estime glorieuse est chère; mais elle n'a point de régals chers. Il fallait dire, *des plaisirs peu chers*; ou plutôt tourner autrement la phrase. On dit dans le style bas, cela *est un régal pour moi*; mais non pas, *il a des régals pour moi.*

Et quand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui déplaît.

J'ai quelqu'un que je hais. L'expression est vicieuse. On dit, *j'ai une chose à faire*; non pas, *j'ai une chose que je fais.*

Que pour avoir vos biens, on dresse un artifice.

On use d'artifice; on ne le dresse pas. On dresse, on tend un piége avec artifice. On emploie un artifice, on fait jouer des ressorts avec artifice.

Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve.

Il faut remarquer que du temps de *Molière*, on disait encore *treuve. La Fontaine* a dit dans les citrouilles, *je la treuve*; mais l'usage a aboli ce terme.

Mais si son amitié pour moi se fait paraître.

Une amitié paraît, et ne se fait point paraître. On fait paraître ses sentimens, et les sentimens se font connaître.

Non, ce n'est pas, Madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leurs vœux moins facile et moins tendre.

On ne peut pas dire prendre un cœur facile, au lieu d'un bâton; cela est évident. *Facile à leurs vœux*, est bon; mais *tendre à leurs vœux*,

n'eſt pas français ; parce qu'on eſt tendre pour un amant, et non pas tendre à un amant.

Et ſes ſoins tendent tous pour accrocher quelqu'un.

Les ſoins peuvent tendre à quelque choſe, mais non *pour* quelque choſe. Mes vœux tendent à Paris, et non pour Paris.

Et ſon jaloux dépit contre moi ſe détache.

Le dépit peut ſe déchaîner contre quelqu'un, s'attacher à le décrier, éclater etc. On détache un ennemi, un parti ; on ſe détache de quelqu'un.

On vous voit en tous lieux vous déchaîner ſur moi.

On s'emporte, on *ſe déchaîne*, on s'irrite, on crie, on cabale contre une perſonne, et non *ſur* elle : on ſe jette, on tire ſur elle ; on épuiſe la ſatire ſur elle.

Monſieur remplit ma place à vous entretenir.

On ne peut dire, *je remplis la place à travailler* ; il faut dire, *en travaillant*. Je remplis la place par mon travail. Je remplis la place de monſieur, en m'entretenant avec vous.

Pour peu que d'y ſonger vous nous faſſiez les mines.

Faire mine de quelque choſe, eſt une bonne expreſſion dans le ſtyle familier. Je fais mine de l'aimer. Je fais mine de l'applaudir. *Faire la mine* ſignifie faire la grimace ; et on ne doit pas dire, je fais la mine d'aimer, la mine de haïr ; parce que faire la mine, eſt une expreſſion abſolue, comme faire le plaiſant, le dévot, le connaiſſeur.

Oui, toute mon amie elle eſt, et je la nomme.

Il faut dire, toute mon amie qu'elle eſt ; et

non pas, *toute mon amie; je la nomme*, est vicieux. Le terme propre est, *je la déclare*. On ne peut nommer qu'un nom. Je le nomme grand, vertueux, barbare. Je le déclare indigne de mon amitié.

Renverse le bon droit, et tourne la justice.

L'expression, *tourne la justice*, n'est pas juste. On tourne la roue de la fortune; on tourne une chose, un esprit même, à un certain sens; mais tourner la justice, ne peut signifier séduire, corrompre la justice.

Au bruit que contre vous sa malice a tourné.

Tourner un bruit ne peut pas plus se dire, que tourner la justice. On peut tourner des traits contre quelqu'un; mais un bruit ne peut être une chose qui se tourne.

On peut aisément remarquer que l'exposition de ces fautes n'est pas d'un critique malin qui cherche vainement à rabaisser *Molière*, mais d'un esprit équitable, qui veut combattre l'abus qu'on fait quelquefois des écrits de ce grand homme, en citant pour des autorités consacrées les fautes de langue. C'est dans cette vue innocente et utile que je veux examiner la tragédie de Pompée de *Pierre Corneille*.

Examen des fautes de langage dans la tragédie de Pompée.

Sont les titres affreux, dont le droit de l'épée.
Justifiant César, a condamné Pompée.

On ne peut pas dire *le titre dont on condamne*, mais le titre sur lequel, par lequel, ou le titre qui condamne.



Et qui veut être juste en de telles saisons,
Balance le pouvoir et non pas les raisons.

En de telles saisons, est une expression lâche et vicieuse. *Balance le pouvoir* n'est pas le mot propre ; il voulait dire, *consulte son pouvoir.*

Cet hémistiche, *et non pas les raisons*, dit tout le contraire de ce qu'il doit dire. Ce sont précisément les raisons, c'est-à-dire, la raison d'Etat qu'on examine et qu'on pèse.

Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe,
Sous qui tout l'univers se trouve foudroyé ?

Le mot *foudroyé* est très-impropre ; un fardeau ne foudroie pas, il accable.

Mais quoique vos encens le traitent d'immortel.

Le mot d'*encens* ne peut admettre de pluriel. Il fallait absolument *votre encens.*

Ils cessent de devoir quand la dette est d'un rang
A ne point s'acquitter qu'aux dépens de leur sang.

On ne dit point le *rang d'une dette*, mais la nature d'une dette ; et il fallait dire, à ne s'en acquitter qu'aux dépens de leur sang. La négative *point*, ne se met jamais avec *ne*, quand elle est suivie d'un *que.* Je ne corrigerai ce vers *que* quand on m'en aura montré le défaut. Je n'irai à Paris *que* quand je serai libre. Je n'écrirai *que* quand j'aurai du loisir etc.

Assurer sa puissance et sauver son estime.

Sauver n'a là aucun sens. Il ne veut pas dire conserver sa réputation ; il ne signifie pas conserver son estime : il est un barbarisme inintelligible.

Trop au-dessous de lui pour lui prêter l'esprit.

Prêter l'esprit, n'est pas français ; mais c'est

me licence qu'on devrait peut-être accorder à la poésie.

> Et son dernier soupir est un soupir illustre.

Soupir illustre est bon à la vérité en grammaire, mais en poésie il tient un peu du *Phébus*.

> Ce prince d'un sénat maître de l'univers,
> Sitôt que d'un malheur sa fortune est suivie,
> Les monstres de l'Egypte ordonnent de sa vie.

La construction est vicieuse : elle serait pardonnable à une grande passion ; mais ici c'est *Cléopâtre* qui parle de sang froid.

> Il en coûte la vie et la tête à Pompée.

On sent combien *la tête* est de trop.

> Je connais ma portée, et ne prends point le change ;
> Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

Ces deux vers, et sur-tout le dernier, sont des expressions basses et populaires ; *et un peu bien du* est barbare.

> Mais plus dans l'insolence elle s'est emportée.

On s'emporte à des excès d'insolence ; on s'emporte avec insolence, à trop d'insolence, et non pas *dans l'insolence*.

> De s'en plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.

Il fallait *avant qu'à lui*. L'adverbe *auparavant* ne sert jamais de conjonction. On ne dit point : Je passerai par Strasbourg auparavant d'aller à Paris, mais avant d'aller, ou avant que d'aller à Paris.

> De relever du coup dont ils sont étourdis.

Il fallait *de se relever : étourdis* est trop bas.

> Quoi qu'il en fasse, enfin.



Il faut *quoi qu'il fasse*, surtout dans le style noble.

Il venait à plein voile.

On dit *à pleines voiles*. Ce mot *voile* est féminin.

Voilà ce qu'attendait,
Ce qu'au juste, Orisis, la reine demandait.

Le régime de ces deux verbes est mal placé; c'est une faute, mais légère.

Tout beau, nous vous devons le tout.

Sont des termes bas et comiques; mais ce ne sont pas des fautes grammaticales.

Il nous fallait, pour vous craindre, votre clémence,
Et que le sentiment d'un cœur trop généreux,
Usant mal de vos droits, vous rendît malheureux.

Toute cette phrase est mal construite. Voici le sens: Votre clémence était dangereuse pour vous; et nous avons craint que, par un sentiment trop généreux, vous ne nous rendissiez malheureux en usant mal de vos droits.

Je m'apaiserai Rome avec votre supplice?

On ne peut point dire *s'apaiser quelqu'un*, comme on dit s'immoler, se concilier, s'aliéner quelqu'un.

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme?

Comme, au lieu de *comment*, était déjà une faute du temps de *Corneille*.

Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des rois.

On traite avec mépris; on a du mépris; on ne fait point de mépris.

D'un astre envenimé l'invincible poison.

L'invincible poison d'un astre est une pensée

fausse, mal exprimée, quoique la grammaire soit ici observée.

Qu'il eut voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes.

Il fallait *que le bonheur de mes armes*.

Quoi, de la même main et de la même épée,
Dans un tel désespoir à ses yeux a passée.

Comment peut-on passer d'une main et d'une épée dans un désespoir.

Quelques soins qu'ait César.

On prend des soins, on a soin de quelque chose, on agit avec soin; mais on ne peut dire en général, avoir des soins.

Pour de ce grand dessein assurer le succès.

Cette inversion n'est pas permise. On en sent la raison. Elle vient de la dureté de ces deux monosyllabes *pour de*.

Ainsi que la naissance, ils ont les esprits bas.

Il fallait, ils ont l'esprit bas; sur-tout *naissance* étant au singulier.

De quoi peut satisfaire un cœur si généreux,
Le sang abject et vil de ces deux malheureux?

De quoi peut satisfaire n'est pas français; il fallait, *comment* ou *en quoi*.

J'en ai déjà parlé; mais il a su gauchir.

Gauchir est un terme trop peu noble.

C'est ce glorieux titre à présent effectif.

Effectif est un terme de barreau.

A mes vœux innocens sont autant d'ennemis.

Il fallait *de mes vœux*: on n'est pas ennemi *à*, on est ennemi *de*.

Permettez cependant qu'à ces douces amorces,
Je prenne un nouveau cœur et de nouvelles forces



Ces deux vers ſont un galimatias, pour le ſens et pour l'expreſſion. *Des amorces* ne donnent pas des forces, et on ne ſe ſent pas *un cœur nouveau à une amorce.*

Mes yeux, puis-je vous croire, et n'eſt-ce point un ſonge,
Qui ſur mes triſtes vœux a formé ce menſonge?

Un *ſonge*, qui forme un menſonge *ſur des vœux*, forme une phraſe trop entortillée et trop peu exacte C'eſt du galimatias.

Qu'avec chaleur Philippe on court à le venger.

On court venger, ſaiſir, prendre, combattre. On ne court point *à* combattre, *à* prendre, *à* ſaiſir, *à* venger.

Pour grand qu'en ſoit ſon prix, ſon péril en rabat.

Pour grand que n'était plus en uſage dès le temps de *Corneille.* On ne trouve pas de ces expreſſions ſurannées dans les lettres provinciales, qui ſont de même date. Il *en rabat* eſt un terme de tout temps ignoble.

Je n'aimais mieux juger ſa vertu par la nôtre.

Il faut *juger de ſa vertu par la mienne.* Il n'eſt pas permis de joindre en cette occaſion le pluriel au ſingulier. *Phèdre*, dans Racine, au lieu de dire, *j'excitai mon courage à le perſécuter*, ne dit point,

J'exciterai notre courage à le perſécuter.

Parce qu'au point qu'il eſt, j'en voudrais faire autant.

Parce que fait toujours en vers un très-mauvais effet; au *point qu'il eſt* eſt actuellement ſuranné et familier.

Je ne viens pas ici pour troubler une plainte,
Trop juſte à la douleur dont vous êtes atteinte.

Il

Il fallait dire, *permise à la douleur*, et non pas *trop juste*. Une plainte n'est pas juste à la douleur comme un habit est juste au corps.

Vous êtes satisfaite, et je ne la suis pas,

Il faut *je ne le suis pas*, parce que ce *le* est neutre et indéclinable. Si on demandait à des dames, êtes-vous satisfaites? elles répondraient, *nous le sommes*, et non pas nous les sommes. Ainsi une femme doit dire, je *le* suis, et non je *la* suis.

Aucuns ordres ni soins n'ont pu le secourir.

Il fallait, *aucun ordre, aucun soin n'a pu le secourir*.

Leur roi n'a pu jouir de ton cœur adouci;
Et Pompée est vengé ce qu'il peut l'être ici.

De ton cœur adouci, ne peut se mettre au lieu de ta clémence. *Ce qu'il peut l'être*, ne peut être reçu pour signifier, autant *qu'il peut l'être*; et c'est une grande faute de langage dans un auteur moderne avoir mis:

Je vous aime tout ce qu'on peut aimer.

Ta nouvelle victoire, et le bruit éclatant
Qu'aux changemens de roi pousse un peuple inconstant.

Un peuple qui pousse un bruit aux changemens de roi, est un galimatias insupportable.

Et parmi ces objets, ce qui le plus m'afflige.

Il n'est pas permis dans le style noble de placer ainsi l'adverbe au-devant du verbe. On ne peut pas dire en vers héroïques, *ce qui davantage me plaît, ce que patiemment je supporte, ce qu'à contre cœur je fais, ce que prudemment je diffère.*

J'ajoute une requête.



Ce terme du barreau n'eſt point admis dan la poéſie noble.

Faites un peu de force à votre impatience.

Calmez, modérez votre impatience ; mettez un frein à votre impatience. Voilà le mot propre. *Faire force*, eſt barbare.

.... Non pas, César, non pas à Rome encore.
Il faut que ta défaite, et que tes funérailles,
A cette cendre aimée en ouvrent les murailles ;
Et quoiqu'elle la tienne auſſi chère que moi....

Cette *elle* tombe ſur Rome, et ſemble tomber ſur la cendre de *Pompée*, par la conſtruction de la phraſe. *Auſſi chère que moi* ; on ne ſait ſi c'eſt *Cornélie*, qui eſt auſſi chère, ou ſi c'eſt à elle que cette cendre eſt auſſi chère. Ces amphibologies jettent une obſcurité déſagréable dans le ſtyle. Je n'ai relevé que celle-ci, pour n'être pas trop long ; mais la tragédie que j'examine eſt pleine de ces obſcurités. C'eſt un défaut qu'il faut éviter avec ſoin.

Et quand tout mon effort ſe trouvera rompu.

On rompt un projet, une ligue, des liens, une aſſemblée ; on arrête un effort, on s'y oppoſe, on le ſurmonte, on le rend inutile, etc.

J'ai vu le déſeſpoir qu'il a voulu choiſir.

On entre dans le déſeſpoir, on s'abandonne, on ſe livre au déſeſpoir ; on ne le choiſit pas.

Il eſt de la fatalité
Que l'aigreur ſoit mêlée à la félicité.

On dit bien *notre deſtin* ; *la fatalité ordonne, etc.* mais on ne dit pas, *il eſt de la fatalité*, comme on

dit, *il est d'usage*; *l'aigreur* est un terme très-impropre, et l'amertume s'oppose à la douceur et non à la *félicité*.

Je me suis arrêté dans cet examen uniquement aux fautes de langage, et je n'ai pas parlé des vices du style dont le nombre est prodigieux. Cette discussion n'était pas de mon sujet, non plus que les beautés de détail, dont cette tragédie vicieuse et irrégulière est remplie.

La lecture assidue des bons auteurs vous sera encore plus nécessaire, pour vous former un style pur et correct, que l'étude de la plupart de nos grammaires. Ce qu'on apprend sans peine et par le secours du plaisir, se fixe bien plus fortement dans la mémoire, que ce qu'on étudie avec des dégoûts dans des préceptes secs, souvent très-mal digérés, et dans lesquels on ne trouve que trop de contradictions. Je recommande sur-tout aux jeunes gens de ne point lire la nouvelle grammaire de l'abbé *Girard*; elle ne ferait qu'embarrasser l'esprit par les nouveautés difficiles dont elle est remplie; et sur-tout elle servirait à corrompre le style. Jamais auteur n'a écrit d'une manière moins convenable à son sujet. Il affecte ridiculement d'employer des tours et des phrases qu'on proscrirait dans ces romans bourgeois et familiers dont nous sommes rassasiés. Qui croirait qu'un auteur qui veut instruire la jeunesse, se serve des expressions suivantes dans une grammaire raisonnée ?

On aura beau fulminer contre mes termes; un discours est une pièce émaillée de différentes phrases.

Les mots doivent, dans le discours, répondre par le rang et l'habillement à leurs fonctions. Les mots au pluriel ont la physionomie décidée.

Le district du pronom, la portion dont il est doté, les déclinaisons sont battues et terrassées.

Non-seulement tout ce livre est écrit dans ce misérable style, mais il y a beaucoup de fautes contre la langue. Par exemple, *habillement de la nuit*, pour habillement de nuit. *Quoi faire*, pour que faire. *C'est soi qui fait*, au lieu de dire, on fait soi-même.

Enfin, il y a des termes obscènes, malgré le grand précepte de *Quintilien*, qui ordonne d'en éviter jusqu'aux moindres apparences.

Les grammaires de l'abbé *Régnier Desmarets* et de *Restaut*, sont bien plus sages et plus instructives.

LETTRES FAMILIERES.

Les lettres familières, écrites avec négligence, et d'un style approchant de la conversation, vous pourront donner l'usage de cette manière libre et dégagée, dont on converse et dont on écrit à ses amis; mais ce n'est pas dans la lecture de tant de recueils de lettres imprimées qu'il faut chercher la véritable éloquence. On ne les lit d'ordinaire qu'à cause des petites anecdotes qu'elles renferment. Et si on retranchait des lettres de madame de *Sévigné*, ce grand nombre de petits faits qui les soutiennent, et qui sont racontés avec tant de vivacité et de

naturel, je doute qu'on en pût soutenir la lecture. Les lettres de *Balzac* et de *Voiture* eurent en leur temps beaucoup de réputation; mais on voit bien qu'elles avaient été écrites pour être publiques; et cela seul, en les privant nécessairement du naturel qu'elles devaient avoir, devait à la longue les décréditer. Il faut lire ce qu'on en dit dans le Temple du goût. Les jugemens qu'on y trouvera ont paru sévères; mais ils me semblent très-justes, et rien n'est plus propre à conduire l'esprit d'un jeune homme.

J'oserais même aller encore plus loin que l'auteur du Temple du goût, dans l'idée que je me suis formée des lettres de *Voiture*. J'en ai trouvé plusieurs dans lesquelles cette petite et méprisable envie d'avoir de l'esprit lui fait dire des choses dont la décence et l'honnêteté même peuvent être alarmées. Il veut consoler le maréchal de *Grammont* sur la mort de son père. Il lui dit:

« Est-il vrai qu'en un siècle où les exemples
» d'un bon naturel sont si rares, vous soyez
» affligé d'une perte qui vous rend un des plus
» riches hommes de France. Cela, sans mentir,
» est admirable et au-dessus de vos exploits;
» mais comme il peut y avoir de l'excès dans
» les meilleures choses, votre douleur, qui a
» été juste, ne le ferait plus à cette heure, si
» elle durait davantage. Votre réputation aug-
» mente, et votre bien ne diminue pas; car
» on dit qu'en argent et en poulaille, vous
» aurez quelque chose de considérable. »

Est-ce ainsi qu'on écrit à un homme sur la



mort d'un père ? assurément *non erat his locus*. Jamais badinage ne fut plus déplacé; et jamais badinage ne fut plus froid, plus bas et plus indécent.

Il fallait que l'esprit de plaisanterie, qui est par lui-même un très-mince mérite, tînt lieu alors d'un grand talent, puisqu'il donna tant de réputation à *Voiture*. Tout homme de bon sens, et formé sur les bons modèles de l'antiquité, trouverait la plupart de ces plaisanteries forcées et insipides.

Il compare mademoiselle de *Rambouillet* à la mer, et il dit:

" Il me semble que vous vous ressemblez comme
„ deux gouttes d'eau, la mer et vous. Il y a cette
„ différence, que toute vaste et grande qu'elle est,
„ elle a ses bornes, et vous n'en avez point; et
„ que tous ceux qui connaissent votre esprit,
„ avouent qu'il n'a ni fond ni rive; et je vous sup-
„ plie, de quel abyme avez-vous tiré ce déluge
„ de lettres que vous avez envoyé ici? "

Est-il bien plaisant de dire dans un autre endroit, que le mot de cordonniers vient de ce qu'ils donnent des cors?

La fameuse lettre de la *carpe au brochet*, était-elle digne, en bonne foi, de l'admiration qu'on lui a prodiguée? On sait que *Voiture* s'étant trouvé dans une société où était le grand *Condé*, on y avait joué à des petits jeux, dans l'un desquels ce prince était appelé le *brochet*, et *Voiture* la *carpe*; la carpe dit donc au brochet:

" Les baleines de la mer Atlantique ſuent à
„ groſſes gouttes, et ſont toutes en eau quand
„ elles vous entendent nommer. Des harengs frais
„ qui viennent de Norvége, nous aſſurent que la
„ mer s'eſt glacée cette année plutôt que de cou-
„ tume, par la peur que l'on y avait eue, ſur les
„ nouvelles que quelques macreuſes y avaient
„ apportées que vous dirigiez vos pas vers le
„ Nord..... Certaines anguilles de mer crient
„ déjà comme ſi vous les écorchiez. Les loups-
„ marins ne ſont que de pauvres cancres auprès
„ de vous; et ſi vous continuez, vous avalerez
„ la mer et les poiſſons."

Tout ce qu'on peut dire, ce me ſemble, d'une telle lettre, c'eſt que ces jeux ſont pardonnables quand on ne les donne pas pour de bonnes choſes; mais qu'ils ſont d'un très-bas prix quand on les veut trop eſtimer.

Il y a dans *Voiture* d'autres lettres d'un caractère plus délicat et d'un goût plus fin; telle eſt, par exemple, la lettre au préſident de *Maiſons*, au ſujet d'une affaire qu'il lui recommande. Elle n'a pas le mérite de celle qu'*Horace* écrit à *Tibère Néron* dans un cas à peu près ſemblable; mais elle a ſes grâces et ſon mérite.

" Madame de *Marſilly*, Monſieur, s'eſt ima-
„ ginée que j'avais quelque crédit auprès de vous:
„ et moi qui ſuis vain, je ne lui ai pas voulu dire
„ le contraire. C'eſt une perſonne qui eſt aimée
„ et eſtimée de toute la cour et qui diſpoſe de
„ tout le parlement. Si elle a bon ſuccès d'une
„ affaire dont elle vous a choiſi pour juge, et



„ qu'elle croie que j'y aie contribué quelque „ chofe, vous ne fauriez croire l'honneur que „ cela me fera dans le monde, et combien j'en „ ferai plus agréable à tous les honnêtes gens. „ Je ne vous propofe que mes intérêts pour vous „ gagner; car je fais bien, Monfieur, que vous „ ne pouvez être touché des vôtres, fans cela je „ vous promettrais fon amitié; c'eft un bien par „ lequel les plus févères juges fe pourraient laiffer „ corrompre, et dont un fi honnête homme que „ vous doit être tenté. Vous le pouvez acquérir „ juftement; car elle ne demande de vous que la „ juftice. Vous m'en ferez une, que vous me de„ vez, fi vous me faites l'honneur de m'aimer tou„ jours autant que vous avez fait autrefois, et fi „ vous croyez que je fuis votre etc. ”

Mais il faut avouer, avec l'auteur du Temple du goût, que l'on trouve dans *Voiture* bien peu de lettres de ce prix, et que tout ce qui eft marqué à un fi bon coin pourrait, comme il le dit, fe réduire à un très-petit nombre de feuillets. A l'égard de *Balzac*, perfonne ne le lit aujourd'hui. Ses lettres ne ferviraient qu'à former un pédant. On y trouve à la vérité du nombre et de l'harmonie profaïque : mais c'eft précifément cela qu'on ne devrait pas trouver dans fes lettres. C'eft le mérite propre des harangues, des oraifons funèbres, de l'hiftoire, de tout ce qui demande une éloquence d'appareil et un ftyle foutenu.

Qui peut tolérer que *Balzac* écrive à un cardinal :

“ Qu'il

“ Qu'il a le ſceptre des rois et la livrée des „ roſes, et qu'à Rome on ſe ſauve à la nage au „ milieu des eaux de ſenteurs!”

Qui peut ne pas mépriſer ces pitoyables hyperboles? Si les déclamations froides et forcées ont tant ſervi à décréditer le ſtyle de *Balzac*; ſi la contrainte, l'affectation, les jeux de mots, les plaiſanteries recherchées, ont fait tant de tort à *Voiture*, que doit-on penſer de ces lettres imaginaires, qui ſont ſans objet et qui n'ont jamais été écrites que pour être imprimées? C'eſt une entrepriſe fort ridicule que de faire des lettres comme on fait un roman, de ſe donner pour un colonel, de parler de ſon régiment, et de faire des récits d'aventures qu'on n'a jamais eues. Les lettres du chevalier d'*Her* n'ont pas ſeulement ce défaut; mais elles ont encore celui d'être écrites d'un ſtyle forcé et tout-à fait impertinent. On y obtient des lettres d'Etat pour ſa maîtreſſe On la fait peindre en iroquoiſe, mangeant une demi-douzaine de cœurs. Enfin on n'a jamais rien écrit de plus mauvais goût, et cependant ce ſtyle a eu des imitateurs.

Il y a des lettres d'une autre eſpèce, comme celles de l'Eſpion turc, de madame du *Noyer*, les Lettres juives, chinoiſes, cabaliſtique. On ne ſe méprend pas à leur titre. On voit bien que ce ne ſont pas de véritables lettres, mais un petit artifice uſité, ſoit pour débiter des choſes hardies, ſoit pour écrire des nouvelles vraies ou fauſſes. Tous ces ouvrages qui amuſent quelque temps la jeuneſſe crédule et oiſive, ſont fort



méprifés des honnêtes gens. Il en faut excepter les Lettres perfanes : elles font à la vérité une imitation de l'Efpion turc ; mais leur ftyle les diftingue fort de leur original. Il eft nerveux, hardi, fingulier, fententieux ; et il ne manque à cet ouvrage qu'un fujet plus folide.

On a beaucoup réuffi en France dans un autre genre de lettres, moitié vers et moitié profe. Ce font de véritables lettres écrites en effet à des amis, mais écrites avec délicateffe et avec foin. Telle eft la lettre dans laquelle *Bachaumont* et *Chapelle* rendent compte de leur voyage. Telles font quelques-unes du comte *Antoine Hamilton*, de M. *Pavillon*.

En voici une écrite par l'auteur de la Henriade à un grand roi.

" Les vers que votre majefté a faits dans Neiff, „ reffemblent à ceux que *Salomon* fefait dans fa „ gloire, quand il difait, après avoir tâté de „ tout : Tout n'eft que vanité. Il eft vrai que le „ bon-homme parlait ainfi, au milieu de trois „ cents femmes et de fept cents concubines ; le „ tout fans avoir donné de bataille ni fait de „ fiége. Mais n'en déplaife, Sire, à *Salomon* et „ à vous, ou bien à vous et à *Salomon*, il ne „ laiffe pas d'y avoir quelque réalité dans ce „ monde.

„ Conquérir cette Siléfie,
„ Revenir couvert de lauriers
„ Dans les bras de la poéfie ;
„ Donner aux belles, aux guerriers,

„ Opéra, bal et comédie;
„ Se voir craint, chéri, respecté,
„ Et connaître au sein de la gloire
„ L'esprit de la société,
„ Bonheur si rarement goûté
„ Des favoris de la victoire;
„ Savourer avec volupté,
„ Dans des momens libres d'affaire,
„ Les bons vers de l'antiquité,
„ Et quelquefois en daigner faire
„ Dignes de la postérité:
„ Semblable vie a de quoi plaire,
„ Elle a de la réalité,
„ Et le plaisir n'est point chimère.

„ Votre majesté a fait bien des choses en peu „ de temps. Je suis persuadé qu'il n'y a personne „ sur la terre plus occupé qu'elle, et plus en„ traîné dans la variété des affaires de toute „ espèce. Mais avec ce génie dévorant, qui met „ tant de choses dans sa sphère d'activité, vous „ conservez toujours cette supériorité de raison, „ qui vous élève au-dessus de ce que vous êtes et „ de ce que vous faites.

„ Tout ce que je crains, c'est que vous ne „ veniez à trop mépriser les hommes. Des mil„ lions d'animaux sans plumes à deux pieds, qui „ peuplent la terre, sont à une distance immense „ de votre personne, par leur ame comme par „ leur état. Il y a un beau vers de *Milton :*

amongst unequals no society.

„ Il y a encore un autre malheur; c'est que

„ votre majefté peint fi bien les nobles friponneries „ des politiques, les foins intéreffés des courtifans „ etc. qu'elle finira par fe défier de l'affection des „ hommes de toute efpèce, et qu'elle croira qu'il „ eft démontré en morale, qu'on n'aime point un „ roi pour lui-même. Sire, que je prenne la liberté „ de faire auffi ma démonftration. N'eft-il pas vrai „ qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer, pour „ lui-même, un homme d'un efprit fupérieur, „ qui a bien des talens, et qui joint à tous ces „ talens-là celui de plaire? Or, s'il arrive que „ par malheur ce génie fupérieur foit roi, fon „ Etat en doit-il empirer? et l'aimera-t-on moins „ parce qu'il porte une couronne? Pour moi, je „ fens que la couronne ne me refroidit point du „ tout. Je fuis etc. "

Voici une lettre écrite à feu M. le maréchal de *Berwick*, qui me paraît fort au-deffus de toutes celles de *Voiture*. J'en ignore l'auteur; mais je peux affurer que j'ai vu à Paris un très-grand nombre d'épîtres dans ce goût. C'eft proprement le goût de la nation.

" Vous venez de gagner une bataille complète „ et glorieufe dans toutes fes circonftances. Vous „ avez rendu quelques fervices, par cette victoire, „ à la couronne d'Efpagne. Vous n'avez pas mal „ fait votre cour au roi votre maître à Verfailles. „ Et le roi, votre fouverain, en paraît prefqu'auffi „ content ici, que fi vous l'aviez gagnée aux por- „ tes de Londres pour fon rétabliffement. Je ne „ fais comment vous vous trouvez de tout cela; „ mais pour moi, je vous en fais de bon cœur

„ mon compliment. Il eſt vrai que vous vous
„ portez bien, et que dans une mêlée où vous
„ avez eu le plaiſir de vous fourrer bien avant,
„ vous n'avez pu vous faire donner quelque bala-
„ fre au milieu du viſage, ou parvenir à quelque
„ inciſion cruciale au haut de la tête; et ce n'eſt
„ pas contentement pour un homme avide de
„ gloire. Je vous conſeille pourtant de ne vous
„ en point chagriner et de prendre le tout en
„ patience.

„ J'avais cru, lorſque vous vous fites natura-
„ liſer en France, que c'était pour mettre à cou-
„ vert vos biens immenſes en cas d'accident;
„ mais je vois bien que ce n'était que pour pou-
„ voir exterminer ſans ſcrupule tout autant d'An-
„ glais de la princeſſe *Anne* qui ſe trouveraient
„ en votre chemin; et c'eſt fort bien fait à vous.
„ Cependant ſi je n'avais peur de vous mortifier,
„ je vous dirais que quoiqu'on parle beaucoup
„ de vous ici, on ne laiſſe pas de parler diverſe-
„ ment de votre conduite. Les uns diſent que
„ vous êtes trop inſolent, et que vous faites
„ trop l'entendu à l'égard des ennemis; et les
„ autres aſſurent que vous ne vous faites pas
„ aſſez valoir auprès de ceux qui vous veulent
„ du bien et qui vous en peuvent faire. Quoi-
„ qu'il n'y ait pas grand mal à tout cela, exami-
„ nons un peu vos actions depuis que vous êtes
„ dans le ſervice, pour voir ſi on vous accuſe
„ avec raiſon.

„ Lorſqu'à Nervinde on combattit,
„ Et que l'Angleterre alarmée

„ Eut appris, par la renommée,
„ La disgrace qu'elle y souffrit,
„ Tout son parlement en pâlit;
„ Mais votre excellence, animée
„ Par les dangers et par le bruit,
„ Par les canons et leur fumée;
„ Mais plus que tout cela, charmée
„ De voir leur Orange interdit,
„ Se mit en tête, à ce qu'on dit,
„ De prendre toute son armée;
„ Mais ce fut elle qui vous prit etc.

LIBERTÉ.

La liberté de l'homme est un problème, sur lequel de grands poëtes se sont exercés, aussi-bien que les théologiens. Qui croirait qu'on trouve dans *Pierre Corneille* une dissertation assez étendue sur cette matière épineuse? C'est dans sa tragédie d'Oedipe.

Il est vrai que le sujet comporte une telle digression; mais il faut avouer aussi que ces morceaux sont presque toujours froidement reçus au théâtre, qui exige une chaleur d'action et de passion presque continuelle. La controverse ne réussit pas beaucoup dans la tragédie; et ce que *Corneille* fait dire à son *Oedipe*, trouvera peut-être ici mieux sa place aux yeux d'un lecteur de sang-froid, qu'il ne la trouve au théâtre, où le spectateur veut être ému. Quoi qu'il en soit, voici ce morceau qui est plein de très grandes beautés.

Quoi! la néceſſité des vertus et des vices
D'un aſtre impérieux doit ſuivre les caprices;
Et l'homme ſur lui-même a ſi peu de crédit,
Qu'il devient ſcélérat quand Delphes l'a prédit?
L'ame eſt donc toute eſclave? une loi ſouveraine
Vers le bien ou le mal inceſſamment l'entraîne;
Et nous ne recevons ni crainte ni déſir
De cette liberté qui n'a rien à choiſir.
Attachés ſans relâche à cet ordre ſublime,
Vertueux ſans mérite, et vicieux ſans crime,
Qu'on maſſacre les rois, qu'on briſe les autels,
C'eſt la faute des dieux et non pas des mortels.
De toute la vertu ſur la terre épandue,
Tout le prix à ces dieux, toute la gloire eſt due.
Ils agiſſent en nous, quand nous penſons agir.
Alors qu'on délibère, on ne fait qu'obéir;
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que ſuivant que d'en haut leur bras la précipite.

Cette tirade a des traits vigoureux et hardis, qui s'impriment aiſément dans la mémoire, parce qu'il n'y a preſque point d'épithètes oiſeuſes; mais, comme je l'ai déjà dit, de telles beautés ſont plus propres à la controverſe qu'à la tragédie. Il eſt bon ſur-tout d'obſerver que plus ce morceau eſt raiſonné, plus il faudrait qu'il fût exact. *Oedipe* eſt un très-mauvais philoſophe, quand il dit:

Et nous ne recevons ni crainte ni déſir
De cette liberté etc.

Le libre arbitre n'a aſſurément rien de commun avec le déſir et la crainte. Perſonne n'a jamais dit que la liberté fût le principe de nos



défire. Il faut auffi remarquer qu'il n'eft pas dans la pureté du ftyle de dire : L'homme a peu de crédit fur foi. On a du pouvoir fur foi. On a du crédit auprès de quelqu'un. *Ordre fublime* ne vaut rien. Sublime veut dire élévation, et ne fignifie pas fouverain. Un bras qui précipite une volonté, eft abfolument barbare ; *et que fuivant que d'en bout*, eft d'une dureté, eft d'une cacophonie infupportable.

Les mêmes idées, à peu-près, fur la liberté, fe trouvent dans une épître inférée parmi les œuvres de M. de *Voltaire*.

Ah! fans la liberté,
D'un artifan fuprême impuiffantes machines,
Automates penfans mus par des mains divines,
Nous ferions à jamais de menfonges occupés,
Vils inftrumens d'un Dieu qui nous aurait trompés!
Comment fans liberté férions-nous fes images ?
Que lui reviendrait-il de fes brutes ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire ; on ne peut l'offenfer.
Il n'a rien à punir, rien à récompenfer.
Dans les cieux, fur la terre, il n'eft plus de juftice ;
Caton fut fans vertu, Catilina fans vice.
Le deftin nous entraîne à nos affreux penchans,
Et ce chaos du monde eft fait pour les méchans etc.

Ce morceau eft plus à fa place, et paraît écrit avec plus de foin. Mais il n'eft pas plus fort et plus nerveux.

D'un artifan fuprême impuiffantes machines,
Automates penfans mus par des mains divines.

Ces deux vers-là font d'un poëte. Mais celui-ci d'un homme plus pénétré.

Qu'il devient scélérat quand Delphes l'a prédit.

Il suffisait de quatre vers de cette force dans la bouche d'*Oedipe*; le reste ressent trop la déclamation; ce qui était en effet le grand défaut de *Corneille*. Ce qu'on a jamais écrit de plus grand et de plus sublime sur la liberté, se trouve au septième chant de la Henriade.

Sur un autel de fer, un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y grava nos désirs,
Et nos chagrins cruels, et nos faibles plaisirs:
On voit la Liberté, cette esclave si fière,
Par d'invincibles nœuds en ces lieux prisonnière,
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser;
A ses suprêmes lois, d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée;
Qu'en obéissant même, il agit par son choix,
Et souvent au destin pense donner des lois.

Il me semble qu'on ne peut présenter sous une image plus parfaite cet accord inexplicable de la liberté de l'homme et de la présence de DIEU; et qu'un tel morceau vaut mieux que vingt volumes de controverses sur ces matières inintelligibles.

Un fils de l'illustre *Racine* a fait un poëme sur la Grâce, dans lequel il était bien naturel qu'il parlât de la liberté. Cependant il n'y a aucun trait frappant qui caractérise cet attribut de la nature humaine, que tant de philosophes lui contestent.

Voici le morceau de ce poëme, où l'auteur traite de la liberté d'une manière plus particulière.

Si l'on en croit pourtant un fyftème flatteur,
Pour le bien et le mal l'homme également libre
Conferve, quoi qu'il faffe, un conftant équilibre.
Lorfque pour l'écarter des lois de fon devoir,
Les paffions fur lui redoublent leur pouvoir;
Auffitôt balançant le poids de la nature,
La Grâce de fes dons redouble la mefure.

Ces vers font dans le ton didactique de l'ouvrage; mais ils font un peu lâches, comme prefque tous ceux de cet auteur, qui d'ailleurs eft affez pur et correct. C'eft dans les ouvrages didactiques qu'il faut peut-être le plus d'imagination, pour nourrir la féchereffe du fond et pour en varier l'uniformité.

METAPHORE.

La métaphore eft la marque d'un génie qui fe repréfente vivement les objets. C'eft une comparaifon vive et fubite qu'il fait des chofes qui le touchent, avec les images fenfibles que préfente la nature. C'eft l'effet d'une imagination animée et heureufe. Mais cette figure doit être employée avec ménagement. *Cicéron* dit:

Verecunda debet effe translatio.

Cette métaphore qu'on trouve, par exemple, dans la tragédie d'Héraclius, eft trop forte et trop gigantefque:

La vapeur de mon fang ira groffir la foudre
Que Dieu tient déjà prête à te réduire en poudre.

Il n'eft pas non plus naturel à *Chimène* de dire après la mort de fon père:

J'irai fous mes cyprès accabler tes lauriers.

Ce n'eſt pas ainſi que s'exprime la douleur véritable. On a repris auſſi dans la tragédie de Brutus ces vers :

Sa victoire affaiblit vos remparts déſolés,
Du ſang qui les inonde ils ſemblent ébranlés.

C'eſt une hyperbole ; et je crois que l'hyperbole eſt une figure défectueuſe par elle-même, puiſque par ſa nature elle va toujours au-delà du vrai.

Pourquoi approuve-t-on ces vers-ci de la Mort de Céſar ?

Rome qui détruit tout, ſemble enfin ſe détruire:
Ce coloſſe effrayant dont le monde eſt foulé,
En preſſant l'univers eſt lui-même ébranlé.
Il penche vers ſa chute, et contre la tempête,
Il demande mon bras pour affermir ſa tête.

C'eſt que la métaphore porte un caractère ſenſible de vérité et eſt parfaitement ſoutenue. On aime encore celle-ci dans Zaïre, parce qu'elle a les mêmes conditions et qu'elle eſt touchante.

Le Dieu qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roſeau plié par les orages.

Il y a une métaphore bien frappante dans Alzire, lorſqu'*Alvarès* dit à *Guſman :*

Votre hymen eſt le nœud qui joindra les deux mondes.

C'eſt un magnifique ſpectacle à l'eſprit qu'une telle idée ; et il eſt très-rare que l'exacte vérité ſe trouve jointe à tant de grandeur. Cette métaphore eſt encore belle et bien amenée :

L'Américain farouche eſt un monſtre ſauvage,
Qui mord, en frémiſſant, le frein de l'eſclavage.

Les conditions eſſentielles à la métaphore,

sont qu'elle soit juste et qu'elle ne soit pas mêlée avec une autre image qui lui soit étrangère. *Rousseau* a dit dans une de ses satires, en parlant d'un homme qu'il veut noircir et rendre ridicule, sous le nom de *Midas* :

En maçonnant les remparts de son ame,
Songea bien plus au fourreau qu'à la lame.

Outre la bassesse de ces idées, on y découvre aisément le peu de justesse et de rapport qu'elles ont entr'elles. Car si cette ame a des remparts de maçonnerie, elle ne peut pas être en même temps une épée dans un fourreau. J'avoue que ces disparates révoltent un bon esprit, autant que le fiel amer de la satire cause d'indignation. Voici dans ce même auteur un exemple d'une faute pareille.

Vous êtes-vous, Seigneur, imaginé
Le cœur humain de près examiné,
En y portant le compas et l'équerre,
Que l'amitié par l'estime s'acquère.

On sonde les replis du cœur humain ; mais on ne le mesure point avec un compas. L'équerre, sur-tout, qui est un instrument de maçon, est là bien peu convenable. Je ne connais guère d'auteur dont les idées soient moins justes et moins vraies que celles de *Rousseau*. Il a excellé quelquefois dans le choix des paroles : c'est beaucoup ; car c'est une très-grande difficulté vaincue. Mais quand ce mérite est sujet à des inégalités ; quand il n'est pas soutenu par du sentiment, par des idées toujours exactes, le mérite des mots ne suffit

pas de nos jours pour conſtituer un grand écrivain. Cela était bon du temps de *Malherbe*.

On peut quelquefois entaſſer des métaphores les unes ſur les autres ; mais alors il faut qu'elles ſoient bien diſtinguées, et que l'on voie toujours votre objet repréſenté ſous des images différentes. C'eſt ainſi que le célèbre *Maſſillon*, évêque de Clermont, dit dans ſon ſermon du petit nombre des élus :

" Vous auriez vu les élus auſſi rares que ces „ grappes de raiſins, qui ont échappé à la diligence „ du vendangeur, auſſi rares que ces épis qui reſ„ tent encore ſur la terre, et que la faux du moiſ„ ſonneur a épargnés. Je vous aurais parlé des „ deux voies dont l'une étroite et rude eſt la voie „ du petit nombre ; l'autre, large, ſpacieuſe, „ ſemée de fleurs, qui eſt comme la voie publique „ de tous les hommes etc "

Aucune de ces images ne nuit à l'autre ; au contraire, elles ſe fortifient toutes. Mais cet amas de métaphores doit être employé rarement, et ſeulement dans les occaſions où l'on a beſoin de faire ſentir des choſes importantes. On reconnaît un grand écrivain, non-ſeulement aux figures qu'il met en uſage, mais à la ſobriété avec laquelle il les emploie.

Les Orientaux ont toujours prodigué la métaphore, ſans meſure et ſans art. On ne voit dans leurs écrits que des collines qui ſautent, des fleuves qui ſèchent de crainte, des étoiles qui treſſaillent de joie. Leur imagination trop vive ne leur a jamais permis d'écrire avec méthode et ſageſſe;



de-là vient qu'ils n'ont rien approfondi, et qu'il n'y a pas en Orient un seul bon livre d'hiſtoire et de ſcience. Il ſemble que dans ces pays on n'ait preſque jamais parlé que pour ne pas être entendu. Il n'y a que leurs fables qui aient réuſſi chez les autres nations. Mais quand on n'excelle que dans les fables, c'eſt une preuve qu'on n'a que de l'imagination.

OPERA.

COMME vous avez le deſſein de fréquenter nos ſpectacles dans votre ſéjour à Paris, je vous entretiendrai de l'opéra ; quoique je ne traite pas expreſſément dans cet ouvrage de la tragédie et de la comédie, ma raiſon eſt que l'on a écrit d'excellens traités ſur le théâtre tragique et comique, ſur-tout dans les préfaces de nos meilleurs pièces ; mais on n'a preſque rien dit ſur l'opéra.

Saint-Evremont s'eſt épuiſé en froides railleries ſur ce genre de ſpectacle. Il veut trouver du ridicule à mettre en chant des paſſions et des dialogues. Il ne ſavait pas que les tragédies grecques et romaines étaient chantées ; que les ſcènes avaient une mélodie ſemblable à notre récitatif, laquelle était compoſée par un muſicien, et que les chœurs étaient exécutés comme les nôtres. Qui ne ſait que la muſique exprime les paſſions ? *Saint-Evremont*, en louant Sophoniſbe et en blâmant l'opéra, a prouvé qu'il avait peu de goût et l'oreille dure.

Le grand vice de notre opéra, c'eſt qu'une tragédie ne peut être par-tout paſſionnée, qu'il y

faut du raisonnement, du détail, des événemens préparés, et que la musique ne peut rendre heureusement ce qui n'est pas animé et ce qui ne va pas au cœur. Ce serait un étrange récitatif que celui qui exprimerait, par exemple, ces vers de la tragédie de Rodogune :

Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
J'en ai vu les premiers, et me souviens encor
Des malheureux succès de bon roi Nicanor.
Quand des partis vaincus pressant l'adroite fuite,
Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
Je n'ai pas oublié que cet événement
Du perfide Triphon fut le soulèvement etc.

On est donc réduit parmi nous à supprimer à l'opéra tous ces détails, qui ne sont pas intéressans par eux-mêmes, mais qui contribuent à rendre une pièce intéressante : on n'y parle que d'amour ; et encore cette passion n'a-t-elle jamais, dans ces sortes d'ouvrages, la juste étendue qu'il faut pour toucher et pour faire tout son effet. La déclaration de *Phèdre* et celle d'*Orosmane*, ne pourraient pas être souffertes sur le théâtre de l'opéra. Notre récitatif exige une brièveté et une mollesse qui amène presque nécessairement de la médiocrité. Il n'y a guère qu'Atis et Armide qui se soient élevés au-dessus de ce genre médiocre. Les scènes entre *Oreste* et *Iphigénie* sont très-belles ; mais cette supériorité même de ces scènes fait languir le reste de l'opéra.

Souffrirait-on que dans nos spectacles réguliers,

un amant vient dire, comme dans l'opéra d'Issé :

> Que vois-je ? c'est Issé qui repose en ces lieux,
> J'y venais pour plaindre ma peine ;
> Mais mes cris troubleraient son repos précieux.

On voit que l'auteur, pour éviter les détails, rend compte en un vers de la raison qui l'amène sur le théâtre.

> J'y venais pour plaindre ma peine.

Mais cet artifice trop grossier, que les anciens emploient toujours dans leurs tragédies et dans leurs comédies, n'est pas supportable parmi nous.

Thésée, dans l'opéra de ce nom, dit à sa maîtresse, sans autre préparation : *Je suis fils du roi.* Elle lui répond : *Vous, Seigneur ?* Le secret de sa naissance n'est pas autrement expliqué. C'est un défaut essentiel. Et si cette reconnaissance avait été bien préparée et bien ménagée; si tous les détails qui doivent la rendre à la fois vraisemblable et surprenante, avaient été employés, le défaut eût été bien plus grand, parce que la musique eût rendu tous ces détails ennuyeux.

Voilà donc un poëme nécessairement défectueux par sa nature. Ajoutez à toutes ces imperfections celles d'être asservi à la stérilité des musiciens, qui ne peuvent exprimer toutes les paroles de notre langue, ainsi que les musiciens d'Italie rendent toutes les paroles italiennes ; il faut qu'ils composent de petits airs, sur lesquels le poëte est obligé d'ajouter un certain nombre de paroles oiseuses et plates, qui souvent n'ont aucun rapport direct à la pièce.

Que

Que nos prairies
Seront fleuries.
Les cœurs glacés
Pour jamais en sont chassés.
Qu'amour a de charmes,
Rendons-lui les armes,
Les plaisirs charmans
Sont pour les amans.

On ne voit, comme le dit très-bien la jolie comédie du Double veuvage, *Que de nouvelles ardeurs, et des ardeurs nouvelles.*

Cette contrainte puérile est encore augmentée par le peu de termes convenables aux musiciens, que fournit notre langue. Demandez à un compositeur de mettre en chant: *Que voulez-vous qu'il fît contre trois? qu'il mourût?* Ou bien ces vers:

Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix;
Parle, aurais-tu quitté les dieux de ton pays?

Le musicien demandera, au lieu de ces beaux vers, des fleurettes, des amourettes, des ruisseaux, des oiseaux, des charmes, et des alarmes.

Voilà pourquoi depuis *Quinault*, il n'y a presque pas eu de tragédie supportable en musique. Les auteurs ont senti l'extrême difficulté de mêler à un sujet, grand et pathétique, des fêtes galantes, incorporées à l'action, d'éviter les détails nécessaires et d'être intéressans. Ils se sont presque tous jetés dans un genre encore plus médiocre, qui est celui des ballets.

Ces sortes d'ouvrages n'ont aucune liaison. Chaque acte est composé de peu de scènes: toute



action y eſt comme étranglée ; mais la variété du ſpectacle, et les petites chanſonnettes que le muſicien fait réuſſir, et que le parterre répète, amuſent le public, qui court à ces repréſentations ſans en faire grand cas. Le premier ballet dans ce goût, qui a ſervi de modèle aux autres, eſt celui de l'Europe Galante d'*Houdard de la Motte*; car ceux de *Quinault* étaient encore plus médiocres. Son Temple de la Paix, par exemple, n'eſt qu'un aſſemblane de chanſons, ſans aucune action.

Le plus grand mal de ces ſpectacles, c'eſt qu'il n'y eſt preſque pas permis d'y rendre la vertu reſpectable et d'y mettre de la nobleſſe ; ils ſont conſacrés aux miſérables redites de maximes voluptueuſes, que l'on n'oſerait débiter ailleurs: la clémence d'*Auguſte* envers *Cinna*, la magnanimité de *Cornélie*, ne pourraienty trouver place. Par quel honteux uſage faut-il que la muſique, qui peut élever l'ame aux grands ſentimens, et qui n'était deſtinée chez les Grecs et chez les Romains qu'à célébrer la vertu, ne ſoit employée parmi nous qu'à chanter des vaudevilles d'amour ? Il eſt à ſouhaiter qu'il s'élève quelque génie aſſez fort pour corriger la nation de cet abus, et pour donner à un ſpectacle, devenu néceſſaire, la dignité et les mœurs qui lui manquent.

Une ſeule ſcène d'amour, heureuſement miſe en muſique et chantée par un acteur applaudi, attire tout Paris, et rend les beautés vraies inſipides. Les perſonnes de la cour ne peuvent plus ſupporter Polyeucte, quand elles ſortent

d'un ballet, où elles ont entendu quelques couplets aisés à retenir. Par-là le mauvais goût se fortifie, et on oublie insensiblement ce qui a fait la gloire de la nation. Je le répète encore ; il faut que l'opéra soit sur un autre pied, pour ne plus mériter le mépris qu'ont pour lui toutes les nations de l'Europe.

Je crois avoir trouvé ce que je cherchais depuis long-temps dans le cinquième acte de l'opéra de Samson. Qu'on examine avec attention les morceaux que j'en vais rapporter.

SAMSON enchaîné, GARDES.

Profonds abymes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Ecrasez-moi!
Mon bras a refusé de servir mon courage.
Je suis vaincu, je suis dans l'esclavage.
Je ne te verrai plus, flambeau sacré des cieux!
Lumière, tu fuis de mes yeux!
Lumière, brillante image
D'un Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du Créateur;
Douce lumière!
Nature entière,
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma triste paupière
Profonds abymes etc.

UNE PRETRESSE DES PHILISTINS.

Tous nos Dieux étonnés et cachés dans les cieux,
Ne pouvaient sauver notre empire.

Vénus, avec un fourire,
Nous a rendus victorieux.
Mars a volé, guidé par elle,
Sur fon char tout fanglant;
La victoire immortelle,
Tirait fon glaive étincelant
Contre tout un peuple infidelle;
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef, intetdit et tremblant.

UNE AUTRE.

C'eft Vénus qui défend aux tempêtes
De gronder fur nos têtes;
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes
Et tombe à fon autel.

LE ROI.

Hé bien, qu'eft devenu ce Dieu fi redoutable,
Qui par tes mains devait nous foudroyer?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et fon bras languiffant ne peut fe déployer.
Il t'abandonne, il cède à ma puiffance;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les deftins,
Son tonnerre, étouffé dans fes débiles mains,
Se repofe dans le filence.

SAMSON.

Grand Dieu! j'ai foutenu cet horrible langage
Quand il n'offenfait qu'un mortel:
On infulte ton nom, ton culte, ton autel;
Leve-toi, venge ton outrage.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne font point entendus,
Malheureux, ton Dieu n'eft plus.

SAMSON.

Tu peux encore armer cette main malheureuse ;
Accorde-moi du moins une mort glorieuse.

LE ROI.

Non, tu dois sentir à longs traits
L'amertume de son supplice.
Qu'avec toi ton Dieu périsse,
Et qu'il soit, comme toi, méprisé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inspires, enfin ; c'est sur toi que je fonde
Mes superbes desseins :
Tu m'inspires, ton bras seconde
Mes languissantes mains.

LE ROI.

Vil esclave, qu'oses-tu dire ?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peux-tu bien menacer ce formidable empire
A tes derniers momens ?
Qu'on l'immole ; il en est temps.
Frappez ; il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez, je dois vous instruire
Des secrets de mon peuple et du Dieu que je sers ;
Ce moment doit servir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous tes crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta présence et de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu seras satisfait.

action y eſt comme étranglée ; mais la variété du ſpectacle, et les petites chanſonnettes que le muſicien fait réuſſir, et que le parterre répète, amuſent le public, qui court à ces repréſentations ſans en faire grand cas. Le premier ballet dans ce goût, qui a ſervi de modèle aux autres, eſt celui de l'Europe Galante d'*Houdard de la Motte*; car ceux de *Quinault* étaient encore plus médiocres. Son Temple de la Paix, par exemple, n'eſt qu'un aſſemblage de chanſons, ſans aucune action.

Le plus grand mal de ces ſpectacles, c'eſt qu'il n'y eſt preſque pas permis d'y rendre la vertu reſpectable et d'y mettre de la nobleſſe ; ils ſont conſacrés aux miſérables redites de maximes voluptueuſes, que l'on n'oſerait débiter ailleurs : la clémence d'*Auguſte* envers *Cinna*, la magnanimité de *Cornélie*, ne pourraient y trouver place. Par quel honteux uſage faut-il que la muſique, qui peut élever l'ame aux grands ſentimens, et qui n'était deſtinée chez les Grecs et chez les Romains qu'à célébrer la vertu, ne ſoit employée parmi nous qu'à chanter des vaudevilles d'amour ? Il eſt à ſouhaiter qu'il s'élève quelque génie aſſez fort pour corriger la nation de cet abus, et pour donner à un ſpectacle, devenu néceſſaire, la dignité et les mœurs qui lui manquent.

Une ſeule ſcène d'amour, heureuſement miſe en muſique et chantée par un acteur applaudi, attire tout Paris, et rend les beautés vraies inſipides. Les perſonnes de la cour ne peuvent plus ſupporter Polyeucte, quand elles ſortent

d'un ballet, où elles ont entendu quelques couplets aisés à retenir. Par-là le mauvais goût se fortifie, et on oublie insensiblement ce qui a fait la gloire de la nation. Je le répète encore ; il faut que l'opéra soit sur un autre pied, pour ne plus mériter le mépris qu'ont pour lui toutes les nations de l'Europe.

Je crois avoir trouvé ce que je cherchais depuis long-temps dans le cinquième acte de l'opéra de Samson. Qu'on examine avec attention les morceaux que j'en vais rapporter.

SAMSON enchaîné, GARDES.

Profonds abymes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Ecrasez-moi!
Mon bras a refusé de servir mon courage.
Je suis vaincu, je suis dans l'esclavage.
Je ne te verrai plus, flambeau sacré des cieux!
Lumière, tu fuis de mes yeux!
Lumière, brillante image
D'un Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du Créateur;
Douce lumière!
Nature entière,
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma triste paupière
Profonds abymes etc.

UNE PRETRESSE DES PHILISTINS.

Tous nos Dieux étonnés et cachés dans les cieux,
Ne pouvaient sauver notre empire.

Vénus, avec un sourire,
Nous a rendus victorieux.
Mars a volé, guidé par elle,
Sur son char tout sanglant;
La victoire immortelle,
Tirait son glaive étincelant
Contre tout un peuple infidelle;
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef, interdit et tremblant.

UNE AUTRE.

C'est Vénus qui défend aux tempêtes
De gronder sur nos têtes;
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes
Et tombe à son autel.

LE ROI.

Hé bien, qu'est devenu ce Dieu si redoutable,
Qui par tes mains devait nous foudroyer?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et son bras languissant ne peut se déployer.
Il t'abandonne, il cède à ma puissance;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les destins,
Son tonnerre, étouffé dans ses débiles mains,
Se repose dans le silence.

SAMSON.

Grand Dieu! j'ai soutenu cet horrible langage
Quand il n'offensait qu'un mortel:
On insulte ton nom, ton culte, ton autel;
Leve-toi, venge ton outrage.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne sont point entendus,
Malheureux, ton Dieu n'est plus.

SAMSON.

Tu peux encore armer cette main malheureuſe;
Accorde-moi du moins une mort glorieuſe.

LE ROI.

Non, tu dois ſentir à longs traits
L'amertume de ſon ſupplice.
Qu'avec toi ton Dieu périſſe,
Et qu'il ſoit, comme toi, mépriſé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inſpires, enfin; c'eſt ſur toi que je fonde
Mes ſuperbes deſſeins:
Tu m'inſpires, ton bras ſeconde
Mes languiſſantes mains.

LE ROI.

Vil eſclave, qu'oſes-tu dire?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peux-tu bien menacer ce formidable empire
A tes derniers momens?
Qu'on l'immole; il en eſt temps.
Frappez; il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez, je dois vous inſtruire
Des ſecrets de mon peuple et du Dieu que je ſers;
Ce moment doit ſervir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous tes crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta préſence et de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu ſeras ſatisfait.

action y eſt comme étranglée ; mais la variété du ſpectacle, et les petites chanſonnettes que le muſicien fait réuſſir, et que le parterre répète, amuſent le public, qui court à ces repréſentations ſans en faire grand cas. Le premier ballet dans ce goût, qui a ſervi de modèle aux autres, eſt celui de l'Europe Galante d'*Houdard de la Motte*; car ceux de *Quinault* étaient encore plus médiocres. Son Temple de la Paix, par exemple, n'eſt qu'un aſſemblage de chanſons, ſans aucune action.

Le plus grand mal de ces ſpectacles, c'eſt qu'il n'y eſt preſque pas permis d'y rendre la vertu reſpectable et d'y mettre de la nobleſſe ; ils ſont conſacrés aux miſérables redites de maximes voluptueuſes, que l'on n'oſerait débiter ailleurs : la clémence d'*Auguſte* envers *Cinna*, la magnanimité de *Cornélie*, ne pourraient y trouver place. Par quel honteux uſage faut-il que la muſique, qui peut élever l'ame aux grands ſentimens, et qui n'était deſtinée chez les Grecs et chez les Romains qu'à célébrer la vertu, ne ſoit employée parmi nous qu'à chanter des vaudevilles d'amour ? Il eſt à ſouhaiter qu'il s'élève quelque génie aſſez fort pour corriger la nation de cet abus, et pour donner à un ſpectacle, devenu néceſſaire, la dignité et les mœurs qui lui manquent.

Une ſeule ſcène d'amour, heureuſement miſe en muſique et chantée par un acteur applaudi, attire tout Paris, et rend les beautés vraies inſipides. Les perſonnes de la cour ne peuvent plus ſupporter Polyeucte, quand elles ſortent

d'un ballet, où elles ont entendu quelques couplets aisés à retenir. Par-là le mauvais goût se fortifie, et on oublie insensiblement ce qui a fait la gloire de la nation. Je le répète encore ; il faut que l'opéra soit sur un autre pied, pour ne plus mériter le mépris qu'ont pour lui toutes les nations de l'Europe.

Je crois avoir trouvé ce que je cherchais depuis long-temps dans le cinquième acte de l'opéra de Samson. Qu'on examine avec attention les morceaux que j'en vais rapporter.

SAMSON enchaîné, GARDES.

Profonds abymes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Ecrasez-moi!
Mon bras a refusé de servir mon courage.
Je suis vaincu, je suis dans l'esclavage.
Je ne te verrai plus, flambeau sacré des cieux!
Lumière, tu fuis de mes yeux!
Lumière, brillante image
D'un Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du Créateur;
Douce lumière!
Nature entière,
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma triste paupière
Profonds abymes etc.

UNE PRETRESSE DES PHILISTINS.

Tous nos Dieux étonnés et cachés dans les cieux,
Ne pouvaient sauver notre empire.

action y eſt comme étranglée ; mais la variété du ſpectacle, et les petites chanſonnettes que le muſicien fait réuſſir, et que le parterre répète, amuſent le public, qui court à ces repréſentations ſans en faire grand cas. Le premier ballet dans ce goût, qui a ſervi de modèle aux autres, eſt celui de l'Europe Galante d'*Houdard de la Motte*; car ceux de *Quinault* étaient encore plus médiocres. Son Temple de la Paix, par exemple, n'eſt qu'un aſſemblane de chanſons, ſans aucune action.

Le plus grand mal de ces ſpectacles, c'eſt qu'il n'y eſt preſque pas permis d'y rendre la vertu reſpectable et d'y mettre de la nobleſſe ; ils ſont conſacrés aux miſérables redites de maximes voluptueuſes, que l'on n'oſerait débiter ailleurs: la clémence d'*Auguſte* envers *Cinna*, la magnanimité de *Cornélie*, ne pourraienty trouver place. Par quel honteux uſage faut-il que la muſique, qui peut élever l'ame aux grands ſentimens, et qui n'était deſtinée chez les Grecs et chez les Romains qu'à célébrer la vertu, ne ſoit employée parmi nous qu'à chanter des vaudevilles d'amour ? Il eſt à ſouhaiter qu'il s'élève quelque génie aſſez fort pour corriger la nation de cet abus, et pour donner à un ſpectacle, devenu néceſſaire, la dignité et les mœurs qui lui manquent.

Une ſeule ſcène d'amour, heureuſement miſe en muſique et chantée par un acteur applaudi, attire tout Paris, et rend les beautés vraies inſipides. Les perſonnes de la cour ne peuvent plus ſupporter Polyeucte, quand elles ſortent

d'un ballet, où elles ont entendu quelques couplets aisés à retenir. Par-là le mauvais goût se fortifie, et on oublie insensiblement ce qui a fait la gloire de la nation. Je le répète encore; il faut que l'opéra soit sur un autre pied, pour ne plus mériter le mépris qu'ont pour lui toutes les nations de l'Europe.

Je crois avoir trouvé ce que je cherchais depuis long-temps dans le cinquième acte de l'opéra de Samson. Qu'on examine avec attention les morceaux que j'en vais rapporter.

SAMSON enchaîné, GARDES.

Profonds abymes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Ecrasez-moi!
Mon bras a refusé de servir mon courage.
Je suis vaincu, je suis dans l'esclavage.
Je ne te verrai plus, flambeau sacré des cieux!
Lumière, tu fuis de mes yeux!
Lumière, brillante image
D'un Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du Créateur;
Douce lumière!
Nature entière,
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma triste paupière
Profonds abymes etc.

UNE PRETRESSE DES PHILISTINS.

Tous nos Dieux étonnés et cachés dans les cieux,
Ne pouvaient sauver notre empire.

Vénus, avec un ſourire,
Nous a rendus victorieux.
Mars a volé, guidé par elle,
Sur ſon char tout ſanglant;
La victoire immortelle,
Tirait ſon glaive étincelant
Contre tout un peuple infidelle;
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef, interdit et tremblant.

UNE AUTRE.

C'eſt Vénus qui défend aux tempêtes
De gronder ſur nos têtes;
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes
Et tombe à ſon autel.

LE ROI.

Hé bien, qu'eſt devenu ce Dieu ſi redoutable,
Qui par tes mains devait nous foudroyer?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et ſon bras languiſſant ne peut ſe déployer.
Il t'abandonne, il cède à ma puiſſance;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les deſtins,
Son tonnerre, étouffé dans ſes débiles mains,
Se repoſe dans le ſilence.

SAMSON.

Grand Dieu! j'ai ſoutenu cet horrible langage
Quand il n'offenſait qu'un mortel:
On inſulte ton nom, ton culte, ton autel;
Leve-toi, venge ton outrage.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne ſont point entendus,
Malheureux, ton Dieu n'eſt plus.

SAMSON.

Tu peux encore armer cette main malheureuſe ;
Accorde-moi du moins une mort glorieuſe.

LE ROI.

Non, tu dois ſentir à longs traits
L'amertume de ſon ſupplice.
Qu'avec toi ton Dieu périſſe,
Et qu'il ſoit, comme toi, mépriſé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inſpires, enfin ; c'eſt ſur toi que je fonde
Mes ſuperbes deſſeins :
Tu m'inſpires, ton bras ſeconde
Mes languiſſantes mains.

LE ROI.

Vil eſclave, qu'oſes-tu dire ?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peux-tu bien menacer ce formidable empire
A tes derniers momens ?
Qu'on l'immole ; il en eſt temps.
Frappez ; il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez, je dois vous inſtruire
Des ſecrets de mon peuple et du Dieu que je ſers ;
Ce moment doit ſervir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous tes crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta préſence et de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu ſeras ſatisfait.

SAMSON.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, sont-ils autour de toi?

LE ROI.

Ils y sont tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne,
Qui soutient ce séjour si cher aux Philistins!

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON *ébranlant les colonnes.*

Temple odieux, que tes murs se renversent;
Que tes débris se dispersent
Sur moi, sur ce peuple en fureur!

CHOEUR.

Tout tombe! tout périt! ô Ciel! ô Dieu vengeur!

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, et j'expire en vainqueur.

Que l'on compare à présent la force et l'harmonie d'une telle poésie, avec les vers dont sont remplis les opéra, qui ont parmi nous du succès, à la faveur de la musique, on y verra:

Zirphé, qui vous voit vous adore.
Quoi! j'aime autant qu'on peut aimer,
Et je n'ai point vu ce que j'aime.

Une sylphide peut aimer;
Mais une mortelle est charmante.

Vous paraissiez charmant; vous traversiez les airs.

Il faudrait rougir pour la nation, si des platitudes si fades ne fesaient mal au cœur à tous les connaisseurs. Qui croirait que dans un opéra de Paris, des plus suivis, on chante:

Tous les cœurs font matelots,
Voguons deffus les flots?

On s'imagine être revenu au temps de *Henri II* et de *Charles IX*, quand on entend des puérilités fi gothiques. L'excufe de cette misère eft, dit-on, dans la ftérilité des muficiens; mais cette excufe eft bien malheureufe.

DE LA SATIRE.

Si je fuivais mon goût, je ne parlerais de la fatire que pour en infpirer quelque horreur, et pour armer la vertu contre ce genre dangereux d'écrire. La fatire eft prefque toujours injufte ; et c'eft-là fon moindre défaut. Son principal mérite, qui amorce le lecteur, eft la hardieffe qu'elle prend de nommer les perfonnages qu'elle tourne en ridicule. Bien moins retenue que la comédie, elle n'en a pas les difficultés et les agrémens. Otez les noms de *Cotin*, de *Chapelain*, de *Quinault*, et un petit nombre de vers heureux, que reftera-t-il aux fatires de *Boileau*? Mais le Mifanthrope, le Tartuffe, qui font des fatires encore plus fortes, fe foutiennent fans ce trifte avantage, d'immoler des particuliers à la rifée publique. Quand je dis que la fatire eft injufte, je n'en veux pour preuve que les ouvrages de *Boileau*. Il veut dans une de fes premières fatires élever la tragédie d'Alexandre de *Racine*, aux dépens de l'Aftrate de *Quinault*; deux pièces affez médiocres, qui ne font pas fans quelques beautés. Il dit :

Je ne fais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre,
Ce n'eft qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.

> Les héros, chez Quinault, parlent bien autrement,
> Et jufqu'à je vous hais, tout s'y dit tendrement.

Il n'y a rien de plus contraire à la vérité que ce jugement de *Boileau*. L'Alexandre de *Racine* eft très-loin d'être fi glorieux. C'eft au contraire un doucereux qui prétend n'avoir porté la guerre aux Indes que pour y adorer *Cléophile*. Et fi on peut appliquer à quelque pièce de théât e ce vers: *Et jufqu'à je vous hais, tout s'y dit tendrement*, c'eft affurément à l'Andromaque de *Racine*, dans laquelle *Pirrhus* idolâtre *Andromaque*, en lui difant des chofes très-dures : mais loin que ce foit un défaut, dans la peinture d'une paffion, de di e tendrement *je vous hais*, c'eft au contraire une très-grande beauté. Rien ne caractérife fi bien l'amour que les mouvemens violens d'un cœur qui croit être parvenu à concevoir de la haine pour un objet qu'il aime avec fureur ; et c'eft en quoi *Quinault* a fouvent réuffi ; comme quand il fait dire à *Armide* : *Que je le hais, que fon mépris m'outrage !* ce tour même eft fi naturel qu'il eft devenu très-commun.

Boileau n'eft guère moins condamnable dans la licence qu'il prenait de nommer un citoyen, auquel il en fubftituait fouvent un autre dans une nouvelle édition.

Par exemple, le fieur *Broffette* nous apprend que *Boileau* avait parlé ainfi d'un nommé *Pelletier* :

> Tandis que Pelletier, crotté jufqu'à l'échine,
> Va chercher fon dîner de cuifine en cuifine.

On lui dit que ce *Pelletier* n'était rien moins qu'un parafite, que c'était un homme très-retiré,

qui

qui n'allait jamais manger chez perſonne. *Boileau* le raya de la ſatire ; mais au lieu d'ôter ces vers, qui ſont du ſtyle le plus bas, il les laiſſa, et mit *Colletet* à la place de *Pelletier*, et par-là outragea deux hommes au lieu d'un. Il paraît que très-ſouvent il plaçait ainſi les noms au haſard : cela ſeul devrait ôter tout crédit à ſes ſatires.

Il tombait ſi naturellement dans ce cruel défaut, qu'il avait placé ſon propre frère *Gilles Boileau* dans ſes ſatires, d'une manière ignominieuſe.

Vous pourrez voir un temps vos écrits eſtimés,
Courir de main en main par la ville ſemés,
Puis ſuivre avec Boileau ce rebut de notre âge,
Et la lettre à Coſtar, et l'avis à Ménage.

Cette lettre et cet avis étaient deux ouvrages de ſon frère. Il mit à la place :

Puis de-là tout poudreux, ignorés ſur la terre,
Suivre chez l'épicier Neufgermain et la Serre.

Cette démangeaiſon de médire ainſi au haſard, et d'attaquer tout indifféremment, devait ſeule ôter tout crédit à ſes ſatires.

Il a beau s'en excuſer ; s'il n'avait pas fait ſes belles épîtres, et ſur-tout ſon Art poëtique, il aurait une très-mince réputation, et ne ſerait pas fort au-deſſus de *Régnier*, qui eſt un homme très-médiocre. Tout le monde ſait que l'acharnement contre *Quinault* eſt inſupportable, et que *Deſpréaux* eut en cela d'autant plus de tort, que quand il voulut faire un prologue d'opéra, pour montrer à *Quinault* comme il fallait s'y prendre, il fit un ouvrage très-mauvais, et qui n'approchait

pas des moindres prologues de ce même *Quinault*, qu'il affectait tant de rabaisser.*

La satire ne paraît jamais dans un jour plus odieux que quand elle est lancée contre des personnes qu'on a louées auparavant : cette rétractation n'est une flétrissure humiliante que pour l'auteur. C'est ce qui est arrivé à *Rousseau*, dans une pièce intitulée la Palinodie, qui commence ainsi :

A vous, héros honteux de mes premiers écrits.

Ce vers amphibologique laisse douter si ce n'est pas le héros qui est *honteux* d'avoir été le sujet de ses premiers écrits ; mais le plus grand défaut vient du vice du cœur de l'auteur. S'il n'est pas content des procédés de celui dont il a fait l'éloge, il faut se taire ; mais il ne faut pas chanter la palinodie et se condamner soi-même. Rien n'est plus avilissant. C'est déceler sa passion, et une passion déshonorante. Il est heureux que cette pièce de *Rousseau* soit une de ses plus mauvaises.

Les satires en prose étant mille fois plus aisées à faire que celles qui sont rimées, elles ont inondé la république des lettres. Elles ont passé jusque dans la plupart des journaux. Les auteurs, prostituant leur plume vénale à l'avarice de leurs libraires, ont rempli d'invectives et de mensonges presque tous les ouvrages périodiques qui s'impriment en Hollande ; et il ne faut lire ces recueils qu'avec une extrême défiance. L'art de l'imprimerie deviendra bientôt un métier infame et funeste, si on ne met pas ordre à la licence brutale avec laquelle quelques libraires de Hollande

impriment les ſatires les plus ſcandaleuſes, tantôt contre les têtes couronnées, tantôt contre les hommes les plus reſpectables de l'Europe. J'ai vu quelquefois dans les pays du Nord porter des jugemens très-déſavantageux ſur des hommes du premier mérite, qui étaient indignement attaqués dans ces miſérables brochures; ni les auteurs, ni les libraires, ne connaiſſent les gens qu'ils déchirent. C'eſt un métier comme de vendre du vin frelaté. Il faut avouer qu'il n'y a guère de métier plus indigne, plus lâche et plus puniſſable.

TRADUCTIONS.

La plupart des traducteurs gâtent leur original, ou par une fauſſe ambition de le ſurpaſſer, qui les rend infidelles, ou par une plate exactitude, qui les rend plus infidelles encore.

On dit que madame de *Sévigné* les comparait à des domeſtiques qui vont faire un meſſage de la part de leur maître, et qui diſent ſouvent le contraire de ce qu'on leur a ordonné. Ils ont encore un autre défaut des domeſtiques; c'eſt de ſe croire auſſi grands ſeigneurs que leur maître, ſur-tout quand ce maître eſt fort ancien; et c'eſt un plaiſir de voir à quel point un traducteur d'une pièce de *Sophocle*, qu'on ne pourrait pas jouer ſur notre théâtre, mépriſe Cinna et Polyeucte.

Mais pour en revenir aux infidélités des traducteurs, j'examinerai le Virgile que l'abbé *Desfontaines* nous a donné en proſe. Il était plus obligé qu'un autre de donner une bonne traduction,

après la manière insultante et grossière dont il parle de tous ceux qui l'ont précédé. Ouvrons le livre, et voyons s'il fait excuser au moins cette rusticité pédantesque avec laquelle il les traite, et s'il s'acquitte mieux qu'eux de son devoir.

Au premier chant, *Virgile*, dans la description de la tempête, s'exprime ainsi :

Laxis laterum compagibus omnes
Accipiunt inimicum imbrem rimisque fatiscunt.

L'abbé *Desfontaines* traduit : " Tous les vaisseaux fracassés et entr'ouverts font eau de toutes parts et sont prêts d'être engloutis. "

Virgile n'a pas eu certainement l'inattention de dire qu'un vaisseau fracassé était entr'ouvert. S'il est fracassé, c'est bien pis que de s'entr'ouvrir. Le moins ne se souffre pas, après le plus. *Font eau de toutes parts.* Quelle plate expression ! rend-elle l'idée de *Virgile ? L'onde ennemie est reçue dans les flancs entr'ouverts.* Que ne traduisait-il mot à mot ; il eût au moins donné une idée faible, mais vraie, de *Virgile.*

Tantane vos generis tenuit fiducia vestri ?

Quelle confiance audacieuse votre naissance vous inspire ?

L'abbé *Desfontaines* dit : *Race téméraire, qui vous inspire tant d'audace ?*

Ce n'est pas-là le sens de son auteur.

Hic fessas non vincula naves
Ulla tenent, unco non alligat anchora morsu.

" Dans cette rade, les vaisseaux n'ont besoin ni d'ancres ni de cables. "

Premièrement, il n'est point ici question d'une

rade; il s'agit d'un très-beau port que *Virgile* peint admirablement; et c'eſt même, comme on ſait, le port de Naples, qu'il ſe plut à décrire ſous le nom du port de Carthage.

Secondement, quelle platitude *n'ont beſoin ni d'ancres ni de cables. Virgile* dit dans ſon ſtyle, toujours figuré, animé et métaphorique:

Les vaiſſeaux fatigués n'y ſont retenus ni par des liens ni par l'ancre recourbée qui mord l'arène.

Optatâ potiuntur Troes arenâ.

Les Troyens jouiſſent enfin du rivage.

Desfontaines dit: " Les Troyens deſcendirent „ avec empreſſement. "

Suſcepitque ignem foliis, atque arida circum
Nutrimenta dedit, rapuitque in fomite flammam.

Cela veut dire: Il reçoit le feu, il lui donne des alimens arides qu'il enflamme.

Voilà des images nobles d'une choſe ordinaire. *Desfontaines* dit: "Par le moyen de quelques „ feuilles ſèches et d'autres matières combuſtibles, „ il alluma promptement du feu. " Eſt-ce-là traduire? n'eſt-ce pas avilir et défigurer ſon original?

Le moment d'après il fait dire à *Enée*: " Vous „ avez échappé à mille dangers; c'eſt à travers „ mille obſtacles qu'il faut que nous abordions en „ Italie. "

Ces lâches et faſtidieuſes expreſſions, ſur-tout de près, après *mille* dangers, *mille* obſtacles, ne ſe rencontrent pas certainement dans le texte d'un auteur tel que *Virgile*.

Illi ſe prædæ accingunt. Desfontaines dit: *Ils*

apprêtent le gibier. *Virgile* s'eſt-il ſervi d'un mot auſſi peu poëtique dans ſa langue, que le terme *gibier* l'eſt dans la nôtre?

Et jam finis erat, *quum Jupiter* etc. *Jupiter* dit-il pendant ce temps-là? *Virgile* a-t-il rien mis qui réponde à cette plate façon de parler, *pendant ce temps-là?*

Cette belle expreſſion de *populum latè regem*, que *Virgile* donne aux Romains, peuple roi, eſt-ce la rendre que de traduire: *Peuple triomphant?* Que de fautes, que de faibleſſe dans les deux premières pages! Qui voudrait examiner ainſi la traduction entière trouverait que nous n'avons pas même une froide copie de *Virgile*.

On en peut dire preſqu'autant de la traduction que *Dacier* a faite des odes d'*Horace*; elle eſt plus fidelle, à la vérité, dans le texte, plus ſavante et plus inſtructive dans les notes; mais elle manque de grâce. Elle n'a nulle imagination dans l'expreſſion, et on y cherche en vain ce nombre et cette harmonie que la proſe comporte, et qui eſt au moins une faible image de celle qui a tant de charmes dans la poéſie.

Je liſais un jour avec un homme de lettres, d'un goût très-fin et d'un eſprit ſupérieur, cette ode d'*Horace*, où ſont ces beaux vers que tout homme de lettres ſait par cœur: *Auream quiſquis mediocritatem*. Il fut indigné, comme moi, de la manière dont *Dacier* traduit cet endroit charmant.

“ Ceux qui aiment la liberté plus précieuſe que » l'or, ils n'ont garde de ſe loger dans une

„ méchante petite maiſon, ni auſſi dans un „ palais qui excite l'envie. " Voici à peu près, me dit l'homme que je cite, comme j'aurais voulu traduire ces vers :

Heureuſe médiocrité,
Préſide à mes déſirs, préſide à ma fortune;
Ecarte loin de moi l'affreuſe pauvreté,
Et d'un ſort trop brillant la ſplendeur importune.

Il eſt certain qu'on ne devrait traduire les poëtes qu'en vers. Le contraire n'a été ſoutenu que par ceux qui, n'ayant pas le talent, tâchaient de le décrier; vain et malheureux artifice d'un orgueil impuiſſant. J'avoue qu'il n'y a qu'un grand poëte qui ſoit capable d'un tel travail; et voilà ce que nous n'avons pas encore trouvé. Nous n'avons que quelques petits morceaux, épars çà et là dans des recueils; mais ces eſſais nous font voir au moins qu'avec du temps, de la peine et du génie, on peut parmi nous traduire heureuſement les poëtes en vers. Il faudrait avoir continuellement préſente à l'eſprit cette belle traduction que *Boileau* a faite d'un endroit d'*Homère*.

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton ſort de ſon trône; il pâlit, il s'écrie;
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux ſéjour,
D'un coup de ſon trident ne faſſe entrer le jour etc.

Mais qu'il ſerait difficile de traduire ainſi tout Homère ! J'ai vu des traductions de quelques paſſages du poëme bizarre du Paradis perdu de *Milton*. M. de *Voltaire* et M. *Racine* le fils ont tous deux mis en vers une apoſtrophe de *Satan* au Soleil. Je n'examine pas ici l'extraordinaire et le ſauvage

après la manière insultante et grossière dont il parle de tous ceux qui l'ont précédé. Ouvrons le livre, et voyons s'il fait excuser au moins cette rusticité pédantesque avec laquelle il les traite, et s'il s'acquitte mieux qu'eux de son devoir.

Au premier chant, *Virgile*, dans la description de la tempête, s'exprime ainsi :

Laxis laterum compagibus omnes
Accipiunt inimicum imbrem rimisque fatiscunt.

L'abbé *Desfontaines* traduit : " Tous les vaisseaux fracassés et entr'ouverts sont eau de toutes " parts et sont prêts d'être engloutis. "

Virgile n'a pas eu certainement l'inattention de dire qu'un vaisseau fracassé était entr'ouvert. S'il est fracassé, c'est bien pis que de s'entr'ouvrir. Le moins ne se souffre pas, après le plus. *Font eau de toutes parts.* Quelle plate expression ! rend-elle l'idée de *Virgile ? L'onde ennemie est reçue dans les flancs entr'ouverts.* Que ne traduisait-il mot à mot ; il eût au moins donné une idée faible, mais vraie, de *Virgile.*

Tantane vos generis tenuit fiducia vestri ?

Quelle confiance audacieuse votre naissance vous inspire ?

L'abbé *Desfontaines* dit : *Race téméraire, qui vous inspire tant d'audace ?*

Ce n'est pas-là le sens de son auteur.

Hic fessas non vincula naves
Ulla tenent, unco non alligat anchora morsu.

" Dans cette rade, les vaisseaux n'ont besoin " ni d'ancres ni de cables."

Premièrement, il n'est point ici question d'une

rade; il s'agit d'un très-beau port que *Virgile* peint admirablement; et c'eſt même, comme on fait, le port de Naples, qu'il ſe plut à décrire ſous le nom du port de Carthage.

Secondement, quelle platitude *n'ont beſoin ni d'ancres ni de cables. Virgile* dit dans ſon ſtyle, toujours figuré, animé et métaphorique:

Les vaiſſeaux fatigués n'y ſont retenus ni par des liens ni par l'ancre recourbée qui mord l'arène.

Optatâ potiuntur Troes arenâ.

Les Troyens jouiſſent enfin du rivage.

Desfontaines dit: " Les Troyens deſcendirent „ avec empreſſement. "

Suſcepitque ignem foliis, atque arida circum
Nutrimenta dedit, rapuitque in fomite flammam.

Cela veut dire: Il reçoit le feu, il lui donne des alimens arides qu'il enflamme.

Voilà des images nobles d'une choſe ordinaire. *Desfontaines* dit: " Par le moyen de quelques „ feuilles ſèches et d'autres matières combuſtibles, „ il alluma promptement du feu. " Eſt-ce-là traduire? n'eſt-ce pas avilir et défigurer ſon original?

Le moment d'après il fait dire à *Enée:* " Vous „ avez échappé à mille dangers; c'eſt à travers „ mille obſtacles qu'il faut que nous abordions en „ Italie. "

Ces lâches et faſtidieuſes expreſſions, ſur-tout de près, après *mille* dangers, *mille* obſtacles, ne ſe rencontrent pas certainement dans le texte d'un auteur tel que *Virgile.*

Illi ſe prædæ accingunt. Desfontaines dit: *Ils*

apprêtent le gibier. *Virgile* s'eſt-il ſervi d'un mot auſſi peu poëtique dans ſa langue, que le terme *gibier* l'eſt dans la nôtre?

Et jam finis erat, quum Jupiter etc. *Jupiter* dit-il pendant ce temps-là? *Virgile* a-t-il rien mis qui réponde à cette plate façon de parler, *pendant ce temps-là?*

Cette belle expreſſion de *populum latè regem*, que *Virgile* donne aux Romains, peuple roi, eſt-ce la rendre que de traduire: *Peuple triomphant?* Que de fautes, que de faibleſſe dans les deux premières pages! Qui voudrait examiner ainſi la traduction entière trouverait que nous n'avons pas même une froide copie de *Virgile*.

On en peut dire preſqu'autant de la traduction que *Dacier* a faite des odes d'*Horace*; elle eſt plus fidelle, à la vérité, dans le texte, plus ſavante et plus inſtructive dans les notes; mais elle manque de grâce. Elle n'a nulle imagination dans l'expreſſion, et on y cherche en vain ce nombre et cette harmonie que la proſe comporte, et qui eſt au moins une faible image de celle qui a tant de charmes dans la poéſie.

Je liſais un jour avec un homme de lettres, d'un goût très-fin et d'un eſprit ſupérieur, cette ode d'*Horace*, où ſont ces beaux vers que tout homme de lettres ſait par cœur: *Auream quiſquis mediocritatem*. Il fut indigné, comme moi, de la manière dont *Dacier* traduit cet endroit charmant.

" Ceux qui aiment la liberté plus précieuſe que
" l'or, ils n'ont garde de ſe loger dans une

„ méchante petite maiſon, ni auſſi dans un „ palais qui excite l'envie." Voici à peu près, me dit l'homme que je cite, comme j'aurais voulu traduire ces vers :

Heureuſe médiocrité,
Préſide à mes déſirs, préſide à ma fortune ;
Ecarte loin de moi l'affreuſe pauvreté,
Et d'un ſort trop brillant la ſplendeur importune.

Il eſt certain qu'on ne devrait traduire les poëtes qu'en vers. Le contraire n'a été ſoutenu que par ceux qui, n'ayant pas le talent, tâchaient de le décrier ; vain et malheureux artifice d'un orgueil impuiſſant. J'avoue qu'il n'y a qu'un grand poëte qui ſoit capable d'un tel travail ; et voilà ce que nous n'avons pas encore trouvé. Nous n'avons que quelques petits morceaux, épars çà et là dans des recueils ; mais ces eſſais nous font voir au moins qu'avec du temps, de la peine et du génie, on peut parmi nous traduire heureuſement les poëtes en vers. Il faudrait avoir continuellement préſente à l'eſprit cette belle traduction que *Boileau* a faite d'un endroit d'*Homère*.

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton ſort de ſon trône ; il pâlit, il s'écrie ;
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux ſéjour,
D'un coup de ſon trident ne faſſe entrer le jour etc.

Mais qu'il ſerait difficile de traduire ainſi tout Homère ! J'ai vu des traductions de quelques paſſages du poëme bizarre du Paradis perdu de *Milton*. M. de *Voltaire* et M. *Racine* le fils ont tous deux mis en vers une apoſtrophe de *Satan* au Soleil. Je n'examine pas ici l'extraordinaire et le ſauvage

du fond; je m'en tiens uniquement aux beautés qu'une traduction en vers exige.

M. *Racine* s'exprime ainſi :

Toi dont le front brillant fait pâlir les étoiles,
Toi qui contrains la nuit à retirer ſes voiles,
Triſte image à mes yeux de celui qui t'a fait,
Que ta clarté m'afflige, et que mon cœur te hait!
Ta ſplendeur, ô ſoleil! rappelle à ma mémoire
Quel éclat fut le mien dans le temps de ma gloire;
Elevé dans le ciel, près de mon ſouverain,
Je m'y voyais comblé des bienfaits que ſa main,
Sans jamais ſe laſſer, verſait en abondance.

Voici les vers de M. de *Voltaire*.

Toi ſur qui mon tyran prodigue ſes bienfaits,
Soleil, aſtre de feu, jour heureux que je hais,
Jour qui fais mon ſupplice et dont mes yeux s'étonnent,
Toi qui ſemble le Dieu des cieux qui t'environnent,
Devant qui leur éclat diſparaît et s'enfuit,
Qui fais pâlir le front des aſtres de la nuit;
Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
Hélas! j'euſſe autrefois éclipſé ta lumière.
Sur la voûte des cieux, élevé plus que toi,
Le trône où tu t'aſſieds s'abaiſſait devant moi.
Je ſuis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.

Il eſt aiſé de voir pourquoi les vers cités les derniers ſont au-deſſus des autres; c'eſt qu'ils ſont plus remplis d'enthouſiaſme, de chaleur et de vie, qu'ils ont plus de nombre et de force; qu'en un mot, ils ſont d'un poëte; et ils ont ſurtout le mérite d'être une traduction plus fidelle.

DU VRAI

DANS LES OUVRAGES.

BOILEAU a dit, après les anciens : *Le vrai seul est aimable ; il doit régner par-tout et même dans la fable.*

Il a été le premier à observer cette loi qu'il a donnée. Presque tous ses ouvrages respirent ce vrai ; c'est-à-dire qu'ils sont une copie fidelle de la nature. Ce vrai doit se trouver dans l'historique, dans le moral, dans la fiction, dans les sentences, dans les descriptions, dans l'allégorie.

Mais *Boileau* s'est bien écarté de cette règle dans sa Satire de l'équivoque. Comment un homme d'un aussi grand sens que lui s'est-il avisé de faire de l'équivoque la cause de tous les maux de ce monde ? N'est-il pas pitoyable de dire qu'*Adam* désobéit à DIEU par une équivoque ? Voici le passage :

N'est-ce pas toi, voyant le monde à peine éclos,
Qui, par l'éclat trompeur d'une funeste pomme,
Et tes mots ambigus, fit croire au premier homme,
Qu'il allait, en goûtant de ce morceau fatal,
Comblé de tout savoir, à Dieu se rendre égal ?

Voilà de bien mauvais vers ; mais le faux qui y domine les rend plus mauvais encore.

Tu fus, comme serpent, dans l'arche renfermée.

Cela est encore pis ; l'équivoque avec les animaux

dans l'arche renfermée, comme ſerpent! Quelle expreſſion, et quelle idée!

On ne reconnut plus qu'uſurpateurs iniques.

C'eſt avoir une terrible envie de rendre l'équivoque reſponſable de tout, que de dire qu'elle a fait les premiers tyrans. En un mot, rien n'eſt vrai dans cette ſatire. Auſſi c'eſt ſa plus mauvaiſe, de l'aveu des connaiſſeurs.

Racine eſt un homme admirable pour le vrai qui règne dans ſes ouvrages. Il n'y a pas je crois d'exemple chez lui d'un perſonnage qui ait un ſentiment faux, qui s'exprime d'une manière oppoſée à ſa ſituation, ſi vous en exceptez *Théramène* gouverneur d'*Hippolyte*, qui l'encourage ridiculement dans ſes froides amours pour *Aricie*.

Vous-même où ſeriez-vous, vous qui la combattez,
Si toujours Antiope, à ſes lois oppoſée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Théſée?

Il eſt vrai phyſiquement qu'*Hippolyte* ne ſerait pas au monde ſans ſa mère: mais il n'eſt pas dans le vrai des mœurs, dans le caractère d'un gouverneur ſage, d'inſpirer à ſon pupille de faire l'amour contre la défenſe de ſon père.

Les autres héros qu'il fait parler ne diſent pas toujours des choſes fortes et ſublimes; mais ils en diſent toujours de vraies; au contraire de *Corneille* qui s'égare trop ſouvent dans un pompeux et vain étalage de déclamations ampoulées et frivoles. Il eſt ſi condamnable ſur cet article que, ſi la plupart de ſes pièces étaient nouvelles, je ne crois pas que les beautés en rachetaſſent les défauts, quelques grandes qu'elles puiſſent être.

C'eſt pécher contre le vrai, que de peindre *Cinna* comme un conjuré incertain, entraîné malgré lui dans la conſpiration contre *Auguſte*, et de faire enſuite conſeiller à *Auguſte*, par ce même *Cinna*, de garder l'empire pour avoir un prétexte de l'aſſaſſiner. Ce trait n'eſt pas conforme à ſon caractère. Il n'y a là rien de vrai. *Corneille* péche contre cette loi, dans des détails innombrables.

Molière eſt vrai dans tout ce qu'il dit. Tous les ſentimens de la Henriade, de Zaïre, d'Alzire, de Brutus, portent un caractère de vérité ſenſible.

Il y a auſſi une autre eſpèce de vrai qu'on recherche dans les ouvrages; c'eſt la conformité de ce que dit un auteur, avec ſon âge, ſon caractère, ſon état. Le public n'a jamais bien accueilli des vers tendres, *pour une Iris en l'air*, ni des ouvrages de morale faits par des gens purement beaux eſprits, auxquels il eſt égal de travailler ſur des ſujets de dévotion et de galanterie. Ces ouvrages ſont preſque toujours inſipides, parce qu'ils ne ſont point partis du cœur d'un homme pénétré. Ce vrai manque trop ſouvent aux ouvrages de *Rouſſeau*:

Et cherchez bien de Paris juſqu'à Rome,
Onc ne verrez ſot qui ſoit honnête homme.

Cela n'eſt pas dans le vrai. Il y a des eſprits extrêmement bornés qui ont beaucoup de vertu; et on ne pourra pas dire que *Sylla*, *Marius*, tous les chefs des guerres civiles, les *Borgia*,

les *Cromwell* et tant d'autres, fuſſent des imbécilles, des ſots.

Nul n'eſt en tout ſi bien traité qu'un ſot.

Il n'y a rien de ſi ſot que cette maxime. Un ſot eſt peu fêté ; et les gens d'eſprit, d'un bon caractère, ſont l'ame de la ſociété.

Vous êtes-vous, Seigneur, imaginé,
Le cœur humain de près examiné,
En y portant le compas et l'équerre,
Que l'amitié par l'eſtime s'acquière?

Oui, ſans doute, elle commence par l'eſtime; et c'eſt ſe moquer du monde, que de prétendre qu'un homme qui a des talens eſtimables n'ait pas une grande avance pour ſe faire des amis. Il faut que ſon caractère les mérite ; mais l'eſtime prépare cette amitié. Il y a même quelque choſe de révoltant à ſuppoſer que plus on eſt eſtimable, et moins on ſera en état d'avoir l'amitié des honnêtes gens. Ce ſentiment abſurde eſt pernicieux, et en général il faut remarquer que tout ce qui n'eſt que paradoxe déplaît aux eſprits bien faits.

Moroſophie inventa l'art d'écrire....
Mille autres arts encor plus déteſtables
Furent le fruit de ſes ſoins redoutables.

C'eſt outrager la vérité et le bon ſens, que de venir nous dire que *Moroſophie*, c'eſt-à-dire en bon français, la Folie, a inventé un des arts le plus utile aux hommes. Et quand on ſonge que c'eſt un écrivain qui dit cela, on ne peut s'empêcher de lever les épaules. Il y a cent

exemples frappans de ces paradoxes, faux et insoutenables, dans *Rousseau*, qu'il faut lire avec une précaution extrême. En un mot, la principale règle pour lire les auteurs avec fruit, c'est d'examiner si ce qu'ils disent est vrai en général, s'il est vrai dans les occasions où ils le disent, s'il est vrai dans la bouche des personnages qu'on fait parler. Car enfin, la vérité est toujours la première beauté, et les autres doivent lui servir d'ornement. C'est la pierre de touche dans toutes les langues et dans tous les genres d'écrire.

PANEGYRIQUE
DE
SAINT LOUIS
ROI DE FRANCE,

Prononcé dans la chapelle du louvre, en présence de Messieurs de l'académie française, le 25 août 1749, par M. l'abbé d'Arty.

Et nunc, reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram.

Instruisez-vous, ô vous qui gouvernez et qui jugez la terre. *Ps.* 2.

QUEL texte pourrais-je choisir parmi tous ceux qui enseignent les devoirs des rois? quel emblème des vertus pacifiques et guerrières? quel symbole de la vraie grandeur emprunterais-je dans les livres saints, pour peindre le héros dont nous célébrons ici la mémoire?

Tous ces traits répandus en foule dans les Ecritures lui appartiennent. Toutes les vertus que DIEU avait partagées entre tant de monarques qu'il éprouvait, *St Louis* les a possédées. Si je le comparais à *David* et à *Salomon*, je trouverais en lui la valeur et la soumission du premier, la sagesse du second; mais il n'a pas connu leurs égaremens. Captif enchaîné comme *Manassès* et *Sédécias*, il élève à leur exemple vers son DIEU des mains chargées de fers, mais des mains qui ont toujours été pures; il n'a pas attendu, comme eux, l'adversité, pour se tourner vers le DIEU des miséricordes; il n'avait pas besoin, comme eux, d'être infortuné. Ce DIEU qui dans l'ancienne loi voulut apprendre aux

hommes comment les rois doivent réparer leurs fautes a voulu donner dans la loi nouvelle un roi qui n'eût rien à réparer; et ayant montré à laterre des vertus qui tombent et qui se relèvent, qui se souillent et qui s'épurent, il a mis dans St *Louis* la vertu incorruptible et inébranlable, afin que tous les exemples fussent proposés aux hommes.

Si donc ce modèle des rois n'eut aucun modèle parmi les monarques qui précédèrent le Messie ; si toutes les fois que l'Ecriture parle des vertus royales elle parle de lui ; ne nous bornons pas à un seul de ces passages sacrés, regardons-les tous comme les témoignages unanimes qui caractérisent le saint roi dont vous m'ordonnez aujourd'hui de faire ici l'éloge.

Il suffirait, Messieurs, de raconter l'histoire de St *Louis*, pour trouver dans les traits qui la composent, ce modèle donné de DIEU aux monarques : mais pour mettre dans ce discours quelqu'ordre qui soulage ma faiblesse, je peindrai le sage qui a enseigné l'art de gouverner les peuples, le héros qui les a conduits aux combats, le saint qui, ayant toujours DIEU dans son cœur, a rendu chrétien, a rendu divin tout ce qui dans les autres grands-hommes n'est qu'héroïque.

Que l'Esprit saint soutienne seul ma faible voix ; qu'il l'anime, non pas de cette éloquence mondaine que condamneraient les maîtres de l'éloquence qui m'écoutent, puisqu'elle serait déplacée ; mais qu'il mette sur mes lèvres ces paroles que la religion inspire aux ames qu'elle a pénétrées. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Je l'avoue, Meſſieurs, ceux qui veulent parler d'un gouvernement ſage et heureux ont dans ce ſiècle un grand avantage. Mais penſe-t-on à quel point ce grand art de rendre les hommes heureux eſt difficile ? Comment prendre toujours le meilleur parti, et faire le meilleur choix ? Comment aller avec intrépidité au bien général, au milieu des murmures des particuliers, à qui ce bien général coûte des ſacrifices ? Eſt-il ſi facile de déraciner du milieu des lois ces abus que des hommes intéreſſés font paſſer pour les lois mêmes ? Peut-on faire concourir ſans ceſſe au bonheur de tout un royaume la cupidité même de chaque citoyen ; ſoulager toujours le peuple et le forcer au travail ; prévenir, maîtriſer les ſaiſons mêmes, en tenant toujours les portes de l'abondance prêtes à s'ouvrir, quand l'intérêt voudrait les fermer ? Si ce fardeau eſt ſi peſant pour un prince abſolu, qui a partout des yeux qui l'éclairent et des mains qui le ſecondent, de quel poids était le gouvernement dans les temps où DIEU donna *St Louis* à la terre ?

Les rois alors étaient les chefs de pluſieurs vaſſaux déſunis entr'eux, et ſouvent réunis contre le trône. Leurs uſurpations étaient devenues des droits reſpectables. Le monarque était en effet le roi des rois, et n'en était que plus faible. La terre était partagée en fortereſſes occupées par des ſeigneurs audacieux, et en cabanes ſauvages, où la miſère languiſſait dans la ſervitude.

Le

Le laboureur ne ſemait pas pour lui, mais pour un tyran avide qui relevait de quelqu'autre tyran; ils ſe feſaient la guerre entr'eux, et ils la feſaient au monarque. Le déſordre avait même établi des lois par leſquelles tout ordre était renverſé. Un vaſſal perdait ſa terre, s'il ne ſuivait pas ſon ſeigneur armé contre le ſouverain. On était parvenu à faire le code de la guerre civile.

La juſtice ne décidait, ni d'un héritage conteſté, ni de l'innocence accuſée; le glaive était le juge. On combattait en champ clos pour expliquer la volonté d'un teſtateur, pour connaître les preuves d'un crime. Le malheureux qui ſuccombait, perdait ſa cauſe avec la vie; et ce jugement du meurtre était appelé le jugement de DIEU. La diſſolution dans les mœurs ſe joignait à la férocité. La ſuperſtition et l'impiété répandaient leur ſouffle impur ſur la religion, comme deux vents oppoſés qui déſolent également la campagne. Il n'y avait point de ſcandale qui ne fût autoriſé par quelque loi barbare, établie dans les terres de ces petits uſurpateurs, qui avaient donné pour loi la bizarrerie de leurs divers caprices. La nuit de l'ignorance couvrait tout de ſes ténèbres. Des mains étrangères envahiſſaient le peu de commerce que pouvait faire, et encore à ſa ruine, un peuple ſans induſtrie, abruti dans un ſtupide eſclavage.

C'eſt dans ces temps ſauvages, dans ces ſiècles d'anarchie, que DIEU tire des tréſors de ſa providence, cette ame de *Louis* qu'il revêt d'intelligence, de juſtice, de douceur et de force.

Il femble qu'il envoie fur la terre un de ces efprits qui veillent autour de fon trône; il femble qu'il lui dife : Allez porter la lumière dans le féjour de la nuit ; allez rendre juftes et heureux des peuples qui ignorent la juftice et la félicité.

Ainfi *Louis* eft donné au monde. Une mère digne du trône, au-deffus du fiècle où elle eft née, cultive ce fruit précieux. L'éducation, cette feconde nature, fi néceffaire aux avantages de la première, non-feulement capable de déterminer la manière de penfer, mais peut-être encore celle de fentir ; l'éducation, dis-je, que *Louis* reçut de *Blanche*, devait former un grand prince et un prince vertueux. Inftruite elle-même de cette grande vérité, que *la crainte du Seigneur eft le commencement de la fageffe*, elle inftruifit fon fils de la fainteté et de la vérité de la religion. Le cœur du jeune *Louis* prévenait toutes ces importantes leçons ; et l'on peut dire que l'éducation qu'il reçut ne fut qu'un développement continuel du germe de toutes les vertus que DIEU avait mifes dans cette ame privilégiée.

Quand *Louis* prend en main les rènes du gouvernement, il fe propofe de mettre l'ordre dans toutes les parties dérangées de l'Etat, et d'en guérir toutes les plaies.

Ce n'était pas affez de commander, il fallait perfuader ; il fallait des ordonnances fi claires et fi juftes, que des vaffaux qui pouvaient s'y oppofer, s'y foumiffent. Il établit les tribunaux fupérieurs qui réforment les jugemens des premiers

juges ; il prépara ainſi des reſſources à l'innocence opprimée.

Lorſqu'il a rempli les premiers ſoins qu'il doit aux affaires publiques ; lorſque les travaux pénibles de la royauté ont un intervalle, il emploie ces momens à juger lui-même la cauſe de la veuve et de l'orphelin. Quelles voix ne l'ont pas célébré de ſiècle en ſiècle, aſſis ſur un gazon, ſous les chênes de Vincennes, rappelant ces premiers temps du monde, où les patriarches gouvernaient une famille immenſe, unie et obéiſſante ?

Ce roi montre de loin, à travers tant de ſiècles, à l'un de ſes plus auguſtes deſcendans, comment il faudra extirper le duel et exterminer ce monſtre que ſes mains pures ont attaqué les premières. Et remarquons ici, Meſſieurs, que c'eſt le plus valeureux des hommes, le plus jaloux de l'honneur, qui le premier a flétri cette fureur inſenſée, où les hommes ont ſi long-temps attaché l'honneur et le courage.

Cette partie de la juſtice, ce grand devoir des rois, qui aſſure aux hommes leurs vies et leurs poſſeſſions, porte en elle-même un caractère de grandeur, qui élève et qui ſoutient l'ame qui l'exerce ; mais quelles peines rebutantes dans ces autres détails épineux, dont la diſcuſſion eſt auſſi difficile que néceſſaire, et dont l'utilité, ſouvent méconnue, donne rarement la gloire qu'elle mérite !

Les lois du commerce, qui eſt l'ame d'un Etat, la proportion des eſpèces, qui ſont les

gages du commerce, seront-elles l'objet des recherches du vainqueur des Anglais, du défenseur des croisés, du héros qui passe les mers pour aller combattre dans l'Egypte? Oui, sans doute, elles le furent; il enseigne à ses peuples qu'ils peuvent eux-mêmes faire avec les étrangers ces échanges utiles, dont le secret était alors dans cette nation par-tout proscrite et par-tout répandue, qui, sans cultiver la terre, en dévorait la substance; il encourage l'industrie de son peuple; il le délivre des secours funestes dont il était accablé par ce peuple errant, qui n'a d'industrie que l'usure.

Le droit de fabriquer en son nom les gages des échanges de la foi publique, et d'en fixer le titre et le poids, était un de ces droits que la vanité et l'intérêt de mille seigneurs réclamaient, et dont ils abusaient tous. Ils recherchaient l'honneur de voir leurs noms sur ces monumens d'argent et d'or; et ces monumens étaient ceux de l'infidélité. Leur prérogative était devenue le droit de tromper les peuples. Que de soins, que d'insinuations, que d'art il fallut pour obliger les uns à être justes, et les autres à vendre au souverain ce droit si dangereux?

Voilà ce qui fut le plus difficile; car il ne lui coûtait pas de juger contre lui-même, quand il fallait décider entre les droits du domaine royal et les héritages d'un citoyen. Si la cause entre la vigne de *Naboth* et celle du prince était douteuse, c'était le champ de *Naboth* qui s'accroissait du champ de l'oint du Seigneur.

Du même fond de justice dont il transigeait avec les particuliers, il négociait avec les princes. Ne pensons pas qu'en effet il y ait une morale pour les citoyens, et une autre pour les souverains, et que le prétexte du bien de l'Etat justifie l'ambition du monarque.

La sagesse des hommes, si souvent inique et si souvent trompée dans ses iniquités, semble permettre qu'on profite de sa puissance et de la faiblesse d'autrui, qu'on s'agrandisse sur les ruines d'un voisin qui ne peut se défendre, qu'on le force par des traités à se dépouiller, et qu'on puisse ainsi devenir usurpateur par des titres qui semblent légitimes. *Où est l'avantage, là est la gloire*, a dit un souverain réputé plus sage selon les hommes que selon DIEU. *Où est la justice, là est l'avantage*, disait *S[t] Louis*. Il connaît les devoirs du roi, il connaît ceux du chrétien. Homme ferme, il assure à sa famille la Normandie, le Maine et l'Anjou : homme juste, il laisse la Guyenne aux descendans d'*Eléonor* de Guyenne, qui, après tout, en étaient les héritiers naturels.

Tels sont les exemples d'équité que *S[t] Louis* donne à tous les monarques, et que renouvelle aujourd'hui le plus aimé, le plus modéré de ses descendans, destiné à montrer, comme lui, à la terre que la grande politique est d'être vertueux. L'un prévient la guerre en fesant le partage des provinces; l'autre, au milieu des victoires, cède les provinces qu'il a conquises et qu'il peut conserver. Quand on traite ainsi, on

eſt ſûr d'être l'arbitre des couronnes. Auſſi l'Europe vit ſes peuples et ſes rois, les ſuprêmes pontifes et les empereurs, remettre à *St Louis* leurs différends. Cet honneur que l'ancienne Rome s'arrogeait à force d'injuſtices, à force d'artifices et de victoires, il l'obtint par la vertu.

Tant de ſageſſe ne peut être deſtituée de vigueur. Le vertueux, quand il eſt faible, n'eſt jamais grand. Vous ſavez, Meſſieurs, avec quelle force il ſut contenir dans ſes bornes la puiſſance qu'il reſpectait le plus. Vous ſavez comment il ſut diſtinguer deux limites ſi unies et ſi différentes. Vous admirez comment le plus religieux des hommes, le plus pénétré d'une piété ſcrupuleuſe, accorde les devoirs du fils aîné de l'Egliſe, et du défenſeur d'une couronne, qui pour être la plus fidelle n'en eſt pas moins indépendante. Applaudi de toutes les nations, révéré dans ſes Etats des eccléſiaſtiques qu'il réforme, et à Rome du pontife auquel il réſiſte.

Quiconque étudie ſa vie, le voit toujours grand et ſage avec ſes voiſins, ſes vaſſaux et ſes peuples.

Mais quand on parle devant vous, Meſſieurs, on ne doit pas oublier ce que *St Louis* fit pour les ſciences. Indigné que les Muſulmans les cultivaſſent, et qu'elles fuſſent négligées dans nos climats; qu'on y apprît d'eux l'ordre des ſaiſons; qu'on cherchât chez eux les remèdes du corps, et quelques lumières de l'eſprit; il ralluma, du moins pour un temps, ces flambeaux éteints pendant tant de ſiècles; et il prépara ainſi à ſes def-dans la gloire de les fixer chez les Français, es remettant entre vos mains.

Suppléez, Messieurs, à tout ce que je n'ai point dit sur le gouvernement de *St Louis* : mais faible ministre des autels, destiné à n'annoncer que la paix, pourrais-je parler ici de ses guerres ? Oui, elles ont toutes été justes ou saintes. O religion ! c'est-là ton plus beau triomphe. Celui qui ne craint que DIEU, doit être le plus courageux des hommes.

SECONDE PARTIE.

Si *St Louis* n'avait montré qu'un courage ordinaire, c'était assez pour sa gloire : il pouvait vaincre, en se contentant d'animer par sa présence des sujets qui cherchent la mort dès qu'elle est honorée des regards du maître. Mais c'est peu de les inspirer toujours ; il combat toujours pour eux comme ils combattent pour lui ; il donne toujours l'exemple ; il fait à leur vue ce qu'à peine le courage le plus ardent, l'émulation la plus animée leur ferait hasarder à la vue de leur souverain.

La journée de Taillebourg est encore récente dans la mémoire des hommes : cinq cents ans d'intervalle n'en ont pas effacé le souvenir : et comment l'oublierions-nous, lorsque nous voyons aujourd'hui dans un descendant de *St Louis*, le seul roi, qui depuis ce jour mémorable ait vaincu en personne les mêmes peuples dont triompha son aïeul immortel ?

Votre imagination se peint ici, sans doute, ce pont devenu si célèbre, où *Louis* presque seul arrête l'effort d'une armée. Nos annales

contemporaines et fidelles atteſtant ce prodige; et ce qui eſt encore plus rare, c'eſt que ce grand roi, haſardant ainſi une vie ſi précieuſe, penſait n'avoir fait que ſon devoir. Il lui fut donné de faire avec ſimplicité les choſes les plus grandes. Il remporte deux victoires en deux jours; mais il ne met ſa gloire que dans le bien qui peut en réſulter. Les plus grands capitaines n'ont pas toujours profité de leurs victoires: l'hiſtoire ne nous laiſſe pas douter que St *Louis* n'ait profité des ſiennes, et par la rapidité de ſes marches, et par des ſuccès qui valent des batailles, ſans en avoir la célébrité; et ſur-tout par la paix, cette paix tant déſirée, tant troublée par le genre-humain, et qu'il faut acheter par l'effuſion de ſon ſang. *Louis* l'accorda, cette paix, aux ennemis qu'il pouvait accabler, et aux rebelles qu'il pouvait punir; il ſavait de quel prix eſt la clémence; il ſavait combien il y a peu de grandeur à ſe venger; que tout homme heureux peut faire périr des infortunés; et que d'accorder la vie n'appartient qu'à DIEU et aux rois qui ſont ſon image.

Tel on le vit en Europe, tel il fut en Aſie; non pas auſſi heureux, mais auſſi grand. Il ne m'appartient pas de traiter de téméraires ceux qui dans ce ſiècle éclairé condamnent les entrepriſes des croiſades autrefois conſacrées. Je ſais qu'un célèbre et ſavant auteur paraît ſouhaiter que les croiſades n'euſſent jamais été entrepriſes. Sa religion ne lui laiſſe pas penſer que

les

les chrétiens d'Occident dussent regarder Jérusalem comme leur héritage. Jérusalem est la ville sainte, consacrée par les mystères de notre rédemption, par la mort d'un DIEU, digne et saint objet des vœux de tous les chrétiens; mais c'est le ciel où DIEU réside, qui est le patrimoine des enfans du ciel. La raison semble désapprouver encore que l'Europe se dépeuplât pour ravager inutilement l'Asie; que des millions d'hommes, sans dessein arrêté, sans connaissances des routes, sans guides, sans provisions assurées, se soient précipités et se soient écoulés comme des torrens dans des contrées que la nature n'avait point faites pour eux. Voilà ce qu'on allégue pour condamner l'entreprise de *St Louis*; et on ajoute la raison la plus ordinaire et la plus forte sur l'esprit des hommes, c'est que l'entreprise fut malheureuse.

Mais, Messieurs, il n'y a ici aucun de vous qui ne me prévienne, et qui ne se dise à lui-même: il n'y a jamais eu d'action infortunée qui n'ait été condamnée; et plus le siècle est éclairé, plus vous sentez que le succès ne doit pas être la règle du jugement des sages, comme il n'est pas toujours dans les voies de DIEU la récompense de la vertu.

Tout homme est conduit par les idées de son siècle; une croisade était devenue un des devoirs d'un héros. *St Louis* voulait aller réparer les disgraces des empereurs et des rois chrétiens. Les croisés qui l'avaient précédé avaient fait beaucoup de fautes; et c'est par cette raison-là même

qu'il les fallait ſecourir. Les cris de tant de chrétiens gémiſſans l'appelaient de l'Orient, la voix du ſouverain pontife l'excitait de Occident : le dirai-je enfin ? la voix de DIEU parlait à ſon cœur. Il avait fait vœu d'aller délivrer ſes frères opprimés. Il ne penſait pas que la crainte d'un mauvais ſuccès pût délier ſes ſermens. Il n'avait jamais manqué de parole aux hommes, pouvait-il en manquer à DIEU pour lequel il allait combattre ?

Quand ſon zèle eut déployé l'étendard du DIEU des armées, ſa ſageſſe oublia-t-elle une ſeule des précautions humaines qui peuvent préparer la victoire ? Les *Paul-Emiles*, les *Scipions*, les *Condés* et les héros de nos jours, ont-ils pris des meſures plus juſtes ?

Ce port d'Aigues-mortes, devenu aujourd'hui une place inutile, vit partir la flotte la plus nombreuſe et la mieux pourvue qui ait jamais vogué ſur les mers. Cette flotte eſt chargée des mêmes héros qui avaient combattu ſous lui à Taillebourg ; et le même capitaine qui avait vaincu les Anglais pouvait ſe flatter de vaincre les Sarrazins.

Aſſez d'autres, ſans moi, l'ont peint s'élançant de ſon vaiſſeau dans la mer, et victorieux en abordant au rivage. Aſſez d'autres l'ont repréſenté affrontant ces traits de flammes, dont le ſecret, tranſmis des Grecs aux Sarrazins, était ignoré des chrétiens occidentaux. Il remporte deux victoires ; il prend Damiette ; il s'avance à la Maſſoure. Le voilà prêt à ſubjuguer cette

contrée, que son climat, son fleuve, ses anciens rois, ses conquérans ont rendue si célèbre. Encore une victoire, et le vulgaire l'égale aux plus fameux héros. Mais, Messieurs, il n'a pas besoin de cette victoire pour les égaler à vos yeux, vous ne jugez pas les hommes par les événemens. Quand *St Louis* a eu des guerriers à combattre, il a été vainqueur; il n'est vaincu que par les saisons, par les maladies, par la mort de ses soldats qu'un air étranger dévore, et par sa propre langueur. Il n'est point pris les armes à la main: il ne l'eût pas été, s'il eût pu combattre.

Dois-je, Messieurs, me laisser entraîner à l'usage de représenter ceux qui eurent ce grand-homme dans leurs fers, comme des barbares sans vertu et sans humanité? Ils en avaient sans doute; ils étaient des ennemis dignes de lui, puisqu'ils respectèrent sa vie qu'ils pouvaient lui ôter; puisque leurs médecins le guérirent dans sa prison, du mal contre lequel il n'avait pu trouver de remède dans son camp; puisqu'enfin, comme cet illustre captif l'atteste lui-même dans sa lettre à la reine sa mère, le sultan lui proposa la paix, dès qu'il l'eut en son pouvoir.

Le soldat est par-tout inhumain, emporté, barbare. Le saint roi avoue que les siens avaient massacré les musulmans dans la Massoure, sans distinction d'âge ni de sexe. Il n'est pas étonnant que des peuples attaqués dans leurs foyers se soient vengés; mais, en se vengeant et en se defendant, ils montrèrent qu'ils connaissaient

le respect dû au malheur et la générosité. Ils firent la garde devant la maison de la reine ; le sultan remit au roi la cinquième partie de la rançon qu'il devait payer ; action aussi noble que celle du vaincu, qui s'étant aperçu que les Musulmans s'étaient mécomptés à leur désavantage, leur envoya ce qui manquait au prix de sa délivrance.

Plus il y avait de grandeur d'ame parmi ses ennemis, plus s'accroît la gloire de *St Louis* ; elle fut telle que parmi les Mamelus, il s'en trouva qui conçurent l'idée d'offrir la couronne d'Egypte à leur captif.

Jamais la vertu ne reçut un plus bel hommage. Ses ennemis voyaient en lui ce que tous les hommes admirent, la valeur dans les combats, la générosité dans les traités, la constance dans l'adversité. Les vertus mondaines sont admirées des hommes mondains ; mais pour nous, portons plus haut notre admiration : voyons non ce qui étonnait l'Afrique, mais ce qui doit nous sanctifier. Voyons-y cette piété héroïque, qui me rappelle à toutes les actions saintes de sa vie, à ce grand objet de mon discours, à celui que vos cœurs se proposent.

TROISIEME PARTIE.

J'AI loué le grand-homme qui a gouverné des nations, qui a conduit de nombreuses armées ; mais les vertus du roi et du capitaine ne peuvent être d'usage que pour ce très-petit nombre d'hommes que DIEU met à la tête des

peuples. De quoi nous servira, à nous, une admiration stérile? Nous voyons de loin ces grandes vertus; il ne nous est pas donné de les imiter: mais toutes les vertus du chrétien sont à nous. Si le plus grand prince de son siècle a été saint, qui ne peut aspirer à l'être? Roi, il est le modèle des rois: chrétien, il est le modèle de tous les hommes.

Il me semble qu'une voix secrète s'élève en ce moment au fond de nos cœurs. Elle nous dit: Regardez cet homme qui est né sur le premier trône du monde. Il a été exposé à tous les dangers dont les charmes séduisent les ames. Les plaisirs se sont présentés en foule à ses sens; les flatteurs lui ont préparé toutes les voies de la séduction: il les a évitées; il les a rejetées.

Quel exemple pour nous! il est humble dans le sein de la grandeur; et nous, hommes vulgaires, nous sommes enflés de vanité et d'orgueil! Il est roi, et il est humble! C'est beaucoup pour les moindres particuliers d'être modestes. Mais, quelle différence entre la modestie et l'humilité! Que cette modestie est trompeuse! Qu'il entre d'amour-propre dans cet art de cacher l'amour-propre! de paraître ignorer son mérite pour le mieux faire remarquer; de dérober sous un voile l'éclat dont on est environné, afin que d'autres mains lèvent ce voile que vous n'oseriez tirer vous-même!

O hommes, enfans de la vanité! votre modestie est orgueil. La plus pure est celle qui est la moins corrompue par la secrète complaisance

du cœur : elle eſt alors tout au plus une bonne qualité ; mais l'humilité eſt la perfection de la vertu.

St Louis ſecourt les pauvres ; tous les païens l'ont fait : mais il s'abaiſſe devant eux ; il eſt le premier des rois qui les ait ſervis ; il les égale à lui ; il ne voit en eux que des citoyens de la cité de DIEU, comme lui. C'eſt-là ce que toute la morale païenne n'avait pas ſeulement imaginé. Il était le plus grand des rois, et il ne ſe croit pas digne de régner. Il veut abdiquer une couronne qu'on eût dû lui offrir, ſi ſa naiſſance ne la lui avait pas donnée.

Quoi ! un roi dans la force de l'âge, un roi l'exemple de la terre, ne ſe croit pas égal à la place où DIEU l'a mis ; pendant que tant d'hommes médiocres dans leurs talens, et inſatiables dans leur cupidité, percent violemment la foule où ils devraient reſter, frappent à toutes les portes, font jouer tous les reſſorts, bouleverſent tout, corrompent tout, pour parvenir à de faibles dignités, à je ne ſais quels emplois dont encore ils ſont incapables !

La charité n'eſt pas moins étrangère à l'antiquité profane : elle connaiſſait la libéralité, la magnanimité ; mais ce zèle ardent pour le bonheur des hommes et pour leur bonheur éternel, les anciens en avaient-ils l'idée ? Ont-ils approché de cette ardeur avec laquelle le ſaint roi travaillait à ſecourir les ames des faibles, et à ſoulager tous les infortunés ?

Toutes les vertus humaines étaient chez les

anciens, je l'avoue; les vertus divines ne sont que chez les chrétiens.

Où est le grand-homme de l'antiquité, qui ait cru devoir rendre compte à la justice divine, je ne dis pas de ses crimes, je dis de ses fautes légères, je dis des fautes de ceux qui, chargés de ses ordres, pouvaient ne les pas exécuter avec assez de justice?

Quel bon roi, dans les fausses religions, a vengé tous les jours sur soi-même des erreurs attachées à une administration pénible, et dont les princes ne se croient pas toujours responsables?

Quels climats, quelles terres ont jamais vu des monarques païens foulant aux pieds et la grandeur qui fait regarder les hommes comme des êtres subalternes, et la délicatesse qui amollit, et le dégoût affreux qu'inspire un cadavre, et l'horreur de la maladie, et celle de la mort, porter de leurs mains royales des hommes obscurs frappés de la contagion, et l'exhalant encore, leur donner une sépulture que d'autres mains tremblaient de leur donner?

Ainsi la religion produit dans les ames qu'elle a pénétrées un courage supérieur, et des vertus supérieures aux vertus humaines. Elle a encore sanctifié dans *St Louis* tout ce qu'il eut de commun avec les héros et les bons rois.

La fermeté dans le malheur n'est pas une vertu rare. L'ame ramasse alors toutes ses forces; elle se mesure avec ses destins; elle se donne en spectacle au monde. Quiconque est regardé

des hommes, peut fouffrir et mourir avec courage. On a vu des rois captifs, attachés au char de leur vainqueur, braver dans l'excès de l'humiliation le fpectacle des pompes triomphales. On a vu des vaincus fe donner la mort, non pas avec cette rage qu'infpire le défefpoir, mais avec le fang-froid d'une fauffe philofophie.

O vains fantômes de vertu! ô aliénation d'efprit! que vous êtes loin du véritable héroïfme! Voir d'un même œil la couronne et les fers, la fanté et la maladie, la vie et la mort; faire des chofes admirables, et craindre d'être admiré; n'avoir dans le cœur que DIEU et fon devoir; n'être touché que des maux de fes frères, et regarder les fiens comme une épreuve néceffaire à fa fanctification; être toujours en préfence de fon DIEU; n'entreprendre, ne réuffir, ne fouffrir, ne mourir que pour lui: voilà *St Louis*, voilà le héros chrétien, toujours grand et toujours fimple, toujours s'oubliant lui-même. Il a régné pour fes peuples; il a fait tout le bien qu'il pouvait faire, même fans rechercher les bénédictions de ceux qu'il rendait heureux. Il a étendu fes bienfaits dans les fiècles à venir, en redoutant la gloire qui devait en être le prix. Il n'a combattu que pour fes fujets et pour fon DIEU. Vainqueur, il a pardonné; vaincu, il a fupporté la captivité, fans affecter de la braver. Sa vie a coulé toute entière dans l'innocence et dans la pénitence; il a vécu fous le cilice, il eft mort fur la cendre.

Héros et père de la France, modèle des rois

et des hommes, tige des Bourbons, veillez ſur eux et ſur nous; conſervez la gloire et la félicité de ce royaume. C'eſt vous ſans doute qui inſpirâtes à *Charles V* votre ſageſſe, à *Louis XII* cet amour de ſon peuple; c'eſt par vous que *François I* fut le père des lettres; c'eſt vous qui rendites *Henri IV* à l'Egliſe; c'eſt à votre exemple qu'il ſut vaincre et pardonner; vous avez donné votre force et votre munificence à *Louis XIV*; vous avez vu votre modération dans les victoires, égalée par celui de vos fils qui règne aujourd'hui ſur nous. Puiſſe ce roi, votre digne ſucceſſeur, régner long-temps ſur un peuple dont il fait l'amour, le bonheur et la gloire; et puiſſent ſes vertus, ainſi que les vôtres, ſervir d'exemple aux nations. Ainſi-ſoit-il.

SUR

LA CONSIDERATION

QU'ON DOIT AUX GENS DE LETTRES.

Fragment d'une lettre.

On ne trouve ni en Angleterre, ni en aucun pays du monde, des établissemens en faveur des beaux arts comme en France. Il y a presque par-tout des universités : mais c'est dans la France seule qu'on trouve ces utiles encouragemens pour l'astronomie, pour toutes les parties des mathématiques, pour celles de la médecine, pour les recherches de l'antiquité, pour la peinture, la sculpture, et l'architecture. *Louis XIV* s'est immortalisé par toutes ces fondations, et cette immortalité ne lui a pas coûté deux cents mille francs par an.

J'avoue que c'est un de mes étonnemens, que le parlement d'Angleterre, qui a promis vingt mille guinées à celui qui ferait la découverte des longitudes, n'ait jamais pensé à imiter *Louis XIV* dans sa magnificence envers les arts.

Le mérite trouve à la vérité en Angleterre d'autres récompenses plus honorables pour la nation ; tel est le respect que ce peuple a pour les talens, qu'un homme de mérite y fait toujours fortune.

M. *Addisson* en France eût été de quelqu'académie, et aurait pu obtenir, par le crédit de quelque femme, une pension de douze cents

livres, ou plutôt on lui aurait fait des affaires, sous prétexte qu'on aurait aperçu dans sa tragédie de Caton quelques traits contre le portier d'un homme en place; en Angleterre il a été secrétaire d'Etat. M. *Newton* était intendant des monnaies du royaume; M. *Congrève* avait une charge importante; M. *Prior* a été plénipotentiaire; le docteur *Swift* est doyen d'Irlande, et y est beaucoup plus considéré que le primat. Si la religion de M. *Pope* ne lui permet pas d'avoir une place, elle n'empêche pas que sa traduction d'Homère ne lui ait valu deux cents mille francs. J'ai vu long-temps en France l'auteur de Rhadamiste près de mourir de faim; le fils d'un des plus grands-hommes que la France ait eu, et qui commençait à marcher sur les traces de son père, était réduit à la misère sans M. *Fagon*.

Ce qui encourage le plus les gens de lettres en Angleterre, c'est la considération où ils sont: le portrait du premier ministre se trouve sur la cheminée de son cabinet; mais j'ai vu celui de M. *Pope* dans vingt maisons.

M. *Newton* était honoré de son vivant, et l'a été après sa mort comme il devait l'être. Les principaux de la nation se sont disputé l'honneur de porter le poële à son convoi. Entrez à Westminster, ce ne sont pas les tombeaux des rois qu'on y admire; ce sont les monumens que la reconnaissance de la nation a érigés aux plus grands-hommes qui ont contribué à sa gloire; vous y voyez leurs statues comme on voyait dans Athènes celles des *Sophocle* et des *Platon*; et je

ſuis perſuadé que la ſeule vue de ces glorieux monumens a excité plus d'un eſprit, et a formé plus d'un grand-homme.

On a même reproché aux Anglais d'avoir été trop loin dans les honneurs qu'ils rendent au ſimple mérite ; on a trouvé à redire qu'ils aient enterré dans Weſtminſter la célèbre comédienne mademoiſelle *Oldfield*, à-peu-près avec les mêmes honneurs qu'on a rendus à M. *Newton.*

Mais je puis vous aſſurer que les Anglais, dans la pompe funèbre de mademoiſelle *Oldfield* enterrée dans leur Saint-Denis, n'ont rien conſulté que leur goût ; ils ſont bien loin d'attacher de l'infamie à l'art des *Sophocle* et des *Euripide*, et de retrancher du corps de leurs citoyens ceux qui ſe dévouent à réciter devant eux des ouvrages dont leur nation ſe glorifie.

Quelques-uns ont prétendu qu'ils avaient affecté d'honorer à ce point la mémoire de cette actrice, afin de nous faire ſentir la barbare et lâche injuſtice qu'ils nous reprochent, d'avoir jeté à la voirie le corps de mademoiſelle *le Couvreur.*

On ſe garde bien en Italie de flétrir l'opéra, et d'excommunier le ſignor *Tenezini* ou la ſignora *Cazzoni.* Pour moi, j'oſerais ſouhaiter qu'on pût ſupprimer en France, je ne ſais quels mauvais livres qu'on a imprimés contre nos ſpectacles. Lorſque les Italiens et les Anglais apprennent que nous flétriſſons de la plus grande infamie un art dans lequel nous excellons ; que l'on excommunie des perſonnes gagées par le roi ; que l'on condamne comme impie un ſpectacle

représenté chez les religieux et dans les couvens; qu'on déshonore des jeux où de grands princes ont été acteurs; qu'on déclare œuvres du démon des pièces revues par les magistrats les plus févères, et représentées devant une reine vertueufe: quand, dis-je, des étrangers apprennent cette infolence, cette barbarie gothique, qu'on ofe nommer févérité chrétienne; que voulez-vous qu'ils penfent de notre nation? et comment peuvent-ils concevoir, ou que nos lois autorifent un art fi infame, ou qu'on ofe marquer de tant d'infamie un art autorifé par les lois, récompenfé par les fouverains, cultivé par les plus grands-hommes, et admiré des nations; et qu'on trouve chez le même libraire, l'impertinente déclamation contre nos fpectacles, à côté des ouvrages immortels de *Corneille*, de *Racine*, de *Molière*, de *Quinault*?

Du temps de *Charles I*, et dans le commencement de ces guerres civiles fufcitées par des rigoriftes fanatiques, qui eux-mêmes en furent enfin les victimes, on écrivait beaucoup contre les fpectacles, d'autant plus que *Charles I*, et fa femme, fille de notre *Henri le grand*, les aimaient extrémement.

Un docteur nommé *Prynn*, fcrupuleux à toute outrance, qui fe ferait cru damné s'il avait porté un manteau court au lieu d'une foutane, et qui aurait voulu que la moitié des hommes eût maffacré l'autre pour la gloire de DIEU et de la *propaganda fide*, s'avifa d'écrire un fort mauvais livre contre d'affez bonnes comédies qu'on jouait tous les jours très-innocemment devant le

roi et la reine. Il cita l'autorité des rabbins et quelques passages de *St Bonaventure*, pour prouver que l'Oedipe de *Sophocle* était l'ouvrage du malin, que *Térence* était excommunié *ipso facto*; et il ajouta sans doute que *Brutus*, qui était un janséniste très-sévère, n'avait assassiné *César*, que parce que *César*, qui était grand-prêtre, avait composé une tragédie d'Oedipe; enfin il dit que tous ceux qui assistaient à un spectacle étaient des excommuniés, qui reniaient leur croyance et leur baptême. C'était outrager le roi et toute la famille royale. Les Anglais respectaient alors *Charles I*; ils ne voulurent pas souffrir qu'on excommuniât ce même prince, à qui ils firent depuis couper la tête. M. *Prynn* fut cité devant la chambre étoilée, condamné à voir son beau livre (dont le père *le B*.... a emprunté le sien) brûlé par la main du bourreau, et lui, à avoir les oreilles coupées. Son procès se voit dans les actes publics.

LETTRE DE CONSOLATION.

A M. * * *

LA quadrature du cercle, et le mouvement perpétuel, sont des choses aisées à trouver en comparaison du secret de calmer tout d'un coup une ame agitée d'une passion violente. Il n'y a que les magiciens qui prétendent arrêter les tempêtes avec des paroles. Si une personne blessée, dont la plaie profonde montrerait des chairs écartées et sanglantes, disait à un chirurgien : Je veux que ces chairs soient réunies, et

qu'à peine il reste une légère cicatrice de ma blessure; le chirurgien répondrait: C'est une chose qui dépend d'un plus grand maître que moi; c'est au temps seul à réunir ce qu'un moment a divisé. Je peux couper, retrancher, détruire; le temps seul peut réparer.

Il en est ainsi des plaies de l'ame; les hommes blessent, enveniment, désespèrent; d'autres veulent consoler, et ne font qu'exciter de nouvelles larmes: le temps guérit à la fin.

Si donc on se met bien dans la tête qu'à la longue la nature efface dans nous les impressions les plus profondes; que nous n'avons, au bout d'un certain temps, ni le même sang qui coulait dans nos veines, ni les mêmes fibres qui agitaient notre cerveau, ni par conséquent les mêmes idées; qu'en un mot, nous ne sommes plus réellement et physiquement la même personne que nous étions autrefois; si nous fesons, dis-je, cette réflexion bien sérieusement; elle nous sera d'un très-grand secours; nous pourrons hâter ces momens où nous devons être guéris.

Il faut se dire à soi-même: J'ai éprouvé que la mort de mes parens, de mes amis, après m'avoir percé le cœur pour un temps, m'a laissé ensuite dans une tranquillité profonde. J'ai senti qu'au bout de quelques années, il s'est formé dans moi une ame nouvelle; que l'ame de vingt-cinq ans ne pensait pas comme celle de vingt, ni celle de vingt comme celle de quinze. Tâchons donc de nous mettre par la force de

notre esprit, autant qu'il est en nous, dans la situation où le temps nous mettra un jour. Dévançons par notre pensée le cours des années.

Cette idée suppose que nous sommes libres. Aussi la personne qui demande conseil, se croit sans doute libre; car il y aurait de la contradiction à demander un conseil dont on croirait la pratique impossible. Nous nous conduisons dans toutes nos affaires comme si nous étions bien convaincus de notre liberté: conduisons-nous ainsi dans nos passions, qui sont nos plus importantes affaires. La nature n'a pas voulu que nos blessures fussent en un moment consolidées, qu'un instant nous fit passer de la maladie à la santé; mais des remèdes sages précipitent certainement le temps de la guérison.

Je ne connais point de plus puissant remède pour les maladies de l'ame, que l'application sérieuse et forte de l'esprit à d'autres objets.

Cette application détourne le cours des esprits animaux: elle rend quelquefois insensible aux douleurs du corps. Une personne bien appliquée qui exécute une belle musique, ou pénétrée de la lecture d'un bon livre qui parle à l'imagination et à l'esprit, sent alors un prompt adoucissement dans les tourmens d'une maladie; elle sent aussi les chagrins de son cœur perdre petit à petit leur amertume. Il faut penser à tout autre chose qu'à ce qu'on veut oublier; il faut penser souvent et presque toujours à ce qu'on veut conserver. Nos fortes chaînes sont à la longue celles de l'habitude. Il dépend, je crois, de nous de désunir des

chainons

chaînons qui nous lient à des passions malheureuses, et de fortifier les liens qui nous enchaînent à des choses agréables.

Ce n'est point que nous soyons les maîtres absolus de nos idées ; il s'en faut beaucoup : mais nous ne sommes point absolument esclaves ; et encore une fois, je crois que l'Etre suprême nous a donné une petite portion de sa *liberté*, comme il nous a donné un faible écoulement de sa *puissance de penser*.

Mettons donc en usage le peu de forces que nous avons. Il est certain qu'en lisant et en réfléchissant, on augmente sa *faculté de penser* ; pourquoi n'augmenterions-nous pas de même cette faculté qu'on nomme *liberté* ? Il n'y a aucun de nos sens, aucune de nos puissances à qui l'art n'ait trouvé des secours. La liberté sera-t-elle le seul attribut de l'homme que l'homme ne pourra augmenter ?

Je suppose que nous soyons parmi des arbres chargés de fruits délicieux et empoisonnés, qu'un appétit dévorant nous porte à cueillir ; si nous nous sentons trop faibles pour voir ses fruits sans y toucher, cherchons, et cela dépend de nous, des terrains où ces beaux fruits ne croissent pas.

Voilà des conseils qui sont peut-être, comme tant d'autres, plus aisés à donner qu'à suivre ; mais aussi il s'agit d'une grande maladie, et la personne qui est languissante peut seule être son médecin.

A M. * * *

1727.

Je tombai hier par hafard fur un mauvais livre d'un nommé *Dennis*, car il y a auffi de méchans écrivains parmi les Anglais. Cet auteur, dans une petite relation d'un féjour de quinze jours qu'il a fait en France, s'avife de vouloir faire le caractère de la nation qu'il a eu fi bien le temps de connaître. Je vais, dit-il, vous faire un portrait jufte et naturel des Français, et pour commencer je vous dirai que je les hais mortellement. Ils m'ont, à la vérité, très-bien reçu, et m'ont accablé de civilités; mais tout cela eft pur orgueil; ce n'eft pas pour nous faire plaifir qu'ils nous reçoivent fi bien, c'eft pour fe plaire à eux-mêmes; c'eft une nation bien ridicule! etc.

N'allez pas vous imaginer que tous les Anglais penfent comme ce monfieur *Dennis*, ni que j'aie la moindre envie de l'imiter en vous parlant, comme vous me l'ordonnez, de la nation anglaife.

Vous voulez que je vous donne une idée générale du peuple avec lequel je vis. Ces idées générales font fujettes à trop d'exceptions; d'ailleurs un voyageur ne connaît d'ordinaire que très-imparfaitement le pays où il fe trouve. Il ne voit que la façade du bâtiment; prefque tous les dedans lui font inconnus. Vous croiriez peut-être qu'un ambaffadeur eft toujours un homme fort inftruit du génie du pays où il eft envoyé,

et pourrait vous en dire plus de nouvelles qu'un autre. Cela peut être vrai à l'égard des ministres étrangers qui résident à Paris, car ils savent tous la langue du pays; ils ont à faire à une nation qui se manifeste aisément; ils sont reçus, pour peu qu'ils le veuillent, dans toutes sortes de sociétés, qui toutes s'empressent à leur plaire; ils lisent nos livres, ils assistent à nos spectacles. Un ambassadeur de France en Angleterre est tout autre chose. Il ne sait pour l'ordinaire pas un mot d'anglais, il ne peut parler aux trois quarts de la nation que par interprète; il n'a pas la moindre idée des ouvrages faits dans la langue; il ne peut voir les spectacles où les mœurs de la nation sont représentées. Le très-petit nombre de sociétés où il peut admis être sont d'un commerce tout opposé à la familiarité française; on ne s'y assemble que pour jouer et pour se taire. La nation étant d'ailleurs presque toujours divisée en deux partis, l'ambassadeur, de peur d'être suspect, ne saurait être en liaison avec ceux du parti opposé au gouvernement; il est réduit à ne voir guère que les ministres, à-peu-près comme un négociant qui ne connaît que ses correspondans et son trafic, avec cette différence pourtant que le marchand pour réussir doit agir avec une bonne foi qui n'est pas toujours recommandée dans les instructions de son excellence; de sorte qu'il arrive assez souvent que l'ambassadeur est une espèce de facteur par le canal duquel les faussetés et les tromperies politiques passent d'une cour à l'autre, et qui après

avoir menti en cérémonie, au nom du roi son maître, pendant quelques années, quitte pour jamais une nation qu'il ne connait point du tout.

Il semble que vous pourriez tirer plus de lumières d'un particulier qui aurait assez de loisir et d'opiniâtreté pour apprendre à parler la langue anglaise, qui converserait librement avec les wigs et les toris, qui dînerait avec un évêque, et qui souperait avec un quaker, irait le samedi à la synagogue et le dimanche à St Paul, entendrait un sermon le matin, et assisterait l'après-dîner à la comédie, qui passerait de la cour à la bourse, et par-dessus tout cela ne se rebuterait point de la froideur, de l'air dédaigneux et de glace que les dames anglaises mettent dans les commencemens du commerce, et dont quelques-unes ne se défont jamais ; un homme tel que je viens de vous le dépeindre, serait encore très-sujet à se tromper, et à vous donner des idées fausses, sur-tout s'il jugeait, comme on juge ordinairement, par le premier coup d'œil.

Lorsque je débarquai auprès de Londres, c'était dans le milieu du printemps ; le ciel était sans nuages comme dans les plus beaux jours du midi de la France ; l'air était rafraichi par un doux vent d'Occident qui augmentait la sérénité de la nature, et disposait les esprits à la joie ; tant nous sommes *machine*, et tant nos ames dépendent de l'action des corps. Je m'arrêtai près de Greenwich sur les bords de la Tamise. Cette belle rivière qui ne se déborde jamais,

et dont les rivages ſont ornés de verdure toute l'année, était couverte de deux rangs de vaiſſeaux marchands, durant l'eſpace de ſix milles; tous avaient déployé leurs voiles pour faire honneur au roi et à la reine qui ſe promenaient ſur la rivière dans une barque dorée, précédée de bateaux remplis de muſique, et ſuivie de mille petites barques à rames; chacune avait deux rameurs, tous vêtus comme l'étaient autrefois nos pages, avec des trouſſes et de petits pourpoints ornés d'une grande plaque d'argent ſur l'épaule. Il n'y avait pas un de ces mariniers qui n'avertît par ſa phyſionomie, par ſon habillement, et par ſon embonpoint, qu'il était libre, et qu'il vivait dans l'abondance.

Auprès de la rivière, ſur une grande pelouſe qui s'étend environ quatre milles, je vis un nombre prodigieux de jeunes gens bien faits qui caracolaient à cheval autour d'une eſpèce de carrière marquée par des poteaux blancs, fichés en terre de mille en mille. On voyait auſſi des femmes à cheval, qui galopaient çà et là avec beaucoup de grâce; mais ſur-tout de jeunes filles à pied, vêtues pour la plupart de toile des Indes. Il y en avait beaucoup de fort belles, toutes étaient bien faites; elles avaient un air de propreté, et il y avait dans leurs perſonnes une vivacité et une ſatisfaction qui les rendait toutes jolies.

Une autre petite carrière était enfermée dans la grande; elle était longue d'environ cinq cents pieds, et terminée par une baluſtrade. Je demandai ce que tout cela voulait dire. Je fus

bientôt inftruit que la grande carrière était deſ-tinée à une courſe de chevaux, et la petite à une courſe à pied. Auprès d'un poteau de la grande carrière était un homme à cheval, qui tenait une eſpèce de grande aiguière d'argent couverte ; à la baluſtrade de la carrière intérieure étaient deux perches ; au haut de l'une on voyait un grand chapeau ſuſpendu, et à l'autre flottait une chemiſe de femme. Un gros homme était debout entre les deux perches, tenant une bourſe à la main. La grande aiguière était le prix de la courſe des chevaux, la bourſe celle de la courſe à pied ; mais je fus agréablement ſurpris quand on me dit qu'il y avait auſſi une courſe de filles ; qu'outre la bourſe deſtinée à la victorieuſe, on lui donnait pour marque d'hon-neur cette chemiſe qui flottait au haut de cette perche, et que le chapeau était pour l'homme qui aurait le mieux couru.

J'eus la bonne fortune de rencontrer dans la foule quelques négocians pour qui j'avais des lettres de recommandation. Ces meſſieurs me firent les honneurs de la fête, avec cet empreſ-ſement et cette cordialité de gens qui font dans la joie, et qui veulent qu'on la partage avec eux. Ils me firent venir un cheval, ils envoyèrent chercher des rafraîchiſſemens, ils eurent ſoin de me placer dans un endroit d'où je pouvais aiſément avoir le ſpectacle de toutes les courſes et celui de la rivière, avec la vue de Londres dans l'éloignement.

Je me crus tranſporté aux jeux olympiques ; mais la beauté de la Tamiſe, cette foule de

vaiſſeaux, l'immenſité de la ville de Londres, tout cela me fit bientôt rougir d'avoir oſé comparer l'Elide à l'Angleterre. J'appris que dans le même moment il y avait un combat de gladiateurs dans Londres, et je me crus auſſitôt avec les anciens Romains. Un courrier de Danemarck qui était arrivé le matin, et qui s'en retournait heureuſement le ſoir même, ſe trouva auprès de moi pendant les courſes. Il me paraiſſait ſaiſi de joie et d'étonnement : il croyait que toute la nation était toujours gaie; que toutes les femmes étaient belles et vives, et que le ciel d'Angleterre était toujours pur et ſerein; qu'on ne ſongeait jamais qu'au plaiſir; que tous les jours étaient comme le jour qu'il voyait; et il partit ſans être détrompé. Pour moi, plus enchanté encore que mon danois, je me fis préſenter le ſoir à quelques dames de la cour; je ne leur parlai que du ſpectacle raviſſant dont je revenais; je ne doutais pas qu'elles n'y euſſent été, et qu'elles ne fuſſent de ces dames que j'avais vues galopper de ſi bonne grâce. Cependant, je fus un peu ſurpris de voir qu'elles n'avaient point cet air de vivacité qu'ont les perſonnes qui viennent de ſe réjouir; elles étaient guindées et froides, prenaient du thé, feſaient un grand bruit avec leurs éventails, ne diſaient mot, ou criaient toutes à la fois pour médire de leur prochain; quelques-unes jouaient au quadrille, d'autres liſaient la gazette : enfin, une plus charitable que les autres, voulut bien m'apprendre que le *beau monde* ne s'abaiſſait pas à aller à ces

assemblées populaires qui m'avaient tant charmé ; que toutes ces belles personnes vêtues de toiles des Indes étaient des servantes ou des villageoises; que toute cette brillante jeunesse, si bien montée et caracolant autour de la carrière, était une troupe d'écoliers et d'apprentis montés sur des chevaux de louage. Je me sentis une vraie colère contre la dame qui me dit tout cela. Je tâchai de n'en rien croire; et m'en retournai de dépit dans la cité, trouver les marchands et les *aldermen* qui m'avaient fait si cordialement les honneurs de mes prétendus jeux olympiques.

Je trouvai le lendemain, dans un café malpropre, mal meublé, mal servi, et mal éclairé, la plupart de ces messieurs, qui la veille étaient si affables et d'une humeur si aimable ; aucun d'eux ne me reconnut ; je me hasardai d'en attaquer quelques-uns de conversation ; je n'en tirai point de réponse, ou tout au plus un oui et un non ; je me figurai qu'apparemment je les avais offensés tous la veille. Je m'examinai, et je tâchai de me souvenir si je n'avais pas donné la préférence aux étoffes de Lyon sur les leurs ; ou si je n'avais pas dit que les cuisiniers français l'emportaient sur les anglais, que Paris était une ville plus agréable que Londres, qu'on passait le temps plus agréablement à Versailles qu'à Saint-James, ou quelqu'autre énormité pareille. Ne me sentant coupable de rien, je pris la liberté de demander à l'un d'eux, avec un air de vivacité qui leur parut fort étrange, pourquoi il

étaient

étaient tous si tristes : mon homme me répondit d'un air refrogné, qu'il fesait un vent d'Est. Dans le moment arriva un de leurs amis, qui leur dit avec un visage indifférent : *Molly* s'est coupé la gorge ce matin. Son amant l'a trouvée morte dans sa chambre, avec un rasoir sanglant à côté d'elle. Cette *Molly* était une fille jeune, belle, et très-riche, qui était prête à se marier avec le même homme qui l'avait trouvée morte. Ces messieurs, qui tous étaient amis de *Molly*, reçurent la nouvelle sans sourciller. L'un d'eux seulement demanda ce qu'était devenu l'amant; *il a acheté le rasoir*, dit froidement quelqu'un de la compagnie.

Pour moi, effrayé d'une mort si étrange et de l'indifférence de ces messieurs, je ne pus m'empêcher de m'informer quelle raison avait forcé une demoiselle, si heureuse en apparence, à s'arracher la vie si cruellement; on me répondit uniquement qu'il fesait un vent d'est. Je ne pouvais pas comprendre d'abord ce que le vent d'est avait de commun avec l'humeur sombre de ces messieurs, et la mort de *Molly*. Je sortis brusquement du café, et j'allai à la cour, plein de ce beau préjugé français qu'une cour est toujours gaie. Tout y était triste et morne jusqu'aux filles d'honneur. On y parlait mélancoliquement du vent d'est. Je songeai alors à mon Danois de la veille. Je fus tenté de rire de la fausse idée qu'il avait emportée d'Angleterre; mais le climat opérait déjà sur moi, et je m'étonnais de ne pouvoir rire. Un fameux médecin de la cour, à qui je confiai ma surprise, me dit que j'avais tort de m'étonner,

que je verrais bien autre chose aux mois de novembre et de mars ; qu'alors on se pendait par douzaine ; que presque tout le monde était réellement malade dans ces deux saisons, et qu'une mélancolie noire se répandait sur toute la nation : car c'est alors, dit-il, que le vent d'est souffle le plus constamment. Ce vent est la perte de notre île. Les animaux même en souffrent, et ont tous l'air abattu. Les hommes qui sont assez robustes pour conserver leur santé dans ce maudit vent, perdent au moins leur bonne humeur. Chacun alors a le visage sévère, et l'esprit disposé aux résolutions désespérées. C'était à la lettre par un vent d'est qu'on coupa la tête à *Charles I*, et qu'on détrôna *Jacques II*. Si vous avez quelque grâce à demander à la cour, m'ajouta-t-il à l'oreille, ne vous y prenez jamais que lorsque le vent sera à l'ouest ou au sud.

Outre ces contrariétés que les élémens forment dans les esprits des Anglais, ils ont celles qui naissent de l'animosité des partis, et c'est ce qui désoriente le plus un étranger.

J'ai entendu dire ici, mot pour mot, que milord *Marlborough* était le plus grand poltron du monde, et que M. *Pope* était un sot.

J'étais venu plein de l'idée qu'un wigh était un fin républicain, ennemi de la royauté ; et un tory, un partisan de l'obéissance passive. Mais j'ai trouvé que dans le parlement presque tous les wighs étaient pour la cour, et les torys contre elle.

Un jour, en me promenant sur la Tamise, l'un de mes rameurs voyant que j'étais français, se mit

à m'exalter d'un air fier la liberté de ſon pays, et me dit en jurant DIEU qu'il aimait mieux être batelier ſur la Tamiſe qu'archevêque en France. Le lendemain je vis mon même homme dans une priſon auprès de laquelle je paſſais; il avait les fers aux pieds, et tendait la main aux paſſans à travers la grille. Je lui demandai s'il feſait toujours auſſi peu de cas d'un archevêque en France; il me reconnut. Ah! Monſieur, l'abominable gouvernement que celui-ci! On m'a enlevé par force, pour aller ſervir ſur un vaiſſeau du roi en Norvége; on m'arrache à ma femme et à mes enfans, et on me jette dans une priſon, les fers aux pieds, juſqu'au jour de l'embarquement, de peur que je ne m'enfuie.

Le malheur de cet homme, et une injuſtice ſi criante me touchèrent ſenſiblement. Un français qui était avec moi m'avoua qu'il ſentait une joie maligne de voir que les Anglais, qui nous reprochent ſi hautement notre ſervitude, étaient eſclaves auſſi-bien que nous. J'avais un ſentiment plus humain, j'étais affligé de ce qu'il n'y avait plus de liberté ſur la terre.

Je vous avais écrit ſur cela bien de la morale chagrine, lorſqu'un acte du parlement mit fin à cet abus d'enrôler des matelots par force, (1) et me fit jeter ma lettre au feu. Pour vous donner une plus forte idée des contrariétés dont je vous parle, j'ai vu quatre traités fort ſavans contre la réalité des miracles de JESUS-CHRIST, imprimés ici impunément, dans le temps qu'un pauvre libraire

(1) Cette violence s'exerce encore pendant la guerre.

a été pilorié pour avoir publié une traduction de *la religieuse en chemise.*

On m'avait promis que je retrouverais mes jeux olympiques à Newmarket. Toute la noblesse, me disait-on, s'y assemble deux fois l'an; le roi même s'y rend quelquefois avec la famille royale. Là vous voyez un nombre prodigieux de chevaux les plus vîtes de l'Europe, nés d'étalons arabes et de jumens anglaises, qui volent dans une carrière d'un gazon verd à perte de vue, sous de petits postillons vêtus d'étoffes de soie, en présence de toute la cour. J'ai été chercher ce beau spectacle, et j'ai vu des maquignons de qualité qui pariaient l'un contre l'autre, et qui mettaient dans cette solennité infiniment plus de filouterie que de magnificence.

Voulez-vous que je passe des petites choses aux grandes? Je vous demanderai si vous pensez qu'il soit bien aisé de vous définir une nation qui a coupé la tête à *Charles I*, parce qu'il voulait introduire l'usage des surplis en Ecosse, et qu'il avait exigé un tribut que les juges avaient déclaré lui appartenir, tandis que cette même nation a vu sans murmurer *Cromwell* chasser les parlemens, les lords, les évêques, et détruire toutes les lois.

Songez que *Jacques II* a été détrôné en partie pour s'être obstiné à donner une place dans un collége à un pédant catholique; et souvenez-vous que *Henri VIII*, ce tyran sanguinaire, moitié catholique, moitié protestant, changea la religion du pays parce-qu'il voulait épouser une effrontée, laquelle il envoya ensuite sur l'échafaud;

qu'il écrivit un mauvais livre contre *Luther* en faveur du pape, puis se fit pape lui-même en Angleterre, fesant pendre tous ceux qui niaient sa suprématie, et brûler ceux qui ne croyaient pas la transsubstantiation ; et tout cela gaiement et impunément.

Un esprit d'enthousiasme, une superstition furieuse avait saisi toute la nation durant les guerres civiles ; une impiété douce et oisive succéda à ces temps de trouble sous le règne de *Charles II*.

Voilà comme tout change, et que tout semble se contredire. Ce qui est vérité dans un temps est erreur dans un autre. Les Espagnols disent d'un homme : *Il était brave hier*. C'est à peu-près ainsi qu'il faudrait juger des nations, et surtout des Anglais ; on devrait dire : Ils étaient tels en cette année, en ce mois.

AUX AUTEURS DU NOUVELLISTE DU PARNASSE.

MESSIEURS,

On m'a fait tenir à la campagne où je suis, près de Kenterbury, depuis quatre mois, les lettres que vous publiez avec succès en France depuis environ ce temps. J'ai vu dans votre dix-huitième lettre des plaintes injurieuses que l'on vous adresse contre moi, sur lesquelles il est juste que j'aie l'honneur de vous écrire, moins pour ma propre justification que pour l'intérêt de la vérité.

Un ami, ou peut-être un parent de feu M. de *Campiſtron*, me fait des reproches pleins d'amertume et de dureté de ce que j'ai, dit-il, inſulté à la mémoire de cet illuſtre écrivain, dans une brochure de ma façon, et que je me ſuis ſervi de ces termes indécens, *le pauvre Campiſtron*. Il aurait raiſon, ſans doute, de me faire ce reproche, et vous, Meſſieurs, de l'imprimer, ſi j'avais en effet été coupable d'une groſſiéreté ſi éloignée de mes mœurs. C'eſt pour moi une ſurpriſe également vive et douloureuſe de voir que l'on m'impute de pareilles ſottiſes. Je ne ſais ce que c'eſt que cette brochure, (*) je n'en ai jamais entendu parler. Je n'ai fait aucune brochure en ma vie : ſi jamais homme devait être à l'abri d'une pareille accuſation, j'oſe dire que c'était moi, Meſſieurs.

Depuis l'âge de ſeize ans, où quelques vers un peu ſatiriques et par conſéquent très-condamnables, avaient échappé à l'imprudence de mon âge et au reſſentiment d'une injuſtice, je me ſuis impoſé la loi de ne jamais tomber dans ce déteſtable genre d'écrire. Je paſſe mes jours dans des ſouffrances continuelles de corps qui m'accablent, et dans l'étude des bons livres qui me conſole ; j'apprends quelquefois dans mon lit, que l'on m'impute à Paris des pièces fugitives que je n'ai jamais vues, et que je ne verrai jamais. Je ne puis attribuer ces accuſations frivoles à aucune jalouſie d'auteur ; car qui pourrait être jaloux de

(*) Lettre d'un ſpectateur français au ſujet d'*Inès de Ca*ſ*tro*.

moi ? mais quelque motif qu'on ait pu avoir pour me charger de pareils écrits, je déclare ici, une bonne fois pour toutes, qu'il n'y a personne en France qui puiſſe dire que je lui aie jamais fait voir, depuis que je ſuis hors de l'enfance, aucun écrit ſatirique en vers ou en proſe ; et que celui-là ſe montre, qui puiſſe ſeulement avancer que j'aie jamais applaudi un ſeul de ces écrits, dont le mérite conſiſte à flatter la malignité humaine.

Non-ſeulement je ne me ſuis jamais ſervi de termes injurieux, ſoit de bouche, ſoit par écrit, en citant feu M. de *Campiſtron*, dont la mémoire ne doit pas être indifférente aux gens de lettres ; mais je me ſuis toujours révolté contre cette coutume impolie qu'ont priſe pluſieurs jeunes gens, d'appeler par leur ſimple nom des auteurs illuſtres qui méritent des égards.

Je trouve toujours indigne de la politeſſe françaiſe, et du reſpect que les hommes ſe doivent les uns aux autres, de dire *Fontenelle*, *Chaulieu*, *Crébillon*, *la Motte*, *Rouſſeau* etc. et j'oſe dire que j'ai corrigé quelques perſonnes de ces manières indécentes de parler, qui ſont toujours inſultantes pour les vivans, et dont on ne doit ſe ſervir envers les morts, que quand ils commencent à devenir anciens pour nous. Le peu de curieux qui pourront jeter les yeux ſur les préfaces de quelques pièces de théâtre que j'ai haſardées, verront que je dis toujours le grand *Corneille*, qui a pour nous le mérite de l'antiquité ; et que je dis, M. *Racine* et M. *Deſpréaux*, parce qu'ils ſont preſque mes contemporains.

Il eſt vrai que dans la préface d'une tragédie, adreſſée à milord *Bolingbrocke*, rendant compte à cet illuſtre anglais des défauts et des beautés de notre théâtre, je me ſuis plaint avec juſtice que la galanterie dégrade parmi nous la dignité de la ſcène; j'ai dit, et je le dis encore, que l'on avait applaudi ces vers d'Alcibiade, indignes de la tragédie.

Hélas ! qu'eſt-il beſoin de m'en entretenir?
Mon penchant à l'amour, je l'avoûrai ſans peine,
Fut de tous mes malheurs la cauſe trop certaine:
Mais bien qu'il m'ait cauſé des chagrins, des ſoupirs,
Je n'ai pu refuſer mon ame à ſes plaiſirs;
Car enfin, Amintas, quoi qu'on en puiſſe dire,
Il n'eſt rien de ſemblable à ce qu'il nous inſpire.
Où trouve-t-on ailleurs cette vive douceur,
Capable d'enlever et de calmer un cœur?
Ah! lorſque pénétré d'un amour véritable,
Et gémiſſant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ſes yeux timides ou diſtraits,
Que mes ſoins de ſon cœur avaient troublé la paix;
Que par l'aveu ſecret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encore une force nouvelle;
Dans ces tendres inſtans j'ai toujours éprouvé
Qu'un mortel peut ſentir un bonheur achevé.

J'aurais pu dire avec la même vérité, que les derniers ouvrages du grand *Corneille* ſont indignes de lui, et ſont inférieurs à cet Alcibiade; et que la Bérénice de M. *Racine* n'eſt qu'une élégie bien écrite; ſans offenſer la mémoire de ces grands-hommes. Ce ſont les fautes de ces écrivains illuſtres qui nous inſtruiſent; j'ai cru même faire honneur à M. de *Campiſtron*, en le citant à des étrangers,

à qui je parlais de la scène française ; de même que je croirais rendre hommage à la mémoire de l'inimitable *Molière*, si, pour faire sentir les défauts de notre scène comique, je disais que d'ordinaire les intrigues de nos comédies ne sont ménagées que par des valets ; que les plaisanteries ne sont presque jamais dans la bouche des maîtres ; et que j'apportasse en preuve la plupart des pièces de ce charmant génie, qui, malgré ce défaut et celui de ses dénouemens, est si au-dessus de *Plaute* et de *Térence*.

J'ai ajouté qu'Alcibiade est une pièce suivie, mais faiblement écrite ; le défenseur de M. de *Campistron* m'en fait un crime ; mais qu'il me soit permis de me servir de la réponse d'*Horace* :

Nempe incomposito dixi pede currere versus
Lucili : quis tam Lucili fautor ineptè est,
Ut non hoc fateatur ?

On me demande ce que j'entends par un style faible : je pourrais répondre le mien. Mais je vais tâcher de débrouiller cette idée, afin que cet écrit ne soit pas absolument inutile, et que ne pouvant, par mon exemple, prouver ce que c'est qu'un style noble et fort, j'essaye au moins d'expliquer mes conjectures, et de justifier ce que je pense en général du style de la tragédie d'Alcibiade.

Le style fort et vigoureux, tel qu'il convient à la tragédie, est celui qui ne dit ni trop ni trop peu, et qui fait toujours des tableaux à l'esprit, sans s'écarter un moment de la passion.

Ainsi, *Cléopâtre*, dans Rodogune, s'écrie :

Trône, à t'abandonner je ne puis consentir ;

Par un coup de tonnerre il en vaut mieux sortir.

. . . .

Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge.

Voilà du style très-fort, et peut-être trop. Le vers qui précède le dernier,

Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange,

est du style le plus faible.

Le style faible, non-seulement en tragédie, mais en toute poésie, consiste encore à laisser tomber ses vers deux à deux, sans entre-mêler de longues périodes et de courtes, et sans varier la mesure; à rimer trop en épithètes; à prodiguer des expressions trop communes; à répéter souvent les mêmes mots; à ne pas se servir à propos des conjonctions, qui paraissent inutiles aux esprits peu instruits, et qui contribuent cependant beaucoup à l'élégance du discours.

Tantùm series, juncturaque pollent!

Ce sont toutes ces finesses imperceptibles qui font en même temps, et la difficulté, et la perfection de l'art.

In tenui labor; at tenuis non gloria.

J'ouvre dans ce moment le volume des tragédies de M. de *Campistron*, et je vois à la première scène de l'Alcibiade,

Quelle que soit pour nous la tendresse des rois,
Un moment leur suffit pour faire un autre choix.

Je dis que ces vers, sans être absolument mauvais, sont faibles et sans beauté.

Pierre Corneille, ayant la même chose à dire, s'exprime ainsi:

Et malgré ce pouvoir dont l'éclat nous séduit,
Sitôt qu'il nous veut perdre, un coup-d'œil nous détruit.

Ce quelle que soit de l'Alcibiade fait languir le vers : de plus, *un moment leur suffit pour faire un autre choix*, ne fait pas à beaucoup près une peinture aussi vive que ce vers :

Sitôt qu'il nous veut perdre, un coup-d'œil nous détruit.

Je trouve encore :

Mille exemples connus de ces fameux revers....
Affaiblit notre empire, et dans mille combats.....
Nous cache mille soins dont il est agité....
Il a mille vertus dignes du diadème....
Le sort le plus cruel, mille tourmens affreux.

Je dis que ce mot *mille* si souvent répété, et surtout dans des vers assez lâches, affaiblit le style au point de le gâter ; que la pièce est pleine de ces termes oisifs, qui remplissent négligemment l'hémistiche des vers ; je m'offre de prouver à qui voudra, que presque tous les vers de cet ouvrage sont énervés par ces petits défauts de détail, qui répandent leur langueur sur toute la diction.

Si j'avais vécu du temps de M. de *Campistron*, et que j'eusse eu l'honneur d'être son ami, je lui aurais dit à lui-même ce que je dis ici au public ; j'aurais fait tous mes efforts pour obtenir de lui qu'il retouchât le style de cette pièce, qui serait devenue, avec plus de soin, un très-bon ouvrage. En un mot, je lui aurais parlé, comme je fais ici, pour la perfection d'un art qu'il cultivait d'ailleurs avec succès.

Le fameux acteur qui représenta si long-temps Alcibiade, cachait toutes les faiblesses de la diction par les charmes de son récit ; en effet, l'on peut dire d'une tragédie comme d'une histoire : *Historia*

quoquo modo ſcripta, *bene legitur et tragœdia quoquo modo ſcripta*, *bene repræſentatur* ; mais les yeux du lecteur ſont des juges plus difficiles que les oreilles du ſpectateur.

Celui qui lit ces vers d'Alcibiade,

Je répondrai, Seigneur, avec la liberté
D'un Grec qui ne ſait pas cacher la vérité,

ſe reſſouvient à l'inſtant de ces beaux vers de Britannicus :

Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un ſoldat qui ſait mal farder la vérité.

Il voit d'abord que les vers de M. *Racine* ſont pleins d'une harmonie ſingulière qui caractériſe en quelque façon *Burrhus*, par cette céſure coupée, *d'un ſoldat etc.* au lieu que les vers d'Alcibiade ſont rampans et ſans force ; en ſecond lieu, il eſt choqué d'une imitation ſi marquée ; en troiſième lieu, il ne peut ſouffrir que le citoyen d'un pays renommé par l'éloquence et par l'artifice, donne à ces mêmes Grecs un caractère qu'ils n'avaient pas.

Vous allez attaquer des peuples indomptables,
Sur leurs propres foyers, plus qu'ailleurs redoutables.

On voit par-tout la même langueur de ſtyle. Ces rimes d'épithètes, *indomptables*, *redoutables*, choquent l'oreille délicate du connaiſſeur qui veut des choſes, et qui ne trouve que des ſons. *Sur leurs propres foyers*, *plus qu'ailleurs*, eſt trop ſimple, même pour la proſe.

Je n'ai trouvé aucun homme de lettres qui n'ait été de mon avis, et qui ne ſoit convenu avec moi

que le ſtyle de cette pièce eſt en général très-languiſſant. J'ajouterai même que c'eſt la diction ſeule qui abaiſſe M. de *Campiſtron* au-deſſous de M. *Racine*. J'ai toujours ſoutenu que les pièces de M. de *Campiſtron* étaient pour le moins auſſi régulièrement conduites que toutes celles de l'illuſtre *Racine*; mais il n'y a que la poéſie de ſtyle qui faſſe la perfection des ouvrages en vers. M. de *Campiſtron* l'a toujours trop négligée; il n'a imité le coloris de M. *Racine* que d'un pinceau timide; il manque à cet auteur, d'ailleurs judicieux et tendre, ces beautés de détail, ces expreſſions heureuſes qui ſont l'ame de la poéſie, et font le mérite des *Homère*, des *Virgile*, des *Taſſe*, des *Milton*, des *Pope*, des *Corneille*, des *Racine*, des *Boileau*.

Je n'ai donc avancé qu'une vérité, et même une vérité utile pour les belles-lettres; et c'eſt parce qu'elle eſt vérité qu'elle m'attire des injures.

L'anonyme (quel qu'il ſoit) me dit, à la ſuite de pluſieurs perſonnalités, que je ſuis un très-mauvais modèle; mais au moins il ne le dit qu'après moi : je ne me vante que de connaître mon art et mon impuiſſance. Il dit ailleurs (ce qui n'eſt point une injure, mais une critique permiſe) que ma tragédie de Brutus eſt très-défectueuſe. Qui le ſait mieux que moi ! c'eſt parce que j'étais très-convaincu des défauts de cette pièce, que je la refuſai conſtamment un an entier aux comédiens. Depuis même je l'ai fort retouchée; j'ai retourné ce terrain où j'avais travaillé ſi long-temps avec tant de peine et ſi peu de fruit. Il n'y a aucun

de mes faibles ouvrages que je ne corrige tous les jours dans les intervalles de mes maladies. Non-seulement je vois mes fautes, mais j'ai obligation à ceux qui m'en reprennent; et je n'ai jamais répondu à une critique qu'en tâchant de me corriger.

Cette vérité que j'aime dans les autres, j'ai droit d'exiger que les autres la souffrent en moi. M. de *la Motte* sait avec quelle franchise je lui ai parlé, et que je l'estime assez pour lui dire, quand j'ai l'honneur de le voir, quelques défauts que je crois apercevoir dans ses ingénieux ouvrages. Il serait honteux que la flatterie infectât le petit nombre d'hommes qui pensent. Mais plus j'aime la vérité, plus je hais et dédaigne la satire qui n'est jamais que le langage de l'envie. Les auteurs qui veulent apprendre à penser aux autres hommes, doivent leur donner des exemples de politesse comme d'éloquence, et joindre les bienséances de la société à celles du style. Faut-il que ceux qui cherchent la gloire courent à la honte par leurs querelles littéraires, et que les gens d'esprit deviennent souvent la risée des sots.

On m'a souvent envoyé en Angleterre des épigrammes et de petites satires contre M. de *Fontenelle*: j'ai eu soin de dire, pour l'honneur de mes compatriotes, que ces petits traits qu'on lui décoche ressemblent aux injures que l'esclave disait autrefois au triomphateur.

Je crois que c'est être bon français de détourner, autant qu'il est en moi, le soupçon qu'on a dans les pays étrangers, que les Français ne

rendent jamais justice à leurs contemporains. Soyons justes, Messieurs; ne craignons ni de blâmer ni sur-tout de louer ce qui le mérite; ne lisons point Pertharite, mais pleurons à Polyeucte. Oublions, avec M. de *Fontenelle*, des lettres composées dans sa jeunesse; mais apprenons par cœur, s'il est possible, les Mondes, la préface de l'Histoire de l'académie des sciences etc. Disons, si vous voulez, à M. de *la Motte*, qu'il n'a pas assez bien traduit l'Iliade, mais n'oublions pas un mot des belles odes et des autres pièces heureuses qu'il a faites. C'est ne pas payer ses dettes que de refuser de justes louanges. Elles sont l'unique récompense des gens de lettres; et qui leur payera ce tribut, sinon nous qui, courant à peu-près la même carrière, devons connaître mieux que d'autres la difficulté et le prix d'un bon ouvrage?

J'ai entendu dire souvent en France que tout est dégénéré, et qu'il y a dans tout genre une disette d'hommes étonnante. Les étrangers n'entendant à Paris que ces discours, et ils nous croient aisément sur notre parole; cependant quel est le siècle où l'esprit humain ait fait plus de progrès que parmi nous? Voici un jeune homme de seize ans (*) qui exécute en effet ce qu'on a dit autrefois de M. *Pascal*, et qui donne un traité sur les courbes qui ferait honneur aux plus grands géomètres. L'esprit de raison pénètre si bien dans les écoles, qu'elles commencent à rejeter également et les absurdités inintelligibles d'*Aristote*, et les chimères ingénieuses de *Descartes*. Combien

(*) M. *Clairault*.

d'excellentes hiſtoires n'avons-nous pas depuis trente ans ? Il y en a telle qui ſe lit avec plus de plaiſir que *Philippe de Commines* ; il eſt vrai qu'on n'oſe l'avouer tout haut, parce que l'auteur eſt encore vivant ; et le moyen d'eſtimer un contemporain autant qu'un homme mort il y a plus de deux cents ans !

Ploravere ſuis non reſpondere favorem
Speratum meritis.

Perſonne n'oſe convenir franchement des richeſſes de ſon ſiècle. Nous ſommes comme les avares qui diſent toujours que le temps eſt dur. J'abuſe de votre patience, Meſſieurs ; pardonnez cette longue lettre et toutes ces réflexions au devoir d'un honnête-homme qui a dû ſe juſtifier, et à mon amour extrême pour les lettres, pour ma patrie, et pour la vérité.

Je ſuis, etc.

A M. LE FEVRE,

SUR LES INCONVENIENS ATTACHÉS A LA LITTERATURE. (1)

1 7 3 2.

VOTRE vocation, mon cher *le Fèvre*, eſt trop bien marquée pour y réſiſter. Il faut que l'abeille faſſe de la cire, que le ver à ſoie file, que M. de *Réaumur* les diſſèque, et que vous les chantiez. Vous ſerez poëte et homme de lettres, moins parce que vous le voulez, que parce que la nature l'a voulu. Mais vous vous trompez beaucoup, en imaginant que la tranquillité ſera votre partage. La carrière des lettres, et ſur-tout celle du génie, eſt plus épineuſe que celle de la fortune. Si vous avez le malheur d'être médiocre, (ce que je ne crois pas) voilà des remords pour la vie. Si vous réuſſiſſez, voilà des ennemis; vous marchez ſur le bord d'un abyme, entre le mépris et la haine.

Mais quoi, me direz-vous, me haïr, me perſécuter, parce que j'aurai fait un bon poëme, une pièce de théâtre applaudie, ou écrit une hiſtoire avec ſuccès, ou cherché à m'éclairer et à inſtruire les autres?

Oui, mon ami, voilà de quoi vous rendre malheureux à jamais. Je ſuppoſe que vous ayez fait

(1) Cette lettre paraît écrite en 1732, car en ce temps l'auteur avait pris chez lui ce jeune homme, nommé M. *le Fèvre*, à qui elle eſt adreſſée. On dit qu'il promettait beaucoup, qu'il était très-ſavant, et faiſait bien des vers: il mourut la même année.

un bon ouvrage, imaginez-vous qu'il vous faudra quitter le repos de votre cabinet pour folliciter l'examinateur. Si votre manière de penfer n'eft pas la fienne; s'il n'eft pas l'ami de vos amis; s'il eft celui de votre rival; s'il eft votre rival lui-même, il vous eft plus difficile d'obtenir un privilége, qu'à un homme qui n'a point la protection des femmes, d'avoir un emploi dans les finances. Enfin, après un an de refus et de négociations, votre ouvrage s'imprime; c'eft alors qu'il faut, ou affoupir les *Cerbères* de la littérature, ou les faire aboyer en votre faveur. Il y a toujours trois ou quatre gazettes littéraires en France, et autant en Hollande; ce font des factions différentes. Les libraires de ces journaux ont intérêt qu'ils foient fatiriques; ceux qui y travaillent, fervent aifément l'avarice du libraire et la malignité du public. Vous cherchez à faire fonner ces trompettes de la Renommée; vous courtifez les écrivains, les protecteurs, les abbés, les docteurs, les colporteurs: tous vos foins n'empêchent pas que quelque journalifte ne vous déchire. Vous lui répondez; il réplique; vous avez un procès par écrit devant le public, qui condamne les deux parties au ridicule.

C'eft bien pis, fi vous compofez pour le théâtre; vous commencez par comparaître devant l'aréopage de vingt comédiens, gens dont la profeffion, quoiqu'utile et agréable, et cependant flétrie par l'injufte mais irrévocable cruauté du public. Ce malheureux aviliffement où ils font les irrite; ils trouvent en vous un client, et ils vous prodiguent tout le mépris dont ils font couverts,

Vous attendez d'eux votre première ſentence ; ils vous jugent ; ils ſe chargent enfin de votre pièce. Il ne faut plus qu'un mauvais plaiſant dans le parterre pour la faire tomber. Réuſſit-elle ? la farce qu'on appelle *italienne*, celle de la foire, vous parodient ; vingt libelles vous prouvent que vous n'avez pas dû réuſſir. Des ſavans, qui entendent mal le grec, et qui ne liſent point ce qu'on fait en français, vous dédaignent ou affectent de vous dédaigner.

Vous portez en tremblant votre livre à une dame de la cour ; elle le donne à une femme de chambre qui en fait des papillotes ; et le laquais galonné, qui porte la livrée du luxe, inſulte à votre habit, qui eſt la livrée de l'indigence.

Enfin, je veux que la réputation de vos ouvrages ait forcé l'envie à dire quelquefois que vous n'êtes pas ſans mérite ; voilà tout ce que vous pouvez attendre de votre vivant : mais qu'elle s'en venge bien en vous perſécutant ! On vous impute des libelles que vous n'avez pas même lus, des vers que vous mépriſez, des ſentimens que vous n'avez point. Il faut être d'un parti, ou bien tous les partis ſe réuniſſent contre vous.

Il y a dans Paris un grand nombre de petites ſociétés, où préſide toujours quelque femme, qui dans le déclin de ſa beauté fait briller l'aurore de ſon eſprit. Un ou deux hommes de lettres ſont les premiers miniſtres de ce petit royaume. Si vous négligez d'être au rang des courtiſans, vous êtes dans celui des ennemis, et on vous écraſe. Cependant, malgré votre mérite, vous vieilliſſez

dans l'opprobre et dans la misère. Les places destinées aux gens de lettres sont données à l'intrigue, non au talent. Ce sera un précepteur, qui par le moyen de la mère de son élève emportera un poste, que vous n'oserez pas seulement regarder. Le parasite d'un courtisan vous enlevera l'emploi auquel vous êtes propre.

Que le hasard vous amène dans une compagnie, où il se trouvera quelqu'un de ces auteurs réprouvés du public, ou de ces demi-savans qui n'ont pas même assez de mérite pour être de médiocres auteurs, mais qui aura quelque place ou qui sera intrus dans quelque corps; vous sentirez, par la supériorité qu'il affectera sur vous, que vous êtes justement dans le dernier degré du genre-humain.

Au bout de quarante ans de travail, vous vous résolvez à chercher par les cabales ce qu'on ne donne jamais au mérite seul; vous vous intriguez comme les autres pour entrer dans l'académie française, et pour aller prononcer, d'une voix cassée, à votre réception un compliment qui le lendemain sera oublié pour jamais. Cette académie française est l'objet secret des vœux de tous les gens de lettres; c'est une maîtresse contre laquelle ils font des chansons et des épigrammes, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu ses faveurs, et qu'ils négligent dès qu'ils en ont la possession.

Il n'est pas étonnant qu'ils désirent d'entrer dans un corps où il y a toujours du mérite, et dont ils espèrent, quoiqu'assez vainement, d'être protégés. Mais vous me demanderez pourquoi ils en disent

tous tant de mal jusqu'à ce qu'ils y soient admis, et pourquoi le public, qui respecte assez l'académie des sciences, ménage si peu l'académie française? C'est que les travaux de l'académie française sont exposés aux yeux du grand nombre, et les autres sont voilés. Chaque français croit savoir sa langue, et se pique d'avoir du goût; mais il ne se pique pas d'être physicien. Les mathématiques seront toujours pour la nation en général une espèce de mystère, et par conséquent quelque chose de respectable. Des équations algébriques ne donnent de prise ni à l'épigramme, ni à la chanson, ni à l'envie; mais on juge durement ces énormes recueils de vers médiocres, de complimens, de harangues, et ces éloges qui sont quelquefois aussi faux que l'éloquence avec laquelle on les débite. On est fâché de voir la devise de l'*Immortalité* à la tête de tant de déclamations, qui n'annoncent rien d'éternel, que l'oubli auquel elles sont condamnées.

Il est très-certain que l'académie française pourrait servir à fixer le goût de la nation. Il n'y a qu'à lire ses remarques sur le Cid; la jalousie du cardinal de *Richelieu* a produit au-moins ce bon effet. Quelques ouvrages dans ce genre seraient d'une utilité sensible. On les demande depuis cent années au seul corps dont ils puissent émaner avec fruit et bienséance. On se plaint que la moitié des académiciens soit composée de seigneurs qui n'assistent jamais aux assemblées, et que dans l'autre moitié il se trouve à peine huit ou neuf gens de lettres qui soient assidus. L'aca-

démie eſt ſouvent négligée par ſes propres membres. Cependant à peine un des quarante a-t-il rendu les derniers ſoupirs, que dix concurrens ſe préſentent ; un évêché n'eſt pas plus brigué; on court en poſte à Verſailles; on fait parler toutes les femmes ; on fait agir tous les intrigans; on fait mouvoir tous les reſſorts ; des haines violentes ſont ſouvent le fruit de ces démarches. La principale origine de ces horribles couplets, qui ont perdu à jamais le célèbre et malheureux *Rouſſeau*, vient de ce qu'il manqua la place qu'il briguait à l'académie. Obtenez-vous cette préférence ſur vos rivaux ? votre bonheur n'eſt bientôt qu'un fantôme. Eſſuyez-vous un refus ? votre affliction eſt réelle. On pourrait mettre ſur la tombe de preſque tous les gens de lettres :

Ci gît au bord de l'Hippocrène,
Un mortel long-temps abuſé.
Pour vivre pauvre et mépriſé,
Il ſe donna bien de la peine.

Quel eſt le but de ce long ſermon que je vous fais? eſt-ce de vous détourner de la route de la littérature? non. Je ne m'oppoſe point ainſi à la deſtinée ; je vous exhorte ſeulement à la patience.

AUX AUTEURS

DE LA BIBLIOTHEQUE RAISONNÉE,

Sur l'incendie de la ville d'Altona.

1732.

L'EXTREME difficulté que nous avons en France de faire venir des livres de Hollande, est cause que je n'ai vu que tard le neuvième tome de la Bibliothèque raisonnée ; et je dirai en passant, que si le reste de ce journal répond à ce que j'en ai parcouru, les gens de lettres sont à plaindre en France de ne le pas connaître.

A la page 469 de ce neuvième tome, seconde partie, j'ai trouvé une lettre contre moi, par laquelle on me reproche d'avoir calomnié la ville de Hambourg, dans l'Histoire de *Charles XII.*

Depuis quelques jours, un Hambourgeois, homme de lettres et de mérite, nommé M. *Richey*, m'ayant fait l'honneur de me venir voir, m'a renouvelé ces plaintes au nom de ses compatriotes.

Voici le fait, et voici ce que je suis obligé de déclarer.

Dans le fort de cette guerre malheureuse qui a ravagé le Nord, les comtes de *Steinbock* et de *Welling*, généraux du roi de Suède, prirent en 1713, dans la ville de Hambourg même, la résolution de brûler Altona, ville commerçante, appartenante aux Danois, et qui commençait à faire quelque ombrage au commerce de Hambourg.

Cette résolution fut exécutée sans miséricorde la nuit du 9 janvier. Ces généraux couchèrent à Hambourg cette nuit-là même ; ils y couchèrent le 10, le 11, le 12, et le 13, et datèrent de Hambourg les lettres qu'ils écrivirent, pour tâcher de justifier cette barbarie.

Il est encore certain, et les Hambourgeois n'en disconviennent pas, qu'on refusa l'entrée de Hambourg à plusieurs Altonois, à des vieillards, à des femmes grosses, qui y vinrent demander un refuge ; et que quelques-uns de ces misérables expirèrent sous les murs de cette ville, au milieu de la neige et de la glace, consumés de froid et de misère, tandis que leur patrie était en cendres.

J'ai été obligé de rapporter ces faits dans l'Histoire de *Charles XII*. Un de ceux qui m'ont communiqué des mémoires, me marque très-positivement, dans une de ses lettres, que les Hambourgeois avaient donné de l'argent au comte de *Steinbock*, pour l'engager à exterminer Altona, comme la rivale de leur commerce. Je n'ai point adopté une accusation si grave : quelque raison que j'aie d'être convaincu de la méchanceté des hommes, je n'ai jamais cru le crime si aisément ; j'ai combattu efficacement plus d'une calomnie ; et je suis le seul qui ait osé justifier la mémoire du comte *Piper* par des raisons, lorsque toute l'Europe le calomniait par des conjectures.

Au lieu donc de suivre le mémoire qu'on m'avait envoyé, je me suis contenté de rapporter, *qu'on disait*

difait que les Hambourgeois avaient donné fecrétement de l'argent au comte de *Steinbock*.

Ce bruit a été univerfel et fondé fur des apparences : un hiftorien peut rapporter les bruits auffi-bien que les faits ; et quand il ne donne une rumeur publique, une opinion, que pour une opinion, et non pour une vérité, il n'en eft ni refponfable ni répréhenfible.

Mais lorfqu'il apprend que cette opinion populaire eft fauffe et calomnieufe, alors fon devoir eft de le déclarer, et de remercier publiquement ceux qui l'ont inftruit.

C'eft le cas où je me trouve. M. *Richey* m'a démontré l'innocence de fes compatriotes. La Bibliothèque raifonnée a auffi très-folidement repouffé l'accufation intentée contre la ville de Hambourg. L'auteur de la lettre contre moi eft feulement répréhenfible, en ce qu'il m'attribue d'avoir dit pofitivement que la ville de Hambourg était coupable ; il devait diftinguer entre l'opinion d'une partie du Nord, que j'ai rapportée comme un bruit vague, et l'affirmation qu'il m'impute. Si j'avais dit en effet : *La ville de Hambourg a acheté la ruine de la ville d'Altona*, je lui en demanderais pardon très-humblement, perfuadé qu'il n'y a de honte qu'à ne fe point rétracter quand on a tort. Mais j'ai dit la vérité, en rapportant un bruit qui a couru ; et je dis la vérité, en difant qu'ayant examiné ce bruit, je l'ai trouvé plein de fauffeté.

Je dois encore déclarer qu'il régnait des maladies contagieufes à Altona dans le temps de l'in-

cendie; et que si les Hambourgeois n'avaient point de lazarets, (comme on me l'a assuré) point d'endroit où l'on pût mettre à couvert et séparément les vieillards et les femmes qui périrent à leur vue, ils sont très-excusables de ne les avoir pas recueillis; car la conservation de sa propre ville doit être préférée au salut des étrangers.

J'aurai très-grand soin que l'on corrige cet endroit de l'Histoire de *Charles XII*, dans la nouvelle édition commencée à Amsterdam; et qu'on le réduise à l'exacte vérité dont je fais profession, et que je préfère à tout.

J'apprends aussi que l'on a inséré dans des papiers hebdomadaires, des lettres aussi outrageantes que mal écrites du poëte *Rousseau*, au sujet de la tragédie de Zaïre. Cet auteur de plusieurs pièces de théâtre, toutes sifflées, fait le procès à une pièce qui a été reçue du public avec assez d'indulgence; et cet auteur de tant d'ouvrages impies me reproche publiquement d'avoir peu respecté la religion dans une tragédie, représentée avec l'approbation des plus vertueux magistrats, lue par monseigneur le cardinal de *Fleuri*, et qu'on représente déjà dans quelques maisons religieuses. On me fera bien l'honneur de croire que je ne m'avilirai pas à répondre à cet écrivain.

A UN PREMIER COMMIS.

20 juin 1733.

PUISQUE vous êtes, Monſieur, à portée de rendre ſervice aux belles-lettres, ne rognez pas de ſi près les ailes à nos écrivains, et ne faites pas des volailles de baſſe-cour de ceux qui en prenant l'eſſor pourraient devenir des aigles; une liberté honnête élève l'eſprit, et l'eſclavage le fait ramper. S'il y avait eu une inquiſition littéraire à Rome, nous n'aurions aujourd'hui ni *Horace*, ni *Juvénal*, ni les œuvres philoſophiques de *Cicéron*. Si *Milton*, *Dryden*, *Pope*, et *Locke*, n'avaient pas été libres, l'Angleterre n'aurait eu ni des poëtes ni des philoſophes; il y a je ne ſais quoi de turc à proſcrire l'imprimerie; et c'eſt la proſcrire que la trop gêner. Contentez-vous de réprimer ſévèrement les libelles diffamatoires, parce que ce ſont des crimes; mais tandis qu'on débite hardiment des recueils de ces infames calottes, et tant d'autres productions qui méritent l'horreur et le mépris, ſouffrez au moins que *Bayle* entre en France, et que celui qui fait tant d'honneur à ſa patrie n'y ſoit pas de contrebande.

Vous me dites que les magiſtrats qui régiſſent la douane de la littérature ſe plaignent qu'il y a trop de livres. C'eſt comme ſi le prévôt des marchands ſe plaignait qu'il y eût à Paris trop de denrées. En achète qui veut. Une immenſe bibliothèque reſſemble à la ville de Paris, dans laquelle il y a près de huit cents mille hommes;

vous ne vivez pas avec tout ce chaos; vous y choisissez quelque société, et vous en changez. On traite les livres de même. On prend quelques amis dans la foule. Il y aura sept ou huit mille controversistes, quinze ou seize mille romans, que vous ne lirez point; une foule de feuilles périodiques, que vous jetterez au feu après les avoir lues. L'homme de goût ne lit que le bon; mais l'homme d'Etat permet le bon et le mauvais.

Les pensées des hommes sont devenues un objet important de commerce. Les libraires hollandais gagnent un million par an, parce que les Français ont eu de l'esprit. Un roman médiocre est, je le sais bien, parmi les livres, ce qu'est dans le monde un sot qui veut avoir de l'imagination. On s'en moque, mais on le souffre. Ce roman fait vivre, et l'auteur qui l'a composé, et le libraire qui le débite, et le fondeur, et l'imprimeur, et le papetier, et le relieur, et le colporteur, et le marchand de mauvais vin, à qui tous ceux-là portent leur argent. L'ouvrage amuse encore deux ou trois heures quelques femmes avec lesquelles il faut de la nouveauté en livres, comme en tout le reste. Ainsi, tout méprisable qu'il est, il a produit deux choses importantes, du profit et du plaisir.

Les spectacles méritent encore plus d'attention; je ne les considère pas comme une occupation qui retire les jeunes gens de la débauche; cette idée serait celle d'un curé ignorant. Il y a assez de temps, avant et après les spectacles, pour faire usage de ce peu de momens qu'on donne à des

plaisirs de passage, immédiatement suivis du dégoût. D'ailleurs on ne va pas aux spectacles tous les jours; et dans la multitude de nos citoyens, il n'y a pas quatre mille hommes qui les fréquentent avec quelque assiduité.

Je regarde la tragédie et la comédie comme des leçons de vertu, de raison, et de bienséance. *Corneille*, ancien romain parmi les Français, a établi une école de grandeur d'ame; et *Molière* a fondé celle de la vie civile. Les génies français formés par eux appellent du fond de l'Europe les étrangers, qui viennent s'instruire chez nous, et qui contribuent à l'abondance de Paris. Nos pauvres sont nourris du produit de ces ouvrages, qui nous soumettent jusqu'aux nations qui nous haïssent. Tout bien pesé, il faut être ennemi de sa patrie pour condamner nos spectacles. Un magistrat qui, parce qu'il a acheté cher un office de judicature, ose penser qu'il ne lui convient pas de voir *Cinna*; montre beaucoup de gravité et bien peu de goût.

Il y aura toujours dans notre nation polie de ces ames qui tiendront du Goth et du Vandale; je ne connais pour vrais Français, que ceux qui aiment les arts et les encouragent. Ce goût commence, il est vrai, à languir parmi nous; nous sommes des sybarites lassés des faveurs de nos maîtresses. Nous jouissons des veilles des grands-hommes, qui ont travaillé pour nos plaisirs et pour ceux des siècles à venir, comme nous recevons les productions de la nature; on dirait qu'elles nous sont dues; il n'y a que cent ans que nous mangions du gland; les

Triptolèmes qui nous ont donné le froment le plus pur, nous font indifférens; rien ne réveille cet esprit de nonchalance pour les grandes choses, qui se mêle toujours avec notre vivacité pour les petites.

Nous mettons tous les ans plus d'industrie et plus d'invention dans nos tabatières et dans nos autres colifichets, que les Anglais n'en ont mis à se rendre les maîtres des mers, à faire monter l'eau par le moyen du feu, et à calculer l'aberration de la lumière. Les anciens Romains élevaient des prodiges d'architecture pour faire combattre des bêtes; et nous n'avons pas su depuis un siècle bâtir seulement une salle passable, pour y faire représenter les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Le centième de l'argent des cartes suffirait pour avoir des salles de spectacles plus belles que le théâtre de *Pompée*; mais quel homme dans Paris est animé de l'amour du bien public? On joue, on soupe, on médit, on fait de mauvaises chansons, et on s'endort dans la stupidité, pour recommencer le lendemain son cercle de légèreté et d'indifférence. Vous, Monsieur, qui avez au moins une petite place dans laquelle vous êtes à portée de donner de bons conseils, tâchez de réveiller cette léthargie barbare; et faites, si vous pouvez, du bien aux lettres, qui en ont tant fait à la France.

AU PERE TOURNEMINE, JESUITE.

1735.

MON TRÈS-CHER ET REVEREND PERE,

J'AI toujours aimé la vérité, et je l'ai cherchée de bonne-foi. C'eſt ce témoignage que je me rends à moi-même, qui m'enhardira toujours à ne me pas croire indigne de votre commerce et de votre amitié.

J'attends de la bonté de votre cœur, et de l'amour que vous avez en connaiſſance de cauſe pour les vérités que je cherche, que vous voudrez bien répondre à ma lettre par quelques inſtructions, et communiquer mes doutes à vos amis.

Je ſais que vous êtes un peu pareſſeux d'écrire; mais vous ne l'êtes ni de penſer, ni de rendre ſervice. Daignez donc dicter une réponſe. J'en ai trop beſoin pour que vous la refuſiez. Je ne me plaindrai point ici des injuſtices que j'ai eſſuyées, et des cris du parti janſéniſte. On s'eſt cru obligé de me ſacrifier pour quelque temps. Il n'eſt pas étonnant que des gens qui font DIEU ſi cruel, le ſoient eux-mêmes. Il ne s'agit ici que de quelques propoſitions ſur leſquelles je vous conjure de m'éclairer, et de me faire ſavoir le ſentiment de ceux de vos pères qui s'adonnent à la philoſophie.

1°. Je voudrais ſavoir ſi vos philoſophes qui ont lu attentivement *Newton*, peuvent nier qu'il y ait dans la matière un principe de gravitation qui

agit en raison directe des masses, et en raison renversée du quarré des distances; il ne s'agit pas de savoir ce que c'est que cette gravitation; je crois qu'il est impossible de connaître jamais aucun premier principe. Mais DIEU a permis que nous puissions calculer, mesurer, comparer avec certitude. Or il me paraît qu'on peut être aussi certain que la matière gravite selon les lois des forces centripètes, qu'il est certain que les trois angles d'un triangle quelconque sont égaux à deux droits.

2°. On a regardé comme impie cette proposition : *Nous ne pouvons pas assurer qu'il soit impossible à* DIEU *de communiquer la pensée à la matière*. Je trouve cette proposition religieuse, et la contraire me semble déroger à la toute-puissance du Créateur. Ceux qui me condamnent, me reprochent de croire l'ame mortelle. Mais quand même j'aurais dit, *l'ame est matière*, cela serait bien éloigné de dire, *l'ame périt*. Car la matière elle-même ne périt point. Son étendue, son impénétrabilité, sa nécessité d'être configurée et d'être dans l'espace, tout cela et mille autres choses lui demeurent après notre mort. Pourquoi ce que vous appelez *ame* ne demeurerait-il pas? Il est certain que je ne connais ce que j'appelle *matière*, que par quelqu'une de ses propriétés. Je connais même ces propriétés très-imparfaitement. Comment puis-je donc assurer que DIEU tout-puissant n'a pu lui donner la pensée? DIEU ne peut pas faire ce qui implique contradiction; mais il faut, je crois, être bien hardi pour dire que la matière pensante implique contradiction.

Je suis bien loin de croire que je puisse affirmer que la pensée est matière. Je suis bien loin aussi de pouvoir affirmer que j'aie la moindre idée de ce qu'on appelle *esprit*.

Je dis simplement qu'il me paraît aussi possible que DIEU fasse penser la substance étendue, qu'il me paraît possible que DIEU joigne un être étendu à un être immatériel.

Dans le doute, ce qui me fait pencher vers la matière pensante, le voici :

Je suis convaincu que les animaux ont les mêmes sentimens et les mêmes passions que moi ; qu'ils ont de la mémoire ; qu'ils combinent quelques idées. Les cartésiens les appelleront machines qui ont des passions, qui gardent vingt ans le souvenir d'une action, et qui ont les mêmes organes que nous. Comment les cartésiens répondront-ils à cet argument-ci ?

DIEU ne fait rien en vain ; il a donné aux bêtes les mêmes organes de sentimens qu'à moi ; donc si les bêtes n'ont point de sentiment, DIEU a fait ces organes en vain.

Les cartésiens ne peuvent éluder la force de ce raisonnement, qu'en disant que DIEU n'a pu faire autrement les organes de la vie des bêtes, qu'en les fesant conformes aux nôtres. Ils me répondront que DIEU m'a donné une ame pour flairer par mon nez et pour ouïr par mes oreilles, et que le chien a un nez et des oreilles, seulement parce que cela était nécessaire à sa vie.

Or cette réponse est bien méprisable : car il y a des animaux qui n'ont point d'oreilles, d'autres

n'ont point de nez, d'autres ſont ſans langue, d'autres ſans yeux. Donc ces organes ne ſont point néceſſaires à la vie; donc ce ſont des organes de ſentimens; donc les bêtes ſentent comme nous.

Maintenant, pourra-t-on aſſurer qu'il ſoit impoſſible à DIEU d'avoir donné le ſentiment à ces ſubſtances nommées *bêtes?* non, ſans doute. Donc il n'eſt pas impoſſible à DIEU d'en avoir autant fait pour nous. Or, il eſt vraiſemblable qu'il en a agi ainſi pour les bêtes; donc il n'eſt pas hors de vraiſemblance qu'il en ait agi ainſi pour nous.

Je viens aux penſées de M. *Paſcal*. Je remarquerai d'abord que je n'ai jamais trouvé perſonne en ma vie qui n'ait admiré ce livre, et que depuis trois mois pluſieurs perſonnes prétendent qu'ils ont toujours penſé que ce livre était plein de fauſſetés.

Mais venons au fait. Ma grande diſpute avec *Paſcal*, roule préciſément ſur le fondement de ſon livre.

Il prétend que pour qu'une religion ſoit vraie, il faut qu'elle connaiſſe à fond la nature humaine, et qu'elle rende raiſon de tout ce qui ſe paſſe dans notre cœur.

Je prétends que ce n'eſt point ainſi qu'on doit examiner une religion, et que c'eſt la traiter comme un ſyſtème de philoſophie; je prétends qu'il faut uniquement voir ſi cette religion eſt révélée ou non, et qu'ainſi il ne faut pas dire: Les hommes ſont légers, inconſtans, pleins de déſirs et d'impuiſſance; les femmes accouchent avec

douleur, et le blé ne vient que quand on a labouré la terre; donc *la religion chrétienne doit être vraie*. Car toute religion a tenu et peut tenir le même langage.

Mais il faut au contraire dire si la religion chrétienne a été révélée; alors nous verrons la vraie raison pourquoi les hommes sont faibles, méchans; pourquoi il faut semer etc.

Mon idée est donc que le péché originel ne peut être prouvé par la raison, et que c'est un point de foi. Voilà pourtant ce qui a soulevé contre moi tous les jansénistes.

AU MEME.

1735.

MON TRÈS-CHER ET REVEREND PERE.

L'INALTERABLE amitié dont vous m'honorez, est bien digne d'un cœur comme le vôtre; elle me sera chère toute ma vie. Je vous supplie de recevoir les nouvelles assurances de la mienne, et d'assurer aussi le père *Porée* de la reconnaissance que je conserverai toujours pour lui. Vous m'avez appris l'un et l'autre à aimer la vertu, la vérité, et les lettres. Ayez aussi la bonté d'assurer de ma sincère estime le révérend père *Brumoy*. Je ne connais point le père *Moloni*, ni le père *Rouillé* dont vous me parlez; mais s'ils sont vos amis, ce sont des hommes de mérite.

J'ai lu avec beaucoup de plaisir le poëme latin que vous m'avez envoyé; et je regrette toujours que ceux qui écrivent si bien dans une langue

étrangère et presqu'inutile, ne s'appliquent pas à enrichir la nôtre. Je fais mes complimens à l'auteur; et je souhaite, pour l'honneur de la nation, qu'il veuille bien faire dans une langue qu'on parle, ce qu'il fait dans une langue qu'on ne parle plus; c'est un de vos mérites, mon cher père, de parler notre langue avec noblesse et pureté; c'est à un homme qui pense et qui parle comme vous, à faire l'oraison funèbre de feu M. le maréchal de *Villars*; le panégyriste est digne du héros. J'ai toujours été très-attaché à tou les deux; et je vous supplie instamment de vouloir bien m'envoyer cèt ouvrage.

Vous plaignez l'état où je suis: je ne suis à plaindre que par ma mauvaise santé; mais je supporte avec patience les maux réels que me fait la nature: à l'égard de ceux que m'a fait la fortune, ce sont des maux chimériques. Je suis si loin d'être malheureux, que j'ai refusé, il y a trois semaines, une place chez un souverain d'Allemagne, avec la valeur de dix mille livres d'appointement; et je n'ai refusé cette place que pour vivre en France avec quelques amis, ne présumant pas qu'on ait la barbarie de me persécuter; et si on l'avait, je vivrais ailleurs heureux et tranquille.

A l'égard des réponses que vous avez bien voulu faire à mes questions philosophiques, je vous avoue qu'elles m'ont bien étonné, et que j'attendais tout autre chose.

1°. Je ne vous ai point demandé s'il y a dans la matière un principe d'attraction et de gravitation; mais je vous ai demandé si ce principe

commençait d'être un peu généralement connu parmi les ſavans de votre ordre, et ſi ceux qui ne l'admettent pas encore y font quelques objections vraiſemblables.

Là deſſus vous me répondez *qu'un corps pèſe ſur un autre, quand il en pouſſe un autre etc.* Ce qui me fait juger que ni vous ni ceux à qui vous avez montré les réponſes, n'avez pas encore daigné vous appliquer à lire les principes de M. *Newton;* car ce n'eſt nullement de corps pouſſé dont il s'agit: la queſtion eſt de ſavoir s'il y a une tendance, une gravitation, une attraction du centre de chaque corps, les uns vers les autres, à quelque diſtance prodigieuſe qu'ils puiſſent être. Cette propriété de la matière, découverte et démontrée par le chevalier *Newton*, eſt auſſi vraie qu'étonnante; et la moitié de l'académie des ſciences, c'eſt-à-dire ceux qui n'ont pas cru indigne de leur raiſon d'apprendre ce qu'ils ne ſavaient pas, commencent à reconnaître cette vérité dont toute l'Angleterre, le pays des philoſophes, commence à être inſtruite. A l'égard de notre univerſité, elle ne ſait pas encore ce que c'était que *Newton.* C'eſt une choſe déplorable, qu'il ne ſoit jamais ſorti un bon livre des univerſités de France, et qu'on ne puiſſe ſeulement trouver chez elles une introduction paſſable à l'aſtronomie, tandis que l'univerſité de Cambridge produit tous les jours des livres admirables de cette eſpèce; auſſi ce n'eſt pas ſans raiſon que les étrangers habiles ne regardent la France que comme la crème fouettée de l'Europe.

Je souhaiterais que les jésuites, qui ont les premiers fait entrer les mathématiques dans l'éducation des jeunes gens, fussent aussi les premiers à enseigner des vérités si sublimes, qu'il faudra bien qu'ils enseignent un jour, quand il n'y aura plus d'honneur à les connaitre, mais seulement de la honte à les ignorer.

Ce que vous me dites à propos du mouvement, (qui n'est point certainement essentiel à la matière) prouve bien encore que ni vous, ni vos amis, n'avez pas daigné lire, ou n'avez pas présentes à l'esprit les vérités enseignées par ce grand philosophe : car, encore une fois, il ne s'agit pas ici du mouvement ordinaire des corps, mais du principe inhérent dans la matière, qui fait que chaque partie de la matière est attirée et attire en raison directe de la masse, et en raison doublée et inverse de la distance. Ni M. *Newton*, ni aucun homme digne du nom de philosophe, n'ont dit que ce principe soit essentiel à la matière ; ils le regardent seulement comme une propriété donnée de DIEU, à l'être si peu connu que nous nommons *matière*. Ce que vous dites, que le mouvement est une des preuves de l'existence de DIEU, ne fait encore rien au sujet ; à moins que ce ne soit un secret soupçon que vous ayez, que ceux qui ont le mieux démontré la Divinité, soient les indignes et abominables ennemis de DIEU, dont ils sont en effet les plus respectables interprètes : mais je ne vous soupçonne pas d'une idée si injuste et si cruelle ; vous tes bien loin de ressembler à ceux qui accusent

d'athéisme quiconque n'est pas de leur avis. Ayez la bonté maintenant de revenir à cette question. DIEU *peut-il communiquer le don de la pensée à la matière, comme il lui communique l'attraction et le mouvement?* On répond hardiment que cela est impossible à DIEU; et on se fonde sur cette raison, que celui qui juge aperçoit un objet indivisiblement; donc la pensée est indivisible etc.; et on appelle cela une démonstration; ce n'est pourtant qu'un paralogisme bien visible, qui suppose ce qui est en question.

La question est de savoir si DIEU a le pouvoir de donner à un corps organisé, la puissance d'apercevoir un morceau de pain et de sentir de l'appétit en le voyant? Vous dites: " Non, DIEU „ne le peut; car il faudrait que le corps organisé „aperçût tout le pain: or la partie A du pain ne „frappe que la partie A du cerveau, la partie B „que la partie B; et nulle partie du cerveau ne „peut recevoir tout l'objet. "

Voilà ce qu'assurément vous ne pourrez jamais prouver; et vous ne trouverez aucun principe duquel vous puissiez tirer cette conclusion, que DIEU n'a pu donner à un corps organisé la faculté de recevoir à la fois l'impression de tout un objet. Vous voyez que mille rayons de lumière viennent peindre un objet dans l'œil; mais par quelle raison assurerez-vous que DIEU ne peut imprimer dans le cerveau la faculté de sentir ce qui est sensible dans la matière?

Vous avez beau dire, la matière est divisible; ce n'est ni comme divisible, ni comme étendue qu'elle peut penser; mais la pensée peut lui être

donnée de DIEU, comme DIEU lui a donné le mouvement et l'attraction, qui ne lui ſont pas eſſentiels, et qui n'ont rien de commun avec la diviſibilité. Je ſais bien qu'une penſée n'eſt ni quarrée, ni octogone, ni rouge, ni bleue; qu'elle n'a ni quart, ni moitié : mais le mouvement et la gravitation ne ſont rien de tout cela, et cependant exiſtent. Il n'eſt donc pas plus difficile à DIEU d'ajouter la penſée à la matière, que de lui avoir ajouté le mouvement et la gravitation.

Je vous avoue que plus je conſidère cette queſtion, et plus je ſuis étonné de la témérité des hommes qui oſent ainſi borner la puiſſance du Créateur à l'aide d'un ſyllogiſme.

Vous croyez que les mots *je* et *moi*, et ce qui conſtitue la perſonalité eſt encore une preuve de l'immatérialité de l'ame. N'eſt-ce pas toujours ſuppoſer ce qui eſt en queſtion ? Car qui empêchera un être organiſé qui penſe, de dire *je* et *moi?* Ne ferait-ce pas toujours une perſonne différente d'un autre corps, ſoit penſant, ſoit non penſant ?

Vous demandez d'où viendrait l'idée de l'immatérialité à un être purement matériel; je réponds, de la même ſource d'où vient l'idée de l'infini à un être fini. Vous parlez après cela d'*Ariſtote* et d'un enfant qui raiſonne ſur ſa poupée; les deux comparaiſons ne ſont que trop bien aſſorties: *Ariſtote*, en fait de ſaine philoſophie, n'était qu'un enfant; eſt-il poſſible que vous puiſſiez citer un homme qui n'a jamais mis que des paroles à la place des choſes ? A l'égard de l'enfant et de ſa poupée, quel rapport cela peut-il

avoir

avoir avec la queſtion préſente? J'avais dit qu'il faudrait connaître à fond la matière pour oſer décider que DIEU ne la peut rendre penſante; et il eſt très-vrai que nous ne ſavons ce que c'eſt que matière, et ce que c'eſt qu'eſprit: et là-deſſus vous me dites que les eſprits forts, pour ſe tirer d'affaire, répondent qu'ils n'ont aucunes idées de matière, ni d'eſprit, ni de vertu, ni de vice.

Que font là, je vous prie, les vertus et les vices? DIEU en ſera-t-il moins le légiſlateur des hommes quand il aura fait penſer leur corps? un fils en devra-t-il moins le reſpect à ſon père? devra-t-on être moins juſte, moins doux, moins indulgent? l'ame en ſera-t-elle moins immortelle? ſera-t-il plus difficile à DIEU de conſerver à jamais les petites particules auxquelles il aura attaché le ſentiment et la penſée? Qu'importe de quoi votre ame ſoit faite, pourvu qu'elle uſe bien de la liberté que DIEU a daigné lui accorder? Cette queſtion a ſi peu de rapport à la religion, que quelques pères de l'Egliſe ont conçu autrefois DIEU et les anges comme corporels. Mais on ne vous aſſure point que l'ame ſoit matérielle. On aſſure ſeulement, qu'il eſt très-poſſible à DIEU de l'avoir rendu telle; et je ne vois pas qu'on puiſſe jamais prouver le contraire.

Pour deviner ce qu'elle eſt réellement, on ne peut avoir que des vraiſemblances; et la ſaine philoſophie demande que dans des queſtions où l'on n'a que de la vraiſemblance à eſpérer, on ne ſe flatte point de démonſtrations.

On dit donc: Il eſt très-vraiſemblable que les

bêtes ont du ſentiment; et qu'elles n'ont point une ame ſpirituelle, telle qu'on l'attribue à l'homme. Nous avons tous de commun avec les bêtes, organes, nourriture, propagation, beſoins, déſirs, veille, repos, ſentiment, idées ſimples, mémoire; nous avons donc quelques principes communs qui opèrent tout cela en nous et en elles: car *fruſtra fit per plura, quod poteſt fieri per pauciora.*

Pourquoi notre ſupériorité ne conſiſterait-elle pas dans une faculté d'avoir et de combiner des idées, pouſſée beaucoup plus loin dans nous qu'elle ne l'eſt dans les animaux, et ſur-tout dans l'immortalité que DIEU fait le partage des hommes, et n'a pas fait le partage des bêtes?

Cette ſupériorité n'eſt-elle pas ſuffiſante? et faut-il encore que notre orgueil nous empêche de voir tout ce que nous avons de conforme avec elles? Je ſupplie qu'on liſe, ſur cette matière, le chapitre de l'Etendue des connaiſſances humaines de M. *Locke*, dernière édition de l'Eſſai ſur l'entendement humain. Si ce qu'a dit ce ſage et modéré philoſophe ne ſatisfait pas, rien ne ſatisfera.

Lorſqu'on a une fois expliqué les raiſons ſur leſquelles on a appuyé ſon ſentiment, et qu'on a bien lu les raiſons de ſon adverſaire; ſi on ne change pas d'opinion, on doit au moins conſerver toujours une diſpoſition à ſe rendre à de nouvelles raiſons quand on en ſentira la force.

C'eſt, je vous jure, mon très-cher père, la manière dont je me conduis; j'ai cru fort long-temps qu'on ne pouvait prouver l'exiſtence de DIEU

que par des raisons *à posteriori*, parce que je n'avais pas encore appliqué mon esprit au peu de vérités métaphysiques que l'on peut démontrer.

La lecture de l'excellent livre du docteur *Clarke* m'a détrompé ; et j'ai trouvé dans ses démonstrations un jour que je n'avais pu recevoir d'ailleurs. C'est encore lui seul qui me donne des idées nettes sur la liberté de l'homme ; tous les autres écrivains n'avaient fait qu'embrouiller cette matière. Si jamais je trouve quelqu'un qui puisse me prouver de même, par la raison, la spiritualité et l'immortalité de l'ame, je lui aurai une obligation éternelle. etc.

AU MEME.

En réponse à une lettre que ce jésuite avait publiée dans le journal de Trévoux.

1735.

L'ESTIME et la respectueuse amitié que j'ai eues pour vous, depuis mon enfance, m'avaient inspiré de m'adresser à vous pour avoir la solution de quelques-uns de mes doutes. Non-seulement vous m'avez répondu avec autant d'esprit que de bonté, mais vous avez rendu votre réponse publique, et vous l'avez même fortifiée de raisons et d'instructions nouvelles. L'obligation que je vous ai est devenue celle de tous les hommes qui cultivent leur raison.

C'est pour leur satisfaction, autant que pour la mienne, que je prends la liberté de vous

demander encore de nouveaux éclairciſſemens, avec la confiance d'un diſciple qui s'adreſſe à ſon maître.

Il s'agit de ſavoir ſi M. *Locke*, en examinant les bornes de l'entendement humain, (ſans aucun rapport à la foi) a eu raiſon de dire qu'*il eſt poſſible à* DIEU *de donner la penſée à la matière.* La queſtion n'eſt pas de ſavoir ſi la matière penſe par elle-même; ce ſentiment eſt rejeté par M. *Locke*, comme abſurde. Il ne s'agit pas non plus de ſavoir ſi notre ame eſt ſpirituelle ou non; le point de la queſtion eſt uniquement de voir ſi nous avons aſſez de connaiſſance de la matière et de la penſée pour oſer affirmer cette propoſition: DIEU *ne peut communiquer la penſée à l'être que nous appelons matière.* Vous tenez avec beaucoup de philoſophes que cela eſt impoſſible à DIEU.

Voici le premier argument que vous apportez.

Pour juger d'un objet, il faut l'apercevoir tout entier indiviſiblement; et vous en concluez que l'ame eſt néceſſairement un être ſimple, et que par conſéquent elle ne peut être matière.

Cet argument, que vous appelez démonſtration, laiſſe encore quelques doutes dans mon eſprit, ſoit que je ne l'aie pas aſſez compris, ſoit que j'aie encore quelque préjugé qui m'empêche d'en apercevoir toute l'évidence.

Je me demande d'abord à moi-même pourquoi je reçois ſans héſiter une démonſtration géométrique; celle-ci, par exemple, que trois angles, dans tout triangle, ſont égaux à deux droits; c'eſt que la concluſion eſt renfermée néceſſairement dans

une propofition évidente : il m'eft évident que les grandeurs qui fe mefurent par une quantité égale font égales entre elles; or il m'eft évident que deux angles droits valent 180 degrés, trois angles d'un triangle font démontrés en valoir autant; donc il m'eft évident qu'ils font égaux en ce fens.

Mais après avoir fait tous mes efforts pour fentir l'évidence de cet axiome, *pour apercevoir un objet, il faut le voir indivifiblement*; non-feulement je n'en découvre pas la vérité, mais je n'en démêle pas même le fens.

Entendez vous que plufieurs parties ne peuvent frapper une feule partie ? mais cependant des lignes innombrables d'une circonférence aboutiffent toutes à un point qui eft le centre.

Entendez-vous que pour apercevoir un objet il faut le voir tout entier? mais il n'y a aucun objet que nous puiffions voir de cette façon; nous ne voyons jamais qu'une furface des chofes.

Pour moi, j'avoue que fi on me demande comment il faut faire pour apercevoir un objet, je réponds que je n'en fais rien du tout; c'eft le fecret du Créateur : je ne fais ni comment je penfe, ni comment je vis, ni comment je fens, ni comment j'exifte.

Et cette propofition, *pour apercevoir un objet, il faut le voir indivifiblement*, fait un fens fi peu clair à mon efprit, que, fi on me difait au contraire, pour apercevoir un objet, il faut le voir divifiblement et par parties, cela me paraîtrait beaucoup plus compréhenfible.

Je fens au moins qu'on me donnerait une idée

très-claire de la chose que vous voulez prouver, si on me disait: Une perception ne peut être divisible; on ne peut mesurer une pensée, elle n'est ni quarrée ni longue; or la matière est divisible, mesurable, et figurée; donc une perception ne peut être matière. Ou bien: Ce qui est composé retient nécessairement l'essence de la chose dont il est composée; or si cette pensée était composée de matière, elle retiendrait l'essence de la matière, elle serait étendue; mais une pensée n'est point étendue; donc il implique contradiction qu'une pensée soit matière: or DIEU ne peut faire ce qui implique contradiction; donc DIEU ne peut composer la pensée de matière. Voilà un argument qui serait clair et évident, et qui me paraîtrait avoir la force de la démonstration.

Mais cet argument, qui démontre que la pensée ne peut être le composé d'un corps, serait absolument étranger à la question présente. Car je ne dis ni que l'esprit soit matière, ni que la pensée soit un composé de matière, mais seulement qu'il n'est pas impossible à DIEU de joindre la pensée à cet être aussi inconnu que la pensée, lequel nous appelons matière.

DIEU ne peut faire les contradictoires; cela est vrai, parce que ce n'est pas un pouvoir de faire ce qui est absurde; c'est au contraire une négation de pouvoir: il reste donc à examiner où est la contradiction que la matière puisse recevoir de DIEU la pensée.

Pour savoir de quoi une chose est ou n'est pas

capable, il faut la connaître entièrement. Or nous ne connaiſſons rien de la matière; nous ſavons bien que nous avons certaines ſenſations, certaines idées; par exemple, dans un morceau d'or nous apercevons de l'étendue, de la dureté, de la peſanteur, une couleur jaune, de la ductilité etc. mais cette ſubſtance, ce ſujet, cet être à quoi tout cela eſt attaché, nous ne ſavons pas plus ce que c'eſt, que nous ne ſavons comment ſont faits les habitans de Saturne.

Si DIEU a voulu que certains corps organiſés penſent, ce n'eſt ni comme étendus ni comme diviſibles qu'ils penſent. Ils auront la penſée indépendamment de tout cela, parce que DIEU la leur aura donnée.

Je ne conçois pas comment la matière penſe; je ne conçois pas non plus comment un eſprit penſe. N'eſt-il pas vrai que DIEU peut créer un être doué de mille qualités inconnues à moi, ſans lui communiquer ni la penſée ni l'étendue? ne peut-il pas enſuite donner la faculté de penſer à cet être? et après lui avoir donné cette faculté, ne peut-il pas lui communiquer l'étendue? Or, ſi DIEU peut communiquer à une ſubſtance l'étendue après la penſée, pourquoi ne peut-il pas lui donner la penſée après l'étendue?

Mais, dit-on, l'ame eſt immortelle. Cela eſt vrai; la foi nous le dit, et perſonne n'en doute chez les chrétiens: mais ce dogme empêche-t-il que DIEU ne puiſſe joindre la penſée et l'étendue dans un même ſujet? Au contraire, ſi une certaine étendue exiſte avec la faculté de penſer, il eſt ſûr

que cette étendue ne périt point ; elle ne fait que changer de qualité et de place : et il eſt auſſi facile à DIEU de lui conſerver la penſée, qu'il lui a été facile de la lui donner ; car la penſée étant l'action de DIEU ſur la matière, rien n'empêche DIEU d'agir toujours.

On pourra me faire encore cette objection : Quelle eſt la partie à qui DIEU aura donné la penſée ? cette partie n'eſt-elle pas diviſible pendant toute l'éternité ? n'eſt-il pas à croire qu'elle perdra toujours quelque choſe d'elle-même ? Or, à quelle petite particule de cette petite partie reſtera le don de penſer ? Si vous dites que c'eſt à la partie droite, je la diviſe et la retranche de ſon tout ; alors il arrivera néceſſairement une de ces trois choſes : ou il y aura deux êtres penſans au lieu d'un ; ou bien ni l'un ni l'autre ne ſera penſant ; ou cet être, ayant perdu la moitié de ſoi-même, aura perdu la moitié de ſa penſée, ou DIEU donnera à la petite particule reſtante ce don de penſer qu'avait auparavant toute la partie. Les trois cas ſont abſurdes ; donc il eſt impoſſible que la penſée puiſſe ſubſiſter toujours avec la même matière. Je n'ai vu cet argument nulle part ; je me le fais à moi-même, et il me paraît aſſez preſſant. Il ſert à me faire voir la faibleſſe de mes compréhenſions, mais il ne me prouve point que DIEU ne puiſſe conſerver à une petite partie de mon corps, pendant toute l'éternité, ce qu'il lui aura donnée dans le temps de ma vie.

Il eſt ſûr que ſi la matière, par le mouvement continuel où elle eſt, va toujours ſe diviſant à

l'infini, il eſt impoſſible d'imaginer comment une partie qui ſe diviſera toujours, conſervera toujours la penſée. Mais, premièrement, cette partie, à qui DIEU l'aura donnée, peut fort bien en elle-même demeurer un individu, comme notre corps en eſt un; et en cela je n'apercevrais point de contradiction.

En ſecond lieu, la matière n'eſt pas diviſible à l'infini phyſiquement. Il eſt néceſſaire qu'il y ait des parties parfaitement ſolides; s'il n'y en avait pas, il n'y aurait point de matière. Car les pores des corps augmentent à meſure que les parties ſolides des corps diminuent; ainſi les pores croiſſant à l'infini, et les parties ſolides diminuant à l'infini, le ſolide deviendrait *zéro*, et les pores *infinis*, etc. Donc il eſt néceſſaire qu'il y ait des parties parfaitement ſolides; donc il eſt aiſé de concevoir qu'une de ces parties ſolides ſoit impériſſable, et que DIEU lui communique à jamais la penſée et le ſentiment.

Si tout était matière, dites-vous, d'où l'ame matérielle aurait-elle tiré l'idée d'un être immatériel?

1°. DIEU, qui nous donne nos idées, pourrait fort bien nous donner celle d'un être immatériel, d'un être eſſentiellement différent de nous, puiſque, quand même nous ſerions purs eſprits, nous ne laiſſerions pas d'avoir une idée de DIEU, qui cependant eſt quelque choſe d'eſſentiellement différent de tout pur eſprit créé.

2°. Je réponds que nous recevons l'idée d'un

être immatériel, comme l'idée de l'infini nous vient sans que nous soyons infinis pour cela.

Je passe ce que vous dites d'une poupée et d'un enfant, persuadé que vous ne voulez point parler sérieusement.

Vous prétendez que quand on dit *je* et *moi* et *unité*, cela prouve que nous connaissons ce que c'est que l'esprit.

Je et *moi* signifie-t-il autre chose que ma personne? et une unité n'est-elle pas aussi-bien une unité de matière qu'une autre substance?

Vous me dites que les esprits forts répondent à cela qu'ils n'ont aucune idée ni d'esprit, ni de matière, ni de vertu, ni de vice: il ne s'agit assurément ici ni de vertu ni de vice; et M. *Locke*, le plus sage et le plus vertueux de tous les hommes, était bien loin d'avancer une impiété aussi absurde et aussi horrible. Pour vous prouver, non pas que notre pensée est une action de DIEU sur la matière, mais qu'elle peut être une action de DIEU sur la matière; et ce qu'il faut toujours répéter, qu'il n'est pas impossible à l'être infiniment puissant de faire penser un corps; je vous avais apporté l'exemple des bêtes; vous me répondez: *La bête sera ce qu'il vous plaira.* Je vous supplie d'examiner la chose avec un peu d'attention, il me paraît qu'elle en vaut la peine.

Toute question n'est pas susceptible de démonstration, mais il faut examiner ce qui est le plus probable; non pas pour le croire fermement, mais pour croire au moins qu'il est probable.

Or il est de la plus grande probabilité que les

bêtes ont des sentimens, des idées, de la mémoire etc. Je n'entrerai pas ici dans les preuves d'expérience dont on ferait des volumes, mais je dirai en philosophe : Les bêtes ont les mêmes organes de sentiment que nous ; la nature ne fait rien en vain ; donc DIEU ne leur a point donné des organes de sentiment pour qu'elles n'aient point de sentiment ; donc elles en ont comme nous.

Si on me dit à cela que les ressorts que je prends pour organes de leurs cinq sens sont seulement en eux les organes de la vie ; je réponds que les animaux peuvent avoir la vie sans leurs cinq sens, puisqu'il y en a qui n'ont que trois ou deux sens, et qui vivent ; donc les organes des sens leur sont donnés pour autre chose que pour la vie ; donc ils ont du sentiment ; donc ils ont cela de commun avec nous. Or, ou DIEU a ajouté le sentiment à ces portions de matière, ou il leur a donné une ame spirituelle et immortelle. On est donc réduit à dire, ou qu'une puce a une ame immortelle, ou que DIEU a donné à la matière le don de sentir ; or s'il a pu accorder à certains corps la sensation, pourquoi lui serat-il impossible d'accorder la pensée à d'autres ?

Pour prouver encore qu'on ne peut dire qu'il soit impossible à DIEU de donner, par son action, la pensée au corps, et pour faire voir combien il est faux de dire, *ce qui n'est pas divisible ne peut appartenir à la matière*, je vous avais apporté l'exemple du mouvement.

Le mouvement n'est pas divisible ; la vie, la

être immatériel, comme l'idée de l'infini nous vient sans que nous soyons infinis pour cela.

Je passe ce que vous dites d'une poupée et d'un enfant, persuadé que vous ne voulez point parler sérieusement.

Vous prétendez que quand on dit *je* et *moi* et *unité*, cela prouve que nous connaissons ce que c'est que l'esprit.

Je et *moi* signifie-t-il autre chose que ma personne? et une unité n'est-elle pas aussi-bien une unité de matière qu'une autre substance?

Vous me dites que les esprits forts répondent à cela qu'ils n'ont aucune idée ni d'esprit, ni de matière, ni de vertu, ni de vice: il ne s'agit assurément ici ni de vertu ni de vice; et M. *Locke*, le plus sage et le plus vertueux de tous les hommes, était bien loin d'avancer une impiété aussi absurde et aussi horrible. Pour vous prouver, non pas que notre pensée est une action de DIEU sur la matière, mais qu'elle peut être une action de DIEU sur la matière; et ce qu'il faut toujours répéter, qu'il n'est pas impossible à l'être infiniment puissant de faire penser un corps; je vous avais apporté l'exemple des bêtes; vous me répondez: *La bête sera ce qu'il vous plaira.* Je vous supplie d'examiner la chose avec un peu d'attention, il me paraît qu'elle en vaut la peine.

Toute question n'est pas susceptible de démonstration, mais il faut examiner ce qui est le plus probable; non pas pour le croire fermement, mais pour croire au moins qu'il est probable.

Or il est de la plus grande probabilité que les

bêtes ont des sentimens, des idées, de la mémoire etc. Je n'entrerai pas ici dans les preuves d'expérience dont on ferait des volumes, mais je dirai en philosophe : Les bêtes ont les mêmes organes de sentiment que nous ; la nature ne fait rien en vain ; donc DIEU ne leur a point donné des organes de sentiment pour qu'elles n'aient point de sentiment ; donc elles en ont comme nous.

Si on me dit à cela que les ressorts que je prends pour organes de leurs cinq sens sont seulement en eux les organes de la vie ; je réponds que les animaux peuvent avoir la vie sans leurs cinq sens, puisqu'il y en a qui n'ont que trois ou deux sens, et qui vivent ; donc les organes des sens leur sont donnés pour autre chose que pour la vie ; donc ils ont du sentiment ; donc ils ont cela de commun avec nous. Or, ou DIEU a ajouté le sentiment à ces portions de matière, ou il leur a donné une ame spirituelle et immortelle. On est donc réduit à dire, ou qu'une puce a une ame immortelle, ou que DIEU a donné à la matière le don de sentir ; or s'il a pu accorder à certains corps la sensation, pourquoi lui sera-t-il impossible d'accorder la pensée à d'autres ?

Pour prouver encore qu'on ne peut dire qu'il soit impossible à DIEU de donner, par son action, la pensée au corps, et pour faire voir combien il est faux de dire, *ce qui n'est pas divisible ne peut appartenir à la matière*, je vous avais apporté l'exemple du mouvement.

Le mouvement n'est pas divisible ; la vie, la

végétation, l'électricité ne font pas divifibles ; cependant l'électricité, la vie, la végétation, le mouvement appartiennent à la matière ; donc la matière a des propriétés, et peut-être fans nombre, qui ne font pas divifibles. Il peut y avoir du plus ou du moins dans ces propriétés ; il y en a auffi dans la propriété de la penfée. Un corps eft plus ou moins en mouvement, une penfée eft plus ou moins vive, plus ou moins forte, plus ou moins claire.

Je vous avais fur-tout apporté l'exemple de la gravitation, qui eft un principe qui agit à des diftances immenfes, qui femble n'avoir rien de corporel, et qui cependant eft le grand reffort de la nature. Je vous avais demandé ce que vous en penfiez, et fi vous le connaiffiez ; et là-deffus voici comme vous me faites l'honneur de me répondre : *Oui, Monfieur, les corps pèfent ; les calculs du célèbre Newton ne m'en convainquent pas plus que les fens. Un corps pèfe fur l'autre, c'eft-à-dire qu'un corps pouffe l'autre.*

Je foupçonne qu'il y a là quelque faute du libraire, car il n'eft pas vraifemblable que ce foit-là le fentiment d'un homme auffi favant que vous. Vous n'ignorez pas, fans doute, ce que c'eft que cette propriété de la nature appelée *gravitation*, ou *attraction*, ou *force centripète* ; et fi je vous le demandais, vous me répondriez, avec *Newton* et avec tous ceux qui ont étudié les vérités découvertes par ce grand-homme : La gravitation, l'attraction eft la propriété par laquelle tous les corps tendent à s'approcher les uns des autres, fans aucun befoin d'une impulfion

étrangère et de matière intermédiaire; et cela en raifon directe de la quantité de leur maffe, et en raifon double inverfe des diftances. Cette propriété de la matière, inconnue jufqu'à nous, a été découverte et prouvée, je dis prouvée par ce grand philofophe; et fes preuves font toutes fondées fur les lois de *Kepler* que les planètes obfervent dans leurs révolutions, fur les inégalités des mouvemens dans les globes céleftes, qui toutes confirment cette admirable loi des forces centripètes.

Ainfi il ne s'agit pas ici de l'impulfion des corps, et de la communication du mouvement, quoique l'impulfion des corps et la communication du mouvement foient encore une propriété de la matière, qui n'a rien de commun avec la divifibilité.

Il s'agit de ce pouvoir réel de gravitation, d'attraction, de forces centripètes, qui dirigent les planètes autour du foleil, et la lune autour de la terre, felon des lois mathématiques qui excluent néceffairement tout ce prétendu fluide, et cette chimère de tourbillons qu'on avait fuppofés fi gratuitement.

Ce pouvoir démontré eft précifément tout le contraire de ce que vous dites. *Un corps*, dites-vous, *pèfe*, c'eft-à-dire *il pouffe et ne pouffe qu'autant qu'il eft pouffé*. Non, mon père, le Soleil n'eft point pouffé, et Saturne n'eft point pouffé.

Mais le Soleil et Saturne s'attirent, gravitent, pèfent l'un fur l'autre, felon la quantité directe de leur maffe, et felon la raifon inverfe du quarré de leur éloignement; et il n'y a point entre eux ni

autour d'eux de fluide qui puisse ni leur faire une résistance sensible, ni diriger leur mouvement. Il y a donc certainement un principe de gravitation, d'attraction, que nous ne connaissons pas, qui agit d'une manière surprenante, et qui n'a aucun rapport aux autres propriétés de la matière. Ce principe, vous avais-je dit, est interne, inhérent dans les corps; et là-dessus vous me répondez que jamais *Newton* n'a admis ce principe inhérent et interne dans les corps, et que s'il l'avait admis, on se serait moqué de lui. Si vous entendez par principes ou propriétés inhérentes une propriété essentielle, il est très-vrai que *Newton* ne dit pas que le principe des forces centripètes soit essentiel à la matière ainsi que l'étendue. Peu importe qu'il se soit servi des termes *inhérent* et *interne* dont je me sers. Tout ce qu'on entend par ce mot *inhérent*, c'est que toute matière a reçu de DIEU ce principe qui est en elle; que toute particule de matière a la propriété, tant qu'elle est matière, de graviter l'une vers l'autre, comme l'or a la propriété inhérente de peser plus que l'argent, comme l'eau a la propriété inhérente d'être fluide a un certain degré de température. Je ne vois pas comment, en disant cela, *Newton* se ferait exposé à la dérision des philosophes, comme vous le dites.

Vous m'apprenez ensuite que M. *Newton* a poussé plus loin qu'aucun philosophe l'observation des mouvemens qui approchent les corps, ou qui les éloignent les uns des autres. Il semble par ces paroles que *Newton* n'aurait fait autre chose que de pousser plus loin qu'un autre ces recherches

triviales sur les lois du mouvement ; comme, par exemple, que la quantité de mouvement est le produit de la masse par la vîtesse, etc. Ce n'est point du tout cela, encore une fois, dont il s'agit ; c'est du pouvoir des forces centripètes, qui font que le soleil, par exemple, étant dans l'un des foyers d'une ellipse, le corps placé dans la circonférence de cette ellipse doit nécessairement parcourir des espaces égaux, en temps égaux, et que la force centripète augmente à mesure que le corps approche de celui des foyers de l'ellipse où est le soleil. Encore une fois, sans vous répéter ici toutes ces combinaisons, les forces centripètes, l'attraction, la gravitation, font une nouvelle loi de la nature aussi certaine et aussi inconnue que la vie des animaux et la végétation des plantes, le mouvement, et l'électricité.

Vous parlez ensuite de M. *Newton* ainsi : *Ce sage observateur déclare nettement* (section II, page 172) *qu'en regardant tous les corps comme des espèces d'aimans, il s'en tient aux mouvemens apparens, de quelque cause qu'ils viennent, et sans toucher aux systèmes différens qui les rapportent à quelque impulsion, à l'action de la matière subtile ou éthérée.*

Je n'ai pas ici l'ouvrage dont vous citez cette page 172 ; mais, sans avoir sous mes yeux cet ouvrage, je sais fort bien que M. *Newton*, en vingt endroits, réclame contre l'injustice ridicule et absurde qu'il y aurait à lui reprocher d'admettre les qualités occultes des péripatéticiens. Il a soin de déclarer expressément qu'il ne sait point ce que c'est que cette propriété qu'il appelle

du nom de gravitation, de force centripète, d'attraction. Il a hasardé sur cela quelques conjectures très-faibles; mais enfin il n'est pas moins démontré que cette propriété, inconnue jusqu'à lui, existe réellement; c'est le seul point dont il est ici question. Il y a une propriété dans la matière, laquelle agit sans contact, sans véhicule, à des distances immenses; donc la matière peut avoir d'autres propriétés que celle d'être divisible.

La matière a probablement mille autres facultés que nous ne connaissons pas.

Vous me dites ensuite: La faculté d'attirer et repousser, de peser en poussant, n'enferme que du mouvement, du poids, de la mesure; donc ce sont des propriétés d'un être divisible. Il est vrai que ce sont des propriétés d'un être qui d'ailleurs est divisible; mais ce n'est pas parce qu'il est divisible qu'il a ces propriétés. La matière est physiquement divisible, c'est-à-dire ses parties solides adhérentes les unes aux autres sont séparables, et ces parties adhérentes ensemble, qui composent un tout comme notre globe, ont ensemble la faculté d'attraction, de gravitation: mais chaque particule solide de cet univers a en soi la même faculté; et un atome gravite vers un atome, comme la Terre, Mars, Jupiter, vers le Soleil leur centre.

La gravitation, le mouvement appartiennent donc à toute la matière que nous connaissons. Il y a nécessairement des parties solides; donc ce n'est point en tant que divisible que la matière a la propriété de l'attraction; donc, encore une fois, il y a des principes dans la matière indépendans

de la divisibilité; donc c'est une grande témérité d'assurer que DIEU ne peut joindre la pensée à la matière, sur cette faible et obscure raison que la matière est divisible. Encore une fois, on ne vous dit pas que le Créateur ait donné à la matière la pensée, on ne saurait trop le répéter; on vous dit seulement que des êtres aussi peu éclairés que nous le sommes, doivent être bien retenus quand il s'agit de prononcer ce que l'Etre infini et tout-puissant peut faire ou ne peut pas faire.

Vous me dites ensuite que le mouvement, la pesanteur des corps, nous indiquent DIEU, nous conduisent à DIEU; et ensuite vous parlez de ceux qui doutent de l'existence de DIEU.

On croirait, par ces paroles, que vous voudriez jeter quelques soupçons de cette horrible et impertinente incrédulité sur *Newton* et sur *Locke*, et sur ceux qui ont éclairé leur esprit des lumières de ces grands-hommes. Ce n'est pas assurément votre intention; vous avez le cœur trop droit, vous avez un esprit trop juste pour ne pas reconnaître que toute la philosophie de *Newton* suppose nécessairement un premier moteur. Vous savez avec quelle supériorité de raison *Locke* a prouvé avant *Clarke* l'existence de cet Etre suprême. *Newton* et *Locke*, ces deux sublimes ouvrages du Créateur, ont été ceux qui ont démontré son existence avec le plus de force; et les hommes en cela, comme dans tout le reste, doivent faire gloire d'être leurs disciples.

Je ne sais pas, en vérité, à propos de quoi vous parlez de libertinage, de passions, et de

désordres, quand il s'agit d'une question philosophique de *Locke*, dans laquelle son profond respect pour la Divinité lui fait dire simplement qu'il n'en sait pas assez *pour oser borner la puissance de l'Etre suprême.*

Il était bien loin, ce grand-homme, d'être courbé vers la terre, et d'être plongé dans les voluptés, lui qui a passé sa vie, non-seulement à éclairer l'entendement des hommes, mais à leur enseigner par son exemple la pratique des vertus les plus sévères et les plus aimables. M. *Newton* a été aussi vertueux qu'il a été grand philosophe: tels sont pour la plupart ceux qui sont bien pénétrés de l'amour des sciences, qui n'en font point un indigne métier, et qui ne les font point servir aux misérables fureurs de l'esprit de parti. Tel a été le docteur *Clarke*; tel était le fameux archevêque *Tillotson*; tel était le grand *Galilée*; tel notre *Descartes*; tel a été *Bayle*, cet esprit si étendu, si sage et si pénétrant, dont les livres, tout diffus qu'ils peuvent être, seront à jamais la bibliothèque des nations. Ses mœurs n'étaient pas moins respectables que son génie. Le désintéressement et l'amour de la paix comme de la vérité étaient son caractère; c'était une ame divine. M. *Basnage*, son exécuteur testamentaire, m'a parlé de ses vertus les larmes aux yeux. Cependant, je ne sais par quelle fatalité un des hommes les plus respectables de votre société, un homme plus célèbre encore par sa vertu que par son éloquence, a pu être trompé au point de dire, dans un de ses discours publics, en parlant de *Bayle: Probitatem non do*, *je lui refuse la probité.*

A M. DE FORMONT,

En réponse à une lettre du 6 janvier 1736, sur la matérialité de l'ame.

Il est vrai que si l'on peut prouver qu'il y a une incompatibilité, une contradiction formelle entre la matière et la pensée, toutes les probabilités en faveur de la matière pensante sont détruites.

Il est donc vrai que le fort de la dispute, comme vous le dites très-bien, roule sur cette question : *La matière pensante est-elle une contradiction ?*

1°. J'observerai qu'il ne s'agit pas de savoir si la matière pense par elle-même ; elle ne fait rien, elle ne peut avoir le mouvement ni l'existence par elle-même ; (du moins cela me paraît démontré) il s'agit uniquement de savoir si le Créateur qui lui a donné le mouvement, le pouvoir incompréhensible de le communiquer, peut aussi lui communiquer, lui unir la pensée.

Or s'il était vrai qu'on prouvât que DIEU n'a pu communiquer, n'a pu unir la pensée à la matière, il me paraît qu'on prouverait aussi par-là que DIEU n'a pu lui unir un être pensant ; car je dirai contre l'être pensant uni à la matière tout ce qu'on dira contre la pensée unie à la matière.

On ne connaît rien dans les corps, dira-t-on, qui ressemble à une pensée : cela est vrai ; mais je réponds, une pensée est l'action d'un être pensant ; donc il n'y a rien, selon vous, dans la matière qui ait la moindre analogie à un être pensant ; donc selon vous-même, vous prouveriez qu'un être

immatériel ne peut être en rien affecté par la matière; donc, ſelon vous-même, l'homme ne penſerait point, ne ſentirait point; donc en prétendant prouver l'impoſſibilité où eſt la matière de penſer, vous prouveriez qu'en effet nous ne pouvons penſer, ce qui ſerait abſurde. En un mot, ſi la penſée ne peut être dans la matière, je ne vois pas comment un être penſant peut être dans la matière. Or, de quelque manière que nous nous tournions, il eſt très-vrai qu'il n'y a aucune connexion, aucune dépendance entre les objets de nos organes et nos idées; il eſt très-vrai (ſoit que la matière penſe, ſoit que DIEU lui ait uni un être immatériel) il eſt très-vrai, dis-je, qu'il n'y a aucune raiſon phyſique par laquelle je doive voir un arbre, ou entendre le ſon des cloches, quand il y a un arbre devant mes yeux, ou que le battant frappe la cloche près de mes oreilles. Il eſt ſur-tout démontré dans l'optique qu'il n'y a rien dans les rayons de lumière, qui doive me faire juger de la diſtance d'un objet; donc, ſoit que mon ame ſoit matière ou non, je ne puis ni voir ni entendre, ni avoir une idée de la diſtance etc. que par les lois arbitraires établies par le Créateur.

Reſte donc à ſavoir ſi le Créateur a pu en établiſſant ces lois communiquer des idées à mon corps à l'occaſion de ces lois.

Ceux qui diſent que DIEU ne peut donner des idées au corps, ſe ſervent de cet argument. « Ce » qui eſt compoſé eſt néceſſairement de la nature » de ce qui le compoſe; or ſi une idée était un

» composé de matière, la matière étant divisible
» et étendue, il se trouverait que la pensée serait
» divisible et étendue ; mais la pensée n'est ni l'un
» ni l'autre ; donc il est impossible que la pensée
» soit de la matière. "

Cet argument serait une démonstration contre ceux qui diraient que la pensée est un composé de matière, mais ce n'est pas cela que l'on dit. On dit que la pensée peut être ajoutée de DIEU à la matière, comme le mouvement et la gravitation qui n'ont aucun rapport à la divisibilité; donc DIEU peut donner à la matière des attributs tels que la pensée et le sentiment, qui ne sont point divisibles.

L'argument dont s'est servi le père *Tournemine* dans le journal de Trévoux, est encore bien moins solide que l'argument que je viens de réfuter.

Nous apercevons, dit-il, un objet indivisiblement ; or si notre ame était matière, la partie A d'un objet frapperait la partie A de mon entendement; la partie B de l'objet frapperait la partie B de mon ame : donc nulle partie de mon ame ne pourrait voir l'objet.

Vous avez mis dans un très-grand jour cet argument du père *Tournemine*.

Voici en quoi consiste à mon sens le vice évident de ce raisonnement. Ce raisonnement suppose que nous n'aurions d'idée d'un objet que parce que les parties d'un objet frapperaient notre cerveau; or rien n'est plus faux.

1°. J'ai l'idée d'une sphère, quoiqu'il ne vienne à mes yeux que quelques rayons de la moitié de

cette ſphère. J'ai le ſentiment de la douleur, qui n'a aucun rapport à un morceau de fer entrant dans ma chair. J'ai l'idée du plaiſir qui n'a rien d'analogue à quelque liqueur paſſant dans mon corps, ou en ſortant. Donc les idées ne peuvent être la ſuite néceſſaire d'un corps qui en frappe un autre ; donc c'eſt DIEU qui me donne les idées, les ſentimens, ſelon les lois par lui arbitrairement établies ; donc la difficulté réſultant de ce que la partie A de mon cerveau ne recevrait qu'une partie A de l'objet, eſt une difficulté que l'on appelle *ex falſo ſuppoſitum*, et n'eſt point difficulté.

2°. Il ſerait encore faux de dire que toutes les parties d'un objet ne puſſent ſe réunir en un point dans mon cerveau ; car toutes les lignes peuvent aboutir dans une circonférence à un point ſeul qui eſt le centre.

On fait encore une difficulté éblouiſſante. La voici : « Si DIEU a accordé le don de penſer à une » partie de mon cerveau, cette partie eſt diviſible ; on en retranche la moitié, on en retranche le quart, on en retranche mille, cent mille particules ; à laquelle de ces particules appartiendra la penſée ? »

Je réponds à cela deux choſes : 1°. Il eſt poſſible au Créateur de conſerver dans mon cerveau une partie immuable et de la préſerver du changement continuel qui arrive à toutes les parties de mon corps. 2°. Il eſt démontré qu'il y a dans la matière des parties ſolides indiviſibles ; en voici la démonſtration.

Les pores du corps augmentent en proportion

doublée de la division de ce corps ; donc si vous divisez à l'infini, vous aurez une série dont le dernier terme sera l'infini pour les pores, et l'autre terme *zéro* pour la matière, ce qui est absurde ; donc il y a des parties solides et indivisibles ; donc si DIEU accorde la pensée à quelqu'une de ces parties, il n'y a point à craindre que le don de penser se divise, ni rien à objecter contre ce pouvoir que l'Etre suprême a de donner la pensée à un corps.

Remarquez en passant que cette démonstration de la nécessité qu'il y ait des parties parfaitement solides, ne combat point la démonstration de la matière divisible à l'infini en géométrie. Car en géométrie nous ne considérons que les objets de nos pensées ; or il est démontré que notre pensée fera passer dans l'espace infiniment petit du point de contingence d'un cercle et d'une tangente une infinité d'autres cercles. Mais physiquement cela ne se peut ; voilà pourquoi M. de *Malesieux* dans ses Elémens de géométrie, page 117 et suivantes, paraît se tromper en ne distinguant pas l'indivisible physique, et l'indivisible mathématique. Il tombe sur-tout dans une grande erreur au sujet des unités ; je vous prie de relire cet endroit de sa géométrie.

Je reviens donc à cette proposition ; il est impossible de prouver qu'il y ait de la contradiction, de l'incompatibilité entre la matière et la pensée ; pour savoir s'il est impossible que la matière pense, il faudrait connaître la matière, et nous ne savons ce que c'est. Donc voyant que nous sommes cet être que nous appelons *matière*, et que nous

penſons, nous devons juger qu'il eſt très-poſſible à DIEU d'ajouter la penſée à la matière, par les raiſons ci-devant déduites dans ma dernière lettre.

Permettez-moi d'ajouter encore cet argument-ci : Je ne ſais point comment la matière penſe, ni comment un être, quel qu'il ſoit, penſe. Peut-on nier que DIEU n'ait le pouvoir de faire un être doué de mille qualités à moi inconnues, ſans lui donner ni l'étendue, ni la penſée.

Or DIEU ayant créé un être, ne peut-il pas le faire penſant ; et après l'avoir fait penſant ne peut-il pas le faire étendu, *et viciſſim*. Il me ſemble que pour nier cela, il faudrait être chef du conſeil de DIEU, et ſavoir bien préciſément ce qui s'y paſſe.

A M. ***.

Ce 13 mars 1739.

MONSIEUR,

LA lettre, ou plutôt l'ouvrage dont vous m'honorez, eſt peut-être ce que la raiſon toute ſeule pouvait produire de mieux. Je ſuis à-peu-près comme ces directeurs qui admirent l'eſprit et les objections d'un incrédule, et qui prient DIEU de lui donner un peu de foi.

La foi que j'oſerais vous demander, c'eſt pour certains calculs indiſpenſables, pour certaines propoſitions démontrées, après quoi nous ferons de la même religion ; et j'aurai l'honneur de douter avec vous de ſept ou huit mille propoſitions, pourvu que vous m'accordiez ſeulement une

louzaine de vérités fondées sur l'expérience. La première de ces vérités est que le feu et la lumière sont le même être; et si vous en doutez, vous n'avez qu'à rassembler de la lumière (c'est-à-dire des rayons lumineux) au foyer d'un verre ardent, et à y mettre le bout de votre doigt. Il est bien vrai que cet être (quel qu'il soit) n'échauffe pas toujours, et n'illumine pas toujours. La bouche ne parle pas, ne baise pas, et ne mange pas sans cesse; cependant c'est avec la bouche seule qu'on mange, qu'on baise, et qu'on parle.

Serait-on bien venu à nier ces attributs-là, sous prétexte qu'ils ne sont pas renfermés dans l'idée qu'un philosophe pourrait se faire d'une bouche? Le feu contenu dans les corps n'éclaire pas toujours, sans doute; mais mettez ce feu un peu plus en mouvement, et il vous éclairera; rassemblez bien des rayons, et vous serez échauffé.

En un mot, on ne connaît les corps ni le reste que par leurs effets; or l'effet d'un corps lumineux est, je crois, d'éclairer et de brûler dans l'occasion.

2°. Vous doutez de la propagation de la lumière, doutez donc aussi de la propagation du son. M. *Roemer* a vu, a fait voir, a démontré, et M. *Bradley* a redémontré d'une manière encore plus admirable, que la lumière vient à nous en un temps que vous appellerez long ou court, comme il vous plaira. Car il semble court, si vous considérez qu'en sept minutes et demie un rayon arrive du soleil à nous; il paraît long, si vous faites attention que la lumière arrive en 36 ans au moins d'une étoile de la sixième grandeur. Il n'y a rien

de long, rien de court, rien de grand, rien de petit en soi, comme vous savez.

3°. Toutes les observations de *Bradley* font connaître que la lumière n'est aucunement retardée dans son cours d'une étoile à nous. Vous conclurez de-là s'il est possible qu'il y ait un plein absolu : car assurément ce sont des conclusions qu'il ne faut tirer que d'après le calcul et l'expérience. Un vrai newtonien ne fait pas la plus petite supposition; et il n'en faut jamais faire.

4°. Mais comment le soleil envoie-t-il tant de lumière sans s'épuiser, et comment votre cerveau produit-il tant d'idées sans les perdre, et n'en est même que plus lumineux? Moi! que je vous dise comment cela se fait, Monsieur? DIEU m'en garde; je n'en sais rien, ni moi ni personne. Je sais que la lumière arrive en un temps calculé, que les rayons venant d'environ trente-trois millions de lieues sont presque parallèles, que je fonds du plomb avec ces reyons-là quand il m'en prend envie, qu'ils sont colorés, qu'ils se réfractent suivant des lois immuables etc. Mais combien d'onces il en sort du soleil par an, c'est ce que j'ignore; et comment il répare ses pertes, je n'en sais pas davantage. Je sais très-bien qu'une comète peut tomber dans ce globe, mais je ne dis point : *Cela peut être, donc cela est*. Vous faites un calcul qui m'épouvante pour le soleil. J'ai dit qu'un rayon de trente-trois millions de lieues n'a pas probablement un pied de matière, mis bout à bout; vous vous effrayez du nombre de pieds de roi que le [so]leil perd : mais, Monsieur, ces pieds de

roi ne ſont pas des pieds cubiques. L'épaiſſeur d'un rayon eſt infiniment petite par rapport à l'épaiſſeur d'un cheveu, et le ſoleil ne perd peut-être pas en un an la valeur de quatre livres.

5°. Cet être ſingulier qui produit la chaleur, la lumière, les couleurs, eſt-il peſant comme les autres êtres connus ? c'eſt-à-dire a-t-il la propriété de tendre vers le centre du globe où il ſe trouve ? etc. pèſe-t-il ſur le ſoleil, pèſe-t-il ſur la terre ? Certe, s'il pèſe, il ne pèſe guère. Toutes les expériences que j'ai vues et que j'ai faites ne prouvent pas grand'choſe. J'ai fait peſer du fer enflammé, depuis une once juſqu'à 2000 livres ; j'ai fait peſer ce même fer refroidi, nulle différence dans le poids. Il ſe pourrait à toute force que le feu n'eût pas cette propriété ; il ſe pourrait même qu'il fût pénétrable ; c'eſt ce que penſent certains phyſiciens. Madame la marquiſe du *Châtelet*, dans ſon eſſai plein d'excellentes choſes ſur la nature du feu, lequel a concuru pour le prix, (*) dit hardiment que le feu, la lumière, n'a ni la propriété de la gravitation vers un centre, ni celle d'être impénétrable. Cette propoſition a révolté nos carté-ſiens, et a fait manquer le prix à un ouvrage qui le méritait d'ailleurs. Pour moi qui vois que la lumière, le feu, eſt matière, qu'il preſſe, qu'il diviſe, qu'il ſe propage ; etc. je ne vois pas qu'il y ait d'aſſez fortes raiſons pour le priver des deux principales propriétés dont la matière eſt en poſ-ſeſſion, et je ſuis ici comme le père *Bony* et *Eſcobar* dans le cas des opinions probables.

(*) Voyez le volume des *Oeuvres phyſiques*.

de long, rien de court, rien de grand, rien de petit en soi, comme vous savez.

3°. Toutes les observations de *Bradley* font connaître que la lumière n'est aucunement retardée dans son cours d'une étoile à nous. Vous conclurez de-là s'il est possible qu'il y ait un plein absolu : car assurement ce sont des conclusions qu'il ne faut tirer que d'après le calcul et l'expérience. Un vrai newtonien ne fait pas la plus petite supposition ; et il n'en faut jamais faire.

4°. Mais comment le soleil envoie-t-il tant de lumière sans s'épuiser, et comment votre cerveau produit-il tant d'idées sans les perdre, et n'en est même que plus lumineux ? Moi ! que je vous dise comment cela se fait, Monsieur ? DIEU m'en garde ; je n'en sais rien, ni moi ni personne. Je sais que la lumière arrive en un temps calculé, que les rayons venant d'environ trente-trois millions de lieues sont presque parallèles, que je fonds du plomb avec ces reyons-là quand il m'en prend envie, qu'ils sont colorés, qu'ils se réfractent suivant des lois immuables etc. Mais combien d'onces il en sort du soleil par an, c'est ce que j'ignore ; et comment il répare ses pertes, je n'en sais pas davantage. Je sais très-bien qu'une comète peut tomber dans ce globe, mais je ne dis point : *Cela peut être, donc cela est*. Vous faites un calcul qui m'épouvante pour le soleil. J'ai dit qu'un rayon de trente-trois millions de lieues n'a pas probablement un pied de matière, mis bout à bout ; vous vous effrayez du nombre de pieds de roi que le soleil perd : mais, Monsieur, ces pieds de

roi ne ſont pas des pieds cubiques. L'épaiſſeur d'un rayon eſt infiniment petite par rapport à l'épaiſſeur d'un cheveu, et le ſoleil ne perd peut-être pas en un an la valeur de quatre livres.

5°. Cet être ſingulier qui produit la chaleur, la lumière, les couleurs, eſt-il peſant comme les autres êtres connus? c'eſt-à-dire a-t-il la propriété de tendre vers le centre du globe où il ſe trouve? etc. pèſe-t-il ſur le ſoleil, pèſe-t-il ſur la terre? Certe, s'il pèſe, il ne pèſe guère. Toutes les expériences que j'ai vues et que j'ai faites ne prouvent pas grand'choſe. J'ai fait peſer du fer enflammé, depuis une once juſqu'à 2000 livres; j'ai fait peſer ce même fer refroidi, nulle différence dans le poids. Il ſe pourrait à toute force que le feu n'eût pas cette propriété; il ſe pourrait même qu'il fût pénétrable; c'eſt ce que penſent certains phyſiciens. Madame la marquiſe du *Châtelet*, dans ſon eſſai plein d'excellentes choſes ſur la nature du feu, lequel a concuru pour le prix, (*) dit hardiment que le feu, la lumière, n'a ni la propriété de la gravitation vers un centre, ni celle d'être impénétrable. Cette propoſition a révolté nos cartéſiens, et a fait manquer le prix à un ouvrage qui le méritait d'ailleurs. Pour moi qui vois que la lumière, le feu, eſt matière, qu'il preſſe, qu'il diviſe, qu'il ſe propage; etc. je ne vois pas qu'il y ait d'aſſez fortes raiſons pour le priver des deux principales propriétés dont la matière eſt en poſſeſſion, et je ſuis ici comme le père *Bony* et *Eſcobar* dans le cas des opinions probables.

(*) Voyez le volume des *Oeuvres phyſiques*.

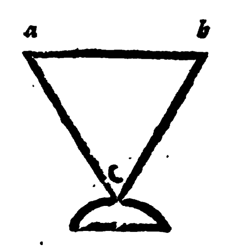
Au reste, ne vous effrayez point que, malgré cette gravitation probable des petites particules du feu sur le centre du soleil, elles s'échappent pourtant avec une si prodigieuse célérité. Voyez dans une fournaise de forge; ce que les forgerons appellent la *pâte* est un globe de fonte tout enflammé quand on le retire de la fournaise. Sa flamme s'échappe en rond de tous les côtés, malgré la tendance que l'air lui imprime en-haut; et l'on peut apercevoir ce globe de feu de six lieues, sans que cette prodigieuse quantité de particules qu'il envoie lui fasse perdre sensiblement de son poids. Or qu'est-ce que ce petit pâté par rapport au soleil? Le soleil tourne en vingt-cinq jours et demi sur lui-même, et la terre en un jour sur elle-même. Or, pour que le soleil ne tournât pas plus vite que la terre, il faudrait que sa rotation sur son axe s'accomplît en dix mille de nos jours, qui font plus de vingt-sept ans; mais il tourne en vingt-cinq jours. Jugez donc par cette prodigieuse célérité, de la force avec laquelle il envoie la lumière, et ne vous étonnez de rien; ou bien étonnez-vous de tout. Au reste, quand je dis que la lumière s'échappe du soleil, je me sers de cette expression dans le même sens qu'on dit que la pierre s'échappe de la fronde, et la balle du canon.

6°. Quand on dit que la matière lumineuse vient du soleil à nous en ligne droite, on ne dit rien que de très-vrai, et cela n'est contesté par personne. *Jusqu'à nous* veut dire jusqu'à notre globe; et notre globe est composé d'air et de terre. Il arrive à la surface de l'air ce qui arrive à la surface de nos

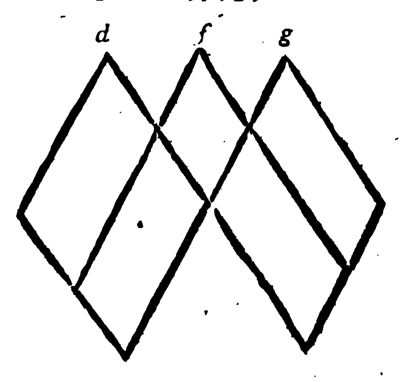
yeux ; les rayons se brisent en passant du vide dans l'air, et c'est pourquoi on ne voit aucun astre à sa place. Il y a des tables de la réfraction depuis l'horizon jusqu'au quarantième degré, mais au méridien il n'y a plus de réfraction.

Vous devriez, Monsieur, lire quelque traité sur ces matières, comme *s'Gravesande*, ou *Keil*, ou *Wolfius*; vous pourriez même vous en tenir à *Bion*. Un esprit comme le vôtre n'aura que la peine de feuilleter ces ouvrages, qui vous mettraient au fait de bien des minuties nécessaires, et qui vous abrégeraient le chemin infiniment. Par exemple, le moindre livre d'optique résoudra vos difficultés sur la réflexion de la lumière, quant au géométrique et au mécanique ; mais quant à ce qui tient à la nature intime des choses, comment les rayons ne se confondent pas en se croisant, comment ils rebondissent sans toucher aux surfaces, pourquoi ils s'infléchissent vers les bords des objets, pourquoi le bleu est plus réfrangible que le rouge, vous demanderez tout cela à DIEU qui, je crois, est le seul qui en sache des nouvelles positives.

7°. Quand vous aurez, Monsieur, jeté un coup d'œil sur les moindres élémens de physique géométrique, vous ne serez plus révolté de cette idée très-commune, que tout point visible est le sommet d'un cône dont la base est dans nos yeux. Vous prenez le corps du soleil pour un point visible ; voici, Monsieur, le fait en deux mots. Je vois le corps *a*, *b*, sous l'angle *a*, *c*, *b* ;



mais je vois les points *d*, *f*, *g*, de cette manière :



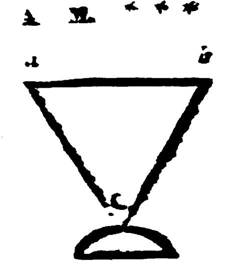
chacun de ces points eſt le ſommet d'un cône.

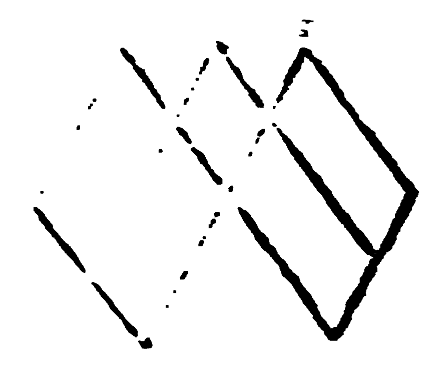
En trois ou quatre converſations je vous mettrais au fait de ces petits détails géométriques, qui, quoique peu conſidérables par eux-mêmes, ſont des principes néceſſaires ſans leſquels on ne peut ſe former aucune idée nette.

8°. *Qui ne rirait*, dites-vous, *de voir les philoſophes déterminer la grandeur, la figure, la*

diſtance réelle des corps céleſtes, et *ne pouvoir déterminer la grandeur réelle d'un grain de ſable?* Je vous conjure de ne point les accuſer d'une ſottiſe dont ils ne ſont point coupables. Il y en a aſſez à leur reprocher. Vous ſavez, encore une fois, qu'il n'y a que des grandeurs relatives; or les philoſophes ont très-bien trouvé la grandeur relative de la Terre par rapport à celle de Vénus, de la Lune etc. Votre difficulté du microſcope s'évanouit, car une mouche ſera toujours plus grande qu'une puce, vue à l'œil ou au microſcope. Il ſerait triſte que de pareilles difficultés vous arrêtaſſent dans le chemin des ſciences. Le ſcepticiſme eſt très-bon avec des feſeurs d'hypothèſes, avec des rêveurs théologiens; *Bayle* n'a guère couru ſus qu'à ces meſſieurs, mais c'etait un pauvre géomètre, et il ne ſavait preſque rien en phyſique; il y a des choſes ſur leſquelles le doute même n'eſt pas permis.

9°. Il ſe mêle à l'optique mathématique un jugement de l'ame fondé ſur l'expérience; c'eſt ce qui fait que nous nous formons des idées des diſtances, ſans nous ſervir d'aucune meſure; c'eſt pourquoi nous jugeons qu'un objet que nous voyons plus petit qu'à l'ordinaire eſt plus éloigné; c'eſt ainſi que nous jugeons qu'un homme eſt en colère quand il grince les dents, qu'il roule les yeux, qu'il jure DIEU, et qu'il veut tuer ſon prochain. Si quelquefois les ſignes des paſſions nous trompent, ce qui arrive cependant rarement aux connaiſſeurs, les ſignes des diſtances nous trompent auſſi quelquefois; mais quand on les meſure mathématiquement il n'y a plus d'erreur.





distance réelle des corps célestes, et ne pouvoir déterminer la grandeur réelle d'un grain de sable? Je vous conjure de ne point les accuser d'une sottise dont ils ne sont point coupables. Il y en a assez à leur reprocher Vous savez, encore une fois, qu'il n'y a que des grandeurs relatives ; or les philosophes ont très-bien trouvé la grandeur relative de la Terre par rapport à celle de Vénus, de la Lune etc. Votre difficulté du microscope s'évanouit, car une mouche sera toujours plus grande qu'une puce, vue à l'œil ou au microscope. Il serait triste que de pareilles difficultés vous arrêtassent dans le chemin des sciences Le scepticisme est très-bon avec des faiseurs d'hypothèses, avec des rêveurs théologiens ; *Bayle* n'a guère couru sus qu'à ces messieurs, mais c'était un pauvre géomètre, et il ne savait presque rien en physique ; il y a des choses sur lesquelles le doute même n'est pas permis.

9°. Il se mêle à l'optique mathématique un jugement de l'ame fondé sur l'expérience ; c'est ce qui fait que nous nous formons des idées des distances, sans nous servir d'aucune mesure ; c'est pourquoi nous jugeons qu'un objet que nous voyons plus petit qu'à l'ordinaire est plus éloigné ; c'est ainsi que nous jugeons qu'un homme est en colère quand il grince les dents, qu'il roule les yeux, qu'il jure DIEU, et qu'il veut tuer son prochain. Si quelquefois les signes des passions nous trompent, ce qui arrive cependant rarement aux connaisseurs, les signes des distances nous trompent aussi quelquefois ; mais quand on les mesure mathématiquement il n'y a plus d'erreur.

sique, et le faire diriger par un artiste; c'est un des grands amusemens de la vie. Nous en avons un assez beau; mais hélas! il faut quitter tout cela. Il faut aller en Flandre plaider, et peut-être à Vienne. Le temporel l'emporte, et il faut céder. Madame du *Châtelet* vous fait les plus sincères complimens, elle est pleine d'estime pour vous; mais qui peut vous refuser la sienne? Souffrez, Monsieur, que je joigne à celle que je vous ai vouée, le plus tendre et le plus respectueux attachement avec lequel je serai toute ma vie.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

AU PERE DE LA TOUR, JESUITE.

A Paris, le 7 février 1746.

MON REVEREND PERE,

Ayant été élevé long-temps dans la maison que vous gouvernez, j'ai cru devoir prendre la liberté de vous adresser cette lettre, et vous faire un aveu public de mes sentimens dans l'occasion qui se présente. L'auteur de la Gazette ecclésiastique m'a fait l'honneur de me joindre à sa Sainteté et de calomnier à la fois dans la même page, le premier pontife du monde, et le moindre de ses serviteurs. Un autre libelle non moins odieux, imprimé en Hollande, me reproche avec fureur mon attachement pour mes maîtres, à qui je dois l'amour des lettres, et celui de la vertu; ce sont ces mêmes sentimens qui m'imposent le devoir de répondre à ces libelles.

Il y a quatre mois, qu'ayant vu une estampe du portrait de sa Sainteté, je mis au bas cette inscription latine :

Lambertinus hic est Romæ decus, et pater orbis,
Qui terram scriptis docuit, virtutibus ornat.

Je ne crains pas que le sens de ces paroles soit repris par ceux qui ont lu les ouvrages de ce pontife, et qui sont instruits de son règne. S'il dépendait de lui de pacifier le monde, comme de l'éclairer, il y a long-temps que l'Europe joindrait la reconnaissance à la vénération personnelle qu'on a pour lui. Monseigneur le cardinal *Passionei*, bibliothécaire du vatican, homme consommé en tout genre de littérature, et protecteur des sciences aussi-bien que le pape, lui montra ce faible hommage que je lui avais rendu, et que je ne croyais pas devoir parvenir jusqu'à lui. Je pris cette occasion d'envoyer à sa Sainteté et à plusieurs cardinaux qui m'honorent de leurs bontés, le poëme sur la bataille de Fontenoi, que le roi avait daigné faire imprimer à son louvre. Je ne fesais que remplir mon devoir en présentant aux personnes principales de l'Europe ce monument élevé à la gloire de notre nation, sous les auspices du roi même. Vous savez, mon révérend père, avec quelle indulgence cet ouvrage fut reçu à Rome. La gloire du roi, qui ne se borne pas aux limites de la France, répandit quelques-uns de ses rayons sur ce faible essai : il fut traduit en vers italiens ; et vous avez vu la traduction que son éminence M. le cardinal

Quirini, digne fucceffeur des *Bembes* et des *Sadolets*, voulut bien en faire, et qu'il vous envoya.

Ceux qui connaiffent le caractère du pape, fon goût et fon zèle pour les lettres, ne font point furpris qu'il m'ait gratifié de plufieurs de fes médailles, lefquelles font autant de monumens du bon goût qui règne à Rome. Il n'a fait en cela que ce que fa majefté avait daigné faire, et s'il a ajouté à cette faveur celle de m'honorer d'une lettre particulière, qui n'eft point un bref de la daterie, y a-t-il dans ces marques de bonté fi honorables pour la littérature, rien qui doive choquer, rien qui doive attirer les fureurs de la calomnie? voilà pourtant ce qui a excité la bile de l'auteur clandeftin de la Gazette eccléfiaftique : il ofe accufer *le pape d'honorer de fes lettres un féculier, tandis qu'il perfécute des évêques*; et il me reproche, à moi, je ne fais quel livre auquel je n'ai point de part, et que je condamne avec autant de fincérité qu'il devrait condamner les libelles.

Je fais combien le monarque bienfefant qui règne à Rome eft au-deffus de la licence où l'on s'emporte de le calomnier, et de la liberté que je prendrais de le défendre.

> *Scilicet is fuperis labor eft, ea cura quietos*
> *Sollicitat.*

S'il eft étrange que, tandis que ce prince fe fait chérir de fes fujets, du monde chrétien, un écrivain du faubourg St Marceau le calomnie, [illegible] ferait bien utile que je réfutaffe cet écrivain. [illegible]s difcours des petits ne parviennent pas

de si loin à la hauteur où sont placés ceux qui gouvernent la terre. C'est à moi de me renfermer dans ma propre cause; mais si l'esprit de parti pouvait être calme un moment, si cette passion tyrannique et ténébreuse pouvait laisser quelques accès dans l'ame aux lumières douces de la raison, je conjurerais cet auteur et ses semblables de se représenter à eux-mêmes, ce que c'est que de mettre continuellement sur le papier des invectives contre ceux qui sont préposés de DIEU pour conserver le peu qui reste de paix sur la terre; ce que c'est que de se rendre tous les huit jours criminel de lèse-majesté, par des libelles méprisés, et d'être à la fois calomniateur et ennuyeux. Je lui demanderais avec quelle chaleur il condamnerait, dans d'autres, ce malheureux et inutile dessein de troubler l'Etat que le roi défend à la tête de ses armées : il verrait dans quel excès d'avilissement et d'horreur est une telle conduite auprès de tous les honnêtes gens : il sentirait s'il lui convient de gémir sur les prétendus maux de l'Eglise, tandis qu'on n'y voit d'autre mal que celui de ces convulsions avec lesquelles trois ou quatre malheureux, méprisés de leur parti même, ont prétendu surprendre le petit peuple, et qui sont enfin l'objet du dédain de ceux même qu'ils avaient voulu séduire.

Qu'il se trouve des hommes assez insensés et assez privés de pudeur, pour dresser des filles de sept à huit ans à faire des tours de *passe-passe*, dont les charlatans de la foire rougiraient; qu'ils aient le front d'appeler ce manége infame des

10°. Dans les objections que vous faites sur la gravitation, sur l'attraction de la matière, vous faites voir, Monsieur, toute la sagacité d'un homme qui eût mieux expliqué que moi toutes ces vérités s'il avait voulu s'y appliquer un peu. Mais, Monsieur, ayez d'abord la bonté de croire que nous ne supposons rien du tout. Vous nous reprochez des hypothèses, nous n'en admettons pas la moindre. *Newton* a démontré comme deux fois deux font quatre, que la même force qui fait retomber une pierre sur la terre retient les astres dans leurs orbites; il a calculé cette force depuis Saturne jusqu'à nous; il en a démontré les effets. Tout cela est une affaire de pure géométrie; et de tous ceux qui ont étudié ces découvertes, aucun n'a osé les nier. Quelques vieux cartésiens s'avisent de dire que *Newton* n'a vu tout cela qu'en mathématicien; et ils se servent des tourbillons, de la matière subtile, et de tous ces misérables êtres de raison, pour expliquer un fait, un phénomène constant que *Newton* a découvert. On leur a prouvé que leurs tourbillons sont des chimères, et l'Europe se moque d'eux. N'importe, les bonnes gens n'en démordent point; il leur en coûterait trop de retourner à l'école.

Nolunt parere minoribus, et quæ
Imberbes didicere, senes perdenda fateri.

Reste à présent à savoir si cette attraction de la matière, cette gravitation établie par *Newton*, et démontrée par lui, est un effet ou une cause; elle sera ce qu'on voudra. La chose existe; et c'est bien assez pour des hommes d'avoir été jusque-là.

Il

Il y a, à la vérité, grande apparence, que cette gravitation qui fait la pesanteur, est une propriété de la matière. Cet univers paraît fondé sur plus d'un principe, et je crois que nous sommes bien loin de les connaître. Nous savons très-bien que les tourbillons ne peuvent causer la pesanteur; nous savons ce qui n'est pas, et DIEU sait ce qui est.

11°. Ne comparez point, Monsieur, l'attraction de l'aimant avec cette loi universelle par laquelle tous les corps gravitent les uns vers les autres. L'attraction de l'aimant est de tout un autre genre.

Celle de l'électricité est encore toute différente, et n'a rien de commun avec les lois découvertes par *Newton*.

L'attraction de la lumière et des corps est peut-être encore d'une autre espèce. Qu'est-ce que tout cela prouve? Que la matière agit dans plusieurs cas selon toute autre règle que les lois d'impulsion, et qu'il faut étendre la sphère de la nature beaucoup plus qu'on ne fesait. Mais, diront les vieux philosophes, il y aura donc des mystères dont nous ne pourrons rendre raison par les lois des chocs des corps? Oui, Messieurs, il y en a peut-être des millions; et sans aller plus loin, dites-nous pourquoi vous pensez, et pourquoi votre pensée fait remuer votre jambe?

12°. Vous faites un reproche à *Newton* de ce qu'il suppose, dites-vous, ce qui est en question; que chaque partie de la matière a égalment le pouvoir de la gravitation. Il me semble qu'il ne

ſuppoſe rien. Il a prouvé que les aſtres ſont retenus dans leurs orbites, par la même force qui fait tendre ici tous les corps au centre de la terre. Or les corps tendent tous également à ce centre; donc la même choſe arrive à tous les aſtres. *Eadem cauſa, idem effectus.*

L'expérience dans le vide eſt une des démonſtrations de cette vérité. Vous ne me ferez pas long-temps l'objection des nues et des exhalaiſons qui flottent dans l'air, ſi vous voulez lire dans le premier mathématicien qui vous tombera ſous la main, les lois des fluides. Vous ſentez, ſans doute, tout d'un coup la prodigieuſe différence entre un corps abandonné librement à la force de la gravitation dans un eſpace non réſiſtant, et le même corps dans l'eau ou dans l'air dont il faut déplacer les parties. Encore une fois, qu'un génie comme le vôtre daigne lire *Keil* ou *s'Graveſande* ou *Muſſchenbroek*: ſans principes vous ne pouvez faire un pas.

13°. Vous confondez toujours le centre de gravité d'un corps, qui eſt le point par lequel étant ſuſpendu il n'inclinerait d'aucun côté, avec le foyer de l'orbe que décrivent les planètes: ce ſont deux choſes qui n'ont aucune reſſemblance.

14°. Je ne ſais quel impitoyable pyrrhonien vous induit à penſer que les mathématiques n'influent point dans la phyſique, ſous prétexte que les mathématiques conſidèrent l'étendue en général, etc. Ce pyrrhonien n'avait apparemment jamais vu la pompe de Notre-Dame, la machine de Marly, le pyromètre, les moulins à vent,

les machines à élever des fardeaux, les coupes des voussures, les cadrans au soleil, les pendules, les planétaires, les bas au métier etc.; tout cela cependant est fondé sur les rigoureuses lois de la physique mathématique.

Il est bien vrai que parmi les propositions de la géométrie il y en a beaucoup qui sont de pure curiosité, et toutes les sciences sont dans ce cas-là. Aussi n'est-il pas nécessaire qu'un honnête homme sache toutes les propriétés de la cycloïde. Mais je maintiens qu'avec les Elémens d'*Euclide*, et un peu de sections coniques, tout esprit droit en sait assez pour être un très-bon physicien, et pour savoir en gros assez rondement ce que c'est que le newtonianisme. Je voudrais que vous daignassiez donc commencer par les premiers principes. Lisez seulement la géométrie de *Pardies*. C'est l'affaire d'un mois tout au plus pour vous. Après cela je ne sais quel livre français vous devez consulter: nous n'avons pas encore une bonne physique, mais lisez *Musschenbroek*: il est un peu pesant, et vous ne serez peut-être pas content de sa préface; mais enfin, c'est la meilleure physique que je connaisse. Il faut que les mathématiques domptent les écarts de notre raison; c'est le bâton des aveugles, on ne marche point sans elles; et ce qu'il y a de certain en physique est dû à elles et à l'expérience. Entre nous, la métaphysique n'est qu'un jeu d'esprit; c'est le pays des romans; toute la Théodicée de *Leibnitz* ne vaut pas une expérience de *Nollet*. Vous pourriez un jour avoir un cabinet de phy-

fique, et le faire diriger par un artiste ; c'est un des grands amusemens de la vie. Nous en avons un assez beau ; mais hélas ! il faut quitter tout cela. Il faut aller en Flandre plaider, et peut-être à Vienne. Le temporel l'emporte, et il faut céder. Madame du *Châtelet* vous fait les plus sincères complimens, elle est pleine d'estime pour vous ; mais qui peut vous refuser la sienne ? Souffrez, Monsieur, que je joigne à celle que je vous ai vouée, le plus tendre et le plus respectueux attachement avec lequel je serai toute ma vie.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

AU PERE DE LA TOUR, JESUITE.

A Paris, le 7 février 1746.

MON REVEREND PERE,

AYANT été élevé long-temps dans la maison que vous gouvernez, j'ai cru devoir prendre la liberté de vous adresser cette lettre, et vous faire un aveu public de mes sentimens dans l'occasion qui se présente. L'auteur de la Gazette ecclésiastique m'a fait l'honneur de me joindre à sa Sainteté et decalomnier à la fois dans la même page, le premier pontife du monde, et le moindre de ses serviteurs. Un autre libelle non moins odieux, imprimé en Hollande, me reproche avec fureur mon attachement pour mes maîtres, à qui je dois l'amour des lettres, et celui de la vertu ; ce sont ces mêmes sentimens qui m'imposent le devoir de répondre à ces libelles.

Il y a quatre mois, qu'ayant vu une estampe du portrait de sa Sainteté, je mis au bas cette inscription latine :

Lambertinus hic est Romæ decus, et pater orbis,
Qui terram scriptis docuit, virtutibus ornat.

Je ne crains pas que le sens de ces paroles soit repris par ceux qui ont lu les ouvrages de ce pontife, et qui sont instruits de son règne. S'il dépendait de lui de pacifier le monde, comme de l'éclairer, il y a long-temps que l'Europe joindrait la reconnaissance à la vénération personnelle qu'on a pour lui. Monseigneur le cardinal *Passionei*, bibliothécaire du vatican, homme consommé en tout genre de littérature, et protecteur des sciences aussi-bien que le pape, lui montra ce faible hommage que je lui avais rendu, et que je ne croyais pas devoir parvenir jusqu'à lui. Je pris cette occasion d'envoyer à sa Sainteté et à plusieurs cardinaux qui m'honorent de leurs bontés, le poëme sur la bataille de Fontenoi, que le roi avait daigné faire imprimer à son louvre. Je ne fesais que remplir mon devoir en présentant aux personnes principales de l'Europe ce monument élevé à la gloire de notre nation, sous les auspices du roi même. Vous savez, mon révérend père, avec quelle indulgence cet ouvrage fut reçu à Rome. La gloire du roi, qui ne se borne pas aux limites de la France, répandit quelques-uns de ses rayons sur ce faible essai : il fut traduit en vers italiens ; et vous avez vu la traduction que son éminence M. le cardinal

fique, et le faire diriger par un artiste; c'est un des grands amusemens de la vie. Nous en avons un assez beau; mais hélas! il faut quitter tout cela. Il faut aller en Flandre plaider, et peut-être à Vienne. Le temporel l'emporte, et il faut céder. Madame du *Châtelet* vous fait les plus sincères complimens, elle est pleine d'estime pour vous; mais qui peut vous refuser la sienne? Souffrez, Monsieur, que je joigne à celle que je vous ai vouée, le plus tendre et le plus respectueux attachement avec lequel je serai toute ma vie.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

AU PERE DE LA TOUR, JESUITE.

A Paris, le 7 février 1746.

MON REVEREND PERE,

AYANT été élevé long-temps dans la maison que vous gouvernez, j'ai cru devoir prendre la liberté de vous adresser cette lettre, et vous faire un aveu public de mes sentimens dans l'occasion qui se présente. L'auteur de la Gazette ecclésiastique m'a fait l'honneur de me joindre à sa Sainteté et decalomnier à la fois dans la même page, le premier pontife du monde, et le moindre de ses serviteurs. Un autre libelle non moins odieux, imprimé en Hollande, me reproche avec fureur mon attachement pour mes maîtres, à qui je dois l'amour des lettres, et celui de la vertu; ce sont ces mêmes sentimens qui m'imposent le devoir de répondre à ces libelles.

Il y a quatre mois, qu'ayant vu une estampe du portrait de sa Sainteté, je mis au bas cette inscription latine :

Lambertinus hic est Romæ decus, et pater orbis,
Qui terram scriptis docuit, virtutibus ornat.

Je ne crains pas que le sens de ces paroles soit repris par ceux qui ont lu les ouvrages de ce pontife, et qui sont instruits de son règne. S'il dépendait de lui de pacifier le monde, comme de l'éclairer, il y a long-temps que l'Europe joindrait la reconnaissance à la vénération personnelle qu'on a pour lui. Monseigneur le cardinal *Passionei*, bibliothécaire du vatican, homme consommé en tout genre de littérature, et protecteur des sciences aussi-bien que le pape, lui montra ce faible hommage que je lui avais rendu, et que je ne croyais pas devoir parvenir jusqu'à lui. Je pris cette occasion d'envoyer à sa Sainteté et à plusieurs cardinaux qui m'honorent de leurs bontés, le poëme sur la bataille de Fontenoi, que le roi avait daigné faire imprimer à son louvre. Je ne fesais que remplir mon devoir en présentant aux personnes principales de l'Europe ce monument élevé à la gloire de notre nation, sous les auspices du roi même. Vous savez, mon révérend père, avec quelle indulgence cet ouvrage fut reçu à Rome. La gloire du roi, qui ne se borne pas aux limites de la France, répandit quelques-uns de ses rayons sur ce faible essai; il fut traduit en vers italiens; et vous avez vu la traduction que son éminence M. le cardinal

fique, et le faire diriger par un artiste ; c'est un des grands amusemens de la vie. Nous en avons un assez beau ; mais hélas ! il faut quitter tout cela. Il faut aller en Flandre plaider, et peut-être à Vienne. Le temporel l'emporte, et il faut céder. Madame du *Châtelet* vous fait les plus sincères complimens, elle est pleine d'estime pour vous ; mais qui peut vous refuser la sienne ? Souffrez, Monsieur, que je joigne à celle que je vous ai vouée, le plus tendre et le plus respectueux attachement avec lequel je serai toute ma vie.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

AU PERE DE LA TOUR, JESUITE.

A Paris, le 7 février 1746.

MON REVEREND PERE,

AYANT été élevé long-temps dans la maison que vous gouvernez, j'ai cru devoir prendre la liberté de vous adresser cette lettre, et vous faire un aveu public de mes sentimens dans l'occasion qui se présente. L'auteur de la Gazette ecclésiastique m'a fait l'honneur de me joindre à sa Sainteté et decalomnier à la fois dans la même page, le premier pontife du monde, et le moindre de ses serviteurs. Un autre libelle non moins odieux, imprimé en Hollande, me reproche avec fureur mon attachement pour mes maîtres, à qui je dois l'amour des lettres, et celui de la vertu ; ce sont ces mêmes sentimens qui m'imposent le devoir de répondre à ces libelles.

Il y a quatre mois, qu'ayant vu une estampe du portrait de sa Sainteté, je mis au bas cette inscription latine :

Lambertinus hic est Romæ decus, et pater orbis,
Qui terram scriptis docuit, virtutibus ornat.

Je ne crains pas que le sens de ces paroles soit repris par ceux qui ont lu les ouvrages de ce pontife, et qui sont instruits de son règne. S'il dépendait de lui de pacifier le monde, comme de l'éclairer, il y a long-temps que l'Europe joindrait la reconnaissance à la vénération personnelle qu'on a pour lui. Monseigneur le cardinal *Passionei*, bibliothécaire du vatican, homme consommé en tout genre de littérature, et protecteur des sciences aussi-bien que le pape, lui montra ce faible hommage que je lui avais rendu, et que je ne croyais pas devoir parvenir jusqu'à lui. Je pris cette occasion d'envoyer à sa Sainteté et à plusieurs cardinaux qui m'honorent de leurs bontés, le poëme sur la bataille de Fontenoi, que le roi avait daigné faire imprimer à son louvre. Je ne fesais que remplir mon devoir en présentant aux personnes principales de l'Europe ce monument élevé à la gloire de notre nation, sous les auspices du roi même. Vous savez, mon révérend père, avec quelle indulgence cet ouvrage fut reçu à Rome. La gloire du roi, qui ne se borne pas aux limites de la France, répandit quelques-uns de ses rayons sur ce faible essai; il fut traduit en vers italiens; et vous avez vu la traduction que son éminence M. le cardinal

sique, et le faire diriger par un artiste ; c'est un des grands amusemens de la vie. Nous en avons un assez beau ; mais hélas ! il faut quitter tout cela. Il faut aller en Flandre plaider, et peut-être à Vienne. Le temporel l'emporte, et il faut céder. Madame du *Châtelet* vous fait les plus sincères complimens, elle est pleine d'estime pour vous ; mais qui peut vous refuser la sienne ? Souffrez, Monsieur, que je joigne à celle que je vous ai vouée, le plus tendre et le plus respectueux attachement avec lequel je serai toute ma vie.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

AU PERE DE LA TOUR, JESUITE.

A Paris, le 7 février 1746.

MON RÉVÉREND PERE,

AYANT été élevé long-temps dans la maison que vous gouvernez, j'ai cru devoir prendre la liberté de vous adresser cette lettre, et vous faire un aveu public de mes sentimens dans l'occasion qui se présente. L'auteur de la Gazette ecclésiastique m'a fait l'honneur de me joindre à sa Sainteté et decalomnier à la fois dans la même page, le premier pontife du monde, et le moindre de ses serviteurs. Un autre libelle non moins odieux, imprimé en Hollande, me reproche avec fureur mon attachement pour mes maîtres, à qui je dois l'amour des lettres, et celui de la vertu ; ce sont ces mêmes sentimens qui m'imposent le devoir de répondre à ces libelles.

Il y a quatre mois, qu'ayant vu une eſtampe du portrait de ſa Sainteté, je mis au bas cette inſcription latine :

Lambertinus hic eſt Romæ decus, et pater orbis,
Qui terram ſcriptis docuit, virtutibus ornat.

Je ne crains pas que le ſens de ces paroles ſoit repris par ceux qui ont lu les ouvrages de ce pontife, et qui ſont inſtruits de ſon règne. S'il dépendait de lui de pacifier le monde, comme de l'éclairer, il y a long-temps que l'Europe joindrait la reconnaiſſance à la vénération perſonnelle qu'on a pour lui. Monſeigneur le cardinal *Paſſionei*, bibliothécaire du vatican, homme conſommé en tout genre de littérature, et protecteur des ſciences auſſi-bien que le pape, lui montra ce faible hommage que je lui avais rendu, et que je ne croyais pas devoir parvenir juſqu'à lui. Je pris cette occaſion d'envoyer à ſa Sainteté et à pluſieurs cardinaux qui m'honorent de leurs bontés, le poëme ſur la bataille de Fontenoi, que le roi avait daigné faire imprimer à ſon louvre. Je ne feſais que remplir mon devoir en préſentant aux perſonnes principales de l'Europe ce monument élevé à la gloire de notre nation, ſous les auſpices du roi même. Vous ſavez, mon révérend père, avec quelle indulgence cet ouvrage fut reçu à Rome. La gloire du roi, qui ne ſe borne pas aux limites de la France, répandit quelques-uns de ſes rayons ſur ce faible eſſai; il fut traduit en vers italiens; et vous avez vu la traduction que ſon éminence M. le cardinal

Quirini, digne ſucceſſeur des *Bembes* et des *Sadolets*, voulut bien en faire, et qu'il vous envoya.

Ceux qui connaiſſent le caractère du pape, ſon goût et ſon zèle pour les lettres, ne ſont point ſurpris qu'il m'ait gratifié de pluſieurs de ſes médailles, leſquelles ſont autant de monumens du bon goût qui règne à Rome. Il n'a fait en cela que ce que ſa majeſté avait daigné faire, et s'il a ajouté à cette faveur celle de m'honorer d'une lettre particulière, qui n'eſt point un bref de la daterie, y a-t-il dans ces marques de bonté ſi honorables pour la littérature, rien qui doive choquer, rien qui doive attirer les fureurs de la calomnie? voilà pourtant ce qui a excité la bile de l'auteur clandeſtin de la Gazette eccléſiaſtique: il oſe accuſer *le pape d'honorer de ſes lettres un ſéculier, tandis qu'il perſécute des évêques*; et il me reproche, à moi, je ne ſais quel livre auquel je n'ai point de part, et que je condamne avec autant de ſincérité qu'il devrait condamner les libelles.

Je ſais combien le monarque bienfeſant qui règne à Rome eſt au-deſſus de la licence où l'on s'emporte de le calomnier, et de la liberté que je prendrais de le défendre.

Scilicet is ſuperis labor eſt, ea cura quietos
Sollicitat.

S'il eſt étrange que, tandis que ce prince ſe fait chérir de ſes ſujets, du monde chrétien, un écrivain du faubourg St Marceau le calomnie, il ſerait bien utile que je réfutaſſe cet écrivain. Les diſcours des petits ne parviennent pas

de si loin à la hauteur où sont placés ceux qui gouvernent la terre. C'est à moi de me renfermer dans ma propre cause; mais si l'esprit de parti pouvait être calme un moment, si cette passion tyrannique et ténébreuse pouvait laisser quelques accès dans l'ame aux lumières douces de la raison, je conjurerais cet auteur et ses semblables de se représenter à eux-mêmes, ce que c'est que de mettre continuellement sur le papier des invectives contre ceux qui sont préposés de DIEU pour conserver le peu qui reste de paix sur la terre; ce que c'est que de se rendre tous les huit jours criminel de lèse-majesté, par des libelles méprisés, et d'être à la fois calomniateur et ennuyeux. Je lui demanderais avec quelle chaleur il condamnerait, dans d'autres, ce malheureux et inutile dessein de troubler l'Etat que le roi défend à la tête de ses armées: il verrait dans quel excès d'avilissement et d'horreur est une telle conduite auprès de tous les honnêtes gens: il sentirait s'il lui convient de gémir sur les prétendus maux de l'Eglise, tandis qu'on n'y voit d'autre mal que celui de ces convulsions avec lesquelles trois ou quatre malheureux, méprisés de leur parti même, ont prétendu surprendre le petit peuple, et qui sont enfin l'objet du dédain de ceux même qu'ils avaient voulu séduire.

Qu'il se trouve des hommes assez insensés et assez privés de pudeur, pour dresser des filles de sept à huit ans à faire des tours de *passe-passe*, dont les charlatans de la foire rougiraient; qu'ils aient le front d'appeler ce manége infame d

miracles faits au nom de DIEU ; qu'ils jouent à prix d'argent cette farce abominable, pour prouver qu'*Elie* est venu ; qu'un de ces misérables ait été de ville en ville se pendre aux poutres d'un plancher, contrefaire l'étranglé et le mort, contrefaire ensuite le ressuscité, et finir enfin ses prestiges par mourir en effet dans Utrecht, le 17 juin 1743, à la potence qu'il avait dressée lui-même, et dont il croyait se tirer comme auparavant : voilà ce qu'on pourrait appeler les maux de l'Eglise, si de tels hommes étaient en effet comptés, soit dans l'Eglise, soit dans l'Etat.

Il leur sied bien sans doute de calomnier le souverain pontife, en citant l'évangile et les pères : il leur sied bien d'oser parler des lois du christianisme, eux qui violent la première de ses lois, la charité ; eux qui, au mépris de toutes lois divines et humaines, vendent tous les jours un libelle qui dégoûte aujourd'hui les lecteurs les plus avides de médisance et de satire.

A l'égard de l'autre libelle de Hollande, qui me reproche d'être attaché aux jésuites, je suis bien loin de lui répondre comme à l'autre : *Vous êtes un calomniateur*, je lui dirai au contraire : *Vous dites la vérité.* J'ai été élevé pendant sept ans chez des hommes qui se donnent des peines gratuites et infatigables à former l'esprit et les mœurs de la jeunesse. Depuis quand veut-on que l'on soit sans reconnaissance pour ses maîtres ? Quoi ! il sera dans la nature de l'homme de revoir avec plaisir une maison où l'on est né, un village où l'on a été nourri par une femme

mercenaire ? et il ne ferait pas dans notre cœur d'aimer ceux qui ont pris un soin généreux de nos premières années ? Si des jésuites ont un procès au Malabar avec un capucin, pour des choses dont je n'ai point connaissance, que m'importe ? est-ce une raison pour moi d'être ingrat envers ceux qui m'ont inspiré le goût des belles-lettres, et des sentimens qui feront jusqu'au tombeau la consolation de ma vie ? Rien n'effacera dans mon cœur la mémoire du père *Porée*, qui est également cher à tous ceux qui ont étudié sous lui. Jamais homme ne rendit l'étude et la vertu plus aimables. Les heures de ses leçons étaient pour nous des heures délicieuses, et j'aurais voulu qu'il eût été établi dans Paris comme dans Athènes, qu'on pût assister à tout âge à de telles leçons : je serais revenu souvent les entendre. J'ai eu le bonheur d'être formé par plus d'un jésuite du caractère de père *Porée*, et je sais qu'il a des successeurs dignes de lui. Enfin pendant les sept années que j'ai vécu dans leur maison, qu'ai-je vu chez eux ? la vie la plus laborieuse, la plus frugale, la plus réglée, toutes leurs heures partagées entre les soins qu'ils nous donnaient et les exercices de leur profession austère. J'en atteste des milliers d'hommes élevés par eux comme moi, il n'y en aura pas un seul qui puisse me démentir. C'est sur quoi je ne cesse de m'étonner, qu'on puisse les accuser d'enseigner une morale corruptrice. Ils ont eu, comme tous les autres religieux, dans des temps de ténèbres, des casuistes qui ont

traité le pour et le contre des queſtions aujourd'hui éclaircies, ou miſes en oubli. Mais, de bonne foi, eſt-ce par la ſatire ingénieuſe des *Lettres provinciales* qu'on doit juger de leur morale? c'eſt aſſurément par le père *Bourdaloue*, par le père *Cheminais*, par leurs autres prédicateurs, par leurs miſſionnaires.

Qu'on mette en parallèle les *Lettres provinciales* et les Sermons du père *Bourdaloue*, on apprendra dans les premières l'art de la raillerie, celui de préſenter des choſes indifférentes ſous des faces criminelles, celui d'inſulter avec éloquence: on apprendra avec le père *Bourdaloue* à être ſévère à ſoi-même, et indulgent pour les autres. Je demande alors de quel côté eſt la vraie morale, et lequel de ces deux livres eſt utile aux hommes.

J'oſe dire qu'il n'y a rien de plus contradictoire, rien de plus honteux pour l'humanité, que d'accuſer de morale relâchée des hommes qui mènent en Europe la vie la plus dure, et qui vont chercher la mort au bout de l'Aſie et de l'Amérique. Quel eſt le particulier qui ne ſera pas conſolé d'eſſuyer des calomnies, quand un corps entier en éprouve continuellement d'auſſi cruelles? Je voudrais bien que l'auteur de ces libelles pitoyables, dont nous ſommes fatigués, vînt un jour aux pieds d'un jéſuite au tribunal de la pénitence, et que là il fit un aveu ſincère de ſa conduite, en préſence de DIEU; il ſerait obligé de dire: " J'ai oſé traiter de *perſécuteur* , un roi adoré de ſes ſujets: j'ai appelé cent fois

„ ſes miniſtres des miniſtres d'iniquité : j'ai
„ vomi les calomnies les plus noires contre le
„ premier miniſtre du royaume , contre un
„ cardinal qui a rendu des ſervices eſſentiels
„ dans ſes ambaſſades auprès de trois papes :
„ je n'ai reſpecté ni le nom, ni l'autorité ſainte,
„ ni les mœurs pures, ni la grandeur d'ame, ni
„ la vieilleſſe vénérable de mon archevéque.
„ L'évêque de Langres, dans une maladie
„ populaire qui feſait du ravage à Chaumont,
„ accourut avec des médecins et de l'argent, et
„ arrêta le cours de la maladie ; il a ſignalé
„ toutes les années de ſon épiſcopat par les
„ actions de la charité la plus noble : et ce ſont
„ ces mêmes actions que j'ai empoiſonnées.
„ L'évêque de Marſeille, pendant que la conta-
„ gion dépeuplait cette ville, et qu'il ne ſe trou-
„ vait plus perſonne, ni qui donnât la ſépulture
„ aux morts, ni qui ſoulageât les mourans, allait
„ le jour et la nuit, les ſecours temporels dans
„ une main, et DIEU dans l'autre, affronter de
„ maiſons en maiſons un danger beaucoup plus
„ grand que celui où l'on eſt expoſé à l'attaque
„ d'un chemin couvert; il ſauva les triſtes reſtes
„ de ſes diocéſains par l'ardeur du zèle le plus
„ attendriſſant, et par l'excès d'une intrépidité
„ qu'on ne caractériſerait pas ſans doute aſſez en
„ l'appelant héroïque; c'eſt un homme dont le
„ nom ſera béni avec admiration dans tous les
„ âges: ce ſont ceux qui l'ont imité que j'ai voulu
„ décrier dans mes petits libelle diffamatoires."
Je ſuppoſe pour un moment que le jéſuite qui

entendrait cet aveu eût à se plaindre de tous ceux que l'on vient de nommer, qu'il fût le parent et l'ami du coupable; ne lui dirait-il pas? Vous avez commis un crime horrible, et vous ne pouvez trop l'expier.

Ce même homme qui ne se corrigera pas, continuera de calomnier tous les jours ce qu'il y a de plus respectable sur la terre, et il ajoutera à sa liste le confesseur qui lui aura reproché ses excès; il l'accusera lui et sa société d'une morale relâchée : c'est ainsi que l'esprit de parti est fait. L'auteur du libelle peut, tant qu'il voudra, mettre mon nom dans le recueil immense et oublié de ses calomnies : il pourra m'imputer des sentimens que je n'ai jamais eus, les livres que je n'ai jamais faits, ou qui ont été altérés indignement par les éditeurs. Je lui répondrai comme le grand *Corneille* dans une pareille occasion : *Je soumets mes écrits au jugement de l'Eglise.* Je doute qu'il en fasse autant. Je ferai bien plus : je lui déclare à lui et à ses semblables, que si jamais on a imprimé sous mon nom une page qui puisse scandaliser seulement le sacristain de leur paroisse, je suis prêt à la déchirer devant lui; que je veux vivre et mourir tranquille dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique, et romaine, sans attaquer personne, sans nuire à personne, sans soutenir la moindre opinion qui puisse offenser personne : je déteste tout ce qui peut porter le moindre trouble dans la société. Ce sont ces sentimens connus du roi qui m'ont attiré ses bienfaits. Comblé de ses grâces, attaché à sa

perſonne ſacrée, chargé d'écrire ce qu'il a fait de glorieux et d'utile pour la patrie, uniquement occupé de cet emploi, je tâcherai, pour le remplir, de mettre en pratique les inſtructions que j'ai reçues dans votre maiſon reſpectable; et ſi les règles de l'éloquence que j'y ai appriſes ſe ſont effacées de mon eſprit, le caractère de bon citoyen ne s'effacera jamais de mon cœur.

On a vu, je crois, ce caractère dans tous mes écrits, quelque défigurés qu'ils ſoient par les ridicules éditions qu'on en a faites. La Henriade même n'a jamais été correctement imprimée, on n'aura probablement mes véritables ouvrages qu'après ma mort; mais j'ambitionne peu, pendant ma vie, de groſſir le nombre des livres dont on eſt ſurchargé, pourvu que je ſois au nombre des honnêtes gens, attachés à leur ſouverain, zélés pour leur patrie, fidèles à leurs amis dès l'enfance, et reconnaiſſans envers leurs premiers maîtres.

C'eſt dans ces ſentimens que je ſerai toujours etc.

entendrait cet aveu eût à se plaindre de tous ceux que l'on vient de nommer, qu'il fût le parent et l'ami du coupable; ne lui dirait-il pas? Vous avez commis un crime horrible, et vous ne pouvez trop l'expier.

Ce même homme qui ne se corrigera pas, continuera de calomnier tous les jours ce qu'il y a de plus respectable sur la terre, et il ajoutera à sa liste le confesseur qui lui aura reproché ses excès; il l'accusera lui et sa société d'une morale relâchée : c'est ainsi que l'esprit de parti est fait. L'auteur du libelle peut, tant qu'il voudra, mettre mon nom dans le recueil immense et oublié de ses calomnies : il pourra m'imputer des sentimens que je n'ai jamais eus, les livres que je n'ai jamais faits, ou qui ont été altérés indignement par les éditeurs. Je lui répondrai comme le grand *Corneille* dans une pareille occasion : *Je soumets mes écrits au jugement de l'Eglise.* Je doute qu'il en fasse autant. Je ferai bien plus : je lui déclare à lui et à ses semblables, que si jamais on a imprimé sous mon nom une page qui puisse scandaliser seulement le sacristain de leur paroisse, je suis prêt à la déchirer devant lui; que je veux vivre et mourir tranquille dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique, et romaine, sans attaquer personne, sans nuire à personne, sans soutenir la moindre opinion qui puisse offenser personne : je déteste tout ce qui peut porter le moindre trouble dans la société. Ce sont ces sentimens connus du roi qui m'ont attiré ses bienfaits. Comblé de ses grâces, attaché à sa

personne sacrée, chargé d'écrire ce qu'il a fait de glorieux et d'utile pour la patrie, uniquement occupé de cet emploi, je tâcherai, pour le remplir, de mettre en pratique les instructions que j'ai reçues dans votre maison respectable; et si les règles de l'éloquence que j'y ai apprises se sont effacées de mon esprit, le caractère de bon citoyen ne s'effacera jamais de mon cœur.

On a vu, je crois, ce caractère dans tous mes écrits, quelque défigurés qu'ils soient par les ridicules éditions qu'on en a faites. La Henriade même n'a jamais été correctement imprimée, on n'aura probablement mes véritables ouvrages qu'après ma mort; mais j'ambitionne peu, pendant ma vie, de grossir le nombre des livres dont on est surchargé, pourvu que je sois au nombre des honnêtes gens, attachés à leur souverain, zélés pour leur patrie, fidèles à leurs amis dès l'enfance, et reconnaissans envers leurs premiers maîtres.

C'est dans ces sentimens que je serai toujours etc.

FRAGMENT D'UNE LETTRE ECRITE A UN MEMBRE DE L'ACADEMIE DE BERLIN.

A Poſtdam, 15 avril 1752.

. . . .

JE réponds à toutes vos queſtions. La plupart des anecdotes ſur mademoiſelle *Lenclos* ſont vraies, mais pluſieurs ſont fauſſes. L'article de ſon teſtament dont vous me parlez n'eſt point un roman ; elle me laiſſa deux mille francs ; j'étais enfant ; j'avais fait quelques mauvais vers qu'on diſait bons pour mon âge. L'abbé de *Châteauneuf*, frère de celui que vous avez vu ambaſſadeur à la Haye, m'avait mené chez elle, et je lui avais plu je ne ſais comment. C'eſt ce même abbé de *Châteauneuf* qui avait fini ſon *hiſtoire amoureuſe* ; c'eſt lui à qui cette célèbre vieille fit la plaiſanterie de donner ſes triſtes faveurs à l'âge de ſoixante et dix ans. Vous devez être perſuadé que les lettres qui courent, ou plutôt qui ne courent plus ſous ſon nom, ſont au rang des menſonges imprimés. Il eſt vrai qu'elle m'exhorta à faire des vers ; elle aurait dû plutôt m'exhorter à n'en pas faire. C'eſt un métier trop dangereux, et la miſérable fumée de la réputation fait trop d'ennemis et empoiſonne trop la vie. La carrière de *Ninon* qui ne fit point de vers, et qui eut et donna

long-temps beaucoup de plaisir, est assurément préférable à la mienne.

On pouvait se passer d'écrire en forme sa vie ; mais du moins on a observé la bienséance de ne l'écrire que long-temps après sa mort. Les biographes qui ont écrit ma prétendue histoire, dont vous me parlez, se sont un peu pressés, et me font trop d'honneur. Il n'y a pas un mot de véritable dans tout ce que ces messieurs ont écrit. Les uns ont dit, d'après l'équitable et véridique abbé *Desfontaines*, que je ressemblais à *Virgile* par ma naissance, et que je pouvais dire apparemment comme lui :

O fortunatos nimiùm sua si bona norint
Agricolas !

Je pense sur cela comme *Virgile*, et tout me paraît fort égal. Mais le hasard a fait que je ne suis pas né dans le pays des églogues et des bucoliques. Dans une autre vie qu'on s'est avisé de faire encore de moi, comme si j'étais mort, on me dit fils d'un porte-clefs du parlement de Paris. Il n'y a point de tel emploi au parlement. Mais qu'importe ? On ajoute une belle aventure d'un carrosse avec l'épouse de M. le duc de *Richelieu*, dans le temps qu'il était veuf. Tous les autres contes sont dans ce goût, et j'aime autant les amours du révérend père de *la Chaise* avec mademoiselle du *Tron*. On ne peut empêcher les barbouilleurs de papier d'écrire des sottises, les libraires hollandais de les vendre, et les laquais de les lire.

L'article du Journal des savans dont il est question, n'est point dans le Journal de Paris

eſt dans celui qu'on falſifie à Amſterdam, et ſe trouve ſous l'année 1750. *Le parlement a condamné*, dit ce Journal, *l'Hiſtoire de Louis XI de M. Duclos, ſucceſſeur de M. de Voltaire dans la place d'hiſtoriographe de France, à cauſe de ce paſſage : La dévotion fut de tout temps l'aſile des reines ſans pouvoir.* Ce ſont deux calomnies. Le parlement ne s'eſt point aviſé de condamner ce livre, et le parlement ne ſe mêle point du tout d'examiner ſi une reine eſt dévote ou non. On ajoute une troiſième calomnie ; c'eſt *que je ſuis exilé de France, et réfugié en Pruſſe.* Quand cela ſerait, il me ſemble que ce ne ſerait pas une de ces vérités inſtructives qui ſont du reſſort du Journal des ſavans. Le fait eſt que le roi de Pruſſe, qui m'honore de ſes bontés depuis quinze ans, m'a fait venir auprès de lui ; qu'il a fait demander au roi mon maître, par ſon envoyé, que je puſſe reſter à ſa cour en qualité de ſon chambellan ; que j'y reſterai tant que je pourrai lui être de quelque utilité dans ſon goût pour les belles-lettres, et que ma mauvaiſe ſanté et mon âge me permettront de profiter de ſes lumières et de ſes bontés ; que le roi mon maître, en me cédant à lui, m'a daigné accorder une penſion, et m'a conſervé la charge de gentilhomme ordinaire de ſa chambre. J'en demande pardon aux calomniateurs et à ceux qui ſe mêlent d'être jaloux ; mais la choſe eſt ainſi. Je n'y puis que faire ; et j'ajoute qu'un homme de lettres ſerait bien indigne de l'être, s'il était entêté de ces honneurs, et s'il n'était pas toujours auſſi prêt à les quitter,

que

que reconnaissant envers ceux qui l'en ont comblé. Je n'ai point sacrifié ma liberté au roi de Prusse, et je la préférerai toujours à tous les rois.

Je vous envoie un exemplaire de l'édition que l'on a faite à Paris de mes œuvres bonnes ou mauvaises. C'est de toutes la plus passable ; il y a pourtant bien des fautes. Une des plus grandes est d'y avoir inséré quatre chapitres du *Siècle de Louis XIV*, qui est imprimé aujourd'hui séparément. C'est un double emploi ; et il est bien vrai, sur-tout en fait de livres, qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité. C'est par cette raison que je me donnerai bien de garde de vous envoyer les petites pièces fugitives que vous me demandez. Tous ces vers de société ne sont bons que pour les sociétés seules, et pour les seuls momens où ils ont été faits. Il est ridicule d'en faire confidence au public. De quoi s'est avisé ce compilateur des lettres de la reine *Christine*, de grossir son énorme recueil d'une lettre que j'écrivis, il y a quelques années, à la reine de Suède d'aujourd'hui ? Comment a-t-il eu cette lettre ? Comment a-t-il pu en estropier les vers au point où il l'a fait ? Le public n'avait pas plus à faire de ces vers, que de la plupart des lettres inutiles de la chancellerie de la reine *Christine*. Il est vrai qu'en écrivant à la reine *Ulrique*, avec cette liberté que ses bontés et la poésie permettent, je feignais que *Christine* m'avait apparu, et je disais :

A sa jupe courte et légère,
A son pourpoint, à son collet,

Au chapeau garni d'un plumet,
Au ruban ponceau qui pendait
Et par devant et par derrière,
A ſa mine galante et fière
D'amazone et d'aventurière,
A ce nez de conſul romain,
A ce front altier d'héroïne,
A ce grand œil tendre et hautain,
Moins beau que le vôtre et moins fin,
Soudain je reconnus Chriſtine;
Chriſtine des arts le ſoutien,
Chriſtine qui céda pour rien
Et ſon royaume et votre égliſe,
Qui connut tout et ne crut rien,
Que le ſaint père canoniſe,
Que damne le luthérien,
Et que la gloire immortaliſe etc. (*)

Voilà, Monſieur, le morceau de cette lettre que le compilateur a falſifié. Ne vous fiez point à ces mains lourdes qui fannent les fleurs qu'elles touchent; mais comptez que la plupart de toutes ces petites pièces ſont des fleurs éphémères qui ne durent pas plus que les nouveaux ſonnets d'Italie et nos bouquets pour *Iris*. On n'a que trop recueilli de ces bagatelles paſſagères dans toutes les miſérables éditions qu'on a données de moi, et auxquelles, DIEU merci, je n'ai aucune part. Soyez perſuadé que de même qu'on ne doit pas écrire tout ce que les rois ont fait, mais ſeulement ce qu'ils ont fait de digne de la poſtérité; de même on ne doit imprimer d'un auteur que ce qu'il a écrit de digne d'être lu. Avec cette

(*) Voyez le volume de *Lettres* en vers et en proſe, 1750.

règle honnête, il y aurait moins de livres et plus de goût dans le public. J'eſpère que la nouvelle édition qu'on a faite à Dreſde ſera meilleure que toutes les précédentes. Ce ſera pour moi une conſolation, dans le regret que j'ai d'avoir trop écrit.

J'aurais voulu ſupprimer beaucoup de choſes qui échappent à l'eſprit dans la jeuneſſe, et que la raiſon condamne dans un âge avancé. Je voudrais même pouvoir ſupprimer les vers contre *Rouſſeau*, qui ſe trouvent dans l'épître *ſur la calomnie*, parce que je n'aime à faire des vers contre perſonne, que *Rouſſeau* a été malheureux, et qu'en bien des choſes il a fait honneur à la littérature françaiſe; mais il me réduiſit malgré moi à la néceſſité de répondre à ſes outrages par des vérités dures. Il attaqua preſque tous les gens de lettres de ſon temps qui avaient de la réputation; ſes ſatires n'étaient pas, comme celles de *Boileau*, des critiques de mauvais ouvrages, mais des injures perſonnelles et atroces. Les termes de *bélître*, de *marouſle*, de *louve*, de *chien*, déshonorent ſes épitres, dans leſquelles il ne parle que de ſes querelles. Ces baſſes groſſiéretés révoltent tout lecteur honnête-homme, et font voir que la jalouſie rongeait ſon cœur du fiel le plus âcre et le plus noir. Voyez les deux volumes intitulés le Porte-feuille. Ce n'eſt qu'un recueil de mauvaiſes pièces dont la plupart ne ſont point de *Rouſſeau*. Il n'y a que la rage de gagner quelques florins qui ait pu faire publier cette

rapsodie. La comédie de l'Hypocondre est de lui ; et c'est apparemment pour décrier *Rousseau* qu'on a imprimé cette sottise. Il avait voulu à la vérité la faire jouer à Paris ; mais les comédiens n'ayant osé s'en charger, il n'osa jamais l'imprimer. On ne doit pas tirer de l'oubli de mauvais ouvrages que l'auteur y a condamnés.

Vous serez plus fâché de voir dans ce recueil une lettre sur la mort de *la Motte*, où l'on outrage la mémoire de cet académicien distingué, l'accusant des manœuvres les plus lâches, et lui reprochant jusqu'à la petite fortune que son mérite lui avait acquise. Cela indigne à la fois, et contre l'auteur, et contre l'éditeur.

Ceux qui ont fait imprimer le recueil des lettres de *Rousseau*, devaient pour son honneur les supprimer à jamais. Elles sont dépourvues d'esprit et très-souvent de vérité. Elles se contredisent ; il dit le pour et le contre ; il loue et il déchire les mêmes personnes ; il parle de DIEU à des gens qui lui donnent de l'argent, et il envoie des satires à *Brossette* qui ne lui donne rien.

La véritable cause de sa dernière disgrace chez le prince *Eugène*, puisque vous la voulez savoir, vient d'une ode intitulée la Palinodie, qui n'est pas assurément son meilleur ouvrage. Cette petite ode était contre un maréchal de France ministre d'Etat, (*a*) qui avait été autrefois son protecteur. Ce ministre mariait alors une de ses filles au fils du maréchal de *Villars*. Celui-ci, informé de l'insulte que fesait *Rousseau* au beau-

(*a*) Le maréchal de *Noailles*.

père de son fils, ne dédaigna pas de l'en faire punir, toute méprisable qu'elle était. Il en écrivit au prince *Eugène*, et ce prince retrancha à *Rousseau* la pension qu'il avait la générosité de lui faire encore, quoiqu'il crût avoir sujet d'être mécontent de lui, dans l'affaire qui fit passer le comte de *Bonneval* en Turquie. Madame la maréchale de *Villars*, dont je serais forcé d'attester le témoignage s'il en était besoin, peut dire si je ne tâchai pas d'arrêter les plaintes de M. le maréchal, et si elle-même ne m'imposa pas silence, en me disant que *Rousseau* ne méritait point de grâce. Voilà des faits, Monsieur, et des faits authentiques. Cependant, *Rousseau* crut toujours que j'avais engagé M. le maréchal de *Villars* a écrire contre lui au prince *Eugène*.

Si je ne fus pas la cause de sa disgrace auprès de ce prince, je vous avoue que je fus cause malgré moi qu'il fut chassé de la maison de M. le duc d'*Aremberg*. Il prétendit, dans sa mauvaise humeur, que je l'avais accusé auprès de ce prince, d'être en effet l'auteur des couplets pour lesquels il avait été banni de France. Il eut l'imprudence de faire imprimer, dans un journal de *du Sauzet*, cette imposture. Je me sentis obligé, pour toute explication, d'envoyer le journal à M. le duc d'*Aremberg*, qui chassa *Rousseau* sur ce seul exposé. Voilà, pour le dire en passant, ce qu'a produit la détestable et honteuse licence qu'on a prise trop long-temps en Hollande, d'insérer des libelles dans des journaux, et de déshonorer, par ces turpitudes, un travail littéraire

imaginé en France pour avancer les progrès de l'esprit humain. Ce fut ce libelle qui rendit les dernières années de *Rousseau* bien malheureuses. La presse, il le faut avouer, est devenue un des fléaux de la société, et un brigandage intolérable.

Au reste, Monsieur, je vous l'avouerai hardiment; quoique je ne me fusse jamais ouvert à M. le duc d'*Aremberg* sur ce que je pensais des couplets infames, et de la subordination de témoins, qui attirèrent à *Rousseau* l'arrêt dont il fut flétri en France; cependant j'ai toujours cru qu'il était coupable. Il savait que je pensais ainsi, et c'était une des grandes sources de sa haine; mais je ne pouvais avoir une autre opinion. J'étais instruit plus que personne; la mère du petit malheureux qui fut séduit pour déposer contre *Saurin*, servait chez mon père; c'est ce que vous trouverez dans le *factum* fait en forme judiciaire, par l'avocat *du Cornet*, en faveur de *Saurin*. J'interrogeai cette femme, et même plusieurs années après le procès criminel. Elle me dit toujours *que* DIEU *avait puni son fils pour avoir fait un faux serment, et pour avoir accusé un homme innocent*; et il faut remarquer que ce garçon ne fut condamné qu'au bannissement, en faveur de son âge et de la faiblesse de son esprit. Je n'entre point dans le détail des autres preuves; vous devez présumer qu'il est bien difficile que deux tribunaux aient unanimement condamné un homme dont le crime n'eût pas paru avéré. Si vous voulez, après cette réflexion, songer quelle bile noire dominait *Rousseau*; si

vous voulez vous souvenir qu'il avait fait contre le directeur de l'opéra, contre *Bérin*, contre *Pécour*, et d'autres, des couplets entièrement semblables à ceux pour lesquels il fut condamné; si vous observez que tous ceux qui étaient attaqués dans ces couplets abominables, étaient ses ennemis et les amis de *Saurin*; votre conviction sera aussi entière que celle des juges. Enfin, quand il s'agit de flétrir ou le parlement ou *Rousseau*, il est clair qu'après tout ce que je viens de vous dire il n'y a pas à balancer.

C'est à cet horrible précipice que le conduisirent l'envie et la haine dont il était dévoré. Songez-y bien, Monsieur; la jalousie, quand elle est furieuse, produit plus de crimes que l'intérêt et l'ambition.

Ce qui vous a fait suspendre votre jugement, c'est la dévotion dont *Rousseau* voulut couvrir sur la fin de sa vie, de si grands égaremens et de si grands malheurs. Mais lorsqu'il fit un voyage clandestin à Paris dans ses derniers jours, et lorsqu'il sollicitait sa grâce, il ne put s'empêcher de faire des vers satiriques, bien moins bons, à la vérité, que ses premiers ouvrages, mais non moins distillans l'amertume et l'injure. Que voulez-vous que je vous dise? La *Brinvilliers* était dévote, et allait à confesse après avoir empoisonné son père; et elle empoisonnait son frère après la confession. Tout cela est horrible: mais après les excès où j'ai vu l'envie s'emporter, après les impostures atroces que je lui ai vu répandre, après les

manœuvres que je lui ai vu faire ; je ne fuis plus furpris de rien à mon âge.

Adieu, Monfieur. Vous trouverez dans ce paquet des lettres de M. de *Rivière*. Je l'ai connu autrefois : il avait un efprit aimable ; mais il n'a bien écrit que contre fon beau-père. C'eft encore là une affaire bien odieufe du côté de *Buffi-Rabutin*. Le *factum* de *la Rivière* vaut mieux que les fept tomes de *Buffi* ; mais il ne fallait pas imprimer fes lettres etc.

A M. KOENIG.

A Poftdam, le 17 novembre 1752.

MONSIEUR,

Le libraire qui a imprimé une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, plus exacte, plus ample, et plus curieufe que les autres, doit vous en faire tenir de ma part deux exemplaires ; un pour vous, l'autre pour la bibliothèque de S. A. R. à qui je vous prie de faire agréer cet hommage et mon profond refpect.

Il eft bien difficile que dans un tel ouvrage, où il y a tant de traits qui caractérifent l'héroïfme de la maifon d'*Orange*, il ne s'en trouve pas quelques-uns qui puiffent déplaire ; mais une princeffe de fon fang, et née en Angleterre, connaît trop les devoirs d'un hiftorien et le prix de la vérité, pour ne pas aimer cette vérité quand elle eft exprimée avec le refpect que l'on doit aux puiffances.

J'aurai

J'aurai, sans doute, bien des querelles à soutenir sur cet ouvrage : je puis m'être trompé sur beaucoup de choses que le temps seul peut éclaircir. Il ne s'agit pas ici de moi, mais du public ; il n'est pas question de me défendre, mais de l'éclairer ; et il faut sans difficulté que je corrige toutes les erreurs où je serai tombé, et que je remercie ceux qui m'en avertiront, quelque aigreur qu'ils puissent mettre dans leur zèle. Cette vérité à laquelle j'ai sacrifié toute ma vie, je l'aime dans les autres autant que dans moi.

J'ai lu, Monsieur, votre *Appel au public*, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et je suis revenu sur le champ du préjugé que j'avais contre vous. Je n'avais point été du nombre de ceux qu'on avait constitués vos juges, ayant passé tout l'été à Postdam ; mais je vous avoue que sur l'exposé de M. de *Maupertuis*, et sur le jugement prononcé en conséquence, j'étais entièrement contre votre procédé.

Il s'agissait, disait-on, d'une découverte importante dont on vous accusait d'avoir voulu ravir la gloire à son auteur, par envie et par malignité. On vous imputait d'avoir forgé une lettre de *Leibnitz*, dans laquelle vous aviez vous-même inséré cette découverte. On prétendait que, pressé par l'académie de représenter l'original de cette lettre, vous aviez eu recours à l'artifice grossier de supposer après coup, que vous en teniez la copie de la main d'un homme qui est mort il y a quelques années.

Jugez vous-même, Monsieur, si je ne devais

pas avoir les préjugés les plus violens, et si vous ne devez pas pardonner à tous ceux qui vous ont condamné, quand ils n'ont été instruits que par les allégations de votre adversaire, confirmées par votre silence.

Votre *Appel* m'a ouvert les yeux, ainsi qu'à tout le public. Quiconque a lu votre mémoire a été convaincu de votre innocence. Vos pièces justificatives établissent tout le contraire de ce que votre ennemi vous imputait. On voit évidemment que vous commençâtes par montrer à *Maupertuis* l'ouvrage dans lequel vous combattiez ses sentimens; que cet ouvrage est écrit avec la plus grande politesse et les égards les plus circonspects; qu'en le réfutant, vous lui avez prodigué des éloges; que vous lui avez d'abord avoué, avec la bonne-foi et la franchise de votre patrie, tout ce qui concernait la lettre de *Leibnitz*. Vous lui dites que vous la teniez, avec plusieurs autres, des mains de feu *Henzi*; que l'original ne pourrait probablement se trouver; enfin vous imprimâtes et votre réfutation et une partie de la lettre de *Leibnitz*, avec le consentement de votre adversaire, consentement qu'il signa lui-même. Les *actes de Leipsick* furent les dépositaires de votre ouvrage, et de cette même lettre sur laquelle on vous a fait le plus étrange procès criminel dont on ait jamais entendu parler dans la littérature.

Il est clair comme le jour que cette lettre de *Leibnitz*, que vous rapportez aujourd'hui toute entière, avec deux autres, ont été écrites par ce

grand-homme, et n'ont pu être écrites que par lui. Il n'y a personne qui n'y reconnaisse sa manière de penser, son style profond, mais un peu diffus et embarrassé ; sa coutume de jeter des idées, ou plutôt des semences d'idées qui excitent à les développer. Mais ce qu'il y a de plus étrange dans cette affaire, et ce qui me cause une surprise dont je ne reviens point, c'est que cette même lettre de *Leibnitz*, dont on fesait tant de bruit, cette lettre pour laquelle on a intéressé tant de puissances ; cette lettre qu'on vous accusait d'avoir indignement supposée, et d'avoir fabriquée vous-même, pour donner à *Leibnitz* la gloire d'un théorème revendiqué par votre adversaire ; cette lettre dit précisément tout le contraire de ce qu'on croyait ; elle combat le sentiment de votre adversaire, au lieu de le prévenir.

C'est donc ici uniquement une méprise de l'amour-propre. Votre ennemi n'avait pas assez examiné cette lettre que vous lui aviez remise entre les mains. Il croyait qu'elle contenait sa pensée, et elle contient sa réfutation. Fallait-il donc qu'il employât tant d'artifices et de violences, qu'il fatiguât tant de puissances, et qu'il poursuivît enfin ceux qui condamnent aujourd'hui sa méprise et son procédé, pour quatre lignes de *Leibnitz* mal-entendues, pour une dispute qui n'est nullement éclaircie, et dont le fond me paraît la chose la plus frivole ?

Pardonnez-moi cette liberté ; vous savez, Monsieur, que je suis un peu enthousiaste sur ce qui me paraît vrai. Vous avez été témoin que je ne

sacrifie mon sentiment à personne. Vous vous souvenez des deux années que nous avons passées ensemble dans une retraite philosophique, avec une dame (*) d'un génie étonnant, et digne d'être instruite par vous dans les mathématiques. Quelque amitié qui m'attachât à elle et à vous, je me déclarai toujours contre votre sentiment et le sien, sur la dispute des *forces vives*. Je soutins effrontément le parti de M. de *Mairan* contre vous deux; et ce qu'il y eut de plaisant, c'est que lorsque cette dame écrivit ensuite contre M. de *Mairan* sur ce point de mathématique, je corrigeai son ouvrage, et j'écrivis contre elle. J'en usai de même sur *les monades* et sur *l'harmonie préétablie* auxquelles je vous avoue que je ne crois point du tout. Enfin je soutins toutes mes héréfies sans altérer le moins du monde la charité. Je ne pus sacrifier ce qui me paraissait la vérité à une personne à qui j'aurais sacrifié ma vie. Vous ne serez donc pas surpris que je vous dise, avec cette franchise intrépide qui vous est connue, que toutes ces disputes où un mélange de métaphysique vient égarer la géométrie me paraissent des jeux d'esprit, qui l'exercent et qui ne l'éclairent point. La querelle des *forces vives* était absolument dans ce cas. On écrirait cent volumes pour et contre, sans rien changer jamais dans la mécanique. Il est clair qu'il faudra toujours le même nombre de chevaux pour tirer les mêmes fardeaux, et la même charge de poudre pour un boulet de canon, soit qu'on multiplie la masse par la vitesse,

(*) Madame la marquise du *Châtelet*.

soit qu'on la multiplie par le quarré de la vitesse. Souffrez que je vous dise que la dispute sur *moindre action* est beaucoup plus frivole encore. Il ne me paraît de vrai dans tout cela que l'ancien axiome, que la nature agit toujours par les voies les plus simples; encore cette maxime demande-t-elle beaucoup d'explications.

Si M. de *Maupertuis* a inventé depuis peu ce principe, à la bonne-heure; mais il me semble qu'il n'eût pas fallu déguiser sous des termes ambigus une chose si claire, et que ce serait la travestir en erreur que de prétendre, avec le père *Mallebranche*, que DIEU emploie toujours *la moindre quantité d'action.* Nos bras, par exemple, sont des leviers de la troisième espèce, qui exercent une force de plus de cinquante livres pour en lever une; le cœur, par sa sistole et sa diastole, exerce une force prodigieuse pour exprimer une goutte de sang qui ne pèse pas une dragme. Toute la nature est pleine de pareils exemples; elle montre dans mille occasions plus de profusion que d'économie. Heureusement, Monsieur, toutes nos disputes pointilleuses sur des principes sujets à tant d'exceptions, sur des assertions vraies en plusieurs cas, et fausses dans d'autres, n'empêcheront pas la nature de suivre ses lois invisibles et éternelles. Malheur au genre-humain, si le monde était comme la plupart des philosophes veulent le faire. Nous ressemblons assez à *Matthieu Garo* qui affirmait que les citrouilles devaient croître au haut des plus grands arbres, afin que les choses fussent en proportion. Vous savez comment *Matthieu Garo* fut détrompé quand un gland de chêne lui tomb-

ſur le nez, dans le temps qu'il raiſonnait en profond métaphyſicien.

Voyez donc, Monſieur, ce que c'eſt que de ne vouloir trouver la preuve de l'exiſtence de DIEU que dans une formule d'algèbre, ſur le point le plus obſcur de la dynamique, et aſſurément ſur le point le plus inutile dans l'uſage. " Vous allez vous „ fâcher contre moi, mais je ne m'en ſoucie guère," diſait feu M. l'abbé *Conti* au grand *Newton*; et je penſe avec l'abbé *Conti*, qu'à l'exception d'une quarantaine de théorèmes principaux qui ſont utiles, les recherches profondes de la géométrie ne ſont que l'aliment d'une curioſité ingénieuſe: et j'ajoute que toutes les fois que la métaphyſique s'y joint, cette curioſité eſt bien trompée. La métaphyſique eſt le nuage qui dérobe aux héros d'*Homère* l'ennemi qu'ils croyaient ſaiſir.

Mais que pour une diſpute ſi frivole, pour une bagatelle difficile, pour une erreur de nulle conſéquence, confondue avec une vérité triviale, on intente un procès criminel dans les formes, qu'on faſſe déclarer fauſſaire un honnête-homme, un compagnon d'études, un ancien ami, c'eſt ce qui eſt en vérité bien douloureux.

Vous nous avez appris, dans notre *Appel*, *une* violence bien plus ſingulière; on m'a écrit des lettres de Paris pour ſavoir ſi la choſe était vraie. Vous dites, et il n'eſt que trop véritable, que *Maupertuis*, après avoir réuſſi, comme il lui était ſi aiſé, à vous faire condamner, a écrit et fait écrire pluſieurs fois à madame la princeſſe d'*Orange* de qui vous dépendez, pour vous impoſer ſilence,

et pour vous faire consentir vous-même à votre déshonneur. Vous croyez bien que toute l'Europe littéraire trouve son procédé un peu dur et fort inouï. *Maupertuis* aura la gloire d'avoir fait ce qu'aucun souverain n'a jamais osé. Aveuglé par une méprise où il était tombé, il a soutenu cette méprise par une persécution; il a fait condamner et flétrir un honnête-homme sans l'entendre, et lui a ordonné ensuite de ne point se défendre et de se taire.

Quel homme de lettres n'est saisi d'une juste indignation contre une cruauté ménagée d'abord avec tant d'artifice, et soutenue enfin avec tant de dureté? où en seraient les lettres et les études en tout genre, si on ne peut être d'un sentiment opposé à celui d'un homme qui a su se procurer du crédit? Quoi! Monsieur, si je disais que tous les angles d'un triangle sont égaux à deux droits, et que le président de l'académie de Pétersbourg eût dit le contraire, il serait donc en droit de me faire condamner, et de m'ordonner le silence?

Vos plaintes ont été accompagnées des plaintes de tous les gens de lettres de l'Europe. Leurs voix se sont jointes à la vôtre; et pour unique réponse, *Maupertuis* imprime qu'on ne doit pas savoir ce qu'il a écrit à madame la princesse d'*Orange*, que ce sont des secrets entre lui et elle, qu'il faut respecter. Cette réponse est le dernier coup de pinceau du tableau, et j'avoue qu'on devait s'y attendre.

J'étais plein de ma surprise et de mon indignation, ainsi que tous ceux qui ont lu votre *Appel*; mais l'une et l'autre cessent dans ce moment-ci. On

m'apporte un volume de lettres que *Maupertuis* a fait imprimer il y a un mois ; je ne peux plus que le plaindre, il n'y a plus à se fâcher. C'est un homme qui prétend que, pour mieux connaître la nature de l'ame, il faut aller aux Terres australes disséquer des cervaux de géants hauts de douze pieds, et des hommes velus portant une queue de singe.

Il veut qu'on enivre les gens avec de l'opium, pour épier dans leurs rêves les ressorts de l'entendement humain.

Il propose de faire un grand trou qui pénètre jusqu'au noyau de la terre.

Il veut qu'on enduise les malades de poids-résine, et qu'on leur perce la chair avec de longues aiguilles, bien entendu qu'on ne payera point le médecin si le malade ne guérit pas.

Il prétend que les hommes pourraient vivre encore huit à neuf cents ans, si on les conservait par la même méthode qu'on empêche les œufs d'éclore. La maturité de l'homme, dit-il, n'est pas l'âge viril, c'est la mort; il n'y a qu'à reculer ce point de maturité.

Enfin, il assure qu'il est aussi aisé de voir l'avenir que le passé; que les prédictions sont de même nature que la mémoire; que tout le monde peut prophétiser; que cela ne dépend que d'un degré de plus d'activité dans l'esprit, et qu'il n'y a qu'à exalter son ame. Tout son livre est plein d'un bout à l'autre d'idées de cette force. Ne vous étonnez donc plus de rien. Il travaillait à ce livre lorsqu'il vous persécutait; et je puis dire, Monsieur, lorsqu'il me tourmentait aussi d'une autre manière. Le même esprit a inspiré son ouvrage et sa conduite.

Tout cela n'eſt point connu de ceux qui, chargés de grandes affaires, occupés du gouvernement des Etats, et du devoir de rendre heureux les hommes, ne peuvent baiſſer leurs regards ſur des querelles et ſur de pareils ouvrages. Mais moi qui ne ſuis qu'un homme de lettres, moi qui ai toujours préféré ce titre à tout, moi dont le métier eſt depuis plus de quarante ans d'aimer la vérité et de la dire hardiment, je ne cacherai point ce que je penſe. On dit que votre adverſaire eſt actuellement très-malade, je ne le ſuis pas moins; et s'il porte dans ſon tombeau ſon injuſtice et ſon livre, je porterai dans le mien la juſtice que je vous rends. Je ſuis, avec autant de vérité que j'en ai mis dans ma lettre,

MONSIEUR, Votre etc.

REPONSE

D'UN ACADEMICIEN DE BERLIN A UN ACADEMICIEN DE PARIS.

Tirée de la Bibliothèque raiſonnée; mois de juillet, août, et ſeptembre, page 227.

ARTICLE XII.

VOICI l'exacte vérité qu'on demande. M. *Moreau de Maupertuis*, dans une brochure intitulée *Eſſai de coſmologie*, prétendit que la ſeule preuve de l'exiſtence de DIEU eſt $AR + nRB$ qui doit être un *minimum*. (*) Il affirme que dans tous les cas poſſibles l'action eſt toujours un *minimum*,

(*) Voyez page 52 de ſon Recueil in-4°.

ce qui eſt démontré faux ; et il dit avoir découvert cette loi du *minimum*, ce qui n'eſt pas moins faux.

M. *Kœnig*, ainſi que d'autres mathématiciens, a écrit contre cette aſſertion étrange ; et il a cité entre autre choſes un fragment d'une lettre de *Leibnitz*, où ce grand-homme diſait avoir remarqué *que dans les modifications du mouvement, l'action devient ordinairement un maximum ou un minimum.*

M. *Moreau-Maupertuis* crut qu'en produiſant ce frágment on voulait lui enlever la gloire de ſa prétendue découverte, quoique *Leibnitz* eût dit préciſément le contraire de ce qu'il avance. Il força quelques membres penſionnaires de l'académie de Berlin, qui dépendent de lui, de ſommer M. *Kœnig* de produire l'original de la lettre de *Leibnitz* ; et l'original ne ſe trouvant plus, il fit rendre par les mêmes membres un jugement qui déclare M. *Kœnig* coupable d'avoir attenté à la gloire du ſieur *Moreau-Maupertuis*, en ſuppoſant une fauſſe lettre.

Depuis ce jugement auſſi incompétent qu'injuſte, et qui déshonorait M. *Kœnig* profeſſeur en Hollande, et bibliothécaire de S. A. S. madame la princeſſe d'*Orange*, le ſieur *Moreau-Maupertuis* écrivit et fit écrire à cette princeſſe, pour l'engager à faire ſupprimer par ſon autorité les réponſes que M. *Kœnig* pourrait faire. S. A. S. a été indignée d'une perſécution ſi inſolente ; et M. *Kœnig* s'eſt juſtifié pleinement, non-ſeulement en feſant voir que ce qui appartient à M. de *Maupertuis* dans ſa théorie eſt faux, et qu'il n'y a que ce qui appartient

à *Leibnitz* et à d'autres qui ſoit vrai; mais il a donné la lettre toute entière de *Leibnitz*, avec deux autres de ce philoſophe. Toutes ces lettres ſont du même ſtyle, il n'eſt pas poſſible de s'y méprendre; et il n'y a perſonne qui ne convienne qu'elles ſont de *Leibnitz*. Ainſi le ſieur *Moreau-Maupertuis* a été convaincu à la face de l'Europe ſavante, non-ſeulement de plagiat et d'erreur, mais d'avoir abuſé de ſa place pour ôter la liberté aux gens de lettres, et pour perſécuter un honnête-homme qui n'avait d'autres crimes que de n'être pas de ſon avis. Pluſieurs membres de l'académie de Berlin ont proteſté contre une conduite ſi criante, et quitteraient l'académie que le ſieur *Maupertuis* tyranniſe et déshonore, s'ils ne craignaient de déplaire au roi qui en eſt le protecteur.

A Berlin, le 18 ſeptembre 1752.

FRAGMENT

D'UNE LETTRE SOUS LE NOM DU LORD BOLINGBROKE.

Un très-grand prince me diſait il y a deux mois, aux eaux d'Aix-la-chapelle, qu'il ſe ferait fort de gouverner très-heureuſement une nation conſidérable ſans le ſecours de la ſuperſtition. Je le crois fermement, lui répondis-je; et une preuve évidente, c'eſt que moins notre Egliſe anglicane a été ſuperſtitieuſe, plus notre Angleterre eſt devenue floriſſante; encore quelques pas, et nous en vaudrions mieux. Mais il faut du temps pour guérir

le fond de la maladie, quand on a détruit les principaux symptômes.

Les hommes, me dit ce prince, sont des espèces de singes qu'on peut dresser à la raison comme à la folie. On a pris long-temps ce dernier parti; on s'en est mal trouvé. Les chefs barbares qui conquirent nos nations barbares, crurent d'abord emmuseler les peuples par le moyen des évêques. Ceux-ci, après avoir bien sellé et fessé les sujets, en firent autant aux monarques. Ils détrônèrent *Louis le débonnaire* ou le sot, car on ne détrône que les sots; il se forma un chaos d'absurdités, de fanatisme, de discordes intestines, de tyrannie, et de sédition, qui s'est étendu sur cent royaumes. Fesons précisément le contraire, et nous aurons un effet contraire. J'ai remarqué, ajouta-t-il, qu'un très-grand nombre de bons bourgeois, de prêtres, d'artisans même, ne croit pas plus aux superstitions que les confesseurs des princes, les ministres d'Etat, et les médecins. Mais qu'arrive-t-il? ils ont assez de bon sens pour voir l'absurdité de nos dogmes, et ils ne sont ni assez instruits ni assez sages pour pénétrer au-delà. Le Dieu qu'on nous annonce, disent-ils, est ridicule; donc il n'y a point de Dieu. Cette conclusion est aussi absurde que les dogmes qu'on leur prêche; et sur cette conclusion précipitée ils se jettent dans le crime, si un bon naturel ne les retient pas.

Proposons-leur un Dieu qui ne soit pas ridicule, qui ne soit pas déshonoré par des contes de vieille, ils l'adoreront sans rire et sans murmurer; ils

craindront de trahir la conſcience que DIEU leur à donnée. Ils ont un fonds de raiſon, et cette raiſon ne ſe révoltera pas. Car enfin, s'il y a de la folie à reconnaître un autre que le ſouverain de la nature, il n'y en a pas moins à nier l'exiſtence de ce ſouverain. S'il y a quelques raiſonneurs dont la vanité trompe leur intelligence juſqu'à lui nier l'intelligence univerſelle, le très grand nombre, en voyant les aſtres et les animaux organiſés, reconnaîtra toujours la puiſſance formatrice des aſtres et de l'homme. En un mot, l'honnête-homme ſe plie plus aiſément à fléchir devant l'Etre des êtres que ſous un natif de la Mecque ou de Bethléem. Il ſera véritablement religieux en écraſant la ſuperſtition. Son exemple influera ſur la populace, et ni les prêtres ni les gueux ne feront à craindre.

Alors je ne craindrai plus ni l'inſolence d'un *Grégoire VII*, ni les poiſons d'un *Alexandre VI*, ni le couteau des *Cléments*, des *Ravaillacs*, des *Balthazar Gérard*, et de tant d'autres coquins armés par le fanatiſme. Croit-on qu'il me ſera plus difficile de faire entendre raiſon aux Allemands, qu'il ne l'a été aux princes chinois de faire fleurir chez eux une religion pure, établie chez tous les lettrés depuis plus de cinq mille ans?

Je lui répondis que rien n'était plus raiſonnable et plus facile, mais qu'il ne le ferait pas, parce qu'il ſerait entraîné par d'autres ſoins dès qu'il ſerait ſur le trône; et que s'il tentait de rendre ſon peuple raiſonnable, les princes voiſins ne manqueraient pas d'armer l'ancienne folie de ſon peuple contre lui-même.

Les princes chinois, lui dis-je, n'avaient point de princes voisins à craindre quand ils instituèrent un culte digne de DIEU et de l'homme. Ils étaient séparés des autres dominations par des montagnes inaccessibles et par des déserts. Vous ne pourrez effectuer ce grand projet que quand vous aurez cent mille guerriers victorieux sous vos drapeaux, et alors je doute que vous l'entrepreniez. Il faudrait, pour un tel projet, de l'enthousiasme dans la philosophie, et le philosophe est rarement enthousiaste. Il faudrait aimer le genre-humain, et j'ai peur que vous ne pensiez qu'il ne mérite pas d'être aimé. Vous vous contenterez de fouler l'erreur à vos pieds, et vous laisserez les imbécilles tomber à genoux devant elle.

Ce que j'avais prédit est arrivé ; le fruit n'est pas encore tout-à-fait assez mûr pour être cueilli.

A M. MARTIN KAHLE,

Professeur et doyen des philosophes de Goettingen, sur des questions métaphysiques.

MONSIEUR LE DOYEN,

JE suis bien aise d'apprendre au public que vous avez écrit contre moi un petit livre. Vous m'avez fait beaucoup d'honneur. Vous rejetez, page 17, la preuve de l'existence de DIEU, tirée des causes finales. Si vous aviez raisonné ainsi à Rome, le révérend père jacobin, maître du sacré palais, vous aurait mis à l'inquisition ; si vous aviez écrit contre un théologien de Paris, il aurait fait censurer votre proposition par la sacrée faculté ; si

contre un enthousiaste, il vous eût dit des injures etc. etc.; mais je n'ai l'honneur d'être ni jacobin, ni théologien, ni enthousiaste. Je vous laisse dans votre opinion, et je demeure dans la mienne. Je serai toujours persuadé qu'une horloge prouve un horloger, et que l'univers prouve un Dieu. Je souhaite que vous vous entendiez vous-même sur ce que vous dites de l'espace et de la durée, et de la nécessité de la matière, et des monades, et de l'harmonie préétablie; et je vous renvoie à ce que j'en ai dit en dernier lieu dans cette nouvelle édition où je voudrais bien m'être entendu, ce qui n'est pas une petite affaire en métaphysique.

Vous citez, à propos de l'espace et de l'infini, la Médée de *Sénèque*, les Philippiques de *Cicéron*, les Métamorphoses d'*Ovide*, des vers du duc de *Buckingham*, de *Gombaud*, de *Regnier*, de *Rapin* etc. J'ai à vous dire, Monsieur, que je fais bien autant de vers que vous, que je les aime autant que vous, et que s'il s'agissait de vers nous verrions beau jeu; mais je les crois peu propres à éclaircir une question métaphysique, fussent-ils de *Lucrèce* ou du cardinal de *Polignac*. Au reste, si jamais vous comprenez quelque chose aux monades, à l'harmonie préétablie; et pour citer des vers,

Si monsieur le doyen peut jamais concevoir
Comment tout étant plein tout a pu se mouvoir;

si vous découvrez aussi comment, tout étant nécessaire, l'homme est libre, vous me ferez plaisir de m'en avertir. Quand vous aurez aussi démontré, en vers ou autrement, pourquoi tant d'hommes

s'égorgent dans le meilleur de mondes possibles, je vous serai très-obligé.

J'attends vos raisonnemens, vos vers, vos invectives ; et je vous proteste du meilleur de mon cœur que ni vous ni moi ne savons rien de cette question. J'ai d'ailleurs l'honneur d'être etc.

A M. DE * * *.

PROFESSEUR EN HISTOIRE.

Décembre 1753.

VOUS avez dû vous apercevoir, Monsieur, que cette prétendue histoire universelle imprimée à la Haye, annoncée jusqu'au temps de *Charles-Quint*, et qui contient cent années de moins que le titre ne promet, n'était point faite pour voir le jour. Ce sont des recueils informes d'anciennes études auxquelles je m'occupais, il y a environ quinze années, avec une personne respectable, au-dessus de son sexe et de son siècle, dont l'esprit embrassait tous les genres d'érudition, et qui savait y joindre le goût, sans quoi cette érudition n'eût pas été un mérite.

Je préparais uniquement ce canevas pour son usage et pour le mien, comme il est aisé de le voir par l'inspection même du commencement. C'est un compte que je me rends librement à moi-même de mes lectures ; seule manière de bien apprendre et de se faire des idées nettes : car lorsqu'on se borne à lire, on n'a presque jamais dans la tête qu'un tableau confus.

Mon-

Mon principal but avait été de ſuivre les révolutions de l'eſprit humain dans celles des gouvernemens.

Je cherchais comment tant de méchans hommes, conduits par de plus méchans princes, ont pourtant à la longue établi des ſociétés où les arts, les ſciences, les vertus même ont été cultivées.

Je cherchais les routes du commerce qui répare en ſecret les ruines que les ſauvages conquérans laiſſent après eux, et je m'étudiais à examiner, par le prix des denrées, les richeſſes ou la pauvreté d'un peuple. J'examinais ſur-tout comment les arts ont pu renaître et ſe ſoutenir parmi tant de ravages.

L'éloquence et la poéſie marquent le caractère des nations. J'avais traduit des morceaux de quelques anciens poëtes orientaux. Je me ſouviens encore d'un paſſage du perſan *Sadi* ſur la puiſſance de l'Etre ſuprème. On y voit ce même génie qui anima les écrivains arabes et hébreux, et tous ceux de l'Orient. Plus d'imagination que de choix; plus d'enflure que de grandeur. Ils peignent avec la parole; mais ce ſont ſouvent des figures mal aſſemblées. Les élancemens de leur imagination n'ont jamais admis d'idée fine et approfondie. L'art des tranſitions leur eſt inconnu.

Voici ce paſſage de *Sadi* en vers blancs:

Il fait diſtinctement ce qui ne fut jamais.
De ce qu'on n'entend point ſon oreille eſt remplie.
Prince, il n'a pas beſoin qu'on le ſerve à genoux:
Juge, il n'a pas beſoin que ſa loi ſoit écrite.

De l'éternel burin de sa prévision
Il a tracé nos traits dans le sein de nos mères;
De l'Aurore au Couchant il porte le soleil;
Il sème de rubis les masses des montagnes.
Il prend deux gouttes d'eau; de l'une il fait un homme,
De l'autre il arrondit la perle au fond des mers.
L'être au son de sa voix fut tiré du néant.
Qu'il parle, et dans l'instant l'univers va rentrer
Dans les immensités de l'espace et du vide;
Qu'il parle, et l'univers repasse en un clin d'œil
Des abymes du rien dans les plaines de l'être.

Ce *Sadi*, né dans la Bactriane, était contemporain du *Dante*, né à Florence en 1265. Les vers du *Dante* fesaient déjà la gloire de l'Italie, quand il n'y avait aucun bon auteur prosaïque chez nos nations modernes. Il était né dans un temps où les querelles de l'Empire et du sacerdoce avaient laissé dans les Etats et dans les esprits des plaies profondes. Il était gibelin et persécuté par les guelfes; ainsi il ne faut pas s'étonner s'il exhale à peu-près ainsi ses chagrins dans son poëme, en cette manière:

Jadis on vit dans une paix profonde
De deux soleils les flambeaux luire au monde,
Qui sans se nuire éclairant les humains,
Du vrai devoir enseignaient les chemins;
Et nous montraient de l'aigle impériale
Et de l'agneau les droits et l'intervalle.
Ce temps n'est plus, et nos cieux ont changé.
L'un des soleils de vapeurs surchargé,
En s'échappant de sa sainte carrière,
Voulut de l'autre absorber la lumière.

Là règle alors devint confufion ;
Et l'humble agneau parut un fier lion,
Qui tout brillant de la pourpre ufurpée
Voulut porter la houlette et l'épée.

J'avais traduit plus de vingt paffages affez longs du *Dante*, de *Pétrarque*, et de l'*Ariofte* ; et comparant toujours l'efprit d'une nation inventrice et celui des nations imitatrices, je mettais en parallèle plufieurs morceaux de *Spencer*, que j'avais tâché de rendre avec beaucoup d'exactitude. C'eft ainfi que je fuivais les arts dans leurs carrières.

Je n'entrais point dans le vafte labyrinthe des abfurdités philofophiques, qu'on honora fi longtemps du nom de *fcience*. Je remarquais feulement les plus grandes erreurs qu'on avait prifes pour les vérités les plus inconteftables ; et m'attachant uniquement aux arts utiles, je mettais devant mes yeux l'hiftoire des découvertes en tout genre, depuis l'arabe *Geber*, inventeur de l'algèbre, jufqu'aux derniers miracles de nos jours.

Cette partie de l'hiftoire était fans doute mon plus cher objet ; et les révolutions des Etats n'étaient qu'un acceffoire à celle des arts et des fciences. Tout ce grand morceau, qui m'avait coûté tant de peines, m'ayant été dérobé il y a quelques années, je fus d'autant plus découragé, que je me fentais abfolument incapable de recommencer un fi pénible ouvrage.

La partie purement hiftorique refta informe entre mes mains ; elle eft pouffée jufqu'au règne de *Philippe II*, et elle devait fe lier au fiècle de *Louis XIV*.

Cette ſuite d'hiſtoire, débarraſſée de tous les détails qui obſcurciſſent d'ordinaire le fond, et de toutes les minuties de la guerre, ſi intéreſſantes dans le moment et ſi ennuyeuſes après, et de tous les petits faits qui font tort aux grands, devait compoſer un vaſte tableau qui pouvait aider la mémoire en frappant l'imagination.

Pluſieurs perſonnes voulurent avoir le manuſcrit, tout imparfait qu'il était ; et il y en a plus de trente copies. Je les donnai d'autant plus volontiers, que ne pouvant plus travailler à cet ouvrage, c'était autant de matériaux que je mettais entre les mains de ceux qui pouvaient l'achever.

Lorſque M. de *la Bruère* eut le privilége du Mercure de France, vers l'année 1747, il me pria de lui abandonner quelques-unes de ces feuilles qui parurent dans ſon journal. On les a recueillies depuis en 1751., parce qu'on recueille tout. Le morceau ſur les croiſades, qui fait une partie de l'ouvrage, fut donné dans ce recueil comme un morceau détaché ; et le tout fut imprimé très-incorrectement avec ce titre peu convenable: *Plan de l'hiſtoire de l'eſprit humain.* Ce prétendu plan de l'hiſtoire de l'eſprit humain, contient ſeulement quelques chapitres hiſtoriques touchant les neuvième et dixième ſiècles.

Un libraire de la Haye ayant trouvé un manuſcrit plus complet, vient de l'imprimer avec le titre d'*Abrégé de l'hiſtoire univerſelle, depuis Charlemagne juſqu'à Charles-Quint.* Et cependant il ne va pas ſeulement juſqu'au roi de France *Louis XI*; apparemment qu'il n'en avait pas

davantage, ou qu'il a voulu attendre, pour donner son troisième volume, que ses deux premiers fussent débités.

Il dit qu'il a acheté ce manuscrit d'un homme qui demeure à Bruxelles. J'ai ouï dire en effet, qu'un domestique de monseigneur le prince *Charles* de Lorraine en possédait depuis long-temps une copie, et qu'elle était tombée entre les mains de ce domestique par une aventure assez singulière. L'exemplaire fut pris dans une cassette parmi l'équipage d'un prince, pillé par des houssards dans une bataille donnée en Bohème. Ainsi on a eu cet ouvrage par le droit de la guerre, et il est de bonne prise. Mais apparemment que les mêmes houssards en ont conduit l'impression. Tout y est étrangement défiguré; il y manque les chapitres les plus intéressans. Presque toutes les dates y sont fausses, presque tous les noms déguisés. Il y a beaucoup de phrases qui ne forment aucun sens; d'autres qui forment un sens ridicule ou indécent. Les transitions, les conjonctions sont déplacées. On m'y fait dire très-souvent tout le contraire de ce que j'ai dit; et je ne conçois pas comment on a pu lire cet ouvrage dans l'état où il est livré au public. Je suis très-aise que le libraire qui s'en est chargé y ait trouvé son compte et l'ait si bien vendu; mais s'il avait voulu me consulter, je l'aurais mis en état de donner au moins au public un ouvrage moins défectueux: et voyant qu'il m'était impossible d'arrêter l'impression, j'aurais donné tous mes soins à l'arrangement de cet informe assemblage, qui, dans l'état où il est, ne

ne mérite pas les regards d'un homme un peu instruit.

Comme je ne croyais pas, Monsieur, que jamais aucun libraire voulût risquer de donner quelque chose de si imparfait, je vous avoue que je m'étais servi de quelques-uns de ces matériaux pour bâtir un édifice plus régulier et plus solide. Une des plus respectables princesse d'Allemagne, à qui je ne peux rien refuser, m'ayant fait l'honneur de me demander les Annales de l'Empire; je n'ai point fait difficulté d'insérer un petit nombre de pages de cette prétendue histoire universelle, dans l'ouvrage qu'elle m'a ordonné de composer.

Dans le temps que je donnais à S. A. S. cette marque de mon obéissance, et que ces Annales de l'Empire étaient déjà presqu'entièrement imprimées; j'ai appris qu'un allemand, qui était l'année passée à Paris, avait travaillé sur le même sujet, et que son ouvrage était prêt à paraître. Si je l'avais su plutôt, j'aurais assurément interrompu l'impression du mien. Je sais qu'il est beaucoup plus capable que moi d'une telle entreprise, et je suis très-éloigné de prétendre lutter contre lui; mais le libraire à qui j'ai fait présent de mon manuscrit, a pris trop de peine et m'a trop bien servi pour que je puisse supprimer le fruit de son travail. Peut-être même que le goût dans lequel j'ai écrit ces Annales de l'Empire, étant différent de la méthode observée par l'habile homme dont j'ai l'honneur de vous parler, les savans ne seront pas fâchés de voir les mêmes vérités sous des

faces différentes. Il eſt vrai que mon ouvrage eſt imprimé en pays étranger, à Bâle en Suiſſe, chez *Jean-Henri Decker*, et qu'on peut préſumer que les livres français ne ſont pas imprimés chez les étrangers avec toute la correction néceſſaire. Notre langue s'y corrompt tous les jours depuis la mort des grands-hommes que la révolution de 1685 y tranſplanta ; et la multitude même des livres qu'on y imprime, nuit à l'exactitude qu'on y doit apporter. Mais cette édition a été revue par des hommes intelligens. Et je peux répondre du moins qu'elle eſt aſſez correcte &c.

Lettre au ſieur Jean Néaulme, librairè de la Haye et de Berlin.

J'AI lu avec attention et avec douleur le livre intitulé *Abrégé de l'hiſtoire univerſelle*, dont vous dites avoir acheté le manuſcrit à Bruxelles. Un libraire de Paris, à qui vous l'avez envoyé, en a fait ſur le champ une édition auſſi fautive que la vôtre. Vous auriez bien dû au moins me conſulter avant de donner au public un ouvrage ſi défectueux. En vérité, c'eſt la honte de la littérature. Comment votre éditeur a-t-il pu prendre le huitième ſiècle pour le quatrième, le treizième pour le douzième, le pape *Boniface VIII* pour *Boniface VII?* preſque chaque page eſt pleine de fautes abſurdes. Tout ce que je peux vous dire, c'eſt que tous les manuſcrits qui ſont à Paris, ceux qui

ſont actuellement entre les mains du roi de Pruſſe, de monſeigneur l'électeur Palatin, de madame la ducheſſe de *Gotha*, ſont très-différens du vôtre. Une tranſpoſition, un mot oublié ſuffiſent pour former un ſens abſurde ou odieux. Il y a malheureuſement beaucoup de ces fautes dans votre ouvrage. Il ſemble que vous ayez voulu me rendre ridicule et me perdre en imprimant cette informe rapſodie, et en y mettant mon nom. Votre éditeur a trouvé le ſecret d'avilir un ouvrage qui aurait pu devenir très-utile. Vous avez gagné de l'argent; je vous en félicite : mais je vis dans un pays où l'honneur des lettres et les bienſéances me font un devoir d'avertir, que je n'ai nulle part à la publication de ce livre, rempli d'erreurs et d'indecences; que je le déſavoue; que je le condamne; et que je vous fais très-mauvais gré de votre édition.

VOLTAIRE.

A Colmar, 28 décembre 1753.

Fin du tome troiſième.

TABLE

TABLE DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome troisième.

